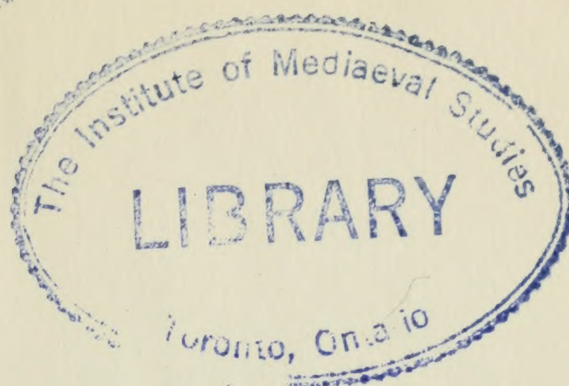


LES HÉROS

DU

CHRISTIANISME

IV

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 11.1.91.



Philippoteaux del — Rebel, Sc.

Paris Imp. Pernel. Ecole de Médecine, 80.

Couronnement de Charlemagne

LES HÉROS
DU
CHRISTIANISME
A TRAVERS LES AGES

PAR

Dom Marie Bernard

DE L'ORDRE DE CITEAUX

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES HISTORIQUES

Par P. CHRISTIAN

TOME QUATRIÈME

DEUXIÈME PARTIE. — L'ÉGLISE DEVANT LES BARBARES

Nouvelle Édition



PARIS

CH. CROUZET ET CIE, ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

1891



LES HÉROS
DU
CHRISTIANISME

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DEVANT LES BARBARES

LIVRE SIXIÈME

ATTILA LE FLÉAU DE DIEU.

I

Au sommet du cinquième siècle, où nous venons d'atteindre, l'Histoire ne s'arrête que pour compter les débris amoncelés derrière elle ; son pas chancelant n'avance plus, à travers les événements, que pour descendre aux abîmes.

Le nouveau déluge qui venge les iniquités de la terre monte de tous côtés. Ses flots d'hommes se poussent et se soulèvent comme l'Océan des anciens jours, chassé de son lit par les cataractes du Ciel.

De la mer Noire et de la Baltique, du Rhin et du Danube se

précipitent l'un vers l'autre les courants de cette inondation; la Méditerranée, qui côtoya tant de gloires antiques, devient une autre mer Morte où vont se perdre, un à un, les lambeaux détachés du naufrage romain.

Le pressentiment de ce cataclysme était partout.

La voix des solitaires l'avait annoncé du fond des Thébaïdes.

Augustin, l'illustre évêque d'Hippone, témoin des derniers abaissements du règne d'Honorius, écrivait avec une tristesse prophétique: « L'incertitude des choses de ce siècle est si grande, on voit si souvent tomber les princes de la terre, que ceux qui mettent en eux leurs espérances n'en obtiendront pas même la sécurité du tombeau!... D'horribles nouvelles sont partout répandues: on n'entend plus retentir que les mots de carnage, incendie, rapine, extermination! Nous gémissons, nous pleurons, et nous ne serons point consolés!... »

« Rome, » s'écriait saint Jérôme, « sera le sépulcre des peuples dont elle a été la mère! La lumière des nations va s'éteindre!... La faux des ravageurs coupera la tête de l'Empire, et avec cette tête tombera celle du Monde!... »

Les Barbares eux-mêmes qui se ruaient à l'assaut du Capitole, semblaient comprendre que la race romaine était leur proie légitime : « Lorsque nous voulons, » disait je ne sais plus quel chef des Ostrogoths, « lorsque nous voulons jeter à la face d'un ennemi l'injure la plus sanglante, nous l'appelons *Romain ;* ce nom signifie bassesse, lâcheté, avarice, débauche, mensonge : il suffit à tous les vices. »

Mais au-dessus de cet amas de misères, au fond duquel tout nous apparaît submergé, une arche mystérieuse, chargée des destins de l'Humanité, vogue toujours à la surface des grandes eaux. Quelques cœurs se sont humiliés sous la main de Dieu; quelques voix ont crié vers le Ciel: « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons!... » et selon la promesse de Jésus-Christ, l'Église impérissable s'avance, majestueuse et lente, comme une barque de sauvetage universel, envoyée aux infortunes qui avaient du moins gardé l'espérance et la foi.

Au cinquième siècle, trois sociétés se trouvaient en présence: la société romaine, la société barbare, et la société chrétienne. Rome s'écroule sous le poids du colosse barbare, mais celui-ci expire à son tour, broyé sous la pierre de l'Église. La race de David a terrassé le nouveau Goliath; mais, au lieu de le tuer, elle le soumet: c'est la victoire réelle et complète dont l'antre n'était que la figure.

II

A mesure que vous avancerez dans ces lugubres récits, vous verrez l'Église seule affronter les Barbares. Tandis que le vieux monde, comme un condamné qui sent battre en ses artères fiévreuses le glas de la dernière heure, cherche autour de lui en tremblant son rêve d'éternité, et ne trouve plus qu'un suaire au seuil des catacombes, l'anachorète chrétien monte de sa solitude; l'évêque, le prêtre et le diacre descendent de l'autel, et, courant au-devant des vagues de la barbarie, ils leur présentent la Croix, comme naguère le Christ avait jeté son manteau dans la tempête de Génésareth.

A travers les chemins que ne défendront pas les prières des pasteurs, le désert suivra les Barbares; d'une mer à l'autre, vous ne verrez que tronçons de peuples pétris avec la poudre des cités; c'est l'horrible vendange de la colère de Dieu, foulant des vignes humaines sous le pressoir des démons.

Mais quand le bruit de la chute du colosse antique aura cessé; quand les fossoyeurs du Passé, jetant leur pioche sur la pourpre d'Augustule, s'arrêteront pour mesurer le champ des ruines, vous verrez une croix debout sur ce grand cimetière; et, du pied de cette croix, un vieillard, l'Évêque du Monde, ouvrant l'Évangile au chapitre de Lazare, viendra ressusciter la société, comme Jésus rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui.

Rome, rachetée par le sang des martyrs, se relèvera couronnée des lumières que Jérusalem a perdues.

Spectacle ineffable, comme une vision jaillie des tabernacles éternels! C'est de Rome transfigurée que part la civilisation moderne pour faire le tour de l'univers Au fond des solitudes, le missionnaire apostolique retrouve la science et les arts; sur les champs que le désastre à fauchés, il sème à pleines mains les trésors d'une vie nouvelle. Le Barbare, qui ne connaît que la force, lui oppose le fer : il le touche de sa croix de bois et passe. L'esclave de la conquête lui tend les bras : il dénoue sa chaîne et le relève apôtre.

La chaire de saint Pierre devient la tribune de l'univers. Les conciles, ces parlements de la Chrétienté renaissante, apportent avec eux la science d'accorder la liberté avec la grandeur. Grâce à cette glorieuse république de l'Église, l'esprit s'empare du gouvernement général ; l'art s'assied dans les cathédrales, l'histoire dans les abbayes, la philosophie dans les écoles épiscopales, la politique au Vatican, Capitole de l'avenir; l'égalité règne, sous la tiare, au sommet du mont féodal, au-dessus des trônes d'or qui tombent et des trônes de fer qui s'élèvent.

Voilà les lueurs du Moyen Age : achevons de franchir les ombres du Passé.

III

Du pâle règne de Théodose il reste quelques lois. Les unes achèvent la destruction du polythéisme en excluant de toute fonction publique ses derniers sectateurs. Les autres changent en églises chrétiennes les temples qui n'étaient pas encore tombés sous le marteau du culte victorieux. Il fut toutefois interdit aux chrétiens de susciter aucun trouble contre les idolâtres, et aux orthodoxes en particulier de tirer représailles des anciennes violences commises par les hérétiques.

Malheureusement, le pouvoir exercé dans les provinces par

des préfets qu'une main ferme ne contenait pas, ne savait ni modérer ses entraînements, ni vivre en paix avec les évêques, ni concilier l'esprit des lois avec les fluctuations de l'esprit public. Il en résulta des catastrophes, dont les historiens païens ou hérétiques rejetèrent la responsabilité sur l'Église avec une haine passionnée.

Saint Cyrille occupait, en 415, le siége d'Alexandrie. Neveu et successeur du patriarche Théophile, qui, sous le règne du grand Théodose, avait pris d'assaut, après un siége de plusieurs jours, le fameux temple de Sérapis, saint Cyrille s'illustrait du titre de confesseur de la Foi. Courageux adversaire de l'hérésie, mais cédant peut-être aux emportements d'un caractère aigri par la persécution, il gouvernait la province d'Égypte avec une rigidité qui l'enveloppa d'ennemis. Imitateur de saint Jean Chrysostome, il tonnait dans Alexandrie contre les spectacles avec le zèle inflexible dont le grand patriarche de Constantinople avait été victime. Alexandrie était, de temps immémorial, la plus turbulente cité de l'Empire. Les Juifs y pullulaient, et ne laissaient échapper aucune occasion de provoquer les chrétiens; les deux partis prirent querelle un jour au théâtre, pendant la lecture d'un édit du préfet d'Égypte.

Les Juifs ayant aperçu dans la foule un maître d'école chrétien, nommé Hiérax, que saint Cyrille honorait de témoignages publics d'estime et d'amitié, s'écrièrent que ce confident du patriarche les excitait à fronder l'autorité du préfet. Hiérax fut aussitôt saisi par les licteurs, et soumis à la torture avec tant de violence qu'il expira. Saint Cyrille, informé de ce malheur, fit appeler devant lui les plus notables des Juifs et les menaça de la justice impériale. Cette remontrance si légitime ne fit qu'exaspérer la race israélite. Le soir, une populace immonde attaqua les chrétiens dans les rues, et en massacra un grand nombre.

Saint Cyrille ne pouvant plus contenir son indignation, se mit le lendemain à la tête de son troupeau mutilé, et marcha contre les synagogues des Juifs pour les renverser. Il y eut une

affreuse mêlée; mais la victoire resta aux chrétiens, et leurs ennemis furent expulsés de la ville.

Cette scène était déplorable, mais elle avait été trop cruellement provoquée. Elle se termina par un acte de cruauté qui fait frémir, et dont il importe de nommer l'odieux auteur, pour effacer toutes les calomnies historiques qui l'ont imputée à saint Cyrille.

IV

Il y avait alors, dans Alexandrie, une jeune femme d'une rare beauté; fille du géomètre Théon, elle se nommait Hypatia, et on la surnommait *le Philosophe*.

Plus savante que tous les docteurs de l'école païenne, elle avait acquis une immense renommée par ses commentaires publics sur Aristote et Platon. On accourait de tout l'Empire pour la voir et l'entendre. L'histoire lui rend ce témoignage, que mariée elle vécut toujours vierge, et qu'en s'affranchissant des habitudes de son sexe, jusqu'à porter le manteau d'homme, elle conserva sans tache la couronne de sa pudeur.

Entourée de l'admiration générale, et l'imposant au respect de tous, Hypatia devait se croire à l'abri du sort épouvantable qui allait briser en elle beauté, jeunesse et génie. Elle sortait de la maison de son père vers les derniers moments de la lutte entre les chrétiens et les Juifs. Un misérable, nommé Pierre, lecteur de l'église d'Alexandrie, que suivait une troupe aveuglée par la fureur du combat, rencontra cette infortunée. Hypatia était païenne : c'était son malheur, ce fut son crime aux yeux de ces hommes féroces. Ils se jetèrent sur elle, la traînèrent dans l'église nommée Cæsarium, et là, sans respect pour le lieu saint, pour les droits sacrés de la pudeur, pour l'humanité même qui défendait cet horrible sacrifice, ils la mirent toute nue, lui déchiquetèrent le corps avec des coquilles tran-

chantes, puis, s'étant partagé ses membres palpitants, ils allèrent les brûler sur la place Cinaron !...

Je n'ai pu couvrir d'un voile cette tragédie lamentable dont les acteurs étaient chrétiens. J'avais le devoir de défendre la mémoire d'un grand évêque contre les accusations de l'ignorance et les viles attaques des faussaires de l'Histoire.

La catastrophe d'Hypatia retentit de Constantinople à Rome. Pulchérie lui donna des pleurs, mais Théodose n'eut pas la force de la venger.

Le monde qui supportait de tels crimes avait besoin d'un déluge pour laver ses souillures.

Voici venir le grand exécuteur des justices divines, Attila, le fléau de Dieu.

Quand l'épée d'Attila sera brisée, vous verrez Genséric, le pirate vandale.

Quand Genséric tombera de lassitude et de vieillesse, Rome, enfantée par Romulus, élevée par Auguste au sommet de l'univers, abdiquera l'empire du monde entre la prison de Romulus-Augustule, son dernier empereur, et le trône sauvage du Hérule Odoacre, salué roi d'Italie par les pères de l'Avenir.

V

Sur le cadavre d'Ataulfe, les Goths d'Espagne avaient élevé Sigéric, le plus terrible d'entre eux.

Sigéric massacra tout ce qui survivait de la famille d'Ataulfe, traita sa veuve Placidie comme une captive, et la força de marcher enchaînée devant son cheval, pendant la cérémonie barbare qui proclama son avénement.

Ses compagnons ne purent supporter le joug dont il les accablait; un coup de hache termina sa tyrannie au bout de sept jours.

Vallia, son successeur, avait l'âme héroïque et le cœur gé-

néreux. « Nous manquons de tout sur un sol dévasté, » écrivit-il à Honorius ; « envoie moi du blé, et je rendrai ta sœur Placidie, la bien-aimée d'Ataulfe, aux députés qui m'apporteront ton alliance. L'Espagne est couverte de bandes ravageuses ; c'est un pays ruiné si l'on n'y met ordre : j'en puis faire un royaume ami de ta puissance. Si tu es sage, traitons ensemble. »

D'un autre côté, chose étrange, incroyable, si elle n'était attestée par Orose, contemporain du fait, les chefs des Alains, des Vandales et des Suèves qui rongeaient l'Espagne comme une curée de bêtes fauves, réduits à la famine par le gaspillage des fruits de la terre, députèrent de leur côté à Honorius. « Nous n'avons pas laissé un arbre debout, » lui disaient-ils, « ni une moisson sur pied ; quand nous aurons mangé nos chevaux, il faudra nous dévorer nous-mêmes. Traite avec nous, donne-nous du blé, et pour prix de ce service, quand notre faim sera assouvie, nous combattrons les uns contre les autres ; nous nous exterminerons à ton profit. Quel beau jour pour ton empire, que celui qui verra nos ossements poudroyer sur les plaines en friche !... »

Honorius accepta les propositions de Vallia, et ne répondit point aux autres Barbares.

Vallia tint sa promesse. Placidie fut reconduite à Ravenne avec de grands honneurs, et les Goths, profitant de la discorde des races qui leur disputaient l'Espagne, les détruisirent en moins de deux années.

Appuyé sur ses nouveaux alliés, Honorius respira un moment. Les Gaules, fatiguées de servir de théâtre à des usurpations qui n'aboutissaient qu'à les faire changer de tyrans, se rangèrent dans le devoir et obtinrent une amnistie générale.

Attale, cet empereur de hasard, qu'Alaric prenait et remettait dans la tourbe de ses valets, n'avait plus de rôle à jouer depuis la paix des Goths avec les Romains. Méprisé des Barbares qu'il avait suivis en Espagne, menacé des vengeances d'Honorius qui l'exceptait seul du pardon accordé à ses en-

nemis, il essaya de fuir, sans savoir où il trouverait un asile. Capturé sur mer aux environs des îles Baléares, il fut conduit à Ravenne, enchaîné comme un malfaiteur. Les prisons de la ville reçurent ce misérable jouet des Goths et d'une impuissante ambition. Il y traîna sa misère pendant plus d'une année, confondu avec les plus vils criminels et traité comme eux. Honorius le réservait au triomphe qu'il se fit décerner comme pacificateur de l'Empire. Attale, traîné à Rome en 417, fut exposé aux regards du peuple sur lequel il avait cru régner. On lui coupa les doigts de la main droite, afin qu'il ne pût, désormais, ni toucher une épée, ni signer un édit; puis un reste de vie lui fut laissé par Honorius, qui joignit à cette pitié une petite pension et une maison dans l'île de Lipari : clémence pire que le supplice pour un homme de cœur, mais qu'Attale reçut comme un bienfait. Cet homme qui avait essayé le diadème n'avait pas même le courage d'un gladiateur.

VI

La conduite loyale de Vallia méritait une récompense. L'intérêt d'Honorius à ménager un allié victorieux, lui céda les régions de la Gaule que nous connaissons aujourd'hui sous les noms de Poitou, Saintonge, Périgord, Bordelais, Angoumois, Agénais, et toute la Gascogne jusqu'aux Pyrénées. Le prince des Goths fit sa résidence à Toulouse, et ses successeurs y régnèrent jusqu'à la venue de Clovis, roi des Franks, qui détruisit leur monarchie.

Tout l'Empire faisait une halte sur la pente qui le poussait aux abîmes. Honorius, qui n'avait point de postérité, força sa sœur Placidie à épouser un de ses officiers, nommé Constance. La veuve d'Ataulfe crut descendre des hauteurs de son veuvage en acceptant la main d'un courtisan; mais il fallut obéir. L'époux reçut pour dot le titre de Patrice; devenu père de Valentinien III, il obtint le titre d'Auguste, et envoya, selon la coutume romaine, son portrait à Constantinople, pour se faire

reconnaître de Théodose II en qualité de collègue d'Honorius. L'empereur d'Orient refusa de correspondre d'égal à égal avec un homme né loin du trône. Constance, irrité de ce dédain, méditait pour vengeance la conquête de l'Orient, et l'ajournait à la mort d'Honorius, dont la santé détruite par l'excès des plaisirs s'inclinait vers la tombe; mais il mourut lui-même au bout de sept mois.

Honorius le suivit de près; une hydropisie l'emporta le 15 août 423, à l'âge de trente-huit ans, après vingt-sept ans de règne. Si toujours gouverné il n'avait prêté que son nom aux affaires, il avait eu du moins quelques vertus privées. Plusieurs lois qui lui ont survécu consacrent sa devise que, « sous le règne des bons princes, l'humanité doit tempérer la justice. » Il avait étendu le droit d'asile à cinquante pas hors des églises, afin que les malheureux réfugiés pussent sortir de l'enceinte, voir le ciel et respirer un air plus pur. Une autre loi ouvrait aux évêques la porte de toutes les prisons, et leur permettait d'y porter aux captifs toute sorte de soulagements. Le même prince modéra la rigueur du fisc dans le recouvrement des impôts, et les excès d'oppression que les anciennes lois autorisaient les créanciers à commettre envers les débiteurs insolvables.

Ce fut un malheur pour ce prince d'être né pour régner dans des temps pleins de troubles. Il ne comprenait que la paix, et il vit l'Occident ravagé par la guerre. Son père avait raffermi les fondements de la puissance romaine, et son incapacité les détruisit pour toujours.

VII

Peu de temps avant sa mort, il avait exilé Placidie pour des motifs que l'histoire ne saurait éclaircir. On a dit, sans le prouver, qu'il brûlait, pour cette sœur, d'un amour condamné par la morale et par la religion, et que les évêques l'avaient contraint de s'en séparer violemment. Quelques historiens ont cru qu'elle

avait voulu s'emparer du maniement des affaires, et qu'accusée par les favoris d'Honorius de conspirer avec des chefs goths qui venaient la voir à Ravenne, elle avait succombé sous des intrigues de palais. Quoi qu'il en soit, elle s'était retirée à Constantinople avec son fils Valentinien, et elle y vivait obscurément à la cour de Théodose, lorsque l'empire devint vacant.

Un secrétaire d'Honorius, nommé Jean, crut facile d'enlever à une mère exilée et à un prince enfant l'héritage d'une pourpre qui se détachait par lambeaux. Il se fit déclarer Auguste, et, pour se créer un immense parti populaire, décréta la liberté générale et perpétuelle des esclaves. Son second acte politique fut d'appeler les hordes des Huns au secours de son usurpation.

Le négociateur qu'il choisit pour cette alliance était un Scythe nommé Aëtius, dont le père avait acquis par ses services militaires la dignité de général de la cavalerie romaine. Aëtius, élevé dans le palais des empereurs, avait passé sa première jeunesse, tantôt chez les Goths, tantôt chez les Huns, comme otage des traités de l'Empire avec ces envahisseurs. Son séjour parmi ces races guerrières avait empreint son âme de leur trempe énergique; il connaissait tous leurs chefs et en avait emporté l'amitié. Soixante mille Huns passèrent le Danube à son appel, et couvrirent la frontière de l'Italie.

Valentinien III, à peine âgé de six ans, et Placidie sans trésor, sans parti, sans soldats, n'avaient de ressource qu'en Théodose. Celui-ci pouvait revendiquer pour lui-même un héritage que le légitime possesseur ne pouvait défendre; mais il se montra généreux, et jeta une armée en Occident pour soutenir les droits de son cousin.

L'usurpateur Jean attendait encore Aëtius et les Huns lorsqu'il vit arriver les légions d'Orient. Livré par ses soldats à ceux de Théodose, il fut conduit sur un âne à Aquilée, où Placidie attendait l'issue d'une bataille. Plus malheureux qu'Attale, Jean fut abandonné en proie à la populace; après d'horribles mutilations, on lui coupa la tête.

Aëtius, accouru trop tard avec les Huns, ne retrouva pas

même un débris de son cadavre. Il tenta pour son propre compte les chances d'une lutte qui pouvait lui donner la pourpre; la victoire, longtemps disputée, resta indécise; Placidie lui offrit la dignité de comte de l'Empire et sa confiance: il accepta, et les Huns, indemnisés de leur voyage, retournèrent dans leur pays avec le titre d'alliés du peuple romain.

VIII

Placidie régna sous le nom de son fils. Cette princesse avait senti s'éveiller tout à coup l'orgueil du commandement. Pour perpétuer son influence, elle travailla plus à développer dans le jeune Valentinien les croyances religieuses et le respect de l'Église, que les enseignements qui devaient lui apprendre à gouverner un jour. Mais il est permis d'ajouter qu'elle se montrait digne du rôle que les circonstances lui avaient permis de saisir. C'est à son génie qu'est due la première proclamation d'une maxime nouvelle qui déclarait la majesté impériale soumise elle-même aux lois de l'État. «La puissance des lois,» disait Placidie, « fait le fondement de la nôtre; il y a plus de grandeur réelle à leur obéir qu'à commander seul et sans elle. » C'est la plus haute leçon que jamais souverain ait léguée à ses pareils.

L'Empire, en paix avec les Barbares, semblait s'élever peu à peu dans les voies d'une restauration politique, lorsque la corruption des favoris de la cour le replongea tout à coup dans le bourbier de sa décadence.

La province d'Afrique était gouvernée par le comte Boniface, héros chrétien que l'usurpateur Jean n'avait pu détacher de sa fidélité à la famille impériale. Sa valeur faisait trembler les Maures qui n'osaient plus descendre de leurs montagnes; sa vertu maintenait l'ordre sans violence et sans tyrannie dans les vastes régions qui lui obéissaient. Sa réputation et les honneurs dont le comblait Placidie avaient excité la jalousie d'Aëtius qui, ne pouvant ni supporter un rival, ni s'égaler à Boniface, résolut de le perdre.

L'astuce puisée chez les Barbares fournit à Aëtius les moyens d'arriver à son but. Il fit remettre à Boniface par un affidé, et sous le sceau d'une feinte amitié, une lettre secrète, annonçant que les dispositions de l'impératrice, égarées par des ennemis puissants, préparaient sa disgrâce ; qu'un décret très-prochain devait publier sa destitution, et que, s'il quittait l'Afrique, il ne remettrait le pied sur le rivage romain que pour y trouver des sicaires.

Tandis qu'on portait à Boniface cette trompeuse confidence, Aëtius, pour assurer le succès de sa perfidie, demandait à Placidie un entretien secret. Ami de Boniface, disait-il à cette princesse, il déplorait de toute son âme la nécessité d'élever la voix contre lui ; mais après d'inutiles efforts pour le ramener à de meilleurs sentiments, son dévouement à l'Empire lui faisait une loi de sacrifier ses affections à son devoir. Boniface aspirait à la pourpre, et préparait une révolte en Afrique. « Si vous en doutez, » ajouta-t-il, « ordonnez-lui seulement de revenir à la cour, sans lui dévoiler vos soupçons ; sa désobéissance vous révélera son crime. Un ennemi déclaré est moins à craindre qu'un sujet qui conspire. »

IX

Trop facile à émouvoir, Placidie suivit le funeste conseil d'Aëtius. Boniface, irrité d'une ingratitude à laquelle son cœur loyal ne connaissait nul motif, n'en chercha point les preuves. Il chassa de sa présence le messager de la cour, et jurant de faire payer cher l'oubli de ses services, il mit son armée sous les armes pour défendre sa tête.

Aëtius triomphait. Placidie lui prodiguait avec effusion les titres de sauveur du trône et de vrai père de la patrie. Des troupes sont envoyées en Afrique pour détruire le rebelle. Boniface répond à leurs attaques en lâchant les Barbares que sa

main seule pouvait contenir, et bientôt toute la province est à feu et à sang. C'est alors que l'illustre évêque d'Hippone, saint Augustin, son ami, lui écrit cette lettre touchante : « Je rends hommage à vos vertus, et je suis le témoin de votre haute innocence. Mais ne ternissez pas votre gloire en déchirant la patrie tout entière pour venger l'injure de quelques ennemis. Dieu, qui sonde les cœurs, vous tiendra compte du sacrifice de vos colères. Si l'empire romain vous a fait du bien, en vous élevant au poste dont vous êtes digne, ne lui rendez pas le mal pour le bien; et s'il vous fait aujourd'hui du mal en proscrivant vos nobles services, ne rendez pas le mal pour le mal. L'Évangile vous le défend, et votre ami vous en supplie!... »

Mais il était trop tard. Le premier pas d'un héros sur le chemin des colères y creuse une empreinte sanglante, sur laquelle glisse et tombe sa gloire. Placidie devait tout à Boniface; aux jours de son exil à Constantinople, elle avait reçu de lui des secours pécunaires que lui refusait Honorius; après la mort de ce prince, Boniface lui avait conservé l'Afrique, dont la trahison eût assuré le diadème sur la tête de Jean. Plus Boniface avait été dévoué, plus sa haine devenait profonde; il écrivit aux Vandales, pour leur offrir de partager l'Afrique et de former avec lui contre Rome une ligue offensive et défensive.

Ces Barbares, chargés de la dépouille des Gaules, avaient reculé devant l'épée de Vallia jusqu'au rivage méridional de l'Espagne. Penchés sur les flots du détroit que le moyen âge naissant nommait encore les Colonnes d'Hercule, ils se construisaient des navires grossiers pour aller à la recherche de nouvelles aventures. A leur tête, un homme de taille petite et difforme, parlait peu, mais roulait d'immenses pensées dans son silence; il se nommait Genséric, et vous entendrez plus tard, dans l'histoire, l'écho de ses terribles coups de glaive. Boniface lui envoya des vaisseaux romains, et l'Afrique fut envahie au mois de mai 428. Trois siècles plus tard, comme l'écrit un illustre historien, le ressentiment d'un autre capitaine devait amener d'Afrique en Espagne des vengeurs d'une autre que-

relle domestique; les Maures s'embarquèrent où les Vandales avaient débarqué; ils traversèrent en sens contraire ce détroit dont les tempêtes ne purent défendre le double rivage contre les passions des hommes.

X

Pendant que la jalousie d'Aëtius faisait perdre à l'empire romain les plus riches contrées de l'Afrique, sa valeur chassait des Gaules une invasion des Franks.

Ce peuple, notre ancêtre, cachait son berceau dans la nuit des vieux âges. Sans parler des chroniques fabuleuses qui le font naître des fugitifs de la guerre de Troie, des recherches plus sérieuses ont cru découvrir son origine sur les bords de la mer Noire ou dans les froides forêts de la Scandinavie. Deux opinions dernières se partagent l'explication de leur antiquité. L'une entrevoit ses premiers camps au fond de la Germanie où son histoire commence, et supposent qu'ils se formèrent des débris échappés au massacre des Cimbres par Marius. L'autre considère les Franks non comme une race distincte, ayant son nom, ses mœurs et son cachet à part, mais comme un reste des Sicambres, des Bructères, des Chamaves, des Cattes et des Saliens vaincus sous le règne d'Auguste par le césar Tibère et par Germanicus. Suivant cette opinion, qui ne me paraît pas dénuée de probabilité, ces vaincus de peuplades diverses se rallièrent en une seule masse pour défendre leur indépendance contre les armes romaines, et se donnèrent pour nom commun et pour mot d'ordre le nom de Franks, qui, dans la langue germanique, signifiait hommes libres.

L'heureux climat et le terrain fertile des Gaules les attiraient sur le Rhin. Ils le passèrent pour la première fois au temps de l'empereur Gordien. Aurélien, n'étant encore que tribun de légion, les défit devant Mayence. Sans cesse repoussés, mais toujours audacieux, ils profitèrent des troubles

du règne de Gallien pour descendre des Alpes et semer la terreur jusqu'aux portes de Ravenne. Aussi hardis sur mer que sur terre, on les vit paraître à la fois sur les côtes de l'Espagne et des Gaules. Probus, cet empereur austère qui se nourrissait de racines et qui vécut trop peu, les poursuivit à outrance; devant ses navires, ils roulèrent de vague en vague et d'orage en orage jusque dans la mer Noire. On les croyait disparus : ils revinrent par l'Asie, la Grèce et l'Afrique, et regagnèrent leur pays en se livrant aux routes inconnues de l'océan Atlantique.

Cette héroïque aventure était digne d'admiration. Maximien leur accorda la paix et leur permit de jeter quelques colonies dans les Gaules, objet de tous leurs vœux. Constance-Chlore les protégea; mais son fils Constantin, qui voulait monter à l'empire par les champs de bataille, avant que Dieu le prît par la main pour en faire l'instrument du triomphe du Christianisme, Constantin les chassa du sol que Rome leur avait accordé, et en fit un pont de cadavres qui barra le Rhin devant Cologne.

Ils se vengèrent sous les règnes suivants, en prenant parti pour les usurpateurs de la pourpre. Non moins spirituels que vaillants, ils forcèrent peu à peu les empereurs à voir en eux mieux que des Barbares. Leurs chefs s'ouvrirent le palais des Césars : vous venez de voir Arbogast briller sous Théodose le Grand. Les peuplades frankes recrutèrent les légions romaines : elles en furent l'élite quand il n'y avait plus de Romains capables de porter haut les aigles.

Julien l'Apostat, qui voulait ressusciter les traditions du Capitole, essaya de les anéantir, et ne parvint qu'à constater leur force. Valentinien Ier n'osa leur refuser une paix qu'ils rompirent sur son tombeau. Soldats d'Eugène contre Théodose, et vaincus sous les ordres de cet empereur d'un jour, qui ne sut ni combattre ni mourir, ils se firent les auxiliaires de Stilicon quand il régnait pour Honorius. Stilicon renversé, ils virent la Gaule ouverte, et s'y jetèrent à la suite des Alains,

des Suèves, des Vandales, des Bourguignons et des Allemands. Plus conquérants que ravageurs, ils voulaient s'y établir.

Gouvernés par des chefs qu'on choisissait dans la plus noble famille de chaque peuplade, et qui se distinguaient par le privilége de porter une chevelure longue et flottante, ils occupaient déjà, sous Pharamond, tout le pays qui s'étend depuis Maëstricht jusqu'au confluent de la Meuse et du Waal; mais en 428, la huitième année de Pharamond, Aëtius arrêta ses conquêtes et le rejeta en Germanie.

XI

Cette victoire eut peu d'éclat. Les Franks sur le Rhin, les Visigoths dans le midi des Gaules, les Vandales en Afrique, les Juthongues au nord de l'Italie, et les montagnards des Alpes en révolte enveloppaient l'Empire; c'était la grande insurrection de Boniface qui avait retenti partout et soulevé cet orage d'hommes armés.

L'enfant Valentinien ne soupçonnait point encore les périls d'une couronne qui n'était pour lui qu'un hochet. Placidie aux abois, se sentant perdue sans ressources, humilia ses ressentiments devant la nécessité, et tenta les chances d'une réconciliation avec Boniface.

Un envoyé de confiance descendit en Afrique. « Qu'avez-vous fait? » dit-il au révolté tout-puissant. « Vous étiez l'épée de l'Empire, et presque le tuteur d'un jeune prince qui vous eût aimé. Placidie porte le deuil de la fidélité que vous lui aviez juré : qu'a-t-elle fait contre vous, pour mériter la trahison dont vous êtes le chef? Où sont les motifs de plainte qui pourraient vous justifier?... »

— « Placidie, » répondit Boniface, « est bien lente à se repentir, et dans son repentir guidé par la détresse, je vois plus de hauteur que de franchise. Je ne suis plus qu'un traître,

n'est-ce pas, digne du dernier supplice s'il se trouvait dans Rome pourrie une main assez longue pour m'atteindre, assez forte pour me saisir?... Mais, je ne crains ni les assassins de cour, ni les généraux improvisés par des femmes. Je ne descendrai point à me justifier; mes actes m'appartiennent, et je m'en déclare le seul juge; mais je veux bien que Placidie sache qu'elle ne peut me tromper. Vous demandez des preuves contre elle?... les voilà! »

Et tirant de son sein la lettre secrète d'Aëtius, il la présenta au messager de l'impératrice. « Cette lettre, » ajouta-t-il, « ne me quittera plus. Si je succombe, elle sera ensevelie avec moi: je veux la montrer à Dieu, juge de Placidie et le mien! »

XII

En apprenant la fourberie d'Aëtius, Placidie fut indignée. Mais que faire? Les circonstances étaient terribles; elle ne pouvait éclater contre son perfide favori qu'en se plaçant entre deux haines. Réduite à se taire, elle écrivit à Boniface pour confesser sa cruelle erreur; elle le suppliait de pardonner: la main qui allait écraser l'Empire pouvait seule le soutenir au bord de l'abîme.

Boniface était un vrai héros; il pleura sur les malheurs que sa fatale colère avait amoncelés. Il essaya aussitôt d'engager les Vandales à repasser en Espagne; mais on répare le mal qu'un autre a fait, rarement celui qu'on a commis soi-même. Genséric n'était pas descendu en Afrique pour s'y mettre au service de la querelle d'un seul homme. « Tu m'as promis la moitié de tes provinces, » répondit-il à Boniface; « tiens ta promesse, ou je prendrai tout!... »

Et les masses qu'il traînait à sa suite redoublèrent leurs affreux ravages. Voués à la destruction de ce qu'ils prétendaient posséder, les Vandales se mirent à faucher leur empire futur comme un champ; la plus fertile contrée de l'univers ro-

main fut labourée par le fer, par le feu, par la famine. Au risque de périr eux-mêmes, ces féroces conquérants n'épargnèrent pas même les arbres fruitiers, pour faire mourir d'inanition les paysans qui se réfugiaient dans les montagnes et les cavernes.

Réduisant en esclavage tout ce qu'ils rencontraient, ils firent une infinité de martyrs. On ne voyait partout qu'évêques, prêtres, vierges consacrées à Dieu, familles entières, les uns mutilés, les autres chargés de chaînes et exténués par la faim sous les coups de leurs ravisseurs. Les enfants même ne furent pas épargnés; on les brisait contre la pierre, ou on les déchirait en les écartelant par les pieds.

Les historiens de ces temps sinistres s'accordent tous à regarder cette désolation de l'Afrique comme le châtiment des crimes de ses habitants. Selon leur témoignage, les Vandales avouaient eux-mêmes que ce n'était point de leur propre mouvement qu'ils se livraient à tant d'atrocités, mais qu'ils y étaient poussés par une force invisible. En effet, s'il est permis à l'esprit humain de pénétrer les jugements de Dieu, jamais Barbares n'avaient encore porté d'une manière aussi saisissante le caractère de ministres des vengeances du Ciel. Les Africains étaient décriés de tout temps par leur débauches effrénées. Au milieu de Carthage et des grandes villes, sous les yeux même des magistrats préposés à la police civile, on voyait des jeunes gens, déguisés en femmes, faire profession publique d'infamie. L'ivrognerie, la mauvaise foi, le meurtre, le sacrilége, avaient partout droit de cité, et bravaient effrontément l'impuissance des lois. A l'heure même où les Barbares mettaient à feu et à sang les campagnes, tous les excès de la plus odieuse licence régnaient dans les cités, et les théâtres n'étaient pas même fermés par la terreur.

XIII

Boniface résistait; mais il ne pouvait s'empêcher de reculer devant les jugements de Dieu. Submergé dans les plaines par cet océan destructeur, dont les Barbares d'Espagne grossissaient sans cesse les flots, il se sauva du naufrage dans Hippone, et s'y vit assiéger au mois de juin 430. Hippone avait pour évêque saint Augustin. Le spectacle de tant de désastres, dit Posidonius, témoin oculaire, combla d'amertume les derniers jours de sa vie. Il y avait des cités où les Vandales n'avaient pas laissé un seul être vivant. Inventeurs d'un nouveau moyen de prendre les villes fortifiées, ils égorgeaient les prisonniers autour des remparts; l'infection de ces voiries sous un soleil brûlant se répandait dans l'air, et les Barbares laissaient au vent le soin de porter la mort derrière les murs qu'ils n'avaient pu franchir.

Accablé par les infirmités de la vieillesse, mais soutenu par le feu de la divine charité, Augustin faisait plus pour son troupeau de fidèles que les soldats qui défendaient Hippone. Au milieu de ces mortelles alarmes, il ravivait tous les cœurs; il semblait leur transmettre la vie qui allait bientôt le quitter. Il leur apprenait à se consoler des maux de ce monde, en leur montrant une patrie où le fer des Vandales ne pouvait atteindre. Nous possédons encore son dernier sermon, dans lequel une compassion paternelle se joint à une constance évangélique. Pendant les trois premiers mois du siége, il ne cessa de prendre soin des pauvres, de prêcher, de prier pour les morts et d'encourager les vivants. Enfin, succombant à la douleur plus qu'à la fatigue, il mourut le 28 août, âgé de soixante-seize ans, les yeux attachés sur cette *Cité de Dieu* dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

Comme si la présence du saint martyr de la charité eût dû obtenir grâce pour la ville qui lui servait de tombe, Hippone soutint, après sa mort, un blocus de douze mois, et ne put être

forcée. Les Vandales se lassèrent, et Boniface reçut d'Orient un secours que lui envoyait Théodose. Il risqua une bataille, fut vaincu, obligé de s'embarquer à la hâte avec les débris de ses troupes massacrées, et Hippone fut livrée au feu; mais les habitants avaient eu le temps de fuir.

Genséric, possesseur d'une foule de prisonniers, en passa la revue dans une plaine, pour noter ceux dont la rançon pouvait l'enrichir. Chacun de ces malheureux devait comparaître à son tour dans la tente du vainqueur, pour décliner sa qualité. La chaleur était accablante; la plupart d'entre eux défaillaient et se couchaient sur le sable. Genséric, sorti pour les considérer, en remarqua un qui paraissait dormir d'un paisible sommeil, tandis qu'un aigle planant au-dessus de lui, les ailes déployées, le couvrait de son ombre. Il le fit éveiller et lui demanda son nom.

— « Je me nomme Marcien, » répondit le captif; « et j'appartiens comme secrétaire à l'empereur d'Orient. »

— « Romain, » reprit le Vandale, « souviens-toi de la parole de Genséric : l'aigle que j'ai vu planer sur ta tête est l'augure de ta destinée. Va-t-en, je te fais libre; mais jure-moi que si, un jour, tu commandes aux Romains d'Orient ou d'Occident, tu reconnaîtras mon bienfait en ne versant jamais le sang d'un Vandale. »

Marcien, étonné de cette générosité du Barbare, prêta le serment qui lui était demandé. Genséric ne savait pas qu'il renvoyait à Constantinople, dans cet homme moitié soldat, moitié écrivain, le successeur que Pulchérie donnerait à Théodose II.

XIV

Tandis que Boniface était assiégé dans Hippone, Aëtius ignorait encore que Placidie savait tout. Il se rendait, à son insu, redoutable et nécessaire, et massacrait ses propres ennemis de la même main qui arrêtait les Barbares aux frontières de l'Italie.

Vainqueur des Franks sur le Rhin, il écrasait les Visigoths devant Arles, et les Juthongues dans les gorges des Alpes, lorsqu'un fait d'armes improvisé par deux évêques détourna un moment les regards de sa renommée.

Le pape Célestin avait envoyé saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, dans la Grande-Bretagne, pour y pacifier des agitations hérétiques. Or, depuis que les Romains ne pourvoyaient plus à la défense de leurs colonies dans cette contrée lointaine, les montagnards Pictes y faisaient à chaque instant des descentes et y semaient mille désastres. Une de ces invasions éclatait lorsque les deux évêques, après leur mission apostolique, se préparaient au retour. Les Bretons épouvantés s'avisèrent d'implorer leur secours.

— « Nous ne sommes point faits pour de pareilles luttes, » dit saint Germain d'Auxerre; « mais si notre présence peut vous encourager, à Dieu ne plaise que nous refusions de partager vos périls! »

On touchait aux derniers jours du carême. Saint Germain et saint Loup se rendirent dans le camp breton. Leur calme et leur assurance fortifiaient les esprits. Ils profitèrent de ces bonnes dispositions pour exciter les combattants à mériter la victoire en attirant, par des actes de piété, la faveur du Dieu des armées. La fête de Pâques fut célébrée en pleine campagne, et une foule de Bretons demandèrent le baptême; puis ils marchèrent au-devant des Pictes, en priant les évêques de ne les pas abandonner.

Les deux partis furent bientôt en présence. On allait en venir aux mains, lorsque saint Germain, qui avait porté l'épée dans sa jeunesse, remarquant que les Bretons déployaient mal leur ordre de bataille, s'élança au premier rang, et prenant, par une soudaine inspiration, le rôle de capitaine, il changea la manœuvre ignorante dont il prévoyait le fatal résultat, et jeta dans un vallon boisé une forte embuscade, qui devait tomber sur le flanc des ennemis en même temps qu'on les attaquerait de front.

Les Pictes, accoutumés à combattre en désordre, et à vaincre par la seule supériorité du nombre, s'avancèrent sans défiance jusqu'à portée de trait. Saint Loup conduisait tranquillement l'avant-garde bretonne, en priant de toute son âme pour la victoire des chrétiens, lorsque le bouillant saint Germain, voyant le moment favorable de faire tourner l'ennemi par son embuscade, chanta d'une voix tonnante l'*alleluia*, qui devait être le signal de la charge. Assaillis de deux côtés à la fois, les Pictes se crurent enveloppés par deux armées. Une terreur panique les saisit; ils jettèrent leurs armes et prirent la fuite comme un troupeau de moutons effarés. Cette victoire ne coûta pas une goutte de sang aux Bretons; les deux évêques, bénissant Dieu du double succès de leur mission, ramenèrent leur troupe au bercail sacré, et repassèrent dans les Gaules sans se douter qu'ils étaient des héros, sans se souvenir qu'ils venaient d'arracher un peuple à l'extermination.

XV

Boniface vaincu, mais justifié devant Placidie par la découverte du complot d'Aëtius, fut accueilli à la cour avec tous les honneurs qui pouvaient le consoler. Il arrivait à temps pour se venger d'un odieux rival. La dignité de patrice et le commandement suprême des armées de l'Empire lui furent donnés comme une preuve de l'oubli du passé. « Je vous confie l'avenir de mon fils! » s'écria l'impératrice en le revoyant; « la fortune de Rome n'a plus rien à redouter, puisque vous m'êtes rendu! »

Placidie se trompait. Boniface, vaincu par les Barbares, était comme un aigle atteint d'une flèche mortelle; l'aigle se débat encore; il peut de son bec acéré et de sa serre tranchante faire au chasseur une large blessure, mais il expire dans ce dernier effort, en enfonçant plus avant le trait qui le déchire.

En apprenant la nouvelle fortune du rival qu'il n'avait pu abattre, Aëtius qui parcourait les Gaules en triomphateur, fon-

dit sur l'Italie avec une nuée de Barbares; l'Empire, épuisé de Romains, était réduit à prendre ses ennemis du dehors pour auxiliaires de ses guerres civiles. Boniface ramassa les mêmes armes pour disputer en champ clos sa vengeance ou sa ruine.

Ces deux hommes, dont l'union eût pu sauver l'État, mais qui ne pouvaient plus se rapprocher que dans la mort, coururent l'un au-devant de l'autre avec une rage égale. Aëtius fut vaincu, mais Boniface, qui l'avait joint, glaive à glaive, dans le pêle-mêle de la bataille, fut rapporté mourant.

On dit que sur le lit funèbre où il allait s'éteindre, ce grand capitaine, ne songeant plus qu'à délier son âme des misérables passions de ce monde, pardonna en chrétien à l'ennemi qui lui donnait le trépas après avoir essayé de lui ôter l'honneur. Par une suprême magnanimité que réveillaient en lui les malheurs de la patrie, il conjura sa femme Pélagia, riche Espagnole et d'une rare beauté, de faire offrir à Aëtius ses trésors et sa main, pour gage de réconciliation.

Placidie pleura sa perte, en lui donnant pour successeur l'homme de qui elle avait tout à craindre, ce même Aëtius qu'elle avait osé proscrire, et qu'elle était réduite à regagner pour ne point laisser aux Barbares un chef qui connaissait trop sa faiblesse.

XVI

Les Huns, les Franks, les Hérules, les Sarmates aimaient dans Aëtius ce caractère aventureux qui les maniait comme ses propres soldats pour les jeter tantôt sur les Bourguignons, tantôt sur les Visigoths, tantôt sur les Gaulois eux-mêmes. Il avait sans cesse des prétextes pour agiter la guerre; son dessein secret ne tendait qu'à l'empire : il eût accepté la pourpre de toute main, mais il n'osait la ravir : c'est l'étrangeté de son ambition.

Valentinien III, atteignant sa dix-neuvième année, venait

d'obtenir en mariage la fille de l'empereur d'Orient. Cette union resserrait pour un moment les liens des deux Empires et fortifiait la barrière opposée à l'invasion de l'Italie. Mais autour de cette péninsule où Rome s'isolait de plus en plus, les Barbares avançaient sans cesse la ligne de circonvallation qui devait étouffer la vieille reine de l'univers.

Les Franks, sous Clodion le Chevelu, traversaient la forêt des Ardennes, et roulant jusqu'aux bords de la Somme, s'emparaient d'Amiens, de Cambrai, de Tournai, revenaient brûler Trèves et saccager Cologne. Les citoyens de Trèves, qui avaient possédé plusieurs fois le séjour des empereurs depuis Maximien-Hercule, furent égorgés dans un cirque où ils s'étaient réfugiés; les arènes qui avaient bu le sang des martyrs, commençaient à devenir les sépulcres de la postérité des bourreaux. Cologne se vautrait dans une dernière orgie, quand un esclave accourut annoncer que les Franks, maîtres des remparts, se précipitaient dans la ville. Les habitants n'eurent pas la force de se lever de table pour mourir debout; leur sang vil coula parmi le vin des amphores. Dieu châtiait les vices romains par la honte comme par le fer.

Les Vandales, agiles pirates, infestaient toutes les mers; ils écorchaient la florissante Sicile, pendant que les Suèves et les Alains s'acharnaient à ressaisir l'Espagne sous les débris amoncelés par leurs premiers ravages.

Au bruit lugubre qui s'étendait jusqu'à Constantinople, Théodose II allait en procession chercher les reliques de saint Jean Chrysostome. Il envoyait l'impératrice porter au Calvaire de magnifiques présents, pendant que le Suève Genséric mettait Carthage en poudre, Carthage qui se nommait encore la Rome africaine, quatre cent quatre-vingt-cinq ans après que l'épée d'un Scipion avait décapité la Carthage d'Annibal.

Cette ville qui avait, comme Rome, écrit son nom dans l'éternité de la gloire, se coucha dans l'éternité du désastre. Presque toutes ses maisons, dit Salvien, n'étaient plus que des lieux de prostitution. Ses jeunes citoyens erraient dans les rues, cou-

ronnés de fleurs, répandant au loin l'odeur des parfums d'Asie, vêtus comme des filles de joie, et vendant comme elles aux passants l'art de ne plus rougir. Genséric arrive. Au dehors, le fracas des armes, au dedans les échos de la débauche; ici le cri des mourants, là les hoquets de l'ivresse, l'infamie s'abîmant dans le deuil: voilà Carthage devant la justice de Dieu.

XVII

Genséric avait défendu le massacre des vaincus, non par pitié, mais pour se réserver à lui-même le plus pur de leurs immenses richesses. Il leur fut ordonné d'apporter eux-mêmes tout ce qu'ils possédaient en or, argent, pierreries, meubles précieux. Ceux qui n'obéirent point assez vite, ou qu'on soupçonna d'avoir caché quelque chose, expièrent dans l'horreur des tortures l'espoir d'échapper à l'indigence.

Le retentissement de cette catastrophe remua tout l'Occident. Carthage était pleine de patriciens, qui furent traités comme les derniers du peuple; les uns tombèrent dans l'esclavage; les autres, dénués de toute ressource et chassés de l'Afrique, traînèrent leur misère sur toutes les mers. On fit embarquer dans des vaisseaux pourris et prêts à sombrer l'évêque Quodvultdeus avec tout son clergé, sans vêtements, sans vivres; la Providence les sauva en les faisant échouer sur les grèves de Naples.

Plus tard, quelques-uns de ces exilés regagnèrent au péril de leur vie le rivage d'où ils étaient proscrits, et vinrent supplier Genséric de les laisser partager l'infortune de ses captifs, afin que toute religion ne disparût pas du sol africain. Genséric se promenait au bord de la mer lorsque ces députés du malheur tombèrent à ses pieds; pour toute réponse, le Vandale les fit jeter aux poissons.

Les conquérants qui veulent fonder un nouvel empire songent pour l'ordinaire à s'y fortifier. Celui-ci, par une politique toute contraire, démantela toutes les villes, afin qu'elles ne pus-

sent abriter aucune révolte. « Je suis, » disait-il, « roi de la terre et de la mer; il ne faut pas qu'une pierre couvre un ennemi sur l'horizon qui m'appartient. »

Cet horizon, Rome le barrait du côté de la mer. Genséric ordonna de faucher l'Atlas, pour construire une flotte sur le modèle des vaisseaux dont les débris fumaient encore dans le port carthaginois. Ses éclaireurs battant les flots méditerranéens, allaient audacieusement jeter ses menaces aux échos du Tibre. Valentinien les entendit; mais entouré de périls confus, il ne savait où faire face sans vaciller entre deux gouffres. A défaut des vieilles légions disparues, il leva des murailles neuves autour de Rome et appela dans son enceinte, avec le droit de cité, tous les fugitifs qui n'avaient plus de foyers. Il ne leur confiait à garder que l'ombre de la patrie. Aëtius, dernier bras de l'Empire, fut armé de la dernière épée romaine, et Théodose II promit son secours.

XVIII

Mais tandis que les troupes d'Orient filaient sur l'Italie, l'orage vandale creva sur la Sicile. Genséric avait le génie qui crée, en même temps que la passion qui détruit. Les masses d'hommes qui lui obéissaient improvisèrent une flotte, sous la direction des ingénieurs romains capturés dans Carthage. Cette flotte, armée de marins novices, fit moins de mal qu'on n'en avait redouté. Les vents lui furent contraires, et le courage des Siciliens balança les efforts de l'invasion.

Le péril passé, Théodose rappela les soldats qu'il avait prêtés à Valentinien. L'influence naissante de l'eunuque Chrysaphe qui avait évincé Pulchérie des conseils de l'État, réclamait ces forces pour les faire servir à son ambition. Chrysaphe était de race barbare. Du plus bas échelon de la domesticité, sa souplesse l'avait élevé au rang de porte-glaive impérial. Audacieux, mais prudent, il avait sapé dans l'ombre toutes les affec-

tions de Théodose, semé la brouille entre le frère et la sœur, et distancé leurs amis. Débris de l'étoffe des Rufin, des Eutrope, des Olympius, il héritait à son tour du fatal pouvoir d'étendre sur l'empire un nouveau pli du linceul de honte sous lequel il devait disparaître.

Par ses lâches conseils, Théodose acheta la paix de Genséric en le reconnaissant souverain de Carthage et de toutes les villes d'Afrique qu'il lui plairait de conquérir. Ce fut comme un signal qui autorisait les Barbares à faire un pas de plus.

Un de ces événements scandaleux que le silence étouffe dans les familles obscures, mais dont l'écho perce les voûtes des palais et retentit dans la postérité, fut la flammèche qui alluma tout à coup sur le monde un incendie plus affreux que les sanglantes catastrophes traînées par les Goths et les Vandales.

Une princesse, fille, sœur, nièce et cousine d'empereurs, chassée de la cour de Valentinien, était venue cacher à Constantinople les vices précoces de sa jeunesse déshonorée.

Elle se nommait Honoria. Née du mariage de Constance et de Placidie, sa mère l'avait vouée au célibat, pour éviter de donner à Valentinien un rival dans un beau-frère. Elevée avec contrainte dans un isolement voisin de l'esclavage, Honoria ne savait du monde fermé devant elle que les légendes contées par ses gardiennes. Le nom d'Attila tombé dans son oreille fit vibrer son cœur qui s'ignorait encore. Qu'était-ce qu'Attila?... Un guerrier féroce et d'une laideur effroyable : voilà ce que lui disait sa vieille nourrice. Mais en même temps Attila commençait un règne; il commandait à des hommes aussi terribles que lui, innombrables comme les sables de la mer, et sa main, comme un marteau colossal, se levait déjà sur l'Europe pour en broyer la couronne.

Ce fantôme offert à l'oisiveté de ses rêves, ébranla sa jeune imagination. Attila était horrible, disait-on, mais il marchait à la conquête de l'univers; et s'il rencontrait sur sa route la pauvre fille cloîtrée, ne pourrait-il l'emporter au galop de son coursier de bataille vers la hauteur de ses destins? Placidie avait

bien épousé un Goth dont elle était la captive; pourquoi la fille de Placidie ne deviendrait-elle point, par son libre vouloir, la compagne de l'homme au nom duquel on la faisait trembler?

Un eunuque partit secrètement pour aller chercher partout ce héros de roman. « Va, fidèle serviteur, porte à Attila cet anneau d'or pour gage de ma foi ; dis-lui que pour prix de sa liberté, la fille de Valentinien lui transmet tous ses droits à l'héritage de Théodose le Grand. Dis-lui encore que s'il veut voir le monde à ses pieds, c'est des sommets de Rome qu'il faut embrasser l'horizon!... »

L'attente fut longue et vaine. Honoria, tourmentée par les songes de la jeunesse et de la solitude, oublia un jour son lointain fiancé dans les bras d'Eugène, simple officier du palais où sa mère la tenait confinée. Devant les signes funestes qui révélèrent sa chute, Placidie fut implacable : Honoria, chassée de la cour, s'en alla vers Constantinople, en traînant l'ignominie de sa détresse publique.

Placidie avait oublié que les mères ont le devoir de tout par donner.

Attila se souvint des droits qu'une imprudence lui avait offerts. L'anneau d'Honoria fut le premier de la chaîne qu'il forgeait pour l'univers.

XIX

Transportez-vous en pensée sur les steppes que divisent le Danube et le Volga. Vous y voyez fourmiller l'immense famille des Huns. En traçant les premières marches du monde barbare, je vous ai déjà peint ces cavaliers trapus, au visage noir et plat, jaspé de livides cicatrices, coquetterie de la hideur; je vous les ai montrés chevauchant de pacage en pacage, avec les huttes roulantes où grouillaient pêle-mêle femmes, enfants, vieillards. Race étrange qu'on dirait vouée à une éternelle bar-

barie, ce peuple a gardé son type au milieu des transformations humaines ; père des Tartares, il échelonne encore ses camps nomades aux confins de l'Europe et de l'Asie, comme pour y perpétuer la semence des invasions à venir.

Les autres Barbares qu'avait vus Rome, de siècle en siècle, lui avaient inspiré l'épouvante, parce qu'il y avait en eux supériorité de la charpente. Le Gaulois, le Germain, le Goth, le Vandale, semblaient mouvoir des os d'acier sous des muscles de géants ; ceux qui les avaient combattus parlaient avec admiration de leurs yeux pleins d'éclairs ; ils vantaient les gestes héroïques de ces guerriers, cuirassés de force qui fendaient un homme en deux, d'un seul coup de la redoutable framée ; ils racontaient comment, perchés sur de grands chevaux vêtus de fer, ces héros à la blonde chevelure lavée dans l'eau de chaux ou poudrée de cendres de frêne, maniaient à deux mains la longue épée qui fauchait la pique du hastaire, puis lançant à coup sûr la lanière de cuir à nœud coulant, traînaient dans une fuite rapide l'adversaire qui n'avait pu les atteindre.

Ces prouesses d'un monde ignoré faisaient frémir le cœur de la molle Italie ; la fable les exagérait encore, comme plus tard, au moyen âge, elle se plut à broder les traditions de la chevalerie ; mais quand les Huns parurent à leur tour, l'horreur seule se dressa. La renommée qui courait devant ces monstres bipèdes les présenta d'abord aux Romains comme des bêtes mystérieuses, sœurs vivantes de ces Chimères de pierre que l'art antique érigeait sur les ponts. On leur prêtait une origine sinistre comme leur type ; la chronique d'Ammien-Marcellin les fait descendre de magiciennes redoutées, sœur d'un roi des Goths nommé Felimer, et qui, chassées de la nation par l'horreur de leurs maléfices, s'étaient enfuies dans les déserts et accouplées avec des démons.

Hommes de batailles et de solitudes, abandonnés à l'instinct des brutes, ils ignoraient la différence du bien et du mal. Obscurs dans leur langage dont l'expression gutturale semblait sortir d'un monde fantastique, ils n'avaient ni culte ni supers-

titions. Colères et capricieux, ils se querellaient entre eux sans sujet, et se réconciliaient sans accord. Pomponius Méla les appelle un croisement du furet et de la hyène. Quelques-unes de leurs hordes étaient antropophages. Pareils aux vampires, on les voyait coller leurs lèvres au gosier de l'ennemi blessé et en sucer le sang jusqu'à ivresse. Saint Jérôme raconte qu'en ravageant les campagnes, ils coupaient aux pâtres des morceaux de chair vive et dévoraient avidement les mamelles des femmes.

XX

Sans lois comme sans dieux, les Huns n'obéissaient qu'à l'influence magnétique du plus fort ou du plus hardi d'entre eux. Nés pour détruire, ils avaient l'enthousiasme de la mort. Tomber, rire et mourir, c'était le suprême honneur du vaincu : le vainqueur n'aspirait à d'autre gloire que celle de rire à son tour sous la hache ou le couteau d'un nouvel adversaire.

Leurs traditions, comme celles de tous les peuples sauvages, se bornaient à quelques ballades en mémoire des hommes féroces dont elles gardaient les noms, comme l'histoire civilisée garde les noms de ses héros. Un seul chant de leur muse farouche vous dira mieux que vingt pages les mœurs de ces démons du Nord.

... « Hogni et Gunar étaient deux grands chefs ! L'oiseau de la Mort a mangé leur jeunesse ; mais ils ont ri sous son bec tranchant, comme quand ils dévoraient eux-mêmes le cœur de leur ennemi.

« Un jour, la hache de pierre s'est brisée dans la main de ces hommes forts. Ils ont glissé sur le sang qui rougissait la plaine ; le vainqueur a jeté sur eux le filet de la servitude, et les a traînés dans son camp comme la proie des forêts.

« Hogni et Gunar étaient deux grands chefs ! Ils avaient sucé, tout petits, le lait de la même cavale ; plus tard, ils avaient bu

à deux, dans le même crâne, le sang versé par la bataille : le sang des vaincus est le lait des braves !

« Hommes forts, leur dit le vainqueur, vous avez trouvé un maître ! mais remplissez d'or le crâne de mon père, et je vous donnerai la liberté. L'or qui luit au soleil réjouit l'œil du guerrier ; le fer qui brille dans l'ombre achète les joies de la victoire. »

« Hogni et Gunar étaient deux grands chefs ! Ils se regardèrent sans répondre, et ils se comprirent. Le brave ne rachète point sa liberté perdue ; il crache au visage du fou qui se croit son maître ; on l'égorge : il rit, et meurt.

« Séparez-les ! dit le vainqueur. Quand ils seront seuls, ils parleront. La solitude fait un vide au cœur des hommes forts ; l'oiseau du trépas vient s'y percher et chante les complaintes de la peur ; la peur découvre l'or pour la rançon du vaincu. »

« Hogni et Gunar étaient deux grands chefs ! On les mit chacun à part dans les huttes de branchages que traînent les chariots. Le vainqueur dit à Gunar : « Homme fort, ta vie est courte, veux-tu l'allonger jusqu'au soleil de la prochaine bataille ? Donne-moi ton or ! »

« Et Gunar dit : « Si tu veux savoir où j'ai caché mon or, apporte-moi le cœur d'Hogni, tiré tout chaud de sa forte poitrine ; quand je le tiendrai dans ma main, s'il ne tremble point, je te dirai mon secret. »

« Hogni et Gunar étaient deux grands chefs, tous deux riches de l'or conquis aux batailles ! Le vainqueur voulait les dépouiller l'un après l'autre ; voilà pourquoi il fallait tromper Gunar, et tromper Hogni après lui.

On arracha le cœur d'un vil captif ; on le mit tout saignant sur un plat de bois, et on le porta à Gunar en disant : « Voilà le cœur d'Hogni l'homme fort ; prends-le dans ta main, vois s'il tremble ; suce le sang, et dis-moi ton secret. »

« Hogni et Gunar étaient deux grands chefs ! ils avaient l'œil clairvoyant. Gunar dit au vainqueur : « Tu mens ! Ce n'est point là le cœur d'un brave. Vois comme il tremble sur ce

plat ; il tremblait moitié davantage dans la poitrine du lâche ! »

« Le vainqueur grogna comme un ours blessé. « Allez, » dit-il à ses compagnons, « allez arracher le cœur d'Hogni, car cet homme rusé me tromperait comme je l'ai trompé ; il ne faut pas jouer avec la finesse du serpent. »

« Hogni et Gunar étaient deux grands chefs ! Ils avaient bu ensemble dans le même crâne le sang versé aux batailles. Quand Hogni sentit le fer fouiller sa forte poitrine, il rit, et mourut. On posa son cœur sur un plat, et on le porta à Gunar.

« Et Gunar s'écria : « Je reconnais bien le cœur du brave ! Il tremble un peu sur ce plat, mais il tremblait moitié moins dans la poitrine d'Hogni ! Quand nous vivions tous deux, j'avais peur de le voir mourir ; maintenant que je suis seul, je ne crains rien : l'oiseau de la Mort peut chanter ma dernière heure !... »

XXI

Voilà les Huns. Depuis l'année 433, Attila régnait sur eux par le droit d'une férocité surhumaine.

C'était de prime aspect une nature d'homme formidable. Sa tête démesurément large, sur laquelle pointaient des cheveux rares et grisonnants, s'attachait par un cou de taureau à un buste carré, posé sur des jambes torses. Ses yeux caverneux et obliquement percés, mais brillants d'un feu fauve, son nez camard, son teint verdâtre comme l'olive et semé de rugosités imberbes, accusaient dans toute sa plénitude son type original. Mais un éclair de génie avait passé sur cette difformité. Né pour conduire les caravanes de la Mort à l'assaut d'une civilisation condamnée, il avait reçu avec cette mission de colère les qualités que le Ciel prête aux exécuteurs de ses arrêts. Qu'importait que les Huns, pris en masse, ne fussent que des troupeaux de bêtes farouches, à peine animés de l'instinct qui pousse au-devant d'aventures inconnues ? Attila por-

tait l'âme de ce limon humain que l'océan barbare étendait sur l'univers pour faire pourrir sous son poids les races gangrenées.

Il avait le goût de la guerre, comme le lion du désert a le goût du sang. Il avait la dissimulation politique qui ne fait la paix, de temps à autre, que pour la rompre avec plus d'avantage. Franc ou perfide, juste ou injuste, tempérant ou dissolu, généreux ou cruel, selon ses intérêts du moment, il possédait à l'état de mélange les vertus et les vices qui se partagent les hommes destinés à des rôles extraordinaires. Quoi qu'il n'eût point de religion, sentant qu'il fallait un ressort surnaturel pour contenir sous sa main ses hordes ravageuses, il feignait d'adorer un être mystérieux qui lui avait promis tous les trésors de la terre. Une biche blanche avait ouvert aux Huns les flots des Palus Méotides; où la biche avait passé, tous les Huns passèrent. Dans les steppes danubiennes, un gardeur de génisses trouve sous l'herbe une vieille épée fichée en terre, il la porte à Attila : « Merci ! » s'écrie l'homme de proie, « voilà la clé de ma puissance ! »

XXII

Les Huns avaient poussé les Goths sur l'Empire ; ils arrivaient à leur tour au rendez-vous des nations mandées à la destruction de Rome ; ils précédaient à grande distance les Lombards, dernière vague qui devait surmonter cet immense naufrage.

Attila s'était préparé au sac de l'Empire en se faisant redouter des autres Barbares ; en Asie, il avait foulé les Perses ; en Europe, les Scythes, les Hérules, les Gépides, les Rugiens, et les Germains eux-mêmes disaient de lui : « C'est le marteau de l'univers ! » Quand il ouït parler du Christianisme, il dit aux missionnaires qui virent sa face : « Je suis le fléau qu'envoie votre Dieu pour battre les peuples comme de la paille.

La nature elle-même sembla s'entendre avec ce grand destructeur pour signaler sa mise en marche. Le 26 janvier 447, sur les neuf heures du matin, on entendit à Constantinople un de ces bruits souterrains qui annoncent les convulsions du globe. Tous les habitants abandonnèrent en un moment les maisons et les églises. Les plus tremblants trouvèrent leur salut dans la fuite et se répandirent dans les campagnes voisines. L'instant d'après, toute la ville retentit d'un horrible fracas; cinquante-sept tours s'écroulaient; les plus splendides édifices, monument de la magnificence des empereurs, s'affaissaient en décombres au milieu d'un nuage de poussière. Toutes les rues, toutes les places n'offraient plus qu'un chaos de débris, sépulcre abîmé sur des masses d'infortunes.

A la même heure, la même catastrophe abattait une partie d'Antioche. La Bithynie, l'Hellespont, les deux Phrygies subirent les mêmes malheurs; les courants sous-marins en étendirent la secousse jusqu'à Alexandrie. La terre changea de face en plusieurs endroits; on vit des sources tarir; d'autres jaillirent dans des lieux voués à une perpétuelle sécheresse; des montagnes disparurent, des abîmes se creusèrent dans les plaines. La Méditerranée fut bouleversée comme le continent; ses flots soulevés jusqu'au ciel et retombant en déluge engloutirent des îles entières; ailleurs, elle sembla fuir ses rivages, en laissant des vaisseaux à sec parmi les grèves.

Cette crise dura plusieurs jours, avec des intermittences remplies par l'épouvante. L'ignorance des lois physiques qui gouvernent les éléments faisait croire à une prochaine dissolution de l'univers. L'empereur Théodose, entouré d'une foule éperdue, contemplait sans abri ce funèbre spectacle; tous les cœurs priaient avec angoisse en invoquant sans espoir la clémence des Cieux.

Quand ce désastre eut fait halte, les Huns enjambèrent la frontière de Théodose, et un messager de leur chef vint lui dire: « Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de lui préparer un palais! »

L'anneau d'Honoria signait cette sommation.

Sept cent mille hommes, rangés en bataille depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Noire, attendaient la réponse.

XXIII

Trois batailles furent offertes par Théodose. Trois défaites amenèrent les Huns devant Constantinople.

« Homme fort, » signifie Attila au vaincu, « je ne prendrai pas ton diadème, il est trop léger ; mais je prendrai ton or qui fait la joie des braves. Pèse-m'en six mille livres, et, chaque année, tu m'en compteras autant. J'ai une foule de captifs romains ; je te les rendrai généreusement : tu paieras douze pièces d'or pour chacun, si tu les veux entiers ; sinon, je ne rendrai que leurs têtes ; mes compagnons leur mangeront le cœur. Pour arrhes du marché conclu, j'accepte la fille romaine qui m'a envoyé son anneau ; il y aura place pour elle dans le chariot de mes femmes. »

Quelque insultantes que fussent ces conditions, il fallait les subir ; l'Empire n'avait pas même la ressource de pouvoir mourir avant son heure. Les richesses du prince et celles des particuliers étaient épuisées par la restauration de Constantinople et des autres villes, à peine sorties de leurs décombres. De plus, les Huns n'étaient pas les seuls Barbares dont on achetait la paix par des tributs. Pour solder Attila, il fallut soumettre à un impôt forcé tous les sujets de l'Orient, sans égard aux dignités ni aux priviléges. On vit des familles, longtemps opulentes, réduites à la misère par les agents du fisc, qui profitèrent de la détresse publique pour y glaner leur propre fortune.

Une seule ville résista et aux édits de l'empereur et aux menaces des Huns. C'est Asémonte, sur la frontière illyrienne. Au milieu de l'humiliation générale, ses habitants, décidés à s'ensevelir sous les ruines de leurs remparts, vengèrent l'hon-

neur de l'Empire en partageant ses malheurs. Attila les fit investir; ignorant l'art des siéges, il voulait les affamer. Mais cette poignée de désespérés fit des prodiges d'héroïsme. Sortant à chaque instant de leurs murs, les Asémontiens assaillaient les Huns, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec une telle furie, qu'à chaque escarmouche ils en faisaient carnage.

Attila, irrité de ces échecs, menaça Théodose de recommencer la guerre et de mettre l'Empire au pillage si la ville d'Asémonte n'était pas livrée à sa vengeance. Cette terrible nouvelle fut portée aux assiégés par deux commissaires impériaux qui leur offrirent d'aller implorer pour eux la clémence du Barbare. — « Allez lui dire, » s'écrièrent les braves d'Asémonte, « que quand notre dernier glaive sera brisé à force de frapper, nous déterrerons les ossements de nos pères, pour nous en faire des armes!... »

L'histoire offre peu de traits aussi sublimes. Attila l'apprit d'un captif. Frappé d'admiration, il s'écria : « Je n'ai vu de braves devant moi que sur les murs d'Asémonte! Quand j'aurai besoin d'empereurs pour en faire mes lieutenants, j'irai les prendre parmi eux ! »

Asémonte eût une paix glorieuse : Attila voulut qu'elle fût exempte de l'impôt des vaincus.

XXIV

A l'approche de la nouvelle invasion, l'Occident s'appuyait sur l'épée d'Aëtius. Placidie s'y confiait en redoutant ses piéges; Valentinien, par impuissance.

L'Italie et les Gaules souffraient tellement de la disette qu'on voyait des pères vendre leurs enfants aux Vandales d'Afrique, pour en obtenir du blé.

Attila ne se pressait point d'agir. Accroupi sur l'Orient, il achevait d'en soutirer les ressources par des demandes inces-

santes, que Théodose n'osait ni ne pouvait repousser. La paix des Huns était aussi désastreuse que la guerre.

Dans cet empire mourant, dont la gloire fuyait les funérailles, l'épée, trop lourde pour des mains d'eunuques, se rapetissait aux proportions du poignard. Le favori Chrysaphe proposa de faire assassiner Attila, et Théodose n'eut pas honte de devoir à une perfidie la chute de l'ennemi qu'il n'osait pas rejoindre lui-même sur le champ de bataille. En cherchant l'assassin parmi les Huns, il croyait racheter la bassesse du complot.

Or, voilà qu'arrivèrent à Constantinople deux nouveaux ambassadeurs d'Attila : l'un d'eux, de race hunnique, se nommait Édécon ; l'autre, Oreste, né Romain, d'obscur captif était devenu le secrétaire du conquérant qui ne savait pas écrire.

Édécon remit à Théodose une lettre de son maître qui réclamait la cession, en toute propriété, du sol que couvraient ses camps. Un autre Romain, nommé Vigile, qui lui servait d'interprète, ajouta qu'il serait fait droit par les armes aux exigences d'Attila, et sa langue ne se dessécha point sur ses lèvres.

Théodose ne répondit point. L'élève de Pulchérie, tombé sous la tutelle politique de Chrysaphe, ne pensait plus que par cet eunuque.

Édécon, renvoyé à Chrysaphe, contemplait en se retirant les magnificences du palais augustal : « Quelle belle cage, » s'écria-t-il, « pour un oiseau muet ! »

Il s'extasiait encore sur le luxe romain, quand le favori de Théodose vint au-devant de lui.

Vigile était l'interprète nécessaire de la conférence périlleuse qu'allait risquer Chrysaphe. « Achetons deux hommes au lieu d'un, » se dit l'eunuque suprême.

« Où as-tu appris la langue des Huns ? » dit-il à Vigile.

— « Dans la captivité, » répondit le Romain.

— « Et si je te rachetais des mains d'Attila, que ferais-tu ?

— « Je retournerais à mon ancienne indigence.

— « Ta chaîne est dorée, » reprit Chrysaphe ; « mais si, avec la liberté, je te donnais encore la fortune ?...

— « Je me ferais votre esclave !

— « Je ne te demande que le serment de ne point trahir une confidence.

— « J'y ajoute, » s'écria Vigile, avec un geste trop facile à traduire, « celui d'être à vous, corps et âme !

— « Doucement, » dit Chrysaphe ; « Édécon nous écoute !...

— « Oui, mais sans nous comprendre.

— « Possèdes-tu sa confiance ?...

— « Toute entière..

— « Est-il riche ?...

— « Oui, d'espérances.

— « Est-il avide ?...

— « Comme un Barbare.

— « Que pourrait-on espérer de lui ?

— « Tout, pour de l'or ! »

XXV

Chrysaphe était doué de la finesse particulière aux êtres sans virilité. Habile à sonder l'impure sentine où fermentent les passions basses, son regard pénétrant ne s'était pas trompé sur Vigile, et par Vigile il s'emparait d'Édécon.

Le Hun tenait de sa race l'avidité farouche et les instincts sanguinaires ; il joignait à la férocité de la hyène la prudence du chat sauvage. Le marché lui fut proposé par Vigile, en l'invitant à fixer son prix. Édécon fut modeste, il mit au poids de cinquante livres d'or la tête d'Attila.

Théodose tomba d'accord. Il s'agissait pour les parties contractantes de ne se point tromper l'une et l'autre. Il fut décidé que l'empereur enverrait avec Édécon un ambassadeur chargé de sa réponse évasive aux exigences d'Attila. Par pudeur ou par précaution, ce député devait ignorer le complot. Mais Vigile l'accompagnerait, porteur d'un ordre de paiement des cinquante livres d'or sur le trésor impérial, et le remettrait à Édécon dès

que le coup serait frappé. Si Édécon trahissait sa promesse, une révélation soudaine le livrait à la vengeance d'Attila. Quel que fût donc l'événement, Théodose était délivré de son terrible ennemi, soit qu'on lui apportât sa tête, soit qu'Attila crût lui devoir son salut.

L'historien Priscus, qui nous a conservé les détails de cette ambassade, avait été du voyage, et le raconte en témoin oculaire.

Maximin, personnage consulaire, était revêtu des pouvoirs de Théodose pour une négociation dont il ne connaissait point les ressorts cachés. En approchant du Danube, le cortége rencontra plusieurs troupes de Huns qu'Attila faisait avancer pour commencer la dévastation du pays romain, si Édécon n'apportait pas une réponse satisfaisante.

Maximin se défiait de ces mouvements. Il fit halte sur le fleuve, et Édécon se détacha pour annoncer à son maître l'arrivée du plénipotentiaire de Théodose.

Le lendemain, une troupe nombreuse de cavaliers vint prendre l'ambassade romaine pour la conduire au camp d'Attila. Ses tentes étaient à peine dressées, qu'Édécon, Oreste et plusieurs chefs des Huns vinrent demander à Maximin, par ordre d'Attila, une communication écrite des paroles qu'il apportait au nom de Théodose.

Maximin était un vieux soldat, trop usé pour la guerre, mais trop fier pour laisser humilier sa vieillesse. Il s'étonna de voir Édécon quitter subitement le rôle de parlementaire et reprendre le ton hautain d'un ennemi. « Je ne sais trop, » s'écria-t-il, « s'il y a pour moi quelque sûreté parmi des hommes qui ne connaissent d'autre droit que leurs sauvages caprices. Mais, quoi qu'il m'arrive, nul de vous ne se vantera d'avoir fait baisser les yeux à Maximin. Je ne parlerai qu'à Attila.

— « Attila ne veut pas te recevoir, » répondirent les Huns. « Si tu n'as rien à lui dire que nous ne puissions entendre, pars sur-le-champ, et va dire à Théodose de venir lui-même s'incliner devant le marteau de l'univers.

— « Je lui dirai, » reprit Maximin, « que si j'étais Théodose, Attila viendrait baiser les franges de ma pourpre!... »

XXVI

Cette bravade était dangereuse, et Vigile, présent à cette scène, en fut alarmé. Les Huns se retirèrent en proférant des menaces; Édécon seul gardait le silence, mais sa lèvre contenait mal un sourire dont la fauve expression restait intraduisible.

« Que n'ai-je pu retenir cette rupture inutile! » dit Vigile à Maximin, en le tirant à l'écart. « Vous ne savez donc point ce qui se prépare?... Je crains que vous n'ayez perdu, par un mot de trop, le fruit des bonnes dispositions d'un homme plus précieux qu'une victoire....

— « Quel est donc cet homme? » demanda Maximin.

— « C'est Édécon lui-même.

— « Eh! que pourrait faire Édécon?... »

Il pouvait en ce moment décupler les périls de l'Empire, en dévoilant à Attila, soit par crainte, soit par calcul, le projet homicide tramé dans le palais de Constantinople.

Et c'est ce qu'il avait fait.

Maximin allait partir, lorsqu'un nouveau message d'Attila lui apporta la permission de ne se remettre en route qu'au prochain lever du soleil, de peur qu'il ne fût surpris, de nuit, par quelqu'une des bandes qui avaient passé le Danube en avant-garde. « Je te ferai escorter, » lui faisait dire Attila; « car ce n'est point contre toi que ma colère s'allume, et je veux que tu puisses annoncer à ton maître que ma vengeance va rouler sur tes pas comme un orage!... »

Au soleil levant, comme les Romains pliaient leurs tentes, les cavaliers huns se présentèrent; mais leur chef avait ordre, avant le départ, de conduire Maximin devant Attila.

Le vieux consulaire ne savait que penser d'un si brusque changement de dispositions. Qu'avait-il à craindre ou à espé-

rer de cette entrevue refusée la veille, exigée le lendemain?

Un homme d'une trempe moins énergique eût hésité; Maximin se dévoua aux chances de sa destinée : « Le pire qui puisse m'arriver, » se disait-il, « c'est de mourir! J'y gagnerai toujours quelque chose : je ne verrai plus les hontes de ma patrie!... »

XXVII

Le camp du maître des Huns était sa mobile capitale; une grande baraque de bois, dans les pacages danubiens, servait de palais à cette majesté barbare. Ses femmes, car la polygamie était le privilége de sa sauvage grandeur, ses femmes, les unes de sa race, les autres ramassées dans le pillage du monde, habitaient des logis rustiques autour de sa tanière. Couvrant sa table de mets grossiers dans des plats de bois, il laissait les vases précieux, d'or ou d'argent, chefs-d'œuvre des arts grecs, aux mains de ses compagnons d'aventures. C'est là, qu'assis sur un vil escabeau, le Hun ravageur accueillait du haut de son orgueil les députés des peuples tremblants. A ses côtés on voyait des hommes hideux comme lui, dans l'attitude d'un respect familier, comme celui des bêtes fauves pour l'animal puissant qui les domine. Attila buvait avec eux les flammes de l'ivresse; le volcan se chargeait des vapeurs ardentes du vin, et quand sa lave faisait éruption, ses courants allaient s'éteindre dans le sang.

Maximin s'avança le front haut, suivi du Romain Vigile, qui devait traduire sa parole.

— « Guerrier des plages inconnues, » dit Maximin, « je te souhaite, au nom de Théodose, mon maître, la fortune dont tu es digne. »

Il y avait un amer sarcasme au fond de ce compliment équivoque. Le Barbare ne se laissa point abuser; sa ruse comprit l'audace du vieux Romain, mais cette audace lui plut; c'était le

cachet de l'*homme fort*, ce héros d'un monde étrange, qui, dans les ballades hunniques, tend la gorge au couteau, rit, et meurt.

La colère d'Attila tomba sur Vigile.

« Couard ou traître! « s'écria-t-il, « je ne sais quel nom te donner; tu rampes, pour vivre, aux pieds du premier venu, comme si tu ne savais point que ta chair misérable dégoûterait des corbeaux affamés!... »

Vigile pâlit. L'œil ardent du Hun semblait fouiller sa conscience; plus de doute : Édécon avait parlé.... Le complice de Chrysaphe crut toucher à sa dernière heure.

Attila jouissait de sa frayeur; Édécon souriait encore, de ce terne sourire dont Maximin n'avait pas le secret.

« Dis à ce Romain moins vil que toi, » reprit le prince du désert, « que j'ai un compte de sang à régler avec Théodose. Dis-lui que j'irai l'écraser dans sa ville, et que j'effacerai du sol jusqu'à la trace de son nom. Dis-lui que je suis le frère de la Mort et le père de l'implacable Vengeance : dis-lui que le nom d'Attila signifie catastrophe!... »

Et Vigile traduisit en langage romain cette sentence de destruction.

XXVIII

Attila suivait du regard, sur le visage de Maximin, l'exacte version de ses menaces.

Le vieux soldat changeait de couleur, mais on ne le voyait point blêmir; le sang affluait à ses tempes; sa lèvre frémissante semblait boire le calice de l'outrage, mais il rejeta la lie.

— « Parmi nous, » dit-il avec amertume, « le plus fort frappe, quand la fortune des armes lui livre son ennemi; défie-toi de vendre les plumes de l'aigle avant de l'avoir abattu.

— « Parmi vous, » reprit le Hun, nul ne sait plus frapper

que par derrière. Quand l'ennemi vous fait peur, vous l'assassinez, si vous trouvez un traître à bon marché...

— « Tu mens!... » interrompit l'austère probité de l'ambassadeur de Théodose.

— « J'attendais ce dernier mot! » reprit Attila. « Mais je dédaigne d'y répondre moi-même. Voilà, » poursuivit-il en montrant Vigile, « voilà un Romain qui porte à la place du cœur la preuve des trahisons de sa race. »

Et d'un signe rapide comme l'éclair, il ordonna que Vigile fût terrassé et dépouillé de sa tunique. Vingt glaives huns, pointés sur la poitrine du malheureux interprète, le tenaient en respect, prêts à se rougir de son sang s'il essayait de lutter. On trouva sur lui l'écrit, signé de Chrysaphe, qui décernait à Édécon cinquante livres d'or en échange du meurtre d'Attila.

Oreste donna lecture à Maximin de cette pièce de conviction; puis Attila la prit de ses mains et la tendit à Édécon, en s'écriant : « Fidèle compagnon, parce que tu n'as pas voulu vendre le sang d'Attila, Attila t'en doublera le prix; nous irons ensemble à Constantinople, te faire payer par les Romains la dette de leur empereur et la mienne!... »

Et poussant un rauque éclat de rire, le chef des Huns contemplait tour à tour Maximin et Vigile, que des sentiments opposés plongeaient dans la même consternation.

Vigile rampait aux pieds de la vengeance qui pouvait l'écraser.

Maximin dévorait l'indignation de son âme. « Guerrier, » dit-il enfin à Attila, « je ne savais rien! mais si tu me crois complice d'une lâcheté, tue-moi de ta main : j'ai trop vécu! »

Attila fixait sur lui des regards pénétrants, que l'ambassadeur de Théodose soutenait le front haut; la netteté de sa conscience resplendissait sur le mâle visage du vieux consulaire. Attila lui tendit la main et lui dit : « Je sais lire dans le cœur des hommes forts; tu n'as rien à redouter de moi. On traînera Vigile enchaîné derrière mon chariot, jusqu'à ce qu'il

trouve son pesant d'or pour se racheter de sa servitude. Oreste, qui vaut mieux que lui, retournera avec toi devant Théodose, chargé des paroles que voici : « Le Barbare Attila méprise Théodose le Romain ; mais il lui pardonnera sa perfidie, si le lâche Chrysaphe, digne copie d'un tel maître, est livré aux Huns, pour que justice en soit faite. »

XXIX

Cette insulte trop méritée fit trembler Théodose et son vil ministre. Chrysaphe n'avait point d'amis ; mais comme il était le dispensateur absolu des grâces du prince, il avait des courtisans, et ceux-ci ne le croyant pas perdu sans ressource, ne l'abandonnèrent point. Une nouvelle ambassade fut créée pour porter au camp d'Attila les plus précieuses richesses du palais des empereurs, et les supplications de Théodose humilié.

A l'aspect des trésors qui ruisselaient à ses pieds, la colère du Hun se fondit aux rayons ardents de la cupidité. « Attila est généreux ! » s'écria-t-il, « il préfère l'or de Théodose à la peau de Chysaphe ! Qu'on m'apporte, chaque année, un pareil présent, et je laisserai vivre Théodose ! »

Ce triste empereur survécut peu de temps à ses angoisses. Il disparut de la scène, le 28 juillet 450 ; une chute de cheval, au retour d'un pèlerinage à Éphèse, ouvrit sa tombe. Il avait voulu visiter les cendres de l'évangéliste saint Jean ; l'ombre sainte ne lui révéla point qu'il touchait au seuil de l'éternité. Il descendit les mains vides dans le néant des grandeurs, après quarante-deux années d'un règne qui ne fut point sans souillures et dont la politique énervée ne produisit que des fruits amers. Pour consommer la ruine de l'empire d'Orient, il ne fallait après lui qu'un empereur qui lui ressemblât.

L'occasion était belle pour Attila. Toutes les provinces accablées d'impôts, et livrées aux créatures de Chrysaphe, ne connaissaient point d'ennemis plus barbares que leurs gouver-

neurs et leurs magistrats. Théodose ne laissait qu'une fille, mariée à Valentinien III; mais ce prince, déjà tout courbé sous le poids des affaires de Rome, n'avait ni assez de courage, ni assez de puissance pour faire valoir ses droits à la succession de l'Orient. Chrysaphe, maître absolu de la cour byzantine, touchait au diadème, c'est-à-dire qu'il allait régner sous le nom du plus nul de ses flatteurs, lorsque Pulchérie sortit de l'obscurité où la reléguait depuis vingt-six ans la puissance des eunuques, et se dressa devant Chrysaphe comme une apparition de la divine justice.

Pulchérie avait vieilli, dans les tristesses de ce long délaissement; mais le génie de ses jeunes années n'avait pas jeté son dernier éclat. L'impératrice vierge, âgée d'un demi-siècle, lisait l'avenir en feuilletant le passé. La faiblesse de son sexe allait-elle enchaîner ses derniers jours à la ruine d'un trône laissé sans héritier? Le dernier sang de la famille Théodosienne était-il condamné à s'avilir sous une basse usurpation de la pourpre? L'eunuque Chrysaphe chasserait-il demain du palais de ses pères la vierge impériale?...

Elle se recueillit un moment devant cette cruelle incertitude. La prière fortifia son cœur; elle se sentait digne de ne pas assister plus longtemps à la honteuse décadence d'un empire dont la gloire était l'héritage de sa race. Pour secouer la torpeur publique, il fallait tenter un coup d'État : elle en osa deux.

XXX

La cendre de Théodose n'était pas encore froide, que déjà Chrysaphe, en conseil secret avec ses affidés, mettait à l'enchère de ce vil troupeau la faveur de porter devant lui le masque du pouvoir. Pour les ambitions dégradées, régner, c'est piller. En présence des Barbares, la banqueroute de l'État pouvait se solder par une invasion. Mais pendant que l'eu-

nuchat se dispute le partage des lambeaux de la misère des peuples, les portes du conciliabule éclatent sous le poids des haches d'armes; Pulchérie se montre entourée de soldats : Chrysaphe est arrêté, mis aux fers.

Nul n'est si lâche qu'un tyran sans grandeur qui se voit pris dans ses propres embûches. Chrysaphe fut abject au fond de sa chute. A peine dépouillé du prestige que lui prêtait sa puissance, il eut autant d'ennemis qu'on lui avait compté d'adulateurs. Les désastres de son ministère étaient une accusation suffisante pour le faire condamner comme traître envers l'État. Il ne fut pas besoin de cette mise en scène politique pour justifier le sort qui l'attendait. De toutes parts il s'éleva contre lui un tel concert de récriminations vengeresses, que sa tête paraissait due à la haine publique, avant même que l'on eût instruit son procès. Jugé sommairement sur l'ensemble de ses actes, il fut déclaré digne de mort, et les acclamations de Constantinople ratifièrent cet arrêt sans appel.

Mais quand les dernières formes de la justice sont négligées ou violées, la pitié revient disputer au supplice les jours du plus odieux criminel. Pulchérie eut le tort de se trop souvenir, en ce moment suprême, que Chrysaphe avait été son ennemi personnel et l'auteur de sa longue brouille avec l'empereur. Dominée par son ressentiment, elle abusa de sa victoire; au lieu de remettre le condamné entre les mains des exécuteurs de la loi, elle l'abandonna aux enfants des familles où il avait choisi ses victimes. En écartant le bourreau légal, elle accordait à Chrysaphe les honneurs de la proscription. C'est là l'unique faute de sa vie.

Ce coup terrible fit rentrer dans les ténèbres la tourbe des intrigants qui assiégeait les avenues du pouvoir. Pulchérie regarda autour d'elle, et n'apercevant à l'horizon de ses desseins que des fronts courbés devant la majesté de son audace, elle prit le diadème, et régna.

XXXI

Mais il était sans exemple qu'une femme fût seule revêtue de la puissance souveraine, et, pour ne pas la laisser glisser tôt ou tard en d'autres mains, elle se vit obligée de choisir un époux, malgré son vœu de virginité.

Parvenue à l'âge de cinquante-deux ans, elle ne fut pas tentée de chercher dans la raison d'État un motif de dispense. Elle résolut de prendre un mari dont l'âge et le caractère pussent lui répondre qu'il se conformerait sans regret à ses intentions, en même temps que par son courage il travaillerait de concert avec elle à rétablir l'honneur de l'empire. Elle crut trouver ces qualités dans Marcien, dont elle sut démêler le mérite dans la foule des officiers du palais, parmi lesquels il vivait confondu.

L'obscurité de la naissance de Marcien avait retardé sa fortune, et, quoique âgé de cinquante-huit ans, il ne possédait que le grade de tribun. Né en Thrace, d'une famille chrétienne dont tous les membres passaient à leur tour dans les armées, il avait eu dans sa vie plusieurs de ces aventures que la superstition du temps se plaisait à transformer en présages.

Dans sa première jeunesse, quittant sa ville natale pour aller s'enrôler, il rencontra, dit-on, sur sa route, le cadavre d'un homme assassiné. Un sentiment de pitié le fit s'arrêter pour creuser une fosse à ce malheureux. Des gens qui passaient, le voyant occupé de ce lugubre office, se jetèrent sur lui, en l'accusant d'être l'auteur du meurtre, et le traînèrent garrotté devant le magistrat du lieu le plus voisin.

Marcien protestait de son innocence, mais toutes les présomptions lui étaient si contraires, qu'on allait l'envoyer au supplice, quand une voix s'éleva de la foule des assistants pour assumer la peine du crime qu'il n'avait point commis. L'étran-

geté d'un assassin se dénonçant lui-même au moment où l'impunité lui semble acquise, frappa tous les esprits populaires; Marcien, échappant à la mort par une circonstance presque merveilleuse, fut emporté en triomphe, comme un favori de la fortune.

Quand il eut rejoint la légion dont il devait faire partie, les règlements militaires lui assignaient, comme nouveau venu, le dernier numéro d'ordre dans sa cohorte. Mais le tribun, charmé de sa bonne mine, lui donna, en arrivant, place au premier rang. Chaque soldat portait un surnom de guerre; celui que remplaça Marcien avait celui d'Auguste: le jeune conscrit en hérita, et quand il fut élevé à l'empire, on lui rappela cette singularité dont ses panégyristes firent un augure.

Et cependant, malgré des services distingués, il n'avait pu s'élever qu'au grade de tribun. Vous l'avez vu, en Afrique, prisonnier des Vandales, devoir sa liberté à une superstition de Genséric. Rentré à Constantinople, il avait obtenu, pour prix de son courage ou en réparation de son malheur, la dignité sénatoriale et un commandement militaire dans la maison de l'empereur. Modeste et pieux, il bornait son ambition à la renommée de fidèle serviteur; vivant à l'écart des agitations de la cour, il n'était ni l'ami de Chrysaphe, parce qu'il le méprisait, ni son ennemi, parce qu'il était chrétien. Les événements et les jours s'écoulaient autour de lui, sans l'occuper d'autre chose que de l'accomplissement de ses devoirs. Théodose, qui ne savait rien voir par ses propres yeux, passait devant lui sans le remarquer; mais Pulchérie, qui, de loin, tenait son regard douloureusement attaché sur la pente fatale où se glissaient les affaires, avait deviné la valeur incomprise d'un homme tel que Marcien, et pressenti peut-être son rôle à venir.

XXXII

Voilà l'époux qu'elle préféra aux personnages les plus distingués de l'Empire. Elle le fit venir en particulier, peu de jours après la chute de Chrysaphe, et lui dit, sans le préparer à cette révélation : « Je crois à ta vertu, et je la veux couronner. Il y a dans le gouvernement d'un État des fonctions qu'une femme ne peut remplir ; il faut à l'empire une épée, et je ne puis porter que le sceptre : partageons, Marcien, les attributs du commandement. Par le droit du sang dont je suis née, par celui des services qu'a rendus ma jeunesse à côté d'un empereur enfant, par celui du titre augustal dont je suis revêtue, je resterai la tête de l'Empire, tu seras le bras. Soldat né dans la foule, veux-tu la moitié de ma pourpre ? Jure de respecter Pulchérie devenue ton épouse, comme tu as respecté Pulchérie souveraine. Sous le poids des années que nous portons tous deux, le mariage n'est qu'un lien de raison. Je suis vierge à l'âge des veuves, sois le gardien fidèle des derniers jours que Dieu me donne pour étayer un trône qui penche. Solitaire dans ce palais, je garderai pour moi seule les soucis de la grandeur ; je te réserve une épouse plus séduisante que moi : la gloire de me succéder. »

Marcien possédait ce mérite qu'on ne retrouve que dans les classes inférieures aux époques de décadence ; il ne fut point étourdi de l'essor prodigieux de sa fortune ; il prêta, comme un soldat, le serment qui lui était demandé, et monta sur le trône avec le calme d'une védette qui se poste haut pour mieux voir d'où viendra l'ennemi.

Cette élection ne fut point contestée. Quand la patrie est en péril, tout vient se ranger de soi-même sous la main du pilote qui saisit d'une main ferme le gouvernail de l'État. Fatigués d'oscillations contraires, le sénat, l'armée, le peuple, avaient besoin de retrouver un centre autour duquel chacun pût s'ap-

puyer. Pulchérie était respectée pour ses vertus, Marcien le fut pour le choix de Pulchérie.

Le couronnement du nouvel empereur eut lieu le 24 août 450, avec une solennité qui fit oublier un moment les misères de l'Empire. Le mariage suivit de près cette cérémonie, et les deux souverains habitèrent des palais séparés, pour rendre un hommage public au vœu de l'impératrice vierge.

XXXIII

Le premier acte de Marcien fut de reléguer dans les sentines du palais cette fatale engeance des eunuques, qui avait fait tant de mal sous les deux règnes précédents.

Pour restaurer l'empire, il ne manquait à ce prince que d'être moins avancé en âge. Les fatigues de sa longue vie militaire lui faisaient déjà ressentir les infirmités de la vieillesse; il était tourmenté par les douleurs de la goutte ; mais son âme conservait toute la vigueur de ses ressorts. Quoiqu'il fût presque illettré, un esprit droit, éclairé des lumières du Christianisme, guidait ses conseils plus sûrement que les leçons de la philosophie. Sa douceur et sa compassion pour les misères et même pour les fautes des hommes, firent la ressource de ses sujets; sa prudence et son courage en furent les remparts vivants. La dignité de ses mœurs ennoblissait sa personne plus que n'aurait fait une longue suite d'ancêtres. Frugal comme aux premiers jours de sa carrière, il ne cessait point de vivre comme il avait vécu sous le casque et la cuirasse. Exempt d'avarice, il comptait pour richesses non pas l'or qu'il aurait pu recueillir des impôts et entasser dans ses coffres, mais les bienfaits qu'il versait dans le sein des provinces épuisées, ou les gratifications qu'il répandait en récompense des services rendus à l'État. Attentif à faire régner les lois, il aimait mieux corriger que punir : la vigilance prévient les crimes qu'une sévérité excessive n'arrête point.

Occupé sans cesse du soulagement des peuples, il ne publia cependant qu'un petit nombre de lois ; mais nulle ne fut créée pour l'avantage du prince, toutes tendaient au bonheur des sujets, et pour n'être pas obligé de les multiplier, il n'eut jamais les yeux fermés sur leur exécution. Avant lui, les hommes puissants par leur crédit politique ou par l'influence que donnent les richesses, traînaient à leur suite une foule de clients qui marchandaient par la brigue ou par l'or tous les emplois lucratifs. Il proscrivit ces manœuvres et ce commerce honteux en les assimilant au crime de concussion : « L'Empire, » disait-il, « ne peut être mieux servi que par les hommes qui fuient les charges publiques parce qu'ils en connaissent le poids. »

Les abus de toute sorte qui corrompaient les tribunaux avaient multiplié les appels au jugement de l'empereur. Ce recours suprême imposait des frais ruineux aux habitants des provinces et rendaient le gain d'un procès plus désastreux que sa perte. Marcien fit justice de ce désordre en frappant d'une loi draconnienne les juges convaincus de prévarication, de servilité devant le haut rang des plaideurs, ou de mépris des droits du faible et du pauvre.

Le premier Constantin avait interdit aux familles patriciennes l'alliance par mariage avec des personnes que sa loi qualifie de viles et abjectes. Marcien réforma cette loi contraire à l'égalité chrétienne : « Nous voulons, » dit-il, « que l'expression de *viles* et d'*abjectes* ne soit appliquée qu'aux personnes qui exercent dans la société une profession qui déshonore les mœurs, ou qui ont commis des actes flétrissants. Dieu ne nous permet pas d'humilier l'obscurité de la naissance ou la privation des dons de la fortune. Le Christ, en naissant dans la pauvreté, a fait pour nous de ce malheur des païens une dignité resplendissante. La plus extrême indigence peut devenir une source de gloire ; elle est souvent une preuve de vertu dans ceux qui la supportent. »

XXXIV

L'impératrice était l'Égérie de ce Numa chrétien qui voulait ramener l'Orient à la gloire par la vertu, et à la vertu par la paix.

Marcien n'oublia jamais, et c'est l'immortel honneur attaché à sa mémoire, qu'il lui devait le rang suprême. Lorsque tous deux paraissaient ensemble en public, il cédait le pas à Pulchérie par une déférence qui l'illustrait lui-même, et jamais un décret ne sortit des conseils de l'État, sans qu'elle fût consultée.

L'Orient semblait remonter vers les jours heureux du grand Constantin; mais Rome achevait de descendre. Valentinien III, en perdant sa mère, perdait sa dernière ressource. Placidie mourut le 25 novembre 450. Son corps fut porté à Ravenne, et déposé dans une chapelle qu'elle avait fait ériger sur la tombe de son frère Honorius. Cette chapelle subsiste encore dans le jardin du monastère de Saint-Vital, et jusqu'à la fin du dernier siècle, le squelette de Placidie s'y conserva, assis sur une chaise de bois de cyprès.

On a loué, on a blâmé cette princesse, et ce partage d'opinions est déjà un reproche pour sa mémoire. Elle aimait la justice; elle fit ou inspira de bonnes lois; elle avait l'art de se plier aux faits accomplis, pour tirer le meilleur parti possible des situations les plus critiques; mais elle n'eut pas celui de prévoir à temps, ni de réparer les malheurs. Elle gouverna l'empire de son fils, mais elle ne sut pas gouverner son fils même; trop occupée de sa propre ambition, elle le laissa corrompre par une éducation efféminée qui ouvrit carrière à ses vices. Pieuse, mais de cette piété officielle qui ne satisfait qu'aux devoirs extérieurs, elle fut avare, jalouse, soupçonneuse, et sa réputation de chasteté ne resta pas sans atteinte. Sa vie fut aussi contrastée que son caractère. Peu considérée à la cour de son

frère, elle avait servi de jouet à l'ambition de Stilicon. Tour à tour prisonnière de guerre, veuve du Barbare Ataulfe, puis remariée sans amour, elle s'était vue impératrice des Romains, reine des Goths; bannie de l'empire d'Honorius, et redevenue enfin maîtresse de tout sous le nom de Valentinien III, elle avait fait perdre à ce fils tout ce qu'il devait perdre sans elle, s'il fût demeuré orphelin. Elle avait vu les Barbares abattre à coups redoublés les fondements de l'empire d'Occident, et elle sentit en mourant les dernières secousses qui précipitaient la ruine du vieux monde.

XXXV

Les Franks, les Visigoths, les Bourguignons se partageaient la Gaule avec un reste de Romains.

Les Suèves s'étendaient en Espagne.

Les Vandales possédaient la plus belle portion de l'Afrique.

La Grande-Bretagne venait de tomber au pouvoir des Saxons.

Tandis que l'Occident perdait pour jamais cette immense province, Attila reprenait le dessein de ruiner les deux empires. La mort de Théodose et de Placidie, les faiblesses des Romains, ses succès passés, son inclination naturelle pour le massacre et le ravage, le portaient à recommencer la guerre, et l'engagement romanesque de l'anneau d'Honoria était dans ses mains un prétexte d'hostilité sans cesse renaissant.

Dès qu'il eut appris l'election de Marcien, il fit partir une double ambassade; l'une à ce prince, pour lui demander le paiement du tribut stipulé avec Théodose II; l'autre à Valentinien III, pour lui déclarer qu'Honoria étant son épouse de droit, il prétendait qu'on lui amenât cette princesse, et qu'on lui remît, avec elle, la moitié de l'empire dont elle était légitime héritière.

Marcien répondit fièrement à la première ambassade, qu'il

n'était point engagé par les fautes ou les faiblesses de son prédécesseur ; que si les Huns voulaient vivre en repos, il pourrait les traiter comme un peuple allié, mais qu'à la première agression, Attila sentirait la griffe des aigles romaines.

« J'ai, » dit-il, « de l'or pour mes amis, du fer pour mes ennemis! »

La réponse de Valentinien fut aussi énergique : « Chez les Romains, les hommes règnent, les femmes filent. Honoria n'a pu offrir des droits qu'elle n'avait point; et quant à devenir l'épouse d'Attila, j'aimerais mieux la voir dans le lit d'un esclave que dans celui d'un Barbare. »

Marcien ne craignait point la guerre, mais l'épuisement des forces de l'Orient depuis les dernières invasions lui faisait une loi de gagner un peu de temps par une adroite négociation. Tout en refusant de rien accorder aux exigences d'Attila, il crut devoir adoucir l'âpreté de son refus en lui envoyant de riches présents, destinés à ménager une trêve nécessaire.

L'homme choisi pour cette mission se nommait Apollonius. Il était digne de continuer les traditions de Maximin. Attila, prévenu de son arrivée, refusa de lui donner audience, comme il l'avait refusé à Maximin : « Le temps des paroles est passé, » disait-il; « je n'accueille plus que des soumissions. Que l'on m'apporte l'or qui m'est dû par Théodose, ou j'irai manger le cœur du dernier Romain sur la dernière pierre de Constantinople!... »

Apollonius ne s'effraya point; sa réponse aux envoyés d'Attila, qui lui barraient le chemin, fut digne des vieilles traditions de Rome. « Allez dire à votre maître, » cria-t-il à ces Barbares, « que je lui apporte la paix ou la guerre. S'il veut la paix, voilà des présents dont l'empereur Marcien le gratifie, comme il gratifie, à l'occasion de son glorieux avénement, tous les peuples sujets, alliés, ou voisins de l'Empire. Ces présents, il y a deux manières, pour Attila, d'en devenir possesseur. Il faut qu'il les reçoive de mes propres mains, en m'accueillant avec

les égards dus à la dignité du représentant d'un grand prince. Si votre Attila n'est qu'un brigand, il peut me dépouiller, me tuer même, rien n'est plus facile; mais qu'il se souvienne que Théodose est mort, et que de son héritage Marcien n'a ramassé que le glaive! »

XXXVI

Il y a dans le vrai courage une grandeur communicative qui domine les natures les plus sauvages. Attila subit l'ascendant qu'Apollonius avait exercé sur les Huns; il mesura pour la première fois des difficultés imprévues dans la balance de ses desseins.

Également irrité contre les deux empereurs, il étendait tour à tour ses regards d'Orient en Occident, comme pour sonder l'avenir ouvert à ses dévastations. Laquelle de ces deux proies allait-il d'abord assaillir?

Plusieurs raisons le déterminèrent à porter ses premiers efforts du côté de l'Occident. Cette partie de l'Empire, tant de fois et si profondément entamée par d'autres Barbares, semblait devoir succomber sans résistance. Ces Barbares, et surtout les Franks qui tendaient à se fixer dans la Gaule, ne seraient-ils pas ses auxiliaires naturels pour l'aider à démembrer sa proie? Les Goths étaient, il est vrai, devenus les alliés de Rome depuis leur admission dans l'Aquitaine, et leur puissance dressait un écueil à ses projets : mais le Vandale Genséric venait de rompre avec leur roi Théodoric par un acte de hideuse cruauté.

Théodoric avait marié sa fille unique à Hunnéric, fils du Vandale; sur un soupçon d'empoisonnement, Genséric la renvoya à son père, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Les Goths menaçaient les Vandales de leur vengeance, et Genséric offrait son alliance à Attila, pour échapper à l'ennemi le plus pressant.

Tout se préparait donc au gré des vœux du Hun. Il leva tout

à coup ses camps, et prit le chemin des Gaules, suivi de sept cent mille hommes. A son appel, toutes les races barbares qu'il rencontrait, Gépides, Rugiens, Hérules, Turcilinges, Bellonotes, Gélons, Burgondes, Suèves, Marcomans, Thuringes, se levèrent pour le suivre à la grande curée dont il voulait bien leur octroyer les débris. Chacun de ces peuples avait son chef; tous tremblaient autour du féroce aventurier.

Aucun vestige des vieilles chroniques de cette année 451 ne s'est conservé jusqu'à nous; aucun guide ne nous est donné pour suivre la marche et les gestes des Huns, pendant ce pèlerinage de destruction, jusqu'à leur entrée dans les Gaules. Traversèrent-ils la Germanie par le centre, pour arriver à Cologne? ou bien suivirent-ils les rivages du Danube, pour aller ensuite franchir le Rhin près du lac de Constance? Cette dernière supposition me paraît vraisemblable; car Procope dit brièvement qu'Attila détruisit en passant les forts que les empereurs avaient élevés sur les bords du Danube, et Paul Diacre nous représente les Bourguignons lui disputant le passage du Rhin. Il est probable que l'immense armée hunnique côtoya le Danube, divisée en deux colonnes, le fleuve entre deux. L'un de ces corps entraînait dans son mouvement les peuplades germaines, conviées à un pillage commun, tandis que l'autre écrasait les postes romains qui n'avaient pour abri que des tours isolées. Toute cette agglomération d'envahisseurs dut se réunir aux sources du Danube, et franchir le Rhin près de Bâle, où le voisinage de la forêt Hercynie favorisait la construction des bateaux de transport.

XXXVII

Les Franks qui habitaient sur la rive droite du Rhin tendirent la main aux Huns, et ceux qui avaient déjà pris pied dans les Gaules devinrent aussitôt leur avant-garde. Les Bourguignons opposèrent une inutile résistance et se firent hacher; les Huns

achevèrent de détruire ce que les Vandales, les Suèves et les Alains avaient laissé debout. Attila, côtoyant le Rhin comme il avait côtoyé le Danube, éventra l'Alsace. Strasbourg, Spire, Worms, décombres des invasions précédentes, n'étaient point relevées de terre. Mayence fut encore une fois saccagé; Toul s'abîma dans les flammes, et Metz, attaqué par de fortes machines que servaient des bras innombrables, vit ses remparts tomber en poussière après un siége de plusieurs mois. Les terribles vainqueurs égorgèrent tout sans pitié, jusqu'aux enfants à la mamelle, que l'évêque s'était hâté de baptiser; la ville fut incendiée de fond en comble, et, longtemps après, on ne reconnaissait la place où elle avait existé qu'à une chapelle de saint Étienne, échappée seule de cette catastrophe.

Plusieurs villes romaines ouvrirent leurs portes à Attila; elles espéraient trouver leur salut dans la soumission, elles ne firent que hâter leur dernière heure. L'épouvante exalta le désespoir des autres. Il y eut des prodiges d'héroïsme; mais que pouvait le courage contre des masses qui grossissaient sans cesse? Rheims et Arras furent mis au pilon. Trèves, quatre fois abattu, quatre fois relevé, subit les horreurs d'une cinquième extermination. Les partis ennemis, dont chacun formait une armée, dispersés dans les campagnes, portaient de toutes parts le fer et le feu.

Attila s'avançait vers la Loire. Les habitants de Paris prirent l'alarme et allaient abandonner leur ville, si sainte Geneviève, bergère de Nanterre, ne les eût rassurés en leur promettant, de la part de Dieu, que les Barbares n'entreraient point sur leur territoire. Cette prophétie fut vérifiée par l'événement : Attila franchit la Seine et se tourna vers Orléans.

A la première nouvelle de l'invasion des Gaules, Aëtius avait traversé les Alpes et s'était jeté dans Arles. Mais il amenait d'Italie des troupes peu nombreuses. Il comptait sur les ressources des villes gauloises, qui lui prêteraient leurs garnisons romaines, et sur le secours des Goths, qu'un intérêt commun devait rallier à la défense de l'Empire.

Théodoric s'armait contre les Vandales, quand il apprit


Imp. Gilquin et Dupain, 19 r. de la Calandre Paris

Ste Geneviève,

Patronne de Paris

qu'au lieu d'aller au loin venger une injure, il fallait pourvoir au salut de ses États. Il se hâta de joindre Aëtius, en appelant aux armes tous les cantons gaulois.

Il s'agissait de vivre ou de mourir, car le nom de Hun était synonyme de catastrophe : que pouvait-on espérer d'une race sans lois et sans Dieu, dont les débordements ne laissaient derrière eux que la mort, assise au centre d'un désert!

XXXVIII

Dans ce désastre public le courage et la charité des évêques suppléaient à la timidité ou réparaient la perfidie des chefs militaires qui ne savaient plus défendre ou vendaient les cités. La sainte Église de Jésus-Christ, mère des martys au temps des persécutions religieuses, enfanta des héros sous l'aube du prêtre pour défendre le foyer de ses enfants contre la rage des Barbares. La garnison d'Orléans se composait d'Alains à la solde de l'Empire. L'inaction de leur chef aux approches de l'ennemi, le faisait soupçonner d'intelligences secrètes avec Attila. Saint Agnan (Anianus), évêque de la ville, pasteur admiré pour ses vertus et plein de cette fortitude de cœur que donnent le mépris des choses d'ici-bas et la conscience de la vie éternelle, prit sur lui, sans accuser les Alains, tous les soins d'un commandant de place forte. Avant qu'Attila eût passé la Seine, il se hâta de restaurer les murs d'Orléans, fit des amas de vivres pour soutenir un long siége, et prêcha le patriotisme à son troupeau. Ses messagers couvraient les routes pour aller au-devant des faibles secours qu'il appelait de tous côtés. La lenteur d'Aëtius le désolait; mais résolu de vivre ou de mourir au poste que Dieu lui avait donné en garde, il se tenait enfermé avec les habitants groupés autour d'une croix qu'il jurait de tenir haut sur les remparts.

Les Huns arrivèrent. Ils assaillirent avec fureur le côté de la ville qui s'étendait sur la rive droite de la Loire; ils mirent en

œuvre toutes les machines usitées dans les siéges, et tentèrent plusieurs fois l'escalade.

Pendant que les hommes combattaient sur les murailles, les femmes et les enfants, prosternés au pied des autels, élevaient leurs cris vers le Dieu des victoires. Une pluie d'orage qui dura trois jours ayant suspendu les attaques, saint Agnan sortit de la ville avec ses prêtres et se rendit au camp d'Attila, pour essayer de le fléchir. Il lui parlait au nom du Ciel et ne dédaigna point d'embrasser les genoux du Barbare, pour obtenir de ce loup féroce la vie de ses ouailles. Mais que pouvait la prière sur le Génie des ruines?

« Je ne connais point ton Dieu! » s'écrie Attila; « mais tu connaîtras les Huns: j'ai juré de ne pas laisser une pierre debout sur l'autre tout le long de ma route; abats ta ville pour me faire place! »

L'évêque revint consterné, mais il cacha sa douleur aux Orléanais, pour ne point amollir leur courage.

— « Qu'allons-nous devenir? » lui disait-on de tous côtés, quand il rentra dans les murs.

— « Combattons et prions! Dieu se déclare pour les gens de cœur qui mettent en lui leur foi! » répond saint Agnan; et l'on court aux murailles avec une nouvelle ardeur.

L'orage ayant cessé, les Huns livrèrent un quatrième assaut. Leur multitude était si grande qu'on ne put y faire face partout à la fois. Les portes furent enfoncées, et le torrent barbare s'engouffra dans la place. Les malheureux Orléanais, pris entre les remparts et leurs maisons qu'ils ne pouvaient regagner pour s'y défendre, n'attendaient que le pillage et la mort, quand tout à coup des trompettes romaines se firent entendre sur la rive gauche de la Loire

XXXIX

C'étaient Aëtius et Théodoric qui entraient dans la ville à la même heure qu'Attila. Les Huns ignoraient tellement les pre-

miers principes de la guerre, qu'Aëtius avait pu traverser toute la Gaule, pour venir d'Arles à Orléans, sans que sa marche fût même soupçonnée. L'armée romaine les trouvant en désordre, comme il arrive pendant les premières heures d'une prise d'assaut, tombe sur eux de tout son poids. Orléans est inondé du sang de ses vainqueurs; les uns se refoulent hors des portes, s'y étouffent; les autres, aveuglés par le péril, sautent dans la Loire, dont le courant les entraîne; ceux qui se défendent sont hachés.

Le saint évêque, oubliant alors les cruelles menaces d'Attila, ne voit plus que des hommes dans ces ennemis qu'on écrase : il court çà et là pour arrêter le massacre, et pour obtenir qu'on fasse des prisonniers, dont il fera des chrétiens. Les bras sont las de tuer, sa voix est entendue, et la pitié recueille les débris de l'extermination.

Attila, hors des murs, ralliait les fuyards; écumant de fureur au spectacle de sa défaite, il s'enfonça du côté de la Belgique, laissant Orléans pour rempart à la Gaule, et pour limite à ses ravages.

Aëtius et Théodoric se jetèrent sur ses traces; mais l'effroi de son nom les dominait encore, et malgré l'avantage qu'avaient obtenu leurs armes, ils croyaient assez faire pour leur gloire et pour le salut de l'Empire, s'ils parvenaient à le pousser sans bataille au delà du Rhin.

Troyes se trouvait sur le passage des Huns. L'évêque, saint Loup, sortit au-devant d'eux, avec son clergé, la croix en tête.

— « Que veux-tu? » lui crie Attila.

— « La paix de Dieu pour ma cité.

— « Je suis le fléau de ton Dieu!....

— « C'est vrai, » repart saint Loup; « mais si le fléau résiste au Dieu qui s'en sert, ce Dieu peut le briser!...

— « Qui donc es-tu pour braver Attila?...

— « Je ne suis pas tueur d'hommes, et je donne ma vie pour mon troupeau.

— « Si tu es pasteur d'hommes, tu connais les chemins; marche devant moi jusqu'au Rhin : là, tu seras libre. »

Et les hordes passèrent devant Troyes sans couper un rameau d'arbre; ainsi l'avait ordonné Attila, à la prière de son guide.

Quel spectacle que cet évêque gaulois, prisonnier des Barbares, escortant la retraite d'une invasion et protégeant les champs qu'elle traversait!

XL

Les deux armées se suivaient toujours. Elles arrivèrent bientôt dans les vastes plaines de Campanie, qui ont donné leur nom à la Champagne moderne,

Devant ce large horizon, le cœur d'Attila s'épanouit; sa poitrine sauvage aspirait l'air à pleins poumons. Les spectres des morts qu'il avait laissés dans Orléans se dressèrent tout à coup devant lui, et une voix secrète lui disait : « Attila, Attila, sortiras-tu des Gaules en vaincu?...»

Jamais terrain ne s'était offert plus propice au déploiement d'une immense cavalerie. L'historien Jornandès dit que ces plaines s'étendaient en longueur à cinquante lieues, sur plus de trente de largeur; il les nomme Champs Catalauniques. Les modernes ne s'accordent pas sur leur situation précise, soit entre la Seine et la Marne, du côté de Troyes, soit au delà de la Marne, du côté de Châlons.

Attila, je vous l'ai dit, n'avait point de croyances religieuses; cette nature vorace tenait le milieu entre l'homme sauvage et la bête fauve; c'était une machine meurtrière qui portait en elle-même la loi de son mouvement, et qui frappait sans avoir conscience de son but. L'immensité des Champs Catalauniques ouvrait carrière à ce chasseur de peuples qu'on forçait à fuir comme un tigre blessé. Il déposa sa proie saignante pour se retourner contre ses poursuivants.

Quand les hordes hunniques s'arrêtèrent au signe de leur

farouche conducteur, Aëtius fit halte. Les deux bannières du monde passé et du monde à venir, de Rome et des Barbares, se trouvaient face à face.

Du côté d'Aëtius et d'une poignée de Romains, il y avait les Visigoths, les Armoricains, les Gaulois, les Bourguignons, les Alains, les Franks de Mérovée.

Du côté d'Attila, il y avait en tête, en queue et sur les flancs des Huns, d'autres Franks et d'autres Bourguignons, tard venus au partage de l'Europe romaine; il y avait des Thuringiens, des Gépides.

Tous ces Barbares, entassés dans le pêle-mêle de deux camps, avaient ouï parler de l'Évangile. Les Goths étaient les premiers enfants de la famille germanique appelés au Christianisme. Ils avaient reçu le baptême dès le troisième siècle par les mains des chrétiens qui fuyaient les persécutions pour ne pas perdre leur foi dans les convulsions du martyre. Ce germe de civilisation était encore bien frêle; « les Goths aux cheveux blonds, » dit saint Jérôme, « avaient parmi leurs tentes des églises portatives, » c'était là toute leur religion, mais c'était le commencement d'une conquête morale qui s'étendit sur les Gépides, les Vandales, les Alains, les Suèves, les Hérules.

Au milieu de ces grossiers néophytes s'élevait la terrible incrédulité d'Attila, l'homme de l'épouvante universelle; mais Attila ne devait que passer. Sa mission était de conduire à l'œuvre les ensevelisseurs d'une civilisation décrépite; chargé d'ouvrir le sillon du temps et d'y verser une rosée sanglante, il ne devait pas voir monter les fruits du champ qu'il avait défriché.

XLI

L'évêque de Troyes était à côté d'Attila, quand l'ordre fut donné de préparer la bataille.

— « Pasteur d'hommes, » lui dit le Hun, en lui montrant l'armée romaine, « sont-ce là tes brebis? Je vais leur donner du fer à brouter sur les pacages de la Mort!... Et quand je les aurai rassasiées, nous irons laver leurs toisons dans l'eau bleue du Rhin.

— « Guerrier, » répondit saint Loup avec une tristesse grave, «si tu m'en crois, tu ne tireras point l'épée, car, vois ces champs arides; on dirait qu'ils attendent pour verdir une pluie de sang; je vois deux armées, malheur à celle qui commencera le combat!

— « Vieillard, sais-tu lire dans l'avenir?

— « Quelquefois, lorsque j'écoute au fond de mon âme la voix secrète de mon Dieu.

— « Eh bien, » reprit Attila, « ton dieu te trompe; mais moi je ne te tromperai pas. J'ai promis de te faire libre aussitôt que tu m'aurais montré les roseaux du Rhin : maintenant j'ai autre chose à faire, et tu m'es inutile. Retourne auprès des tiens, va leur dire qu'Attila, maître des peuples, est esclave de sa parole, et ajoute que je m'arrête ici pour tuer dix fois autant de Romains qu'on n'a tué de Huns dans Orléans. Après cela, j'irai te visiter dans ta ville, mais aucun mal ne lui sera fait, parce que tu es un homme de paix et que tu as mangé le pain d'Attila. »

Surpris de cette générosité, l'évêque de Troyes reprit son bâton de voyage. « Je voudrais te bénir, » dit-il au Hun, « à cause du salut que tu promets à ma cité, mais il ne m'est pas permis d'invoquer le Ciel en faveur du ravageur de la terre. Je demande cependant à mon Dieu, pour prix de ton bienfait, qu'il détourne aujourd'hui de ta tête l'orage qui va faucher tant de milliers de vies!...

— « Tant mieux! » s'écrie Attila, « plus il y aura d'hommes forts devant ma face, plus grande sera la fête des oiseaux de proie! Les heures de la vie s'écoulent autour du vaisseau qui flotte sur les âges, et les Huns rient quand il faut mourir!... »

Cependant il n'était pas sans inquiétude. La parole de l'é-

vêque avait semé dans son cœur un trouble mystérieux dont il s'irritait sans pouvoir y résister. Après le départ de saint Loup, il fit appeler des devins scandinaves qui suivaient son armée en vendant leurs pronostics aux Barbares avides de butin.

— « L'homme des Gaules que je viens de renvoyer, » leur dit-il, « m'a prédit qu'à leur festin du soir chacun de mes guerriers mangerait le cœur d'un Romain : êtes-vous de l'avis de l'homme des Gaules ? »

— « Maître, » lui répondirent les devins, nous avons jeté les sorts, et ils annoncent une victoire, mais elle n'est point pour toi. Un grand chef se noiera dans le sang qui va couler, mais ce chef ne sera pas Attila. Tu reverras le fleuve de ton pays, mais bien peu d'hommes le reverront avec toi ; les autres boiront l'eau d'un rouge torrent, jusqu'à l'ivresse dont on ne se réveille plus. »

XLII

Le jour était sur son déclin ; l'approche des ténèbres s'emplissait d'une vague terreur, et les deux camps frissonnaient au seuil de leurs destins ignorés. De part et d'autre, on n'avait point allumé de feux : les Huns, parce qu'ils ne savaient point se garder des surprises ; les Romains, parce qu'ils voulaient se dérober à la surveillance de l'ennemi.

Aëtius avait dessein d'attaquer vers le milieu de la nuit, avec l'espoir de trouver les Huns plongés dans l'accablement du sommeil. Il ne soupçonnait point qu'Attila se préparait dans l'ombre à lui porter le même coup.

Les chefs des bandes germaniques ramassées depuis le Danube jusqu'au Rhin, se rassemblèrent dans la tente du chef des Huns, pour recevoir ses ordres suprêmes.

« Je ne vous ai point appelés, » leur dit Attila, « pour vous exhorter au courage ; vous savez qui je suis, et je n'ai pas oublié qui vous êtes. Notre vie à tous, c'est la guerre, votre

devoir est d'obéir au froncement de mes sourcils; ma volonté est de venger, cette nuit, les compagnons que j'ai perdus. Nous sommes les dominateurs de la plaine; les Romains ne sont forts que derrière les murailles où les abrite la peur. Ils ont appelé à leur secours les Alains, les Visigoths et les Franks; mais ces fragiles auxiliaires ne sont que les serviteurs de l'esclavage. Vous mépriserez ce ramas d'ennemis désunis de mœurs et de langage, associés par l'épouvante que je secoue sur leurs têtes. Le corps ne peut se tenir debout quand les os se détachent : frappez fort, ce squelette d'armée va tomber en débris! Heureux ceux qui meurent en fouillant la poitrine d'un brave ennemi; peu d'entre vous auront cette gloire, car il n'y a devant nous que des cœurs lâches. Souvenez-vous des ruines qui ont partout jonché notre course indomptable; ici nous n'avons que la terre à fouler, mais il faut que l'herbe ne croisse plus, partout où, cette nuit, vous aurez suivi le cheval d'Attila!... »

C'est ainsi que le héros des Huns inspirait à ses compagnons une confiance qui lui manquait à lui-même. Mais il y avait en son âme une force d'impulsion qui le menait, par des voies irrésistibles, à l'accomplissement de ses destinées. Il fallait que son bras, même en se brisant, détachât de sa base une des assises du vieux monde, afin que le dernier envoyé du Dieu vengeur des martyrs n'eût plus qu'à souffler, pour abattre la Babylone romaine.

XLIII

Le conseil barbare se séparait à peine pour aller donner le signal de la marche nocturne, que déjà l'action commençait. Deux partis, l'un de Franks, auxiliaires d'Aëtius, l'autre de Gépides, associés aux Huns, envoyés à la découverte ou rôdant au hasard, s'abordèrent dans les ténèbres et se heurtèrent avec tant de furie au passage d'un ruisseau qui traversait la plaine,

que dans cette lutte corps à corps quinze mille morts ou blessés firent un pont d'hommes aux deux armées.

Aux clameurs qui s'élevaient de cet horrible pêle-mêle, Aëtius et Attila précipitèrent toutes leurs masses à l'assaut d'une fortune désespérée.

Figurez-vous, si vous le pouvez, des torrents d'hommes de toutes nations, roulant avec fracas dans une obscurité plus sinistre qu'un jour de tempête. Au-dessus de ces courants que le choc des glaives contre les glaives sillonne de myriades d'étincelles, la lune errante, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues d'une mer fantastique, déchire de temps en temps son lit de brumes plombées, et s'y replonge avec horreur, comme s'il était donné aux astres de s'émouvoir à l'aspect des catastrophes de la terre. Un immense hurlement, mêlé au fracas des armures, indiquant seul la marche et les progrès de la lutte, à mesure que le silence de la mort vient derrière lui s'étendre sur les régions de la plaine où le jour n'éclairera plus que de sanglants débris : voilà l'histoire de cette nuit formidable.

Au lever de l'aurore, jamais tableau plus affreux n'avait frappé des regards humains.

De chaque côté d'un rempart de cadavres et d'agonisants, la bataille continuait avec une rage accrue par le spectacle des pertes.

Attila se dressait, immobile comme un roc, au centre de sa ligne d'attaque, avec les Huns; les autres peuplades qui suivaient sa fortune, bondissaient sur les ailes de cette masse immense.

Aëtius commandait l'aile gauche de l'armée romaine; Théodoric tenait la droite avec ses Goths; les Alains, dont on n'était point sûr, s'enclavaient au centre. Jamais l'Europe n'avait vu en présence deux armées si nombreuses : c'était le Nord et le Midi conjurés pour la destruction du genre humain.

Attila s'annonçait comme le maître du monde; Aëtius, le défenseur de l'Occident, nourri dans les camps, et tant de fois victorieux, brûlait de s'illustrer par une victoire suprême; et Théodoric, qui avait vu fonder dans la Gaule le royaume des

Visigoths, voulait le cimenter du sang des Huns, les vieux ennemis de sa race. Toutes ces ambitions s'éventraient au seuil d'un avenir qu'elles ne devaient point posséder. C'étaient les moissonneurs du champ des divines justices, hâtant leur lugubre travail, comme s'il y avait eu pour eux un lendemain, et sans voir qu'ils creusaient leur propre tombe à la limite du champ.

L'histoire n'a pas transmis à la postérité les épisodes d'une journée si pleine de désastres. Elle se contente de dire que jamais, en si peu de temps, on ne vit tant d'exemples de ce que peut la furie humaine. Les vieillards contemporains de l'enfance du chroniqueur Jornandès, se souvenaient encore que le petit ruisseau qui traversait le théâtre de cette catastrophe héroïque, devint le lit de tant de sangs divers, confondus par le même carnage, qu'il s'enfla comme un torrent et déborda sur ses rivages, assez haut pour soulever des morts. Les blessés qui s'y traînaient pour étancher leur soif ardente, buvaient ce sang qu'ils y avaient versé. Une vieille légende, qui peint mieux que tous les récits possibles l'atroce acharnement de cette lutte, dit que quand les corps furent tombés, les âmes restèrent debout, et continuèrent l'action pendant trois jours et trois nuits : la Mort elle-même n'avait pu désarmer leur fureur.

XLIV

Les Romains et les Visigoths s'étaient disputé par des efforts incroyables l'honneur de la victoire. Théodoric la paya de sa vie. Ce prince avancé en âge, mais plein de vigueur et de feu, courant de rang en rang pour animer ses soldats, fut renversé de cheval et foulé aux pieds de ses propres cavaliers. Thorismond, fils de Théodoric, qu'une semblable ardeur avait emporté au milieu des masses ennemies, revenant du combat vers la nuit, prit le camp d'Attila pour celui des Visigoths, et ne reconnut son erreur qu'en se voyant chargé. Comme il se dé-

fendait avec courage, il reçut à la tête une blessure qui l'abatit de cheval, mais ses compagnons le sauvèrent.

Aëtius courut la même fortune; il se trouva enveloppé de Huns, et ne dut son salut qu'à la même obscurité qui l'avait séparé de ses troupes. Il revint à son camp sans savoir qui, de lui ou d'Attila, était vainqueur, et il fit passer toute la nuit sous les armes.

Le lendemain, les premiers rayons du jour découvrirent aux yeux des deux armées un horrible panorama. Dans la vaste étendue des Champs Catalauniques, trois cent mille hommes, selon les uns, et cent soixante-deux mille, selon les autres, gisaient défigurés par de hideuses blessures. Les sauvages cavaliers d'Attila n'avaient pas attendu l'heure de dépouiller les morts, pour leur arracher d'effroyables trophées; avant de fuir, les uns avaient fouillé des poitrines palpitantes pour y saisir le cœur; les autres avaient coupé des têtes, pour faire du crâne décharné la coupe triomphale de leurs festins anthropophages; la plupart ne regrettaient leur défaite que parce qu'elle les privait du temps d'écorcher de beaux cadavres, pour tailler leur peau en vêtement ou en couverture de cheval.

Aëtius ne crut à sa victoire que lorsqu'il vit Attila se retrancher derrière les chariots qui servaient de barricade à son camp. Exaspéré de sa défaite, ce sauvage ennemi n'avait pas encore cessé de se montrer redoutable. Tel qu'un lion, qui du fond de sa tanière effraie encore de ses rugissements les chasseurs qui l'ont poursuivi, il faisait retentir de tous côtés le son des cornes de guerre, comme s'il eût été prêt à sortir pour engager un nouveau combat. Il s'attendait à être attaqué dans ce réduit. Du haut de ses chariots garnis d'archers, pleuvait sans cesse une grêle de flèches qui devait écarter les assaillants. On prit le parti de le tenir assiégé, avec l'espoir de l'abattre par la famine. Ce fut alors que, pour ne pas tomber dans un avilissant esclavage, il fit dresser au milieu de son camp un bûcher des selles de ses chevaux, à dessein de s'y brûler vivant dès qu'il se verrait acculé à la nécessité de périr ou de se rendre. Le Goth

Alaric avait disparu dans un torrent; le Hun Attila voulait disparaître dans un incendie : Ne fallait-il pas des abîmes pour tombeau à ces immenses ravageurs qui avaient trouvé la terre trop étroite pour contenir leur mémoire!

XLV

L'armée d'Aëtius était largement décimée. Sa victoire pouvait traîner un linceul pour manteau triomphal. Chacun cherchait les compagnons auprès desquels il avait combattu, et ne retrouvait que leur sang jailli sur son armure.

L'absence de Théodoric ne fut remarquée que bien tard, quand les survivants eurent le triste courage de se compter. Les quatre fils du prince des Visigoths l'avaient suivi de près dans la première ardeur de cet immense duel entre Rome et la barbarie; mais la nuit les avait séparés de leur père, pour ne plus se revoir qu'à travers leurs larmes. Théodoric fut cherché pas à pas; on craignait moins d'apprendre son glorieux trépas que sa captivité à la merci des vengeances d'un implacable vaincu. Ses enfants le découvrirent enfin sous un monceau de cadavres qui l'avaient écrasé. Le fer ennemi n'avait point atteint ses cheveux blancs; culbuté avec son cheval dans la mêlée ténébreuse qui enveloppa les premières étreintes du massacre, il n'avait pu se relever sous les flots d'assaillants que la mort aplanissait autour de lui. On célébra ses funérailles à la vue des Huns, avec tous les honneurs que sa valeureuse nation savait rendre aux héros décédés; les Visigoths mêlèrent leurs pleurs au sang des Huns dont ils étaient couverts.

Théodoric était digne de mourir debout. Guerrier sans peur, il achevait cruellement un règne de trente-deux années qui ne furent pas sans gloire. D'abord ennemi des Romains, il leur avait imposé la nécessité de s'appuyer sur son bras, et fidèle à la foi jurée, il s'était montré capable de leur donner un maître illustre, si la pourpre des Césars avait mérité son ambition.

Aëtius rendait justice à ses grandes qualités, mais il considéra sa mort comme une heureuse fortune pour ses propres espérances. Cette mort le dispensait de partager l'honneur d'un triomphe qui allait retentir aux extrémités de l'Empire, et le grandir sur le pavois de la gloire, plus haut que le trône où rampait un empereur sans épée.

Au milieu de la pompe lugubre qui jonchait de lauriers sanglants la fosse de Théodoric, l'aîné de ses fils, Thorismond, fut acclamé roi par ses compagnons d'armes. Il ne voulait accepter le diadème des Goths que sur le cadavre d'Attila : «C'est dans le camp des Huns, » s'écriait-il, « que doit commencer mon règne! C'est de mon père vengé que je veux le dater!... »

Peu s'en fallut qu'il n'entraînât sur-le-champ ses Visigoths décimés à travers les hasards d'une suprême extermination.

Aëtius contint cette fougue; couvert d'assez de gloire pour les besoins de l'avenir auquel aspirait son ambition, il ne voulut pas permettre à ses alliés une témérité qui pouvait anéantir son triomphe ou en éclipser l'auréole. Il eut l'adresse d'enchaîner, sous les liens de ses flatteries caressantes, la dangereuse ardeur de ce jeune rival qui allait faire ombre à son soleil. « Théodoric n'est plus, » dit-il à Thorismond; « mais sa gloire est vivante, et les Goths ont en vous reconnu son génie. Héritier d'un grand homme, vous avez, dès cette heure, d'autres devoirs qu'un soldat. Tout un peuple, épouvanté par la guerre affreuse que nous avons soutenue, a besoin que votre présence le rassure et que votre épée couvre son foyer. Attila n'est plus à craindre, laissons-le fuir pour montrer au monde les lambeaux sanglants de sa défaite sans exemple. Mais d'autres Barbares sont encore debout aux portes de l'Empire, et si la fatalité vous frappait aujourd'hui dans un effort inutile, Rome et les Goths, ses nobles alliés, reprocheraient à votre mémoire de les avoir abandonnés. Vous voulez venger votre père : mieux vaut éterniser son nom, en élevant plus haut, toujours plus haut, les destins de la nation qu'il vous a léguée. »

Aëtius ajouta cinq cents livres d'or à ces exhortations ; ce fut un poids tout-puissant dans la balance des irrésolutions du jeune prince. Les arguments dorés paraissent sans réplique. Thorismond jugea qu'un ami si généreux se connaissait en vraie gloire ; il se mit en route avec une joie d'enfant, pour aller montrer dans Toulouse, la capitale visigothe, à quel prix les Romains du Bas-Empire élevaient la fragile alliance des Barbares.

XLVI

L'éloignement des Visigoths laissait un large vide au sein de l'armée d'Aëtius. Mais dans l'état de détresse où Attila se voyait réduit, les Romains n'avaient plus qu'à tenir ferme pour contenir ses derniers efforts et le pousser hors de la Gaule. Des sept cent mille hommes qui composaient l'armée des Huns aux premiers jours de l'invasion, il en était tombé un grand nombre à l'attaque des forts qui gardaient les lignes du Danube. Attila estimait le temps plus que les hommes, et dans la rapidité de ses marches, il prodiguait leur sang. Les pertes qu'il avait éprouvées dans l'assaut livré à toutes les places qu'il avait pillées, son désastre dans les murs d'Orléans, et sa dernière défaite l'avaient épuisé. En apprenant la retraite des Goths, il crut d'abord que ce mouvement de recul n'était qu'une feinte pour l'attirer hors de son camp ; mais lorsqu'il en fut assuré, il ne songea qu'à profiter de la liberté de fuir, et se dirigea rapidement sur le Rhin, au delà duquel il ne craignait pas d'être poursuivi. Aëtius ne chercha pas à l'inquiéter ; il était assez heureux d'escorter de loin sa déroute, et d'éviter un engagement désespéré.

Telle fut la fin de cette invasion qui laissa dans tout l'Occident une mémoire d'horreur et d'épouvante que le nom d'Attila réveille encore après tant de siècles.

La marche des Huns, en avançant, s'était creusé une route

jalonnée par des décombres. Salvien, qu'il faut toujours citer avec Jornandès, quand on exhume cette poussière d'un monde écroulé, Salvien avait vu des cités remplies de corps morts; des chiens, devenus sauvages sur les foyers en cendres d'où leurs maîtres avaient disparu, et des oiseaux de proie gorgés de la pourriture des cadavres, étaient les derniers habitants de ces effroyables ateliers de la mort.

En fuyant des plaines Catalauniques, les bandes auxiliaires d'Attila s'éparpillèrent de tous côtés pour trouver à vivre. Leur retraite précipitée ne fut pas moins désastreuse que l'invasion elle-même. Quatre-vingts ans après leur passage, les fils du premier roi chrétien de notre belle patrie rappelaient encore aux Franks l'affreux drame des Thuringes, pour s'animer à la vengeance.

« Souvenez-vous, » criaient-ils en brandissant la framée de Clovis, « souvenez-vous que les compagnons d'Attila n'ont pas épargné une seule torture à nos pères. Non contents de tout ravir, ils accrochaient les enfants aux arbres par le nerf de la cuisse. Ils firent périr plus de deux cents jeunes filles par tous les raffinements de supplices que peut imaginer la plus incroyable férocité. Les unes furent attachées par les bras au cou de chevaux fougueux, qui, pressés par l'aiguillon, mirent en pièces ces malheureuses victimes; les autres furent étendues sur les ornières des chemins, et clouées en terre avec des pieux; leurs os furent broyés par la roue des chariots qui traînaient le butin des pillards, et leurs cadavres abandonnés servirent de pâture aux corbeaux qui suivent les funérailles!... »

XLVII

En échappant contre toute attente à l'entière destruction de ses hordes, Attila était rendu à sa destinée de ravageur du monde. Il ne regagna les steppes danubiennes que pour y faire lever, au cri de sa rage, une nouvelle armée désolatrice. A la vue de ses chariots regorgeant de dépouilles. on oublia le prix

sanglant qui les avait achetées. Les contingents affamés que poussaient sans cesse en avant les vomitoires de l'Asie, enviaient ces richesses ignorées qui ne coûtaient que du sang; ils demandaient quels chemins conduisaient au pays de ces merveilles.

— « Ce sont, » dit Attila, « les chemins où ne passe point la pitié. »

L'hiver se passe à forger des armes, et l'année suivante se lève aux lueurs d'un autre incendie.

Aëtius, endormi dans son triomphe, n'avait pris aucune précaution contre un péril dont il était loin de pressentir le retour. Il se montrait comme un demi-dieu aux cités d'Italie qui le proclamaient leur sauveur; mesurant à loisir les progrès de sa popularité, il s'étonnait de ne se point voir offrir la pourpre comme le seul hommage digne de son orgueil, quand tout à coup Attila reparaît debout sur les montagnes Noriques, et précipite de tous leurs versants ses cataractes humaines.

Dans la fatale ivresse que donne la gloire, Aëtius avait laissé les Alpes ouvertes; toutes leurs gorges furent les canaux où s'engouffrèrent les vagues du second océan hunnique, pour déborder dans les plaines de la haute Italie.

Rome fut consternée. Aëtius avait donc abusé de la foi publique en tressant à sont front la couronne des vainqueurs?

Valentinien III s'enfuit de Ravenne pour se cacher derrière le Capitole qu'il ne pouvait défendre, tandis qu'Attila se jetait sur Aquilée.

Cette ville qui avait résisté, cinquante ans auparavant, aux efforts d'Alaric, soutint l'assaut des Huns avec un courage qui faisait honte aux lâchetés de l'Empire. Les Huns étaient rebutés, et Attila se préparait à lever le siége, lorsqu'il aperçut une cigogne qui, abandonnant le nid qu'elle avait dans une des tours, transportait ses petits sur son dos, et les allait déposer dans la campagne, loin de la ville. Le Hun conjectura par la retraite de cet oiseau que la tour ébranlée touchait au moment de sa chute. « Voyez-vous, » s'écria-t-il, « cet habitant d'Aquilée qui déloge avec sa famille? Il est mieux instruit que nous

de l'état des murailles, et nous avertit qu'elles sont prêtes à tomber. » Il n'en fallut pas davantage pour animer le courage des assiégeants; ils retournent à l'assaut; sous le poids des masses qui s'y cramponnent, un pan de mur se renverse et ouvre une large brèche : habitants et soldats sont faits prisonniers ou passés au fil du glaive; la ville est saccagée et réduite en cendres.

Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, Bergame, Milan et Pavie subirent le même sort.

XLVIII

En entrant dans Milan, Attila aperçut sous un portique un splendide tableau, où Valentinien III, usurpant la victoire d'Aëtius, était peint sur un trône d'or, entouré de Huns couchés morts à ses pieds. Il ordonna aux prisonniers d'effacer cette image, et se fit représenter lui-même sur le trône avec l'empereur romain chargé d'un sac plein d'or et prosterné devant lui.

On ne sait plus de nos jours, que l'opulente et voluptueuse Venise naquit des convulsions de cette époque. Quelques habitants de la Vénétie, fuyant l'approche des Huns, se sauvèrent sur les îles du golfe Adriatique et y bâtirent des cabanes aussi misérables que leur destinée. Les murailles de ces abris n'étaient que de claies d'osier, et leurs hôtes bannis de la terre embrasée vivaient du produit de leur pêche ou de la vente d'un peu de sel marin, qu'ils allaient offrir le long des côtes. Cassiodore, qui écrivait cinquante ans après, parle de ces insulaires qu'il compare à des oiseaux de passage nichés dans les algues des Lagunes. C'est de ces nids d'exilés que devaient s'élever un jour les mystérieux palais des doges, et la splendeur d'une république qui ne survécut pas à sa gloire.

Attila s'avança jusqu'à l'endroit où le fleuve Mincio se jette dans le Pô, près de Mantoue, au milieu d'une plaine qui se nommait alors la campagne d'Ambulée. Il s'y arrêta pour déli-

bérer s'il marcherait droit à Rome. Les maladies et la disette, fatales sœurs de la guerre qui confondent souvent les vainqueurs et les vaincus dans le même châtiment des luttes homicides, éprouvaient rudement son armée vagabonde. Les parties d'éclaireurs qu'il détachait au delà du Pô, pour y glaner quelque chétive nourriture, ne reparaissaient plus; ils étaient enlevés et massacrés. Aëtius, désespéré d'une surprise qui lui avait ravi son prestige, multipliait les témérités pour venger sa réputation compromise. A la tête d'un camp volant, on le voyait partout. Trop dépourvu de forces régulières pour tenter la fortune des champs Catalauniques, il s'était réduit au rôle de partisan; mais son génie, fécond en ressources suprêmes, savait tirer avantage d'une infériorité numérique qui eût précipité la destruction d'un chef moins audacieux. Chaque jour il changeait de poste; chaque nuit, ses cohortes légères assaillant sur des points imprévus les masses désordonnées de l'ennemi, leur faisaient subir des pertes considérables, et se repliant avec la vitesse de l'éclair, volaient frapper ailleurs des coups aussi hardis.

On venait d'apprendre que l'empereur Marcien lançait des troupes au secours de son collègue d'Occident. Cette nouvelle releva pour un moment le courage de Valentinien ; il l'annonça au sénat de Rome avec une joie qui semblait toucher au triomphe : mais le sénat n'était plus qu'un fantôme gémissant sur le tombeau des ancêtres. La voix du jeune empereur n'éveilla rien de viril dans ces cœurs qui ne vibraient plus qu'à l'unisson des désastres passés et des misères à venir. Le peuple, qui se souvenait des journées d'Alaric, avait perdu la mémoire des Camille et des Marius. « Périr aujourd'hui, périr demain, » disait-il, « qu'importe au condamné ? L'agonie qui tremble à l'approche du coup mortel et que chaque instant fait tressaillir, est mille fois plus douloureuse que la mort même. Enveloppons-nous la tête d'un pan de notre manteau, pour ne point voir se lever le glaive d'Attila : la résignation des mourants est le baume de la dernière heure! »

XLIX

Un seul homme restait muet devant ces lamentations générales. Assis sur la pierre Mamertine, il comptait en lui-même la succession ininterrompue des vicaires du Christ à travers les déchirements de Rome, depuis les jours sinistres de Néron jusqu'aux heures avilies du dernier Valentinien. Il se rappelait cette parole du divin Pasteur à l'Apôtre pénitent : « Pais mes agneaux, pais mes brebis! Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les portes du royaume des ténèbres ne prévaudront jamais contre elle, et je serai avec elle jusqu'à la consommation des temps. »

Cette promesse miséricordieuse, accordée à la foi et aux larmes de saint Pierre, n'avait jamais failli dans son accomplissement. Le sang des martyrs en avait scellé le témoignage au fond des catacombes d'où s'élancèrent, pendant douze persécutions échelonnées le long de trois siècles, les légions conquérantes de la vie éternelle. Arborée sur tous les sommets de l'Empire, la Croix n'avait cessé de dominer les orages nés des passions des hommes ou du souffle maudit de l'ange conjuré contre les fils d'Adam. L'Évangile, envahisseur sacré des esprits, avait arrêté les envahisseurs de la terre au pied du tombeau des Apôtres, dont quelques prêtres étaient les seuls gardiens. On avait vu l'incendiaire Alaric, affamé du pillage de Rome, et les mains rouges de meurtres, reculer tout à coup devant les barrières de l'Église désarmée, et changer ses Goths ravageurs en gardiens de l'héritage de saint Pierre. Ces preuves si éclatantes de la protection divine, manifestées au milieu des crises les plus violentes de l'ère chrétienne, allaient-elles disparaître dans un dernier cataclysme?

Et cet homme repassait encore dans sa mémoire la funèbre prophétie de saint Jean sur les rochers de Pathmos, et il disait à voix basse :

« Voici la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur sept montagnes, au bord des grandes eaux.

« Les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution; elle est devenue la demeure des démons et de tout esprit impur.

« Ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités.

« Malheur, malheur! Cette grande ville, vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, de pierres précieuses et de perles, qui dominait sur les rois, et qui buvait à pleine coupe les abominations de la terre, sera livrée aux flammes.

« Sortez de cette Babylone, peuple de Dieu, de peur que vous ne soyez enveloppés dans son incendie.

« Elle disait: « Je suis reine, et le deuil ne peut m'atteindre! » Mais en un seul jour le deuil, la famine et la mort viendront, et elle sera brûlée par le feu, et la fumée de ses décombres s'élèvera dans les siècles des siècles;

« Car dans cette ville a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous les justes de la terre.

« La colère du Dieu vengeur va s'étendre sur elle comme un linceul, et tous les habitants de la terre dont les noms ne sont pas écrits au Livre de Vie dès la formation du monde, disparaîtront dans son néant!... »

Et cet homme, comme un autre Jérémie, pleurait sur les malheurs passés et sur les malheurs à venir, et sa lèvre tremblante murmurait encore : « Vous êtes juste, Seigneur toutpuissant! vous êtes saint, lorsque vous jugez ainsi. Parce que Rome a répandu le sang des saints, vous lui donnerez à boire son propre sang dans le calice de vos colères. Mais s'il y avait dans Rome un seul juste, comme vous le trouvâtes autrefois dans Ninive, ne feriez-vous point miséricorde, en sa faveur, à la cité coupable?... »

L

Et alors une lumière intérieure fut donnée à cet homme, car il était saint; il était le juste en faveur de qui Dieu voulait encore suspendre les éclats de son tonnerre.

Et il eut la vision de Rome transfigurée, comme saint Jean avait eu la vision de la nouvelle Jérusalem.

Une voix mystérieuse lui dit au fond de son cœur : « L'empire de ce monde est devenu l'empire du Seigneur et de son Christ, et il y régnera dans les siècles des siècles.

« A cause de ta charité, j'arrêterai encore une fois le marteau qui doit broyer les pécheurs. A cause de ta foi, l'avenir promis à l'espérance des saints te sera révélé.

« Il faut que Rome soit épurée comme l'or dans la fournaise, pour en séparer l'alliage. Et quand la faux du moissonneur de ruines aura été jetée sur son passé, comme dans un champ d'épis mûrs, j'y édifierai le tabernacle immuable de mon alliance avec les hommes de l'avenir : ils seront mon peuple et je serai leur Dieu.

« Que celui qui commet l'injustice la commette encore; que celui qui est souillé se souille de nouveau; que celui qui est juste devienne plus juste, et que celui qui est saint se sanctifie de plus en plus : je rétribuerai chacun selon ses œuvres.

« Heureux ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et pour lui rendre témoignage, car ils reposeront sous l'autel, dans le tabernacle de la cité sainte, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui serviront Dieu comme eux soit accompli.

« Heureux ceux qui lavent leur robe dans le sang de l'Agneau sans tache offert pour les péchés du monde ; car rien de souillé n'entrera dans la cité sainte : ni l'impudique, ni l'homicide, ni l'idolâtre, ni le serviteur du mensonge, n'auront part aux fruits de l'arbre qu'arrosent les sources de la vie.

« Heureux les vierges et ceux qui n'auront point terni sur

leur front l'éclat de l'image divine, et ceux dont les dernières œuvres seront trouvées plus abondantes que les premières : car ils seront rachetés entre les hommes, comme les prémices consacrées au trois fois Saint.

« Et quand toutes ces choses seront accomplies dans l'ordre des temps et des nombres, celui qui est l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Commencement et la Fin, donnera à ses élus de toutes les nations une terre nouvelle et un ciel nouveau ; sa gloire sera leur soleil, et ils marcheront à sa lumière, et ils le serviront face à face, et ils seront les prêtres immortels de son Éternité ! »

LI

Le saint qui avait eu cette révélation consolante se leva alors entre l'empereur, le sénat et le peuple :

— « Romains, » leur dit-il, « quand les prophètes d'Israël annonçaient autrefois, de la part de Dieu, les châtiments qui allaient fondre sur l'iniquité de ce peuple ingrat, tous les fronts se couvraient de cendre et la pénitence de la terre désarmait la justice du Ciel. Mais si la pénitence était tardive, ou si la malice humaine se riait de la miséricorde divine, les prophètes revenaient proclamer une sentence irrévocable, dont les exécuteurs n'étaient pas loin.

« Je ne vous retracerai point l'énumération des fautes qui ont lassé la patience de l'Éternel : vous pouvez la lire dans vos consciences. Je vois parmi vous des aveugles qui s'obstinent à refuser la lumière, d'hypocrites convertis qui cachent leurs idoles dans leur cœur, et de lâches chrétiens corrompus au contact des uns et des autres.

« En vérité, je vous le dis, comme Isaïe, aux jours antiques, le disait à ceux de Jérusalem : si vous ne vous tournez point vers le Maître de l'avenir, pour invoquer sa clémence avec un

cœur humilié, les maux dont vous avez été témoins se renouvelleront au centuple.

« Une grande tempête est venue des extrémités de la terre. Les destructeurs montés de l'Aquilon s'abattront sur vous, comme ces nuées de sauterelles qui dévorent l'herbe des champs. Comme Rome a fait tomber les saints sur toutes les routes de la terre, ainsi les maudits de Rome tomberont à leur tour jusqu'aux extrémités de la terre; jetés çà et là, leurs cadavres infecteront l'air, et les sept collines dégoutteront de leur sang.

«Rome sera abandonnée au pélican et au hérisson; elle deviendra le séjour des corbeaux et des hiboux; Dieu étendra sur elle le cordeau de la destruction, et elle n'offrira plus qu'un monceau de ruines. Il n'y aura plus là ni princes, ni empereurs, ni royaume; tous les grands qui faisaient son orgueil seront ensevelis avec les petits dans la même poussière. Les épines et les orties couvriront les palais; les ronces croîtront parmi les pierres du Capitole, et les serpents y feront leur demeure impure.

« Comme le lion qui monte de sa retraite, le brigand des nations s'est levé; il est sorti de son désert pour faire de votre terre une solitude. Peuple de Rome, toutes vos villes seront ravagées et demeureront sans habitants. La mort montera par vos fenêtres, pour étouffer vos enfants dans le berceau; et elle descendra par vos terrasses pour exterminer vos jeunes gens sur vos places publiques. Les cadavres tomberont sur la face de la terre, comme la fange et comme l'herbe derrière les moissonneurs, et nul ne les relèvera.

« Que celui qui se croit sage ne se glorifie donc plus dans sa sagesse; que le fort ne s'appuie point sur sa force; que le riche ne se croie point à l'abri derrière le coffre où gît son or. Mais plutôt couvrez-vous de cilices, pleurez et priez, afin que la colère de Dieu se détourne de vous. Et alors, si votre repentir est sincère, le Seigneur des armées ôtera de dessus votre cou le joug de l'ennemi; il le brisera, et les féroces étrangers qui parlent des langues inconnues ne domineront plus sur vous. Et

alors, selon sa promesse de miséricorde, il sera votre Dieu et vous serez son peuple, pour le temps et pour l'éternité. »

LII

Ainsi parlait l'homme saint que la lumière des prophètes avait illuminé.

L'empereur Valentinien III, le sénat et le peuple de Rome l'écoutaient avec stupeur. Les païens et les faux convertis se disaient : « Nos dieux sont contre nous, parce que nous les avons abandonnés. » Les chrétiens, pervertis par les mœurs du Bas-Empire, se soulevaient à peine de la litière du vice pour jeter un regard incrédule sur l'imposant vieillard qui parlait au nom du Ciel. Le murmure du doute passait de tous les cœurs sur toutes les lèvres : « Alaric n'a laissé à Rome que les yeux pour pleurer, » disait-on de toutes parts, « et cependant Alaric était chrétien ! Que pouvons-nous attendre d'Attila, qui n'a point de dieu ? Les Goths ont pris les dépouilles de Rome, Attila vient dévorer le cadavre !... »

— « Hommes de peu de foi, » reprit le saint, « faites pénitence pour préparer les voies du Seigneur ! J'irai trouver Attila, et, avec la permission de Dieu, je changerai en agneau ce loup dévorant. »

Par quelle magie un seul homme, un vieillard osait-il se flatter d'adoucir un Barbare que les Barbares eux-mêmes n'abordaient qu'en tremblant ?

Voilà ce que se demandaient les derniers païens de Rome.

Par quelles prières un saint même pourrait-il arrêter Attila, l'homme sans dieu, lorsque le saint ermite Probus n'avait obtenu d'Alaric, chrétien, que cette foudroyante parole : « Ce n'est pas ma volonté qui me conduit ; j'entends sans cesse à mes côtés une voix mystérieuse qui me crie : Marche, marche, et va saccager Rome !... »

Voilà ce que disaient les chrétiens ; et la détresse générale

était si profonde, qu'au lieu de prendre les armes pour défendre, au nom du Dieu des armées, le tombeau des Apôtres et les églises bâties par les victoires de Constantin, Rome sondait ses catacombes pour y prendre la mesure de son cercueil.

Pendant que la grande cité se lamentait dans l'agonie de la peur, l'homme saint qui avait dit avec foi : « J'irai trouver Attila, » prenait pour arme la simple houlette sur laquelle s'appuient les vieux pasteurs, et il s'acheminait du côté des Huns, en repassant dans son cœur ces paroles du livre sacré :

« Le mal ne viendra pas à la rencontre de l'homme qui craint le Seigneur ; mais dans ses périls Dieu le conservera et le délivrera du mal.

« Ayez pitié de nous, Dieu de toutes choses, et montrez-nous les lumières de vos miséricordes.

« Élevez votre bras sur les nations étrangères, afin qu'elles voient votre puissance, et qu'elles connaissent, comme nous l'avons connu, qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, Seigneur.

« Renouvelez vos miracles et reproduisez vos merveilles, faites grâce à votre peuple, sur qui votre nom a été invoqué, sauvez sa ville que vous avez sanctifiée par le sang de vos martyrs.

« Ma vie s'approchait du tombeau, et les ennemis de votre nom m'entouraient de tous côtés, et nul n'était là pour me secourir ; j'attendais le secours des hommes, et il n'en était point pour moi. Alors, je me suis souvenu, Seigneur, de votre miséricorde et de vos œuvres dès le commencement du monde.

« Vous délivrez, Seigneur, ceux qui croient en vous, et vous les arrachez aux mains des nations. Vous nous délivrerez de la ruine, et vous nous arracherez au joug de l'iniquité, afin que toute la terre sache encore une fois que vous êtes le Dieu des vivants! »

LIII

Deux sénateurs, Gennadius Aviénus et Trigétius, s'étaient aussi dévoués aux risques périlleux de ce voyage vers les camps hunniques. Aviénus était un patricien considérable par les emplois qu'il avait exercés; personnage consulaire, il se prétendait issu du sang des héros de la vieille Rome. Trigétius avait été préfet du prétoire de la province d'Italie. Tous deux s'indignaient des faiblesses de l'Empire, et jaloux de l'élévation d'Aëtius, ils espéraient s'illustrer en achetant la paix d'Attila et la retraite de ce Barbare que l'épée ne pouvait détruire. Chargés des pleins pouvoirs de Valentinien pour traiter à tout prix du salut de sa pourpre, ils se croyaient les véritables ambassadeurs de l'Empire, et préparaient, chemin faisant, une harangue pompeuse, pour abriter la décadence de Rome derrière la majesté de leur langage.

Mais quand les trois voyageurs de la cité en détresse arrivèrent en face de l'avant-garde des Huns, Aviénus et Trigétius sentirent leur courage défaillir aux clameurs des bandes hideuses qui tourbillonnaient autour d'eux comme des nuées de démons. Ils reculèrent, sous leur toge pourprée, derrière l'homme saint, qui seul n'avait point pâli.

On les fit prisonniers, pour les conduire en présence d'Attila, comme un vil butin qu'amenait le hasard.

Le Hun prenait à cette heure son grossier repas de viande macérée sous la selle des cavaliers. Oreste, son secrétaire, lui versait à pleine coupe le vin d'Italie, pendant que des bardes gépides, assis en face de lui, chantaient ses exploits.

L'apparition des trois Romains ne suspendit point ce sauvage concert; Attila buvait l'ivresse de l'orgueil avec celle du vin : n'était-ce pas son droit de géant au milieu des ruines ?

Quand les bardes eurent achevé et bu à sa gloire, il daigna s'occuper des nouveaux venus.

Aviénus et Trigétius lui paraissaient seuls dignes d'importance, parce qu'ils étaient richement vêtus ; il ordonna à Oreste d'interpréter sa parole en langage latin, et de lui rendre exactement leurs réponses.

— « D'où venez-vous ?

— « De la grande Rome.

— « Il n'y a de grand qu'Attila. Qui donc êtes-vous ?

— « Nous sommes les envoyés du maître du pays où le soleil se couche.

— « Il n'y a de maître qu'Attila : ceux qui se disent maîtres des nations sont ses valets, et il donne à ses valets, quand il est content d'eux, un morceau de l'Univers. »

Aviénus et Trigétius frissonnèrent sous la parole d'Oreste et sous le regard d'Attila.

L'homme saint qui se tenait un peu en arrière, gardait un visage impassible ; son attitude était triste, mais non humiliée ; ses mains se croisaient sur sa poitrine, et sa haute taille, malgré le nombre des années, se dessinait droite comme une colonne sous les plis de sa robe blanche. Il semblait une mystérieuse cariatide qui supporte, sans fléchir, le poids de la chute d'un monde.

— « Et toi, » lui fit dire Attila, « es-tu l'esclave de ceux qui se disent envoyés du maître de l'Occident ? »

LIV

L'homme saint leva sa main droite pour montrer le ciel, et répondit avec une fermeté pleine de douceur : « Je viens au nom de Celui qui t'a fait naître pour effrayer la terre, et qui t'a donné la puissance pour exécuter ses jugements. »

Et quand Oreste eut traduit cette réponse, le front d'Attila resplendit comme un éclair. « Voilà, » s'écria-t-il, « un vieillard qui parle avec sagesse, et dont le grand âge a vu d'immenses choses. Dis-moi, vieillard, as-tu connu celui qui m'a

fait naître, le terrible Mondzuch qui marchait jour et nuit en avant sur la terre, sans rencontrer jamais la borne de sa puissance?

— « Non, » dit l'homme saint, « mais je connais le père de la terre et du ciel, le maître de tous les maîtres, celui qui voit du même regard le berceau et la tombe, et devant qui toute puissance n'est qu'un songe.

— « Celui-là, » reprit le Hun, « me paraît plus grand qu'Attila; mais j'ai longtemps suivi ou devancé le soleil, et je n'ai aperçu nulle part le Tout-Puissant que tu m'annonces; Attila méritait pourtant de le connaître.

— « On le connaît en faisant le bien. Invisible aux regards des ravageurs du monde, il les suit pas à pas, et quand ils vont plus loin que sa volonté, il souffle sur eux et les efface de la terre. Voilà de quoi je viens t'avertir de sa part, afin que sa colère ne se dresse pas sur tes sentiers.

— « Tu parles bien audacieusement au nom de cet empereur invisible. Où donc est sa capitale, que j'aille la visiter dans mon prochain voyage à travers l'univers?

— « Sa capitale est plus haute que le soleil, plus loin qu'une marche qui durerait tous les siècles ajoutés l'un à l'autre. Nul n'y entre que par les portes de la mort, mais on peut l'entrevoir des profondeurs de la prière. Il est descendu parmi nous, au milieu des temps, pour nous révéler sa puissance par ses bienfaits. Comme il avait voilé sous nos traits les rayons de sa face que nul n'eût pu contempler sans mourir, le peuple qu'il a visité et qui fut le témoin de ses prodiges l'a méconnu et outragé. Il s'est alors retiré de la terre, mais il y a laissé quelques hommes chargés de perpétuer, par un témoignage incessant, la tradition de sa venue, les enseignements de sa bonté et la promesse de son retour. Le premier de ces hommes se nommait Pierre; quarante-cinq héritiers successifs du témoignage sacré forment jusqu'à moi les anneaux de la chaîne qui doit relier d'âge en âge le Passé, le Présent et l'Avenir, pour les élever, à la fin du temps, sur les hauteurs de l'Éternité. »

LV

Cette parole étrange faisait rêver Attila. Il se rappelait confusément ses entretiens avec l'évêque de Troyes à la suite du siége d'Orléans, et la funeste prédiction de l'homme de Dieu sur les champs Catalauniques. L'apparition des pasteurs d'hommes au milieu de ses marches le frappait d'une sourde inquiétude, parce que deux fois déjà elle avait été suivie d'un désastre.

— « Vieillard, » dit-il au saint, après un long silence, « tu n'es pas un homme vulgaire. Quel titre portes-tu parmi les Romains ?

— « Les hommes me nomment Léon ; ceux qui ont ouvert les yeux à la lumière que je porte, me donnent le titre de Pasteur de l'Univers, et je les appelle mes brebis, parce que je suis le gardien de la paix du ciel avec la terre.

— « Ceux qui te ressemblent, » reprit Attila, « savent lire dans la nuit qui précède les jours à venir. Si je marche à Rome, qu'arrivera-t-il ? »

Saint Léon se couvrit du signe de la Croix, et levant les yeux et les mains au ciel, il prononça, comme par inspiration, ces paroles du prophète Ézéchiel :

« Tu montes comme la tempête, tu viens comme un tourbillon qui couvre la terre, toi et tous tes cavaliers, et la multitude de tes peuples avec toi.

« Eh bien ! voici ce que dit le Seigneur éternel : En ce jour tes pensées se soulèvent dans ton cœur et tu médites des projets exterminateurs, et tu dis : J'irai jusqu'à une terre sans murailles ; je viendrai contre ceux qui reposent et qui habitent en paix sans défense ; et je ravirai les dépouilles d'un peuple rassemblé au milieu des nations. Or, si tu fais cela, dit le Seigneur éternel, je briserai ton arc dans ta main gauche et tes flèches dans ta main droite. Tu tomberas sur les montagnes d'Israël, la face contre terre, et je rassasierai de toi tous les chiens er-

rants. J'exposerai ta chair sur les collines, et je remplirai les vallées de tes membres sanglants. J'abreuverai la terre, jusqu'au sommet des montagnes, du sang noir de tes innombrables cavaliers, et les vallées seront comblées de leurs débris. Quand tu t'éteindras, je couvrirai les cieux, et j'obscurcirai les étoiles, j'envelopperai le soleil d'un nuage, et la lune ne prêtera pas sa clarté. Toutes les étoiles pleureront sur toi, et je répandrai les ténèbres sur ton royaume maudit, lorsque les tiens tomberont morts au milieu de la terre. L'univers entier tremblera, lorsque mon souffle roulera tes débris jusqu'en des contrées que tu ignores; et toutes les nations sauront, depuis ce jour-là et dans tous les temps qui suivront, que je suis le seul Tout-Puissant, et que j'ai eu pitié de la détresse de mon peuple à l'heure même où ma justice allait l'anéantir dans son iniquité!... »

LVI

A mesure qu'Oreste traduisait ces menaces inspirées, Attila, rugissant, s'agitait sur son siége, ouvrant et fermant les yeux, comme si une armée de spectres lui eût étalé dans une horrifique vision la mise en scène d'un drame prophétique.

Aviénus et Trigétius, consternés de l'audace du saint pontife, s'attendaient à le voir déchirer par les Huns.

Léon, rentré dans la majesté de son silence, semblait fasciner le farouche Barbare et l'enchaîner par des liens invisibles. Immobile comme un cèdre antique au milieu d'un orage, il avait la pose dont Raphaël a si bien fait revivre le divin caractère, dans l'admirable tableau qui représente cette grande entrevue.

Cette fermeté surhumaine vainquit le maître des Huns, que ses compagnons eux-mêmes n'approchaient qu'en se défiant de ses transports.

Quand Oreste eut fini de parler, Attila balança longtemps sa large tête grisonnante, comme un cheval sauvage qui mord le

frein qu'on lui impose pour la première fois ; puis, se tournant d'un brusque mouvement vers Aviénus et Trigétius : « Lequel de vous, » leur cria-t-il, « eût osé me tenir le même langage? »

Les deux ambassadeurs de Valentinien baissèrent la tête, et ne répondirent que par un geste suppliant.

— « Assez ! » reprit le Hun, « vous êtes dignes de celui que vous appelez votre maître, et dont je ne voudrais point pour me verser à boire ! j'ai rencontré un homme plus fort que ceux qui portent le glaive : j'aime son courage, et à cause de lui, je passerai, cette fois, devant Rome sans la détruire.

« Le pouvoir qui me pousse à travers les nations veut que je me repose ; mais le sommeil d'Attila n'est pas long ! Allez dire à votre maître que je lui accorde une année pour me livrer sa sœur Honoria, dont je garde l'anneau, et que si, ce terme expiré, il ne m'a pas donné l'Italie, comme il a donné aux Goths la Gaule, je viendrai moi-même remanier le partage du monde. »

Ce n'était qu'une trêve ; mais la grandeur d'âme du saint pape Léon sauvait la Chrétienté par l'ordre de la Providence. En châtiant le monde par le fer des nations, Dieu ne voulait livrer Rome qu'à des Barbares évangélisés, afin que la pierre angulaire de l'Église ne fût point submergée dans son naufrage.

Au mois de juillet 452, Attila reprit à petites journées le chemin du Danube. Les Huns, mécontents de cette retraite imprévue, qui les ramenait les mains vides des dépouilles de Rome, se vengèrent de leur chef par un sarcasme. Attila, disaient-ils, ne pouvant être vaincu par les hommes, s'est laissé prendre au piége par un lion et par un loup. C'était une allusion bizarre au sens latin du nom de l'évêque saint Loup (*Lupus*), qui, l'année précédente, avait sauvé la ville de Troyes, et à celui du pape saint Léon (*Leo*), qui venait de sauver Rome.

Les populations chrétiennes n'apercevaient pas la main mystérieuse qui se montrait partout alors, à défaut des hommes. Comment les Barbares l'eussent-ils pu deviner ?

LVII

Leur retraite fut inquiétée par les légions que Marcien avait envoyées au secours de Valentinien. Ces légions n'osèrent hasarder une bataille, mais il y eut des assauts d'arrière-garde qui firent éprouver aux Huns des pertes considérables.

Attila fit dire à Marcien que sa vengeance irait bientôt le trouver à Constantinople.

— « Il me trouvera hors des murs! » répondit l'empereur d'Orient.

Mais, cette fois, la mort fit son œuvre sans recourir au bras des batailles. Attila, ce broyeur d'hommes, qui passait et repassait sur la terre comme une trombe de sang, creva comme les terribles météores, du trop plein qu'il avait absorbé.

Il menait partout avec lui, dans ses expéditions, un sérail composé de femmes captives qu'il avait enlevées sur tous les rivages. Polygame gigantesque, il répandait, en courant le monde, dit l'historien Jornandès, des fils qui formaient à eux seuls tout un peuple, et ses filles, devenues à leur tour ses épouses, étendaient à l'infini sa monstrueuse lignée. A son retour d'Italie, il ramenait, parmi son butin, une perle de beauté, ravie, dit-on, dans le pillage d'Aquilée ou dans les dernières dévastations qui signalèrent sa retraite. Cette fille se nommait Ildico; elle était, selon les uns, de race hongroise, persane selon d'autres. Quoi qu'il en soit, il lui fallut subir les noces funestes que lui imposait l'esclavage. Le vieil Attila les célébra par un grand festin qui se prolongea dans le tumulte de l'ivresse et qui devait finir dans le silence de la mort.

Le lendemain, les esclaves qui veillaient aux abords de son palais de bois, surpris de ne le point voir paraître, alors que le soleil était depuis longtemps haut dans les cieux, mais n'osant pénétrer auprès de lui sans son ordre, tentèrent de l'éveiller en faisant un grand bruit; et comme aucun signe d'existence

ne leur répondait de l'intérieur, l'inquiétude les saisit et ils forcèrent les portes.

Sur un lit de fourrures amoncelées gisait le corps déjà froid d'Attila. Son visage était violacé par la morsure d'un trépas aigu, qui semblait avoir arrêté le cri suprême sur ses lèvres affreusement contractées. Près de lui se tenait, accroupie sous son voile, la triste compagne de sa nuit funèbre; elle ne répondit à aucune question, ou, si elle parla, ce qu'elle put dire n'a point d'histoire.

Attila fut-il frappé par une Judith vengeresse des malheurs de sa patrie, ou par un de ses gardes, plus fidèle à l'or d'Aëtius qu'Édécon ne l'avait été à l'or de Chrysaphe? Périt-il victime d'un excès de débauche, par la rupture d'une artère, ou par une hémorragie nasale? Chaque chronique le tue d'une manière différente; mais toutes s'accordent à dire qu'il fut trouvé noyé dans des flots de sang. Si la destruction de cet homme terrible fut le fruit d'un meurtre, les Barbares de sa race en gardèrent le secret, pour ne pas diminuer le prestige que son nom seul exerçait encore.

LVIII

On l'exposa, au milieu d'une immense plaine, sous une tente de soie. Tous les Huns vinrent se prosterner au pied du catafalque où ce chef redouté dormait son dernier sommeil. Les braves se découpèrent les joues, selon leur mode sauvage, pour le pleurer, disaient-ils, avec des larmes de sang, les seules dignes de sa gloire.

L'élite des cavaliers de chaque peuplade forma ensuite un cercle autour de la tente, et se mit à tournoyer au galop en hurlant les louanges du guerrier incomparable. Ces adorateurs de la fatalité, qui ne soupçonnaient rien au delà du tombeau, regardaient le repos sans fin de leurs morts comme le sommeil heureux de la bête fauve qui digère en paix la proie de sa der-

nière chasse. Leur idiome imagé, dont il nous reste peu de monuments, était comparé par les Grecs et les Romains à des croassements de corbeaux que l'on ne pouvait traduire en langage humain ; ce mépris de la barbarie s'accordait mal avec l'humiliante faiblesse de l'Empire. Les Grecs et les Romains étaient bien forcés de comprendre les croassements des Barbares, quand ceux-ci, parlant en maîtres, levaient la dîme de l'épouvante sur les lâchetés d'un monde en détresse.

La mort d'Attila marquait une halte sur le chemin des caravanes ravageuses; mais elle n'arrêtait point leurs espérances.

« Rome, » disaient les bardes hunniques, « a chancelé; quand leurs os se détachent, les géants ne sont pas plus hauts que les nains.

« Dors, Attila, fils de Mondzuch ! tu as vidé la coupe de la vie, pleine du sang des héros! Dors dans l'ivresse des hommes forts, dors pour toujours : tu n'as plus rien à faire !

« Tous ceux qui ont voulu se lever contre toi ont mêlé leurs os à la poussière de tes chemins! Les nations se courbaient devant ta face, comme les vagues des blés mûrs ondulent au vent d'été, et quand tu jetais la faux, la Mort liait tes gerbes!

« Dors, Attila, fils de Mondzuch! tu as marché plus loin que ton père en avant du front de la bataille, et tu jetais en pâture à l'oiseau de la mort les cœurs des guerriers que ton glaive abattait. Dors dans la joie des héros : ta journée de travail est finie !

« Tu laisses à tes fils le monde à partager; ils n'ont qu'à étendre une main sur l'Orient et l'autre sur l'Occident; au bruit de ton nom, Rome a chancelé; au bruit de tes funérailles, elle s'écroulera autour de ta fosse, mais tu ne t'éveilleras point !

« Dors, Attila, fils de Mondzuch! Repose dans la joie des hommes forts; nous arroserons du sang que tu aimais, la terre qui sera ton dernier lit, et quand sous l'herbe épaisse et haute le vent des nuits te bercera, le voyageur passera sans bruit pour ne point troubler tes songes !... »

LIX

Toute l'armée des Huns, massée dans la plaine, répétait aux échos du Danube cette complainte qui allait devenir nationale.

A ces témoignages de regrets succéda une immense orgie. On dressa des tables sur l'emplacement du tombeau hunnique, et l'hymne de la mort s'éteignit dans les hoquets de l'ivresse. Visitez les Tartares dans les steppes de l'Ukraine, vous y retrouvez ces traits antiques d'une race qui a traversé le temps sans altérer son type; l'énergie seule s'y est abâtardie.

Après le festin du deuil, le cadavre d'Attila fut enfermé dans trois coffres; le premier de fer, le second d'argent; le troisième, qui contenait les deux autres, était fait de l'or enlevé aux Romains.

Le fer symbolisait le courage conquérant; l'argent figurait la part de butin; l'or attestait la grandeur du trépassé.

On mit en terre, avec le cercueil, des trophées d'armes, des harnais ornés de pierres précieuses, des ornements militaires, dépouilles du champ de bataille, des drapeaux.

Les femmes d'Attila, qui ne devaient plus appartenir à personne, furent égorgées au-dessus de la fosse ouverte : lamentable hécatombe offert à la sinistre majesté du trépas! Ces infortunées, dans la croyance des Huns, allaient être les gardiennes de sa solitude souterraine.

Comme aux funérailles d'Alaric, ceux qui avaient enseveli le cadavre furent précipités avec lui dans la nuit éternelle. C'étaient de vaillants compagnons de bataille; ceux-là tendirent la gorge au couteau avec l'enthousiasme de la destruction. Frapper, puis être frappé, rire et mourir, souvenez-vous que c'était là toute leur histoire.

Ainsi finit l'oraison funèbre d'Attila, telle que nous l'ont gardée les primitives légendes du moyen âge. On y trouve, avec

la poésie du désert et la férocité des hordes hunniques, je ne sais quel parfum sauvage qui fait tressaillir la pensée.

La tombe d'Attila s'est effacée du sol de l'Europe sous le pied des révolutions séculaires de l'Humanité ; les pâtres modernes du Danube redisent d'autres chansons du passé en foulant au hasard sa poussière inconnue, mêlée à tant d'autres poussières, tant ce qui reste des existences les plus fameuses est peu de chose, tant la mémoire qui leur survit est voisine de leur néant !

LIVRE SEPTIÈME

LES BARBARES AU PIED DE LA CROIX.

I

Il existe, au milieu des sociétés modernes, un homme qui n'a point de famille, mais qui est de toutes les familles;

Un homme qu'elles appellent comme témoin, comme conseil et comme agent dans les actes principaux de la vie;

Un homme qui reçoit l'enfant du sein de sa mère, pour le soutenir et l'élever sur le chemin de Dieu jusqu'à la fin de ses jours;

Un homme qui sanctifie le berceau et la tombe, la couche nuptiale et le lit de mort;

Un homme que les petits enfants suivent et vénèrent, que les inconnus nomment leur père, qui ouvre son cœur aux aveux les plus intimes et aux larmes cachées;

Un homme qui est par sa mission le consolateur de toutes les misères de l'âme, de toutes les souffrances du corps; qui attire à lui, tour à tour, le riche et le pauvre : le riche, pour verser l'aumône secrète dont le Ciel tient compte, et le pauvre, pour la recevoir sans rougir au nom du Dieu des infortunés;

Un homme enfin qui, n'étant d'aucun rang social, se lie à toutes les classes : aux classes inférieures, par l'humilité de sa

vie ; aux classes les plus élevées, par sa science des choses de la terre et des choses du Ciel.

Pilote sauveur envoyé à la civilisation d'un monde naufragé, et qui domine les orages de la vie morale par l'esprit et l'autorité qu'il a reçus d'en haut, cet homme universel, c'est le Prêtre. Son histoire est un évangile vivant : c'est le testament de Jésus-Christ, perpétuellement renouvelé à travers les âges.

II

A quelque degré de la hiérarchie sacrée que Dieu l'ait appelé, il apparaît, dès l'origine du Christianisme, sur les hauteurs du sacrifice de soi-même, pour servir d'exemple, d'encouragement et d'hostie tutélaire. « Que sous les épreuves les plus terribles, » disait saint Ignace, « l'évêque demeure ferme comme l'enclume frappée. Priez, afin que je me change en victime ! »

Les princes de l'Église ne recherchaient point cette redoutable dignité; ils la fuyaient, non par crainte du péril, mais par l'humilité qui les faisait se croire indignes de souffrir. C'était souvent dans les solitudes les plus reculées que l'élection populaire était forcée d'aller saisir ces héros de l'abnégation ; elle les devinait au parfum de leurs vertus cachées. Pour faire mieux éclater la toute-puissance d'une foi simple et modeste, l'Esprit divin ne dirigeait pas toujours les suffrages vers des hommes éminents par le prestige de la science ou celui de la considération sociale. La confiance des chrétiens primitifs désignait pour l'épiscopat des laboureurs, des bergers, des charbonniers; Jésus n'avait-il pas sanctifié lui-même ces élections obscures, en prenant pour missionnaires quelques pauvres pêcheurs des lacs de Galilée?

Il y avait d'humbles anachorètes, qui s'étaient ensevelis dans des tombes vivantes, dont ils muraient la porte pour échapper aux recherches des hommes. Quand l'autorité du métropolitain venait les sommer de prendre l'épiscopat, ils demandaient avec

larmes une nuit de délai pour dire adieu à leur désert. Le lendemain on les trouvait sans vie au pied d'un crucifix. Ils avaient prié Dieu de leur épargner le calice de la grandeur ; et Dieu les exauçait : ceux-là étaient les héros du renoncement.

Il y avait d'autres saints, qui, par un autre héroïsme, couraient au bercail dévasté par la persécution ou par les Barbares. Quand les pasteurs avaient succombé, ils ramassaient leur houlette brisée pour défendre encore les débris du troupeau sacré, ou pour succomber avec eux. Pendant le ravage de l'Espagne, ces dignes évêques s'étaient réunis en concile pour aviser à quelques mesures de salut. Que feraient-ils sur cette terre désolée, qui n'avait plus pour horizon qu'un cercle de feu? « Frères, » se dirent-ils, « qu'après avoir caché les reliques des martyrs, pour les soustraire à la profanation, chacun de nous reste au poste où Dieu l'a mis. Nous n'avons point reçu la charge d'évêque pour nous reposer dans la prospérité, mais pour porter le poids des jours mauvais avec les peuples que visite l'épreuve. Donnons-nous le baiser de paix sur le seuil de la mort, et allons doucement à Jésus-Christ en portant notre part de sa croix. » Ils récitèrent alors le Symbole de leur foi, et après chaque article, tous ensemble répétaient : « Nous le croyons ! » Dans leur lutte avec le démon du meurtre, ils avaient la foi pour glaive et la charité pour armure.

Aux yeux des savants du siècle, c'étaient des hommes sans lettres; mais ce sont ces hommes sans lettres qui ont convaincu de folie la sagesse antique et renouvelé la face de la terre.

III

Quand les ennemis de l'Évangile eurent émoussé le fer des bourreaux sur les légions martyres, et que, les trouvant immortelles, ils furent obligés de négocier avec cette puissance perpétuellement grandissante, un autre genre de lutte rendit nécessaire à l'Église une nouvelle armée de défenseurs. Les hautes

écoles du Christianisme vinrent créer l'harmonie entre la science profane et la science sacrée. Vous avez vu passer les Athanase, les Basile, les Origène, les Grégoire, les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme. Ces hautes lampes du sanctuaire ne s'éteindront plus; à leur clarté s'allume une procession de flambeaux que portent vers l'avenir ces génies dont le berceau est dans Rome apostolique, et dont l'immortelle jeunesse fleurit sous tous les climats. « C'est ainsi, » comme l'a écrit un illustre philosophe chrétien, « c'est ainsi que l'Église, par ses différents degrés, touche à nos divers besoins : arts, lettres, sciences, législation, politique, institutions littéraires, civiles et religieuses, fondations pour l'humanité, tous ces magnifiques bienfaits nous arrivent par les degrés supérieurs de la hiérarchie, tandis que les détails de la charité et de la morale sont répandus par les degrés inférieurs jusqu'au fond des dernières classes du peuple.

« Si jadis l'Église fut pauvre, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que la Chrétienté était indigente comme elle. Mais on ne saurait exiger que le clergé fût demeuré pauvre, quand l'opulence croissait autour de lui. Il aurait alors perdu toute considération, et certaines classes de la société avec lesquelles il n'aurait pu vivre se fussent soustraites à son autorité morale. Le chef de l'Église fut prince dès les jours du premier Constantin, pour pouvoir parler aux princes; les évêques, marchant de pair avec les grands des plus puissants empires, osaient les instruire de leurs devoirs ; les prêtres sortis de familles opulentes, se mêlaient au commun des riches; et le simple pasteur de la plus petite paroisse se rapprochait des pauvres, qu'il était destiné à soulager par ses bienfaits, et à consoler par son exemple. Ce n'est pas que le plus humble et le plus indigent des ministres de l'autel ne pût aussi instruire les puissants et les riches, et les rappeler à la vertu; mais il ne pouvait ni les suivre dans les habitudes de leur vie, comme le haut clergé, ni leur tenir un langage qu'ils eussent parfaitement entendu ; la considération même dont il jouissait venait en

partie des ordres supérieurs de l'Église. Il convient d'ailleurs à de grands peuples d'avoir un culte splendide comme leur destinée, et des autels où l'infortune puisse trouver des secours. »

IV

Vous verrez bientôt les Barbares prosternés au pied de la Croix seule debout, comme un phare, au-dessus de l'abîme où ils traînent les morts du vieux monde. C'est pour préparer cette victoire de Dieu, que le pauvre ermite Probus avait barré le chemin d'Alaric, en y plantant sa croix de bois, et que le grand pape Léon s'était penché vers Attila, pour éveiller dans son cœur la crainte mystérieuse d'un bras plus fort que le sien.

Attila laissait un grand nombre d'enfants. Nés de diverses femmes, et séparés les uns des autres depuis leur naissance, ces aiglons du désert hunnique se reconnaissaient à peine pour frères. Tous voulant régner, déchirèrent l'empire de leur père par leurs querelles, et, rompant les liens encore faibles qui tenaient ensemble les parties de cette puissance naissante, ils la réduisirent à rien. Ellac, le plus âgé d'entre eux et le plus semblable à son père, avait été destiné par Attila pour être le chef de ses frères. Mais l'héritage du Hun n'avait rien de réel : son empire n'était qu'un fantôme errant au souffle de la terreur du monde, et qui disparaissait dès qu'on voulait le toucher.

Le règne d'Attila n'avait été qu'une invasion ; ce guide perdu, les races de proie, qui le suivaient comme des meutes, ne sentant plus le fouet du maître, brisèrent la chaîne que sa main de fer avait lâchée. Huns, Goths, Rugiens, Hérules, Sarmates, Gépides, se partagent entre les prétendants à la royauté des ruines.

Les plaines de la Pannonie furent le théâtre où ces peuples féroces s'entre-déchirèrent sous les yeux des Romains. Après plusieurs combats, les Gépides écrasèrent les Huns dans une bataille aussi sanglante que celle des champs Catalauniques.

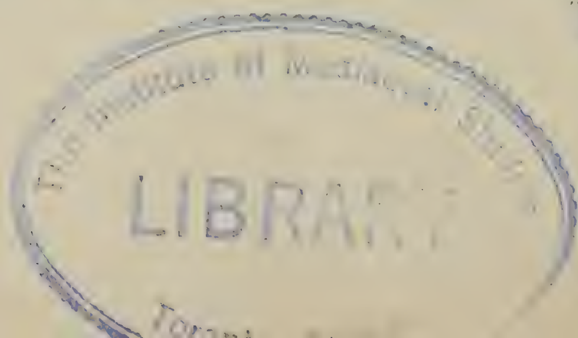
Ellac y perdit la vie après avoir fait des prodiges de bravoure. Ses frères se réfugièrent sur les bords de la mer Noire, d'où les Huns avaient autrefois chassé les Goths. Les Gépides, maîtres du terrain qu'avait occupé Attila, ne songèrent plus qu'à un établissement solide; ils demandèrent à l'empereur Marcien son alliance avec le titre d'auxiliaires des armées d'Orient, moyennant une solde annuelle. Marcien sut profiter de ces dispositions pour affermir son règne par un traité qui fut longtemps et loyalement observé.

V

Au sortir de ce bain de sang où ils avaient cherché le baptême de la liberté, les autres Barbares de la grande armée d'Attila voyant la fortune des Gépides assise sur la possession d'un fertile territoire, éprouvèrent à leur tour l'instinct du repos. Échelonnés dans les cantons voisins du Danube, ils prirent avec leurs anciens compagnons de pillage le nom de confédérés, pour avoir part à leur nouvelle existence politique.

L'empereur d'Orient se défiait à bon droit d'alliés si équivoques; mais la prudence lui conseillait de ménager leur entraînement vers la paix. Il ne leur céda point la propriété du sol, mais il leur assigna des campements; ils s'y logèrent sous la tente ou se construisirent des cabanes. On leur abandonna quelques bourgades et quelques villes désertes depuis l'invasion; mais les troupes de l'Empire occupaient au milieu d'eux des postes fortifiés, pour surveiller leur attitude. La terre, cultivée par ces mêmes bras qui naguère l'avaient ravagée, devait fournir abondamment à la subsistance de ces nouveaux colons et de ce qui restait d'anciens habitants.

Dans les montagnes de la Transylvanie, et sur la frontière de la Moldavie, se trouve encore, de nos jours, une race qui ne s'est jamais confondue avec les peuples voisins; elle porte le nom de Zekhels parmi les Hongrois actuels; on la regarde



comme une postérité lointaine des Huns primitifs, avec lesquels elle a conservé, à travers les âges, une ressemblance de type et de mœurs facile à comparer.

Mais la puissance la plus considérable qui se forma de débris de celle d'Attila, fut le royaume des Ostrogoths. Depuis l'irruptions des Huns en Europe, une grande partie de la nation gothique était demeurée soumise à ces Barbares, et tandis que les compagnons du fameux Alaric établissaient avec gloire le royaume des Visigoths dans les Gaules, les Ostrogoths subissaient auprès d'Attila une sorte de servitude. Ils l'avaient suivi dans toutes ses guerres. Mais après sa mort, voyant les Gépides affranchis, ils obtinrent comme eux d'être admis dans la vassalité de l'empire romain. C'était un peuple pasteur, peu guerrier par nature, et disposé à la paix par ses instincts d'oisiveté. Le Christianisme, introduit dans son sein depuis un temps déjà considérable, y avait déposé des germes de civilisation faciles à faire éclore. La renommée d'Ulphilas, traducteur de la Bible en langue gothique, y était encore vénérée; et quoique cet évêque eût professé les erreurs ariennes, la Providence avait permis qu'il fût l'instrument imparfait de la première culture morale de sa race. Les Goths d'Orient, comme ceux d'Occident, ouvraient donc la marche des Barbares vers les hauteurs sur lesquelles ils devaient se transfigurer pour entrer dans le monde à venir. Quelle que fût encore leur ignorance religieuse, ils avaient fait un grand pas en abdiquant l'idolâtrie. Leur dieu Odin, qu'ils arrosaient de sang d'hommes, les avait livrés aux Huns, et Odin, cependant, était le dieu de la guerre; le Dieu de paix des chrétiens, quand ils crurent en lui, leur donna une puissance qui ne devait s'éclipser qu'avec leur fidélité.

VI

Les violentes secousses, qui ébranlaient tout l'Empire, ne réveillaient pas Valentinien endormi dans le sein des plaisirs,

Il était resté dans Rome, avec la lâcheté d'un eunuque, pendant qu'Attila mettait à feu et à sang ses provinces. Il s'y occupait de faire des lois sur les rapports du pouvoir spirituel avec l'empire, à l'heure même où les Huns lui arrachaient jusqu'à l'ombre du pouvoir temporel.

Tandis qu'il achevait d'avilir la pourpre, Pulchérie expirait à Constantinople. Elle avait seule soutenu la dignité impériale sous le règne de son frère, et, après sa mort, elle avait su placer le diadème sur une tête digne de le porter. Tant que ses conseils furent écoutés, l'Orient fut heureux et l'Église florissante. Elle mourut dans une paix glorieuse, le 18 février 453, âgée de cinquante-quatre ans. Protectrice des pauvres pendant toute sa vie, elle les fit héritiers de tous ses biens personnels, et Marcien fut le religieux exécuteur de cette dernière volonté. L'Église reconnaissante institua une fête pour célébrer sa mémoire.

Il ne restait que deux grandeurs passagères au sommet de l'Empire : Marcien en Orient, Aëtius en Occident.

Aëtius avait défendu Valentinien par de grands exploits. Ce genre d'illustration dans une cour timide, mais envieuse et corrompue, tient souvent lieu de grands crimes. Si Aëtius avait été aussi désintéressé qu'il était brave et habile, il se serait cru heureux de se voir pardonner ses triomphes. Mais son ambition voulait mettre à ses services un prix exorbitant : Valentinien n'ayant point d'enfant mâle, Aëtius n'aspirait à rien de moins qu'à faire déclarer son fils Gaudence héritier du diadème.

Cette prétention révolta l'empereur, et commença la disgrâce du favori. Mais peu de temps après, craignant l'inimitié d'un homme qui tenait dans sa main toutes les réalités du pouvoir et qui n'avait qu'un pas à franchir pour se couronner lui-même, Valentinien feignit une réconciliation. Pour gage de cette paix politique, la princesse impériale Eudocie fut solennellement fiancée à Gaudence. Aëtius se vit près de saisir la fortune : c'était une illusion d'optique.

VII

Le malheur des hommes nourris dans les cours est d'y apprendre souvent l'art de perdre leurs ennemis par des voies souterraines, jamais celui de se préserver eux-mêmes des embûches qui les menacent. Après avoir perdu et tué Boniface, Aëtius se croyait passé maître en intrigues, et à trop de distance de ses envieux pour être vulnérable. Tandis qu'il faisait face aux mirages de sa dernière ambition, le contre-coup d'une misérable aventure, dont il n'était ni auteur, ni confident, ni complice, donna pour réveil à ses rêves la plus misérable des morts.

Petit-fils par sa mère du tyran de même nom qu'avait renversé Théodose le Grand, Maxime, riche, puissant par ses alliances, et revêtu de la dignité de patrice, qui lui donnait le pas sur les plus hauts personnages après l'empereur, possédait une femme de la plus rare beauté.

Valentinien en devint épris. Un jour qu'il jouait aux dés avec Maxime, il lui gagna jusqu'à son anneau d'or. Donnant aussitôt à ce courtisan une prétendue mission de confiance qui devait l'éloigner de Rome pour quelques jours, sans même qu'il lui fût permis de rentrer dans sa maison pour y annoncer son départ, le perfide Valentinien envoie secrètement à l'épouse de Maxime un exprès porteur de l'anneau et chargé de lui dire, au nom de son mari, qu'elle est attendue auprès de l'impératrice.

A la vue de l'anneau, cette femme est sans défiance; elle se fait porter en litière au palais. On la conduit dans un appartement écarté : Valentinien paraît et la déshonore, comme autrefois Tarquin avait flétri Lucrèce.

Rentrée dans sa maison, le désespoir dans le cœur, la malheureuse épouse imagina que Maxime était lui-même complice de l'outrage qu'elle avait subi. Maxime, doublement irrité et du

crime de Valentinien, et de l'ignoble stratagème qu'il avait employé pour saisir une victime sans défense, jura la mort de l'auguste coupable. Sa seconde pensée fut de recueillir, au profit de son ambition, les fruits de sa terrible vengeance; mais il fallait écarter Aëtius, pour se trouver sans rival après avoir abattu l'empereur sans obstacle.

Maxime savait dissimuler: c'est l'art des courtisans qui ont leur fortune à faire ou leur faveur à garder. Il mit d'abord dans sa confidence l'eunuque Héraclius, agent secret des passions adultères de Valentinien, et par ces honteux services maître absolu des volontés du prince. Héraclius était capable de tout pour de l'or; ravi de servir un personnage dont la prodigalité était proverbiale, il se chargea d'imputer à Aëtius une conspiration que les rancunes de l'empereur frapperaient sans descendre aux éclaircissements.

VIII

Valentinien, qui ne savait pas tirer l'épée, ne craignit point d'aiguiser le poignard qui devait percer le sein de son dernier défenseur.

Par le conseil du vil Héraclius, il faut qu'Aëtius soit mandé au palais, et qu'il y trouve son tombeau.

L'infortuné vainqueur des champs Catalauniques a-t-il quelqu'un de ces pressentiments qui nous avertissent de l'approche de malheurs imprévus? Il vient au palais, mais il n'est point seul : Boëthius, préfet du prétoire, et quelques amis l'escortent, soit qu'ils le fassent par honneur, soit qu'il les ait priés de ne le point perdre de vue.

Au seuil du palais il trouve Héraclius, le visage souriant : « L'empereur, » lui dit l'eunuque, « vous attend avec impatience; il a je ne sais quelle bonne nouvelle à vous annoncer, que vous seul devez recevoir de sa bouche avant qu'elle descende dans le public. Venez, j'ai ordre de vous introduire con-

fidentiellement; vos amis ne vous quitteront qu'un moment; ils seront les premiers dépositaires de votre joie... »

Aëtius ne savait pas lire la perfidie sur les visages de cour, lui qui s'était montré si habile dans son rôle contre le comte Boniface. Il se reproche en lui-même la sourde agitation qui l'avait fait frémir : le bras qui porte l'épée de l'Empire peut-il redouter les cœurs lâches qui lui doivent leur salut et dont il est l'unique défense ?

Il est introduit. Valentinien l'accueille avec un sourire pareil au sourire d'Héraclius, lui fait signe d'approcher, lui tend une main à baiser, selon l'usage romain, et, de l'autre, le frappe au cœur.

Aëtius tombe en poussant un cri étouffé. C'est le signal qu'attendait l'eunuque pour appeler des gardes cachés, qui se précipitent sur les amis du malheureux guerrier et les égorgent.

Après cette horrible exécution, Valentinien, la main toute rouge encore du sang qu'il vient de répandre, demande à l'officier qui commande ses gardes pourquoi il ne le félicite point d'avoir abattu lui-même un si dangereux conspirateur ?

— « Conspirateur, » répond l'officier avec un froid sinistre, « c'est possible ; mais je ne suis point son juge. Tout ce que je crois comprendre ici, c'est que vous vous êtes coupé la main droite !... »

IX

Aëtius n'était pas irréprochable ; mais ses fautes et son ambition même ne justifient point son assassinat. Son juge, en se faisant son bourreau, ne devait parvenir qu'à souiller sa propre mémoire. C'est ainsi que la Providence, qui allait bientôt faire sonner la dernière heure de l'édifice romain, abattait la dernière solive qui eût pu retarder sa chute ; c'est ainsi que, par cette chaîne invisible qui lie ensemble tous les événements humains, elle se servit de Valentinien pour punir Aëtius, et de la

mort d'Aëtius pour attirer à sa suite le châtiment de Valentinien.

Il semblait qu'avec cet héroïque soldat tombaient toutes les barrières de l'Empire. En apprenant qu'il n'était plus, les Barbares se soulevèrent de tous côtés. Les pirates saxons parurent sur les côtes de la Gaule; les Franks, sous la conduite de leur roi Mérovée, s'étendirent dans la Belgique, et descendirent saccager ce que les Huns avaient laissé debout des villes de Rheims et de Metz; les Souabes enjambèrent le Rhin.

L'écho de leur marche réveillait au loin le cri d'appel à une invasion générale de l'Empire désarmé. Valentinien se vit perdu. Fidèle à la routine des natures sans cœur, il envoya aux ennemis des députations humiliées pour leur porter ses prières. Leur réponse fut une insulte qui rencontra ses funérailles.

Trois mois après le meurtre d'Aëtius, il se faisait promener en litière au Champ de Mars, pour y passer en revue des troupes désormais inutiles. Deux officiers des Goths auxiliaires, Ophila et Thraustila, vieux compagnons d'armes d'Aëtius, l'abordèrent, comme pour lui demander une grâce, et le percèrent de coups. Ainsi périt le dernier rejeton de la famille Théodosienne.

Ses meurtriers furent impunis; ils personnifiaient la sanglante protestation de l'armée contre l'assassin couronné du vainqueur d'Attila.

Prince populaire par faiblesse, tyran par débauche, jaloux du mérite qui le servait, bas devant les Barbares, effréné dans les plaisirs qui dégradent, tour à tour esclave d'une mère ambitieuse ou d'eunuques plus vils que la fange, empereur de sérail, comme les anciens despotes d'Asie, et qui avait passé sa vie à voyager de Ravenne à Rome et de Rome à Ravenne, Valentinien avait vu, sans mourir de honte ou de douleur, les Vandales en Afrique, les Visigoths sur le Rhône, les Suèves en Espagne, les Franks dans la Gaule, les Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, et Attila aux portes de Rome.

On pourrait dire qu'en sa personne expira l'empire d'Occi-

dent, car ses successeurs, au nombre de huit, périrent ou furent dépouillés de la pourpre dans le court espace de vingt-un ans, après avoir à peine possédé l'Italie.

X

L'or de Maxime acheta aux soldats ce funeste héritage. Mais il ne fallut qu'un jour pour abaisser ce triste élu, et pour lui faire trouver la lie au fond de la coupe des grandeurs.

Il eut le vertige qu'on éprouve au bord des abîmes. Trésor épuisé, armée sans tête, politique aux abois, sauve-qui-peut général, tel était le bilan de la situation, et Maxime n'avait ni le génie qui crée des ressources ignorées, ni la médiocrité qui cache son lit dans les misères du temps. Les derniers ressorts de l'Empire se démontèrent sous cette main qui n'en connaissait point la manœuvre. Maxime vit éclater de tous côtés des crises irrémédiables. Il voulait demander des impôts : les provinces se déclarèrent ruinées. Il ne put assurer la solde des Barbares auxiliaires : ceux-ci se mirent en pleine révolte. Une imprudence mit le comble à sa détresse : il voulut forcer la veuve de Valentinien à devenir son épouse.

— « Je n'ai point achevé de pleurer l'empereur, » lui répondit cette fière princesse, « mais quand je n'aurai plus de larmes, je songerai à le venger. »

— « Il m'avait ravi ma femme, je m'empare de la sienne : c'est la loi du talion ! » s'écria Maxime. « Quant à sa mort, je n'en suis pas l'auteur; le Ciel a tout fait. Je sais que les meurtriers ne manquent point dans les détours des palais ; mais je serai sur mes gardes. »

Et la violence enchaîna le deuil de la veuve de Valentinien sur la couche impériale de ce maître d'un jour.

La vengeance ne se fit pas attendre ; elle porta son coup plus haut que la tête de Maxime. La victime de ses noces funestes fit payer à Rome l'outrage du Romain. Un affidé avait porté

ses plaintes à Genséric : « L'Italie est sans défense, Aëtius est mort; vous n'avez qu'à paraître : accourez, et pour prix de cet avis, la veuve de Valentinien ne vous demande que de briser ses liens! »

Les Vandales étaient devenus des pirates aussi habiles qu'audacieux; possesseurs d'une flotte immense, ils tenaient l'empire de la Méditerranée; la Sicile et la Grèce étaient tour à tour le théâtre de leurs déprédations incessantes. Genséric n'avait épargné l'Italie que pour ne point se heurter au choc d'Aëtius. A chacun son génie; pendant qu'Aëtius faisait la chasse aux Huns, Genséric roulait sa vieillesse sur le sein des tempêtes.

XI

On apprend tout à coup que les vaisseaux vandales cinglent vers Ostie, le port de Rome. Ils courent à l'horizon italique : les voilà!... Rome tremble; depuis si longtemps elle ne connaît plus que la peur! Maxime va-t-il tirer le glaive pour mourir debout, comme un empereur doit mourir?

N'espérez pas de lui cet effort. Il va signer une proclamation, c'est tout ce qu'il peut opposer au péril; mais quelle lâcheté, grand Dieu! — Romains, ramassez à la hâte tout ce que vous avez de précieux : abandonnez ces murs désertés par la gloire de vos ancêtres! Suivez la pourpre augustale sur le chemin de la fuite : si cette honte suprême manquait aux Césars, qu'elle soit complète!...

Il part, le misérable Maxime! pour escorte, il a les débris du mobilier des empereurs, portés à dos d'esclaves, afin que rien ne lui manque dans les campements de sa déroute. Mais à l'aspect de tant d'ignominie, un éclair de généreuse indignation passe encore sur le front de ces Romains avilis. Des cris s'élèvent contre ce souverain fuyard qui ne songe qu'à son salut dans ce désastre commun. Des pierres pleuvent autour de lui;

il veut fuir, un soldat nommé Ursus l'arrête en lui tendant la pointe de son épée : Maxime tombe, et son cadavre a pour linceul les flots du Tibre.

Trois jours après, Genséric était devant Rome.

Grand saint Léon, qui avez fait reculer Attila, césar sacré de Rome chrétienne, levez-vous encore une fois à l'appel de ce peuple en détresse; reprenez à la main cette croix tutélaire plus forte que les batailles de lances, et courez imposer la nouvelle trêve de Dieu à ce tyran de la mer!

— « J'irai, » dit le saint pape, « mais j'emporte peu d'espoir, et je reviendrai pleurer sur vous, car vous n'avez point fait pénitence depuis qu'Attila s'est retiré. Débauches, voluptés, luxure de tout genre, usure et avarice insatiables, dureté cruelle envers les faibles et les pauvres, voilà tout ce que vous offrez à Dieu en levant vers lui vos mains souillées. Comme les épines s'entrelacent, ainsi vous vous unissez dans l'ivresse des festins; mais la colère de Dieu vous dévorera comme un chaume aride. Malheur à vous qui traînez après vous l'iniquité comme une longue chaîne, et vos vices comme les traits d'un char : la race des méchants ne durera pas toujours. Sondez vos cœurs, examinez vos œuvres, peuple sans pudeur; avant que la menace de l'Éternel vienne plus vite que la paille poussée par un tourbillon, cherchez sa miséricorde en vous courbant sous sa justice. Le Seigneur ne me donnera plus de paroles puissantes pour conjurer la furie des races étrangères, mais j'irai verser mes larmes devant Genséric, afin que s'il détruit le bercail, il épargne au moins la vie du troupeau, et que vous ayez jour pour vous repentir!... »

XII

Ainsi parlait le saint pape, en descendant de Rome au milieu de la foule consternée. Ses prêtres le suivaient en habits de deuil, car l'inspiration divine avait révélé au chef de l'Église

que l'ennemi ne se retirerait point sans avoir frappé la cité d'un châtiment terrible.

Et ce cortége sacré murmurait, au nom de Rome, en s'acheminant le front penché, ces paroles de David pénitent :

« Sauvez-moi, Seigneur ! un océan d'amertume est débordé sur mon âme.

« Je suis plongé dans la vase de l'abîme, et elle fuit sous mes pieds; je descends sous les ruines de ma vie, et elles s'écroulent pour m'engloutir.

« Seigneur, plein de tendresse et de clémence, vous êtes lent à punir, et prodigue de miséricordes.

« Vous n'êtes pas irrité pour toujours, et vos menaces ne sont point inflexibles.

« J'ai péché contre vous, j'ai fait le mal en votre présence : vos paroles sont justifiées, et le jour de vos jugements est venu.

« Vous avez dit, Seigneur : « La verge à la main, je visiterai son iniquité, je frapperai son péché; mais je ne retirerai jamais de lui ma miséricorde. »

« Vous connaissez mon argile; rappelez-vous que je ne suis que poussière.

« Ne me cachez pas votre face au jour de mes angoisses; inclinez vers moi votre oreille au jour de ma prière; éloignez de moi mon péché autant que le couchant est éloigné de l'aurore.

« Mes iniquités m'ont investi, elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et mon cœur est tombé en défaillance. Votre justice s'est élevée contre moi comme une montagne, pour m'écraser de son poids; et vos arrêts ont creusé un gouffre où je vais disparaître.

« Mais, Seigneur, je vous ai confessé ma vie, et vous avez mes larmes sous vos yeux; vous savez mes opprobres, ma honte et mes ignominies : prenez-moi en pitié, manifestez pour moi le signe de votre clémence.

« Faites-moi grâce, parce que mon âme espère en vous; faites éclater votre gloire, non pas pour nous, Seigneur, mais

Le Pape Saint Léon

devant l'invasion des Vandales

pour votre nom, de peur que les nations ne disent un jour : Où donc est leur Dieu?...

« La vie de l'homme est comme l'herbe; elle s'élève comme la fleur des champs : un souffle passe, la fleur tombe, et le lieu qui la portait ne la reconnaît plus.

« Mais votre miséricorde, ô notre Dieu, repose éternellement sur ceux qui vous craignent! Vous rachetez toute vie de la mort; vous brisez les fers du captif, comme le vent du midi rompt les glaces des torrents.. Seigneur, que votre pardon soit sur nous, comme notre espoir est en vous! »

XIII

Le peuple, monté sur les remparts, suivait du regard, avec anxiété, la marche lente du pontife vers le camp des Vandales, et à mesure que s'éloignait l'écho du cantique d'affliction, tous les cœurs se repliaient en eux-mêmes pour interroger l'avenir. Au lieu de s'unir aux prières de son pasteur, au lieu de voir dans l'irruption de Genséric un nouvel avertissement des châtiments célestes, Rome calculait les chances humaines de sa destinée. Ce que n'avait point osé Attila, Genséric l'oserait-il? La Fortune romaine, qui avait tant de fois sauvé la cité, disaient les païens, ne ferait-elle pas éclater encore une fois sa puissance?... L'éloquence du pontife, disaient les chrétiens, avait arrêté, au nom d'un Dieu invisible, le farouche athéisme des Huns; à combien plus forte raison ne devait-elle point dominer cette race vandale dont les grands évêques d'Afrique avaient commencé la conquête?

Cet espoir fut de courte durée. Genséric, lui aussi, prétendait au rôle terrible de marteau de l'univers. « Je ne fais point la guerre au Dieu des chrétiens, » dit-il à saint Léon, « mais aux viles créatures qui le déshonorent. Quand Rome ne tremble pas, elle tue. Valentinien était un pauvre prince dont je ne me soucie point; je l'eusse balayé tôt ou tard; mais Rome l'a

égorgé, et sa veuve me confie sa vengeance. Je suis venu pour châtier le meurtre.....

— « Mais, » répondit le pape, « celui qu'on accuse d'avoir acheté ce meurtre, commis par deux soldats, n'y a point survécu. L'épouse de Valentinien est veuve pour la seconde fois; Maxime, à ton approche, voulait fuir au lieu de te combattre: un troisième soldat l'a immolé. Est-il juste d'imputer aux malheureux habitants de toute une ville le crime d'un seul ou d'un petit nombre?

— « Il est juste, » reprit Genséric, « d'imposer un joug de fer aux races qui ne veulent supporter aucun maître. Retourne dire aux Romains que, si une seule flèche est lancée contre moi, je mettrai leur ville en poussière! S'ils se rendent à discrétion, j'épargnerai les églises, et je ferai grâce de la vie aux habitants désarmés; mais il faut que Rome paie sa rançon. »

Saint Léon se retira, le cœur navré d'angoisse. L'aspect sinistre du Vandale et la renommée de ses cruautés présageaient les perfidies de sa pensée. Le chef de l'Église remonta lentement vers les portes de Rome, et il psalmodiait avec ses prêtres ce passage des lamentations de Job, qui renfermait toutes les douleurs de son âme:

XIV

« L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est rassasié de misère.

« Comme la fleur, il s'élève, et il est foulé aux pieds; et il fuit comme l'ombre, et ne s'arrête jamais.

« Est-il digne de votre puissance, ô mon Dieu, d'ouvrir les yeux sur ce je ne sais quoi, et de l'appeler en jugement devant votre face?

« Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'une source impure? N'est-ce pas vous seul!

« Les jours de l'homme sont courts; vous avez compté le nombre de ses mois, vous avez marqué le temps qu'ils ne pourront point dépasser.

« Retirez de lui votre colère, ô mon Dieu, afin qu'il se repose jusqu'à ce que vienne sa dernière heure, comme le jour désiré pour le mercenaire.

« L'arbre qu'on a coupé n'est pas sans espérance; il peut reverdir, il porte de nouveaux rejetons.

« Quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait mort dans la poussière,

« Il germerait à l'approche de l'eau, et ses feuilles renaîtraient comme au jour où il fut planté.

« Mais quand l'homme est mort et dépouillé de ses jours, et consumé comme la paille sèche, où est-il ?

« L'eau s'écoule d'un lac, les fleuves tarissent;

« Ainsi l'homme, lorsqu'il a passé, ne revient plus; tant que les cieux seront, il ne s'éveillera pas, il ne se lèvera pas de son sommeil.

« Qui me donnera que vous me protégiez dans le tombeau, et que vous me cachiez jusqu'à ce que votre colère passe, que vous me marquiez le temps où vous vous souviendrez de moi !

« Appelez-moi, Seigneur, et je vous répondrai; tendez votre droite à l'ouvrage de vos mains.

« Vous avez compté mes pas, mais pardonnez à mes péchés;

« Vous les avez assemblés comme un faisceau; vous accumulez toutes mes iniquités.

« La montagne s'écroule et disparaît; le roc est arraché du lieu où il s'est formé;

« La mer creuse la pierre, et consume peu à peu ses rivages : c'est ainsi que vous détruisez l'homme.

« Vous l'avez affermi pour un peu de temps, afin qu'il disparût pour jamais; vous changez sa face, et vous la jetez loin de vous.

« Que ses enfants soient dans la gloire, ou qu'ils soient dans l'ignominie, il ne le saura pas;

« Mais tandis qu'il vivra, sa chair souffrira, et son âme pleurera sur elle-même.

« Où sont mes espérances? Qui peut les voir maintenant?

« Elles descendront avec moi dans le tombeau ; nous dormirons ensemble dans la poussière. »

XIV

Ces dernières paroles tombaient de la bouche du pontife et de ses prêtres, au milieu de leurs larmes, quand ils arrivèrent devant le peuple, et ce peuple n'osa les interroger.

Et quand saint Léon fut arrivé au pied du Capitole, il éleva sa voix au-dessus des flots de la multitude, et il s'écria : « Peuple de Rome, humilions-nous et prions sous la main de Dieu ! Le roi de l'épouvante va entrer dans vos murs, à cause des péchés de cette ville. Mais le bras du Sauveur n'est pas raccourci; sa droite peut encore s'étendre entre vous et le châtiment. Venez au pied des autels embrasser l'unique barrière qui arrêtera l'exécuteur des arrêts du Ciel. Dieu a juré par lui-même qu'il ne veut point la mort du pécheur; allez à lui avec un cœur contrit, et il vous relèvera. La prière de l'homme qui s'humilie monte devant le trône de l'Éternel, et elle redescend chargée de ses miséricordes. »

Rome ne s'humilia point devant Dieu; l'orgueil des anciens jours lui tenait au cœur, comme le lierre tient encore au tronc du chêne décrépit.

« N'avez-vous rien obtenu de Genséric, vous qui aviez pu éloigner Attila? » demandèrent les sénateurs.

— « Je n'ai rien pu sur Attila, » répondit saint Léon; « c'est Dieu qui vous a préservés de sa main, pour vous donner le temps de faire un retour sur vous-mêmes. Aujourd'hui, Dieu ne vous frappera peut-être que de la moitié de ses colères, afin que ce soit pour vous un avertissement. Genséric m'a promis

de ne point verser de sang; mais il vous chargera d'un joug de fer, et vous saurez ce que pèsent les chaînes de l'étranger. »

— « Si nos vies sont épargnées, » dit alors ce peuple endurci, « Genséric nous frappera d'un tribut, et ce n'est pas la première fois que nous achetons la paix des Barbares. Que chacun de nous se hâte de cacher ce qu'il a de plus précieux, afin que le Vandale, nous voyant pauvres, abaisse ses exigences. »

Et chacun courut vers sa maison, pour y abriter ce qu'il espérait dérober à l'avarice des envahisseurs.

Mais Genséric n'attendit pas que l'on vînt lui livrer les portes de la ville. Il y entra de toutes parts et en ferma toutes les issues, afin que rien ne lui pût échapper des riches dépouilles qu'il convoitait.

XV

Pendant quatorze jours et autant de nuits, les Vandales fouillèrent toutes les maisons de fond en comble. Leur butin fut immense. Depuis le saccagement d'Alaric, arrivé quarante-cinq ans auparavant, Rome s'était remplie de richesses nouvelles. D'ailleurs, il faut se rappeler que les Goths n'avaient osé toucher aux vases sacrés : Genséric ne respecta rien. Tous les trésors du palais des empereurs, les meubles précieux, la vaisselle d'or et d'argent, les pierreries, les ornements impériaux furent enlevés. On remplit un vaisseau de statues de tous métaux, et le vaisseau était si surchargé qu'il fut englouti dans une tempête avant d'arriver à Carthage. Les Vandales emportèrent la couverture du temple de Jupiter-Capitolin; elle était d'un cuivre très-fin, doré à une grande épaisseur. Les vases d'or et les autres dépouilles du temple de Jérusalem, qui avaient autrefois orné le triomphe de Vespasien et de Titus, furent transportés en Afrique. Quel mélange de ruines et de souvenirs! La flotte de Genséric reversait dans Carthage les richesses de

Rome, comme la flotte de Scipion avait jadis versé dans Rome les richesses de Carthage.

Mais le désastre ne s'arrêta point là. Quand il ne trouva plus rien à piller, Genséric rassembla tout le peuple de Rome dans le Champ de Mars; noblesse et plèbe, hommes libres et esclaves, tout se trouva confondu dans cet immense pêle-mêle.

« J'ai promis, » leur disait-il, « de vous laisser les yeux pour pleurer, si vous remettiez fidèlement dans mes mains jusqu'à la dernière obole que vous possédez. Or, l'inspection du butin ne m'a point assouvi; j'en augure qu'il faudrait labourer votre ville comme un champ, pour y retrouver la part que vous me dérobez. Pour que la balance des dépouilles soit pleine, je ferai donc deux parts des habitants. Les grands et les riches d'entre vous seront menés en Afrique, pour cultiver ma terre, jusqu'à ce qu'ils me paient en or le poids des fers dont ils seront chargés. »

Cette calamité, plus terrible que la mort, fut accomplie.

Quoique la veuve de Valentinien eût appelé Genséric, elle n'évita pas la captivité; elle fut conduite à Carthage avec ses deux filles, et avec Gaudence, fils d'Aëtius. L'une d'elles fut mariée à Hunéric, fils aîné du roi des Vandales. Mais les prisonniers ordinaires se virent traités avec toutes les rigueurs de la plus extrême servitude; ils ne trouvèrent d'adoucissement à leurs maux que dans la charité de l'évêque de Carthage. Deogratias (c'était le nom de ce généreux pasteur d'hommes) vendit les vases d'or et d'argent de son église, racheta le plus grand nombre qu'il put de ces infortunés, les rassembla dans deux basiliques, où il leur distribuait tous les jours les aliments nécessaires. La plupart étaient malades; il les visitait chaque jour, les servant lui-même, et, sans égard à sa vieillesse, il passait la nuit dans ses pieux et charitables offices. Il fut victime de son zèle et mourut à la peine.

XVI

Après la mort de ce héros du Christianisme, Genséric défendit d'ordonner des évêques, renouvela la persécution contre les catholiques avec une cruauté sans exemple, et l'étendit dans toutes les contrées d'Afrique où il portait le ravage. Depuis la prise de Rome, s'étant rendu maître de toute l'Afrique septentrionale, il ne cessa d'infester tous les ans la Sicile et l'Italie, sous prétexte qu'on ne lui livrait pas les biens de Valentinien et d'Aëtius, dont il avait les enfants entre ses mains. Ses flottes ravageaient les côtes de la Sardaigne, du Péloponnèse, de l'Épire, de la Dalmatie; elles pénétraient jusqu'au fond du golfe Adriatique. Souvent, s'embarquant lui-même avec les Vandales et les Maures, il portait la désolation sur tous les rivages, brûlant les villes du continent et des îles, et traînant leurs habitants en esclavage. Un jour qu'il sortait du port de Carthage, son pilote lui ayant demandé de quel côté il devait conduire la flotte : « Vers les peuples que le ciel veut punir! » répondit le farouche Vandale.

La nouvelle du pillage de Rome et de la captivité de la famille impériale affligea le brave Marcien. Il se regardait comme souverain naturel des deux empires depuis la mort de Valentinien, et il n'avait pas reconnu l'élection de Maxime. Comme Genséric avait paru le ménager jusqu'alors, il se flatta que ce prince barbare aurait égard à ses demandes. Il lui envoya donc une ambassade pour le prier de suspendre ses ravages et de lui restituer, comme gage de mutuelle amitié, les princesses captives.

Genséric s'y refusa en des termes pleins de hauteur. Maxime, se persuadant qu'un député arien réussirait mieux auprès de Genséric, lui envoya l'évêque Bléda, qui professait cette hérésie. Bléda ne fut pas écouté plus favorablement. En vain ce prélat prit la hardiesse de représenter au roi des Vandales que sa prospérité présente ne devait pas lui enfler le cœur jusqu'au

point de mépriser le ressentiment d'un prince guerrier, qui pouvait rendre à l'Afrique tous les maux que l'Afrique portait en Italie : Genséric crut faire assez que de pardonner cette bravade.

Ceux qui prétendent que Marcien s'était engagé par serment à ne jamais employer les armes de l'Empire contre les Vandales, supposent en conséquence qu'il dévora cet affront. Mais d'autres historiens, qui regardent comme une fable cet engagement de Marcien, disent qu'il se disposait à passer en Afrique lorsqu'il mourut. Procope le blâme d'avoir tenu sa parole ; il ne serait blâmable que de l'avoir donnée.

XVII

L'empire d'Occident avait vu, dans l'espace de quatre mois, couler le sang de deux empereurs. Mais, quelque sanglant que soit un trône, il a toujours des attraits pour l'ambition. Après la mort de Maxime, Avitus osa souhaiter la dignité souveraine, et l'obtint pour son malheur.

Avitus était un sénateur romain, issu d'une famille gauloise de l'Auvergne, plus illustrée par les charges qu'avaient exercé ses membres que par les richesses qu'ils s'étaient conquises. Il comptait entre ses ancêtres des préfets et des patrices. Il avait été élevé avec soin dans l'étude des lettres et dans tous les exercices qui développent les facultés physiques. Il avait servi avec distinction et fidélité dans toutes les guerres, sous le commandement d'Aëtius. Préfet des Gaules, il s'y était fait admirer par la douceur et l'équité de son gouvernement. Après la défaite d'Attila, il avait quitté ses fonctions pour achever ses jours au sein de son pays natal, quand Maxime, qui connaissait son mérite, l'arracha de sa retraite pour lui confier le commandement des troupes. A peine entré en charge, il apprit le sort fatal du maître auquel il devait succéder. Les Visigoths le proclamèrent empereur à Arles, et lui prêtèrent une armée pour assurer son avénement.

Il n'était pas besoin de force pour donner un chef à l'Empire agonisant. L'Italie, exposée aux ravages des Barbares, ne cherchait qu'un défenseur; elle s'empressa de se ranger autour de celui que les Gaules lui envoyaient. Avitus vint à Rome, où le sénat et le peuple le reçurent comme un libérateur, avec son gendre Sidoine Apollinaire, l'un des plus illustres personnages de son siècle.

Sidoine Apollinaire avait d'abord porté les armes; il les quitta bientôt pour se livrer entièrement aux lettres, et mit toute son ambition à se distinguer par les talents de l'esprit. Ses poésies, que nous n'admirons plus, lui firent une brillante réputation dans un siècle où le goût et la langue même avaient dégénéré. Ses vertus ne l'honoraient pas moins que sa haute intelligence. Il était si vivement touché de la misère d'autrui que souvent, à l'insu de sa femme Papianilla, il emportait quelqu'un des vases d'argent de sa table, et les donnait aux pauvres; en sorte que Papianilla, moins détachée de l'amour du luxe, était obligée de les racheter.

Le premier soin d'Avitus, en parvenant à l'empire, fut d'envoyer des députés à Marcien pour établir, entre l'Occident et l'Orient, les liens d'un concours mutuel à la sûreté commune. Marcien, dont l'âme se remplissait de tristes pressentiments, et qui sentait la vie lui échapper, sacrifia ses prétentions à la souveraineté des deux empires, fardeau dont la moitié lui pesait. Il accepta l'alliance du collègue que lui assignait le choix des Occidentaux ; mais il ne pouvait guère l'aider que de ses vœux stériles, tant l'horizon politique s'assombrissait de tous côtés.

XVIII

On vit enfin, cette même année (456), se lever la dernière nation barbare que Dieu appelait au dernier assaut de l'empire d'Occident. Quatre cents Hérules, abordés dans sept longues barques sur les côtes de l'Espagne, y firent le premier

essai de leurs ravages. Les habitants du pays les forcèrent de regagner la mer, mais ils n'avaient pu leur cacher la richesse du nouveau monde que ces nouveaux sauvages venaient d'entrevoir.

Autrefois sortis des solitudes scandinaves avec les Goths, dont ils étaient une fraction, les Hérules s'étaient séparés de leur souche au commencement des grandes invasions; réunis aux Rugiens et aux Vandales, ils étaient venus s'arrêter à l'embouchure de la Vistule. Dans la suite, toujours confédérés avec les mêmes nations, ils avaient conquis les forêts de la Bohême. Lorsque l'immense débordement de la race hunnique changea la face du Nord, ils remontèrent vers les froides latitudes du pôle. Plus tard encore, ils avaient suivi les Saxons du côté de la Frise, et pris position sur la côte où viennent se jeter l'Elbe, le Weser et l'Ems. L'habitude de la vie maritime les avait enfin transformés en pirates, et c'est de là qu'ils étaient venus tenter une descente en Espagne, sur les grèves de la Biscaye.

Ces derniers venus du camp de la destruction passaient pour aussi féroces que les Huns. A l'usage des sacrifices humains qu'ils offraient à leurs idoles sinistres, ils joignaient celui de tuer les infirmes et les vieillards. Ces exécutions se faisaient avec solennité, en présence de chaque tribu. On dressait, au milieu du camp ou du village, un bûcher au haut duquel on portait le malheureux qu'une cruelle superstition voulait délivrer de la vie. Quand la victime était garrottée sur ce lit funèbre, le plus proche parent y montait, armé d'un poignard, et frappait le coup fatal qui, dans la croyance des Hérules, devenait un acte de piété domestique envers le membre de la famille qu'une maladie incurable ou la caducité empêchait de continuer la vie nomade et de participer aux expéditions aventureuses de ses compagnons. On brûlait ensuite le cadavre, et ses cendres étaient confiées à la terre. Si le mourant était marié, il fallait que sa femme se pendît auprès du bûcher. Quand le courage lui manquait pour accomplir cette immolation volontaire, le déshonneur devenait le prix de sa faiblesse, et, dé-

pouillée de tout, on la chassait de la famille et de la tribu comme un être impur.

Chasseurs et pillards, les Hérules ne pouvaient vivre en paix avec aucun voisin. Toujours en guerre, ils faisaient des esclaves pour les vendre ou pour en tirer rançon. Ils avaient le teint verdâtre comme les flots de l'Océan; ils allaient nus au combat, soit par affectation de bravoure, soit afin d'être plus légers pour l'attaque ou la fuite. Avides de toute espèce de gains, ils vendaient leur sang aux autres Barbares et s'en faisaient rechercher pour leur valeur et leur adresse. Attila, les rencontrant dans ses courses, les avait pris pour traqueurs de sa proie impériale; quand il mourut, les Hérules se comptèrent et se sentirent assez forts pour porter l'héritage de ses desseins.

XIX

Pendant qu'ils se préparaient à entrer en ligne de bataille, l'empereur Avitus songeait à venger Rome des maux que lui avait faits Genséric. Il lui réclama hautement les Romains captifs. Le Vandale répondit par un nouveau cri de guerre : soixante gros navires se détachèrent de la côte africaine, pour venir enlever cet empereur que le vieux pirate ne connaissait pas; mais la flotte des Visigoths, qui croisait vers la Corse, noya cet armement.

Cette flotte avait pour chef un petit-fils de ce roi Vallia que la timide alliance d'Honorius avait doté du plus beau sol des Gaules. Il se nommait Ricimer. Sa victoire sur Genséric, le plus redouté des Barbares, lui donnait l'empire, s'il eût voulu le saisir; mais la pourpre romaine était devenue si peu de chose, qu'une ambition même vulgaire s'en fût peu souciée.

Ricimer, doué d'un bizarre génie, aima mieux faire un empereur de son lieutenant, que de se charger de régner. Il débarqua en Italie, et accusant Avitus d'avoir trahi Rome en provoquant les Vandales à une lutte qu'il ne pouvait soutenir,

il le fit déposer par quelques sénateurs qui s'étaient soustraits aux chaînes de Genséric.

Avitus, étourdi de ce coup d'État, voulut défendre sa couronne d'un jour. Il accourait avec quelques troupes amenées de Toulouse; pauvre empereur, qui n'avait pas même un soldat! Mais Visigoths contre Visigoths pouvaient-ils soutenir une cause mercenaire? Le petit-fils de Vallia n'eut qu'à paraître pour entraîner la désertion de ses compatriotes : Avitus lui fut livré, presque sans coup férir.

Ricimer dédaigna de le tuer; il en fit un évêque, et lui donna Plaisance pour siége ou pour prison : « Tu me dois des actions de grâces, » lui dit-il, « car en échange de ton empire précaire je te donne une couronne éternelle. » Avitus accepta la tonsure épiscopale; il fut le premier des empereurs et des rois chrétiens dont l'Église abrita la déchéance. Ricimer passa la pourpre à un soldat nommé Majorien, sous le nom duquel il croyait régner.

Mais Majorien était un de ces hommes que la fortune fait sortir un moment de la foule, aux époques de dissolution sociale, pour que le type des grandes vertus politiques ne s'efface pas entièrement de la terre. Il avait appris la guerre dans les beaux jours d'Aëtius. Né avec un esprit supérieur, actif, infatigable, intrépide, il avait trouvé l'envie sur son chemin pour lui fermer la carrière des emplois éminents. Disgracié sous Valentinien par des intrigues obscures, il s'était retiré dans les Gaules, sans se plaindre des injustices du sort, et, soit par dégoût des affaires humaines, soit par prudence, il ne paraissait ni regretter son avenir éclipsé, ni prendre une part, même indirecte, aux mécontentements soulevés par la dégradation du pouvoir. Ricimer l'avait connu à la cour de Théodoric, sans soupçonner ce qu'il y avait de viril et d'antique sous ce caractère habilement effacé. Majorien se laissa faire empereur avec tous les dehors d'une feinte indifférence; mais, dès que Ricimer l'eut installé à Rome, il se dévoila d'un seul mot : « Rome, » s'écria-t-il, « ne périra pas dans mes mains! »

XX

Ricimer, étonné de trouver un maître dans l'homme dont il n'avait fait qu'un prête-nom, s'en délivra par le poison, et lui donna pour successeur le sicaire qui avait servi sa vengeance : ce misérable se nommait Libius Sévère, et l'histoire ne voit en l'élévation de cet homme qu'une tache de plus sur la pourpre.

Tandis que Rome était réduite à recevoir pour dominateur le valet de meurtre d'un Visigoth, l'Orient perdait Marcien, le 26 janvier 457. L'époux de Pulchérie, dont l'Église grecque vénère encore la mémoire, fut du petit nombre de ces hommes qui, nés dans l'obscurité, parvinrent au faîte des grandeurs sans les avoir désirées, et justifièrent le choix de la Providence.

Il avait fermé son empire aux Barbares, et inauguré le règne de la paix; mais cette paix devait mourir avec lui. Un tribun de légion, né en Thrace, fut élevé sur le pavois par l'armée d'Orient. Constantinople avait besoin d'un empereur militaire pour étayer ses destins : Léon de Thrace resta au-dessous de ce rôle. On ne vit en lui qu'un monstre d'avarice et de cruauté. Il envahissait les biens de ses sujets, subornant contre eux des délateurs à gages, ou supposant lui-même de faux crimes, lorsqu'il ne trouvait pas de délateurs. Il entassait l'or avec une cupidité si effrénée, que, par suite de ses déprédations, les provinces, dépouillées du bien-être qu'elles avaient acquis sous Marcien, se trouvèrent tout à coup hors d'état de payer les impôts. Inexorable dans ses colères, il mérita le surnom populaire de *boucher*, et ne recula que devant la gloire.

Un tel prince eût achevé, en peu de jours, de creuser l'abîme qui attirait la société romaine, si par une singulière providence, le Dieu qui mesure la durée des empires n'avait im-

posé à Léon le respect de l'Église. Puisque la religion devait recueillir les naufragés de l'ancien monde, il fallait qu'elle restât toute-puissante au milieu des tempêtes.

Constantin avait défendu de faire, le dimanche, aucun acte judiciaire, et de tous les travaux il n'avait permis que ceux de l'agriculture; les deux Théodoses avaient interdit, pour le même jour, toute espèce de spectacles : Léon confirma et étendit ces lois. Le dimanche fut entièrement consacré aux œuvres de piété; il ne fut plus permis d'exiger en ce jour le paiement des impôts et des dettes privées, de faire aucune procédure ni aucun acte de commerce. Léon décréta en outre que les lieux de divertissement public seraient fermés, et que, même, si la fête anniversaire de la naissance des princes ou de leur avénement à l'empire tombait un dimanche, elle serait différée. Toute contravention à cette loi devait être punie de la destitution pour le magistrat qui l'aurait tolérée, et de la confiscation des biens pour le particulier.

Léon confirma les priviléges accordés par les empereurs précédents, aux églises, aux hospices et aux monastères, et, par une loi qui mérite d'être rapportée, il enchaîna les abus qui se glissaient dans l'élection des évêques. « Lorsqu'il s'agit, » dit-il, « de nommer un évêque, soit pour la ville impériale, soit pour toute autre église du monde chrétien, c'est Dieu seul qu'il faut consulter. L'élection doit se faire selon la conscience, avec des intentions pures et la persuasion sincère que le pasteur qu'on choisit est digne d'une place si vénérable. Que personne ne prétende donc acheter l'épiscopat : le prix du sacerdoce, c'est le mérite et non la richesse. Où la corruption ne s'étendra-t-elle pas, si elle pénètre jusqu'à la maison de Dieu? Que l'avarice, cette peste des mœurs, cesse donc d'approcher des autels; qu'on la repousse loin du sanctuaire. Que pour l'honneur de notre siècle, on ne choisisse que des évêques chastes, humbles, irréprochables, afin que la bonne odeur de leur vertu purifie tous les lieux où ils portent leurs pas. Loin de courir au-devant de l'épiscopat, il faut que celui qu'on destine

à cette place se fasse longtemps chercher ; il faut qu'on soit obligé de le contraindre, qu'il se refuse aux prières, qu'il se dérobe aux sollicitations, qu'il ne se rende qu'à la nécessité d'accepter ce fardeau : il est indigne de cette place, s'il n'y a été porté malgré lui. Si quelqu'un est convaincu d'y être entré par argent, si l'on découvre qu'un électeur en ait reçu, soit pour donner son suffrage, soit pour procéder à l'ordination du séducteur, le corrupteur et celui qui s'est laissé corrompre étant également coupables de lèse-majesté divine, seront soumis aux mêmes peines. Tout accusateur sera reçu à porter témoignage contre eux ; on procédera contre eux avec la rigueur qui frappe les criminels de lèse-majesté impériale. L'évêque sera dégradé du sacerdoce et noté d'infamie à perpétuité. »

La nécessité d'une loi si sévère nous révèle à quel point l'état social du cinquième siècle chrétien était déjà gangrené ; sa promulgation par un prince dont le règne fut le fléau des peuples, prouve que la Providence gardait elle-même les promesses de perpétuité laissées par Jésus-Christ à l'Église militante.

XXI

N'attendez pas que je vous retrace dans leurs infimes détails toutes les misères dont se compose le dernier jour de la décadence romaine. Quand il n'y a plus de virilité, même dans le crime, l'histoire passe en courant devant les générations bâtardes qui se traînent au néant.

La dignité souveraine s'avilissait de plus en plus en Occident. Le Visigoth Ricimer s'était défait de Libius Sévère, comme il s'était défait de Majorien, par le poison. Sa tyrannie devenait insupportable, même aux Barbares alliés de l'Empire. L'Italie aux abois se tourna vers l'Orient, pour implorer l'appui de Léon de Thrace : triste ressource en ces temps de calamité. Léon désigna pour empereur le petit-fils de ce sage ministre,

Anthémius, que vous avez vu si fidèle aux gloires de la patrie, pendant les premières années du second Théodose.

Quoique Ricimer fût détesté, il était trop puissant en Italie pour qu'il fût possible d'y établir malgré lui un autre maître. Mais, par une bizarre disposition d'esprit, il se déclara fatigué de son rôle de démolisseur de princes, et posa pour unique condition à sa démission de tyran, son mariage avec la fille d'Anthémius, dont la réputation de beauté était européenne. Anthémius trouva qu'il n'achetait point la pourpre trop cher en jetant sa fille dans la couche d'un Barbare. Ce mariage fut célébré par des fêtes magnifiques; Rome dansa sur le volcan qui fermentait à ses pieds.

La bonne intelligence dura peu entre le beau-père et le gendre. Ricimer, dédaigneux de régner, ne pouvait cependant se plier à obéir, et Anthémius n'était d'humeur à supporter aucune domination. Ils se brouillèrent. Deux cours se formèrent, comme deux camps opposés, où les mécontents et les flatteurs se partagèrent les postes. Ricimer, laissant l'empereur à Rome, se retira à Milan, en s'y faisant escorter avec l'appareil d'un véritable souverain. Toute l'Italie appréhenda les conséquences de cette rupture.

En effet, des deux côtés, il fallut se préparer à la guerre. L'empereur, alarmé de l'attitude prise par son gendre, accusait Ricimer d'entretenir des intelligences secrètes avec les Barbares, et de les pousser à soutenir ses projets d'usurpation. Ricimer reprochait à Anthémius l'injustice de ses soupçons. « Si j'avais voulu la pourpre, » disait-il, « je n'avais qu'à étendre la main; si je la voulais aujourd'hui, je n'aurais qu'à faire un signe. J'ai épousé la fille d'Anthémius, mais en devenant son gendre, je ne suis pas devenu son sujet. Les Visigoths sont de race libre, quoiqu'on les appelle Barbares; et quand on veut les reléguer à la seconde place, ils prennent la première. »

XXII

C'était une déclaration de guerre civile, qui allait ouvrir la porte aux catastrophes suprêmes. La politique n'a point d'entrailles; il n'y avait que la charité de l'Église qui pût se jeter entre les combattants. L'Église députa Épiphanes, évêque de Pavie, auprès d'Anthémius, pour lui prêcher une réconciliation qu'elle espérait à peine.

Épiphanes jouissait d'une vénération générale. Ses vertus privées et publiques rehaussaient en sa personne l'autorité du sacerdoce. Il ignorait les détours de l'intrigue, et cependant l'austère loyauté de son caractère n'était pas dépourvue de cette éloquence adroite qui subjugue les esprits sans les heurter.

« Seigneur, » dit-il à Anthémius, « nous devons rendre grâce à la Providence divine de nous avoir accordé, après tant de pénibles épreuves, un prince qui sait que Dieu donne la bonté et qu'il aime ses dons. Le maître des souverains foule aux pieds l'orgueil des hommes; il opère par la concorde ce que la bravoure ne peut exécuter. Les monarques, qui sont ses images, doivent comme lui écouter les prières. La clémence est le lustre de la puissance; elle la fait briller d'un doux éclat qui la fait aimer. C'est cette vertu qu'implore aujourd'hui de vous toute l'Italie. Rendez votre affection à Ricimer, oubliez son offense, s'il vous a offensé par des paroles indiscrètes. Ce sera pour vous un triomphe glorieux d'avoir rétabli la paix sans verser de sang. Est-il une plus solide victoire que celle qu'on remporte sur soi-même? Pouvez-vous tirer d'un fier Barbare une vengeance plus complète, que de le faire rougir à force de bienfaits? L'événement des combats est incertain, et, supposez qu'il se décide en votre faveur, ce que les deux partis auront perdu, sera perdu pour vous-même. Considérez, seigneur, que c'est mettre de son côté la justice et la raison, que d'être le premier à offrir la paix. »

— « Oui, » répondit l'empereur, « j'aime la paix, et Dieu sait si j'étais homme à soulever les maux qui nous menacent! Mais en acceptant pour gendre l'homme qui se déclare aujourd'hui mon ennemi, devais-je m'attendre à une si noire ingratitude? Ignorez-vous que Ricimer s'entoure, à Milan, de tous les Romains qu'il peut séduire et détourner de leur fidélité? Ignorez-vous ce que tout le monde sait, qu'après avoir en neuf ans détruit trois empereurs, sa perfide ambition conspire encore ma perte? Lui pardonner ses complots, n'est-ce pas leur prêter une nouvelle force? Ce n'est pas que je le redoute pour moi-même : dût-il réussir dans les projets de sa jalouse ambition, il ne peut, après tout, m'ôter que la vie. Mais j'ai l'Empire à défendre contre le retour de sa tyrannie, et c'est mon devoir de craindre et de prévenir les malheurs publics. Je connais Ricimer, et c'est pour moi un grand avantage, car avoir démasqué un traître, c'est déjà l'avoir désarmé. Si, éclairé de la lumière et soutenu par la grâce divine, vous pouvez pénétrer ses desseins à venir et en arrêter l'exécution, si vous pouvez être la caution non de son repentir, mais de sa tranquillité, je suis prêt à accorder la paix, pourvu que cette paix garantisse la sûreté de l'État. Soyez juge entre lui et moi; s'il vous trompe comme il m'a trompé, je le frapperai avant qu'il soit debout. »

Ricimer comprit qu'il avait affaire avec forte partie, car l'Orient pouvait se lever au secours d'Anthémius. Il feignit, pour temporiser, de tendre une main loyale à son beau-père, et sans renoncer à ses rancunes, il les couvrit d'un voile épais.

L'Empire rentra pour un peu de temps dans une atonie qui ressemblait au repos, comme ce demi-sommeil qui abaisse parfois les paupières d'un agonisant, quelques minutes avant le dernier soupir.

XXIII

Quoique sous des règnes si faibles les concussions et même les trahisons demeurassent souvent impunies, quelquefois cependant la justice reprenait ses droits, et rien ne contribuait tant à faire succomber les coupables, que leur audace et l'assurance qu'ils croyaient avoir de l'impunité.

Un Persan, nommé Arvand, qui, par un concours de circonstances inconnues, s'était élevé jusqu'à des emplois importants, avait rempli deux fois la charge de préfet des Gaules. Dans sa première préfecture, il avait administré la province avec une équité dont les témoignages unanimes lui avaient mérité l'honneur de sa seconde nomination. Mais ceux qui l'avaient redemandé furent bien déçus dans leur attente. Arvand, enorgueilli de sa faveur, s'était tout à coup dévoilé. Non content de bouleverser son gouvernement par les plus criantes exactions, il avait contracté des dettes énormes pour suffire aux dépenses de son luxe oriental. Pour se mettre à l'abri de ses créanciers, il crut n'avoir d'autre ressource que de jeter la Gaule entière entre les mains des Barbares, dont il espérait de grandes récompenses. Il écrivit au roi des Visigoths pour l'exciter à prendre les armes, à tomber sur les Bretons de l'Armorique qu'il écraserait sans peine, et à partager sa conquête avec les Bourguignons.

Pendant qu'il tramait cette criminelle intrigue, il redoublait d'insolence dans les villes qui relevaient encore directement du pouvoir impérial, et accumulait de plus en plus, par ses pillages, les haines dont il était chargé. Sa lettre au roi des Visigoths, confiée à un infidèle messager, fut livrée aux Gaulois et devint contre lui l'instrument d'une vengeance toute-puissante. Une députation secrète se rendit à Rome, munie du témoignage irrécusable qui dénonçait le complot d'Arvand, et d'une requête contre ses actes qui avaient désolé le pays.

Arvand, qui ne se croyait pas en péril, attendait avec impatience la réponse des Visigoths, lorsqu'il fut enlevé tout à coup par des commissaires impériaux, chargé de fers et traîné sur un vaisseau qui le conduisit à Rome. On lui donna le Capitole pour prison pendant l'instruction de son procès. Les amis qu'il s'était fait par ses largesses parmi les courtisans, avaient obtenu qu'avant d'être déclaré coupable par la loi, il pût jouir, dans sa captivité, des adoucissements qu'on ne refuse guère aux accusés de haut rang : il tenait donc table ouverte au Capitole, s'y promenait revêtu d'un magnifique costume, et ne cessait de répéter à ses visiteurs que le prince lui devait une éclatante réparation de l'injurieux traitement qui frappait ses services.

XXIV

Le sénat s'assembla enfin pour juger cette cause. Arvand y parut le front haut, et couvert des insignes de sa magistrature qu'éclipsait la richesse des pierreries dont ils étaient couverts. Ses accusateurs, au contraire, se présentèrent en habits de deuil, comme pour traduire à tous les regards la misère de leurs concitoyens.

Comme les préfets provinciaux avaient le droit de séance dans le sénat, Arvand, feignant d'oublier qu'il était accusé, alla s'asseoir parmi ses juges.

Tant que les députés gaulois ne firent que se plaindre de ses exactions, il garda sa ferme contenance, persuadé sans doute que ce crime n'était plus crime depuis si longtemps que les gouverneurs de toutes les villes semblaient en faire la règle de leur conduite. Que de patriciens parmi ses juges devaient leur splendide opulence aux mêmes excès qui lui étaient reprochés ! Pouvait-il attendre sa condamnation de ces hommes-là mêmes qu'il avait le droit d'appeler ses complices, puisqu'il n'était que leur plagiaire ?

Les accusateurs donnèrent ensuite lecture de la lettre adressée au roi des Visigoths.

Le sénat s'attendait à voir Arvand s'inscrire en faux contre ce témoignage formidable; et pour le convaincre, on avait arrêté son secrétaire, qui l'avait écrite sous sa dictée. Mais cette précaution fut inutile.

Aux derniers mots de la lettre, Arvand se leva, et promenant sur tous les bancs du sénat des regards où flamboyait la plus incroyable audace, il se déclara l'auteur du complot, et parodiant avec un cynisme effrayant les paroles du Christ, il ajouta: « Ma propre signature m'accuse de trahison contre l'Empire? eh bien! soit: j'ai conspiré, pour livrer un lambeau de Rome aux Barbares! Mais vous, Romains, qui m'écoutez, et vous qui vous faites mes juges, que celui d'entre vous qui, par sa lâcheté, n'a pas ouvert ses portes aux nations que vous appelez barbares, que celui-là se lève et me jette la première pierre! »

Toute l'assemblée se récria. Si le sénat n'était point pur des malheurs de la patrie; si l'histoire se dressait pour lui imposer la moitié des lâchetés impériales, parce qu'il les avait partagées, il restait du moins à ce fantôme une ombre de pudeur; il cacha ses souillures derrière la majesté de la patrie mourante, et crut les effacer en condamnant la trahison.

Mais la témérité de ce Persan qui connaissait si bien les Romains de son siècle, avait semé une telle consternation parmi ces sénateurs conspués des Barbares, qu'ils n'osèrent lui signifier sa sentence face à face. Arvand fut reconduit en prison, jusqu'à ce que l'empereur eût décidé de son sort. Il était digne du dernier supplice, selon les lois romaines; mais l'empereur Anthémius lui fit grâce de la vie. « S'il fallait exterminer tous les coupables, » répondit-il au sénateur qui lui présentait l'arrêt à signer, « qui donc, parmi les égaux de cet homme, oserait se dire innocent? Et quel est le coupable qui, devant un juge chrétien, n'a pas droit au temps pour se repentir?... »

XXV

Le retentissement de ce procès avait appris aux Visigoths ce qu'ils pouvaient espérer de la faiblesse romaine. Le successeur d'Arvand dans les Gaules, encouragé par l'indulgence impériale, renouvela audacieusement les mêmes intrigues avec les Barbares. Pillard et concussionnaire comme Arvand, et n'entrevoyant au delà d'une dénonciation d'autre danger que l'exil, il ne mettait point de bornes à ses rapines et se préparait d'avance un asile auprès d'Euric, roi des Visigoths. Sa cupidité était si forcenée, que les laboureurs eux-mêmes abandonnaient la culture du sol. Il s'en suivit une disette. Les campagnes affamées se révoltèrent; il fallait un exemple de justice pour les apaiser : on leur jeta, cette fois, la tête du vampire qui buvait leurs sueurs; stérile sacrifice, dont le sang ne faisait pas croître un épi de blé.

Euric, roi des Visigoths, crut le moment favorable pour rallier à sa puissance toutes les populations soulevées par la famine entre la Loire, l'Océan, la Méditerranée et le Rhône. Il prit les armes, défit les garnisons romaines qui marchaient à sa rencontre, et proclama l'indépendance des Gaules dans le cercle qu'il s'était tracé.

Childéric, roi des Franks, s'étendait depuis le Nord jusqu'à la Loire; et s'alliant aux Saxons, conduits par Odoacre, fondait sur la Bretagne armoricaine, et donnait à ses alliés le pays de Nantes.

Les Bourguignons, machinalement attachés au service des Romains, défendaient les gorges de l'Auvergne contre les Visigoths. Maîtres du sol compris entre Langres et Dijon, jusqu'au delà de l'Isère, ils possédaient les importantes cités de Lyon et de Vienne.

A la faveur de ces mouvements qu'Anthémius voyait de loin avec le chagrin de l'impuissance, Ricimer sortit de Milan, et

courut à Rome pour saisir sa part du dépècement de l'Empire. Ses intrigues secrètes avaient profondément travaillé la ville impériale. Deux factions s'y trouvaient, prêtes à en venir aux mains, l'une pour sauvegarder l'empereur, l'autre pour livrer à l'usurpateur visigoth les portes de la ville.

Ricimer campa sur les bords du Tibre. Anthémius essaya de combattre, et fut massacré. Les Visigoths entrèrent dans Rome, le 11 juillet 472, et renouvelèrent les ravages d'Alaric et des Vandales. Jouant avec ces débris, Ricimer créa un cinquième empereur, qui n'eut pas le temps de glaner dans le sang les lambeaux de la pourpre. L'histoire le nomme Olybrius; d'où venait-il? du néant, où il allait disparaître. Ricimer l'y précéda de quelques jours : l'ivresse de la destruction le tua.

XXVI

L'Occident romain ne renfermait plus que l'Italie, la Dalmatie et un coin des Gaules. Les catastrophes des derniers empereurs depuis Majorien n'effrayèrent point Glycérius, un officier de la garde augustale. Il se fit empereur dans Ravenne, aux acclamations de quelques soldats : empereur de ruines!...

Léon le Thrace s'éteignait en Orient. Beau-père d'un Barbare, comme Anthémius, il laissait à son petit-fils un nom détesté.

Vérina, sa veuve, avait les passions de l'antique Phèdre. Secrètement unie à son gendre par un commerce incestueux, elle le fit associer à l'empire d'un enfant.

Zénon l'Isaurien, c'était le nom de famille et de patrie de ce Barbare, empoisonna Léon II. Esclave des vices les plus infâmes, il ne voyait dans la souveraineté que le pouvoir de s'assouvir impunément à la face de toute la terre. Lâche et fanfaron, il semblait toujours prêt à marcher en personne contre les Barbares, et lorsque ses troupes n'attendaient plus que sa présence, il les oubliait au sein d'une nouvelle orgie. Léon le

Thrace avait pillé ses peuples pour entasser des trésors ; Zénon pillait pour gorger les pourvoyeurs et les compagnons de ses débauches. Après avoir dissipé les richesses de son beau-père, il créa de nouveaux impôts pour continuer ses folies. La province d'Égypte payait, avant son règne, cinquante livres d'or pour sa part de contribution annuelle ; il éleva tout à coup ce chiffre à celui de cinq cents livres. Pour le peindre d'un seul mot, il unissait tous les vices d'une basse nature à ceux que la puissance fait éclore du misérable droit de tout oser.

Tandis que Constantinople descendait, sous le poids de ce vil tyran, un nouveau degré de plus profonde décadence, un nouvel empereur d'Occident, fabriqué par Léon le Thrace peu de temps avant sa mort, arrivait dans le port de Ravenne avec quelques troupes, pour succéder à Anthémius. Léon Ier n'avait reconnu, pour héritier du trône d'Occident, ni Olybrius, ni Glycérius. Il en avait donné l'investiture comme un fief à un de ses favoris, nommé Julius Népos ; c'était une main qu'il étendait sur Rome, comme sur un cadavre dont on convoite le linceul.

XXVII

Au moment où Népos entrait dans Ravenne par une porte, Glycérius s'enfuit par l'autre ; mais il fut pris comme l'avait été Avitus. Népos le fit tondre et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Salone était la patrie de Dioclétien ; ce grand empereur y avait pleuré pendant neuf ans son abdication ; l'augustule Glycérius dut s'estimer heureux d'y porter une couronne moins dangereuse que celle qu'il venait de laisser tomber.

Népos, installé sans obstacle sur le trône vermoulu d'un empire qui n'existait plus que de nom, se crut appelé à le restaurer. Il comptait sur l'appui de Léon le Thrace pour revendiquer, les armes à la main, les dépouilles politiques ravies par les Barbares. Mais la mort de son protecteur le laissa sans ressources, à la merci d'une guerre qu'il ne pouvait soutenir.

Euric le Visigoth lui imposa la paix en lui arrachant l'Auvergne.

Cette paix n'était qu'une trêve, au bout de laquelle s'ouvrait un gouffre. Oublié de l'Orient, dépourvu de forces militaires, de finances et d'amis, Népos jeta autour de lui des regards désespérés, pour y chercher un soutien. Il y trouva Oreste, ce Romain d'origine, que vous avez vu secrétaire d'Attila et député des Huns auprès du second Théodose. Après la mort d'Attila, Oreste, enrichi par les libéralités de ce terrible patron, avait acheté le droit de rentrer dans l'Empire avec sa part du butin ramassé dans les courses hunniques. On n'avait point recherché la source de son opulence, et il s'en était habilement servi près de Valentinien III, pour devenir un personnage important. Il habitait aux environs de Rome, lorsque Népos lui écrivit de Ravenne, pour lui décerner le titre de maître général des milices de l'Empire.

C'était un titre dérisoire, car il n'y avait d'armée nulle part; mais Népos comptait sur les anciennes relations d'Oreste avec les races barbares; il s'en faisait un intermédiaire pour négocier une alliance avec les hommes qui tour à tour attaquaient ou défendaient l'Empire, et qui devaient enfin le dévorer. Oreste prit au sérieux ce rôle que lui offrait la détresse de Népos; les aventuriers, les vagabonds, les gens réduits à la mendicité par les malheurs des invasions pullulaient en Italie; peu de jours lui suffirent pour recruter parmi eux une petite armée dont il était le maître absolu, puisqu'il la tenait à ses gages.

Qui paie commande, et qui commande peut régner. Pourquoi servir un empereur de hasard, pourpré par aventure, et mendiant des sujets, quand le premier venu, suivi de deux soldats, pouvait lui arracher sa casaque de pourpre? Voilà ce que se dit Oreste en passant la revue de ses flibustiers. « Compagnons! » leur cria-t-il, « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis! L'empire est le droit du fer. Népos est sans épée, derrière les murs de Ravenne, attendant que nous lui servions de piédestal, pour nous fouler aux pieds quand il

n'aura plus besoin de nous. C'est folie que de se faire le marchepied d'un homme qui n'apporte de l'Orient que l'envie de régner, et qui n'a pas un denier pour acheter votre sang! Allons balayer de Ravenne cet empereur de théâtre; puis, s'il vous faut un maître, vous saurez le choisir!... »

XXVIII

Les bandits de la campagne romaine acclament ce projet qui leur ouvre une capitale à fonder au milieu des brigandages dont l'Italie est couverte. Ravenne n'a pour défense qu'une population de citadins abattus par les convulsions du pouvoir. Oreste paraît sous ses murs, et y jette sa fière sommation. Comme Glycérius a fui devant Népos, celui-ci s'évade devant le scribe d'Attila. Le vaisseau qui l'avait apporté d'Orient le cache dans ses flancs, et va le jeter sur les grèves de Salone.

L'ex-empereur Glycérius accourt au-devant de ce fugitif. « Vanité des vanités! » s'écrie-t-il en l'embrassant; « tout n'est que vanité, excepté la contemplation des mystères de Dieu! Tu m'as détrôné, mais la Providence m'a fait évêque : béni soit Celui qui, pour me venger, permet que je t'offre ma maison! Empereurs d'un jour l'un et l'autre, nous sommes deux naufragés conduits au même port : viens goûter combien il est doux de s'asseoir sur les sentiers du Ciel, et de voir mourir à ses pieds le dernier éclair des tempêtes!... »

Oreste, entré dans Ravenne, s'y vit proclamer *Auguste.* Il refusa la pourpre au nom d'une superstition singulière, mais qui n'était pas sans grandeur.

Il avait un fils à peine adolescent, nommé Romulus. Il le présenta aux compagnons de sa fortune. « Souvenez-vous, » leur dit-il, « que le fondateur de Rome se nommait Romulus, et que la gloire douze fois séculaire de cette maîtresse du monde eut pour berceau un camp d'aventuriers. Rome expire comme un lion décrépit que des chasseurs sans courage assassinent

dans sa tanière. Mais je ne sais quelle voix mystérieuse m'avertit qu'elle renaîtra comme le phénix, ressuscitée par d'autres aventuriers, sous les auspices d'un second Romulus. La destinée qui gouverne toutes choses a voulu que ce nouveau fondateur naquît de mon sang, et que vous fussiez ses héroïques compagnons. Le Romulus que je vous présente n'est encore qu'un enfant; mais son enfance même est d'un heureux augure : cet âge est pur des vices, comme il est innocent des malheurs de ce siècle. Recevez-le donc comme un symbole sans tache du nouvel empire que vous allez régénérer. Cet empereur, créé par vous dans le berceau d'un glorieux avenir, croîtra en force au soleil vivifiant de votre courage, pour combler un jour l'abîme creusé sous les pieds de Rome par la lâcheté des derniers Césars. Il relèvera les antiques institutions qui ont fait fleurir la patrie; il replacera au Capitole le palladium des destins de l'Univers, et la postérité se souviendra que votre dévouement a semé les moissons qu'elle recueillera. »

XXIX

Ce Romulus enfant était parfaitement beau : voilà tout ce que l'histoire a pu dire de sa fugitive apparition sur l'horizon romain. Il ne savait encore que sourire, mais son sourire était plein de magie, comme le premier rayon de l'aurore. Les compagnons d'Oreste le proclamèrent empereur le 29 août 475, et lui donnèrent le surnom caressant d'Augustule (*petit* Auguste), qui allait signifier, à leur insu, le vrai présage de sa destinée politique. Ils firent de la pourpre un lange à sa faiblesse, et le diadème tombé du front de Népos fut le hochet de son empire d'un jour.

Pendant que cette petite révolution s'accomplissait derrière les murs de Ravenne, l'empereur d'Orient, Zénon, laissait les Barbares s'approcher impunément de Constantinople. Les Sar-

razins ravageaient la Mésopotamie. Les tronçons mutilés de la grande armée d'Attila flottaient sur le Danube et venaient infester la frontière de Thrace. La Grèce était en alarmes : le vieux Vandale Genséric, qui se lassait du repos plutôt que de la guerre, avait repris les armes et multipliait ses pirateries. Afin d'arrêter ses ravages, Zénon avait recours à la prière, dernière arme des pouvoirs qui s'en vont. Il lui députa un sénateur nommé Sévère, qui vint dans Carthage avec le dévouement de l'antique Régulus.

Sévère voulait sauvegarder les apparences d'une majesté depuis longtemps évanouie. Son langage devant Genséric fut digne des beaux jours de l'ère impériale; chargé de négocier la paix à tout prix, il prit sur lui le courage de ne la point déshonorer. Genséric, malgré sa dureté naturelle, n'était point cuirassé contre les armes d'une mâle vertu; il estima la fierté de l'ambassadeur d'Orient : « Tu serais digne de régner, » lui dit-il, « mais les races de ta patrie sont indignes de ton grand cœur; le monde est à refaire!... Ton empereur n'a d'empire que ce qu'il me plaît de lui en laisser. Je ne crains point les fantômes; je sais que Constantinople ne tiendrait pas contre moi, mais autre chose m'occupe, et, puisque je trouve un homme digne de ce titre, je consens à parler de paix avec lui. Le trésor de Genséric est plus riche que celui de ton maître; je l'ai rempli des dépouilles du monde, et je veux t'en faire large part, afin que tu retournes dans ton pays montrer ce que vaut l'estime du dominateur de la mer. »

— « Prince, » répondit Sévère, « veux-tu me laisser choisir dans ton trésor le seul don que je puisse accepter de ta munificence?

— « Demande! » s'écria Genséric.

— « Rends-moi donc les sujets de l'Empire que les malheurs de la guerre ont faits tes esclaves. La liberté est la seule richesse digne de l'envie des regrets ou d'un Romain.

— « Sois perpétuellement honoré à travers les âges pour cette noble parole! » s'écria le Vandale; « si tous les Romains

te ressemblaient, je serais leur ami ; je fais grâce à la bassesse de tous, en faveur de la vertu d'un seul. »

Sévère n'obtint pas seulement la liberté des captifs, mais encore la liberté religieuse pour les catholiques d'Afrique. A sa prière, Genséric rappela sur leurs siéges les évêques bannis par la persécution ; ce que les forces de l'Empire n'avaient pu exécuter, fut le fruit de la vertu d'un seul homme.

XXX

L'incapacité de Zénon ajoutait aux misères de son règne les troubles du palais. Vérina, sa belle-mère, qui l'avait placé sur le trône, se croyait en droit de tout exiger. Irritée d'un refus, elle résolut de le perdre, et trama contre lui une conspiration secrète. Elle le méprisait trop pour le croire capable d'aucune résistance ; son attente ne fut point trompée. Dès que tout fut prêt pour le renverser, elle l'avertit elle-même du péril dont il était menacé. Zénon perdit la tête et s'enfuit de Constantinople, sans même essayer de tirer l'épée. Les Barbares l'y ramenèrent, parce qu'il était de leur sang. Vérina fut enfermée dans une forteresse où elle mourut oubliée.

Mais au moment où Constantinople chancelait, l'Occident achevait de se renverser.

L'Italie gémissait sous la tyrannie d'Oreste qui, régnant au nom de Romulus-Augustule, l'accablait sans cesse de nouveaux impôts pour solder le recrutement des aventuriers innombrables que sa fortune appelait autour de lui. Les peuples, mêlés de Barbares, ne connaissaient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui, semblables à des personnages de théâtre, ne s'élevaient que pour disparaître, l'habitude des révolutions les avait habitués à n'en plus craindre aucune. Ils n'étaient plus Romains, et peu leur importait de quels Barbares ils seraient obligés de prendre le nom. Dans le découra-

gement général, Odoacre vint abattre ce trône qui tombait de lui-même.

L'origine et le pays de cet Odoacre sont incertains. On lui prête pour père cet Édécon que vous avez vu ambassadeur d'Attila auprès du second Théodose. Divers auteurs le font Goth, Hérule, Turcilinge, parce qu'il fut chef d'une armée mêlée de toutes ces nations. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'il était d'une naissance très-obscure. On raconte qu'en passant par les Alpes Noriques, il était allé visiter l'ermite saint Sévérin, très-célèbre alors par ses miracles, et que le solitaire, à l'aspect de ce Barbare d'une haute taille, qui se baissait pour passer sous la porte de la cellule, lui dit : « Va en Italie ; tu es maintenant couvert de viles peaux de bêtes : mais un temps viendra que tu distribueras des largesses aux puissants de la terre, humiliés devant toi !... »

Les historiens ne nous ont point gardé le récit de sa marche conquérante à travers l'Italie. Les uns disent que les Hérules, les Scyres, et les autres Barbares enrôlés comme auxiliaires dans l'armée de l'Empire, se voyant plus nombreux et plus forts que les soldats romains, se soulevèrent contre Oreste, et le sommèrent de leur livrer le tiers des terres de l'Italie ; que sur son refus, ils se déclarèrent en révolte ouverte, et qu'Odoacre, qui n'était que simple soldat dans la garde d'Augustule, leur ayant promis de les mettre en possession de tout le pays dont ils ne demandaient qu'un tiers, ils le choisirent pour leur chef. Selon d'autres écrivains, Odoacre, à la tête d'une multitude de ces Barbares, vint des extrémités de la Hongrie, et entra en Italie par la vallée de Trente.

Oreste ne manquait pas de courage. Il réunit à la hâte quelques troupes romaines pour résister au choc des assaillants ; mais ses ressources étant trop faibles contre les masses barbares, il s'enferma dans Pavie. Odoacre l'y assiégea, enleva la ville de vive force, y fit un grand carnage, et mit le feu aux églises et aux maisons. Oreste fut pris et décapité, le 23 août 476, juste une année après la fuite de l'empereur Népos.

XXXI

De Pavie à Ravenne, le vainqueur ne fit qu'une enjambée. Augustule était une proie sans défense que ce Barbare dédaigna de dévorer. On lui ôta sa pourpre inutile, et Odoacre prit le titre de roi d'Italie.

Rome se soumit au nouveau maître, et les Barbares s'étant répandus dans toute l'Italie, la subjuguèrent en courant. Quand Augustule, dernier successeur d'Auguste, quitta les marques de la puissance, Simplicius, quarante-septième souverain pontife depuis saint Pierre, occupait le siége de l'apôtre dont l'empire avait commencé sous Tibère. Les successeurs de Simplicius sont morts debout sur la pierre Mamertine, à côté des ruines du palais des Césars.

Odoacre établit son gouvernement à Ravenne. Le sénat de Rome, heureux d'échapper à une dévastation, proclama l'abdication du Capitole antique, et transmit à l'empereur d'Orient le procès-verbal des funérailles de l'empire d'Occident. Zénon, brave à distance, reçut avec hauteur cette députation de la servitude. Il reprocha aux envoyés du sénat le meurtre de l'empereur Anthémius et l'expulsion de Népos : « Celui-ci du moins vit encore, » leur dit-il amèrement ; « et, s'il vous a plu de vous donner à un Barbare, il me plaira quelque jour de vous lier sous la verge du maître que vous avez méconnu. « Cette menace n'était qu'une pierre jetée dans un gouffre ; des mains inconnues se chargèrent de terminer dans l'ombre le règne nominal de Népos, qui ne valait cependant pas la peine d'un coup de poignard.

Odoacre ne changea rien aux vieilles formes du gouvernement romain ; ses lois furent conservées en vigueur, ses fonctionnaires gardèrent leurs emplois. Le roi d'Italie, quoique arien, se montra tolérant à l'égard des catholiques, par res-

pect, disait-il, pour le grand saint Sévérin, dont son avénement au trône d'Occident justifiait la prophétie.

Le fils d'Oreste obtint de la générosité du conquérant une pension annuelle de six mille pièces d'or ; il fut conduit dans un ancien château qu'avait bâti Marius sur le promontoire de Misène. Ce château avait renfermé autrefois la dépouille des Cimbres et des Teutons ; il eut l'étrange destinée d'être la tombe où les derniers Barbares du Nord ensevelirent les aigles de Rome dans la pourpre de son dernier César. Augustule y acheva sa jeunesse et sa vie au sein d'une captivité sans souffrance, indifférent à son sort, et sans se douter que son nom était l'épitaphe d'un monde.

Telle fut la révolution dernière qui effaça de l'histoire l'empire d'Occident, cinq cent sept ans, moins quelques jours, depuis que la bataille d'Actium avait mis Rome aux pieds du neveu de Jules-César, et douze cent vingt-neuf ans après le premier Romulus. Vous avez compté les divers degrés de sa décadence sous les successeurs du grand Constantin ; vous l'avez vu précipiter l'heure de sa chute sous ceux du grand Théodose. La secousse qui le fit crouler fut à peine sentie dans le reste du monde ; il tomba sans bruit, comme un vieillard séculaire à qui le pied manque tout à coup parmi les ruines de ses années.

XXXII

Ce n'est rien que de connaître les dates de l'éboulement des empires, rien que d'avoir appris les noms des hommes employés à cette destruction ; il faut embrasser d'un regard la synthèse de ces immenses catastrophes pour en tirer une immortelle leçon.

Je vous ai montré, comme en un drame vivant, les révolutions successives des grandes puissances qui ont traversé l'histoire depuis la création de l'univers. Vous avez vu que ces empires, depuis les temps les plus reculés, ont pour la plupart

une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de l'Ancien Testament. Retournons-nous un moment vers le passé, pour contempler avec Bossuet, à travers ces ruines, la manifestation des secrets de la divine Providence.

Dieu (dit l'historien par excellence, qui a renfermé tous les événements de l'humanité dans un cercle rigoureux comme son génie), Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier les fautes de la race qu'il s'était choisie pour garder, après le déluge, le foyer sacré de la vérité religieuse. Il s'est ensuite servi des Perses, pour relever ce peuple élu, après les jours du châtiment; puis du Grec Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le protéger; et des Romains pour le punir de nouveau, quand la mesure de ses égarements a débordé.

Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ, sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils ont méconnu et crucifié leur Sauveur, ces mêmes Romains ont prêté leur bras, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu qui avait résolu de créer dans le même temps un peuple nouveau, formé de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de races diverses, autrefois étrangères les unes aux autres, et depuis réunies sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servi pour donner cours à l'Évangile. Si le même empire romain a persécuté durant trois cents ans ce peuple nouveau, qui naissait de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Église chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience.

Enfin l'empire romain a cédé, et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette Église à laquelle il avait fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'Église; et Rome a été le chef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a été venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis

l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des Barbares, a conservé par la religion son ancienne majesté. Les nations qui ont envahi l'empire romain y ont appris peu à peu la piété chrétienne, qui a adouci leur barbarie; et leurs rois, en se montrant, chacun dans sa nation, à la place des Césars, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'Église.

Mais il faut ici découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même : mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse.

XXXIII

Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs; et le sénat se faisait un devoir de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires et conquêtes de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses anciennes superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie patricienne, composée de ce que l'Empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirés de leurs erreurs, ni par les prédications de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion de presque tout le reste de l'Empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le Christianisme.

Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'Empire, toujours prêts à re-

nouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés ou contenus par les empereurs.

Les choses étaient encore dans cet état au quatrième siècle de l'Église, et, cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des clameurs furieuses dont tout le peuple romain, avide de sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre des cirques.

Dieu livra donc aux Barbares cette ville enivrée du sang des saints et du sang des martyrs, dont parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom par le prophète de Pathmos.

Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries et persécutrice du nouveau peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine :

« Je vis un ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut illuminée de sa gloire.

« Et cet ange cria avec force, disant : « Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone ! Elle est devenue la demeure des démons, et la retraite de tout esprit impur et de tout oiseau sinistre ;

« Parce que toutes les nations ont bu du vin de colère de sa prostitution ; et les rois de la terre se sont enrichis de ses délices. »

« Et j'entendis, » continue le prophète, « une autre voix du Ciel, disant : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies ;

« Parce que ses péchés sont montés jusqu'au Ciel, et le Seigneur s'est souvenu de ses iniquités.

« Rendez-lui comme elle vous a rendu ; rendez-lui au double

selon ses œuvres; faites-la boire deux fois dans le même calice où elle vous a donné à boire.

« Autant elle s'est glorifiée dans les délices où elle a vécu, autant multipliez ses tourments et ses douleurs, car elle a dit en son cœur : « Je suis assise reine, et je ne suis point veuve, et je ne serai jamais dans le deuil ! »

« C'est pourquoi en un seul jour, ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront, et elle sera brûlée par le feu, parce que le Dieu qui la jugera est le Dieu fort.

« Et les puissants de la terre, qui se sont corrompus avec elle et qui ont partagé ses délices impures, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement.

« Et debout loin d'elle, dans l'effroi de ses tourments, ils diront : « Malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en une heure !... »

« Ciel, réjouis-toi sur elle, et vous, saints apôtres et prophètes, rendez gloire à Dieu, car Dieu vous a vengés d'elle, parce que dans son sein a été trouvé le sang des saints ! »

Vous venez d'assister, dans l'histoire, à l'accomplissement de cette prophétie de saint Jean contre Rome. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée ; elle est en proie aux Barbares, elle a été prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des envahisseurs n'a pardonné qu'aux chrétiens.

Une autre Rome toute chrétienne va sortir des cendres de la première, et c'est seulement après l'inondation des Barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on verra non-seulement détruits, mais encore oubliés.

XXXIV

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion, et à la conservation du peuple fidèle à Dieu. C'est pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires.

Vous avez vu, dans la première partie de ces récits, les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme l'instrument qui devait punir les peuples superbes, et surtout le peuple juif, ingrat envers son auteur.

Vous avez entendu nommer Cyrus, deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devait rétablir le peuple de Dieu, et châtier l'orgueil de l'ancienne Babylone.

La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement.

Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres; et le nouvel empire que Jésus-Christ devait établir y est marqué si expressément par ses propres caractères, qu'il n'y a pas moyen de le méconnaître. C'est l'empire des saints du Très-Haut, c'est l'empire du Fils de l'Homme : empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire sur l'empire romain, ne vous ont pas été cachés. Vous les venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti la main de Dieu, et a été, comme toutes les autres puissances de la terre, un exemple de sa justice. Mais son sort était plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le Christianisme qu'elle annonce à tout l'univers.

Ainsi tous les grands empires que nous avons vu passer ici-bas ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu lui-même l'a déclaré par ses prophètes.

Quand vous lisez si souvent, dans les prédictions des Écritures sacrées, que les rois entreront en foule dans l'Eglise, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous reconnaissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrétiens; et comme les rois de France se sont signalés plus que tous les autres, en protégeant et en étendant l'Eglise catholique, c'est vers la France que nous allons bientôt tourner nos regards, pour y suivre les héros de toutes les vertus chrétiennes.

XXXV

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes touchant les princes et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois dans les grands siècles que je viens de vous retracer, il nous montre, par ces exemples fameux, ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux chefs des peuples ces deux vérités fondamentales . premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolus, aux desseins qu'il a sur ses élus.

C'est ce qui doit tenir tous les princes dans une entière dépendance, et les rendre sans cesse attentifs aux moindres signes de la Providence, afin de concourir fidèlement à ce qu'elle médite pour sa gloire à toutes les époques de l'histoire. Et cette étude des révolutions des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puisque l'arrogance, compagne trop ordinaire

d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle. Car si les hommes apprennent à se modérer en voyant périr les empereurs et les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les empires mêmes? et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines? Quand vous voyez passer, comme en un clin d'œil, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces immenses monarchies dont le poids a fait trembler tout l'univers, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses d'ici-bas.

Mais quelle consolation pour notre intelligence, quand nous voyons, à côté de ces catastrophes, que, du pontife qui gouverne actuellement la société chrétienne, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres; d'où, en reprenant la succession des pontifes qui ont servi sous l'ancienne loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse; de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde? quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine.

Ainsi, la société que Jésus-Christ, attendu dans tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans sa perpétuité le caractère de la main de Dieu. La loi de l'Ancien Testament vient au-devant de l'Évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même chaîne avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en

qui nous croyons : « Jésus-Christ, » dit l'apôtre, « est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles!... »

Ainsi, outre l'avantage que possède le Christianisme, d'être l'unique religion fondée sur des faits miraculeux et divins qu'on a écrits hautement, et sans crainte d'être démenti, dans le temps qu'ils sont arrivés; voici, en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ce temps, un miracle toujours subsistant, qui confirme la vérité de tous les autres : c'est la dispersion perpétuelle des Juifs qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs pères. Ils l'attendent néanmoins encore, et leur attente toujours frustrée fait une partie de leur châtiment. Ils l'attendent, et font voir en l'attendant qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres livres sacrés, ils assurent la vérité de la religion; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front : d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumière du soleil, font voir le Christianisme aussi ancien que le monde. Ils montrent par conséquent qu'il n'a point d'autre auteur que Celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.

XXXVI

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait trop ordinairement, de ce que l'Église de Jésus-Christ nous propose à croire tant de choses si dignes de la Providence, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain; mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement aux erreurs

de nos sens, et notre orgueil indomptable, en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer, que de nous contraindre; nous aimons mieux croupir dans notre ignorance, que de l'avouer; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

De là vient qu'il y a tant d'incrédules, et Dieu le permet ainsi pour l'instruction des cœurs droits. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du Christianisme, nous ne connaîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous à tirés. Si la sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grâce. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son Église.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies et les obstinés se taisent; que les gens de bien et les pécheurs endurcis rendent un égal témoignage à la vérité; que tout le monde, d'un commun accord, la préfère à sa passion; et que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, cesse de surprendre les hommes? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égarements, qu'on a le sens renversé, et qu'on ne se défend plus que par présomption ou par ignorance? L'Église, victorieuse des siècles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui

oppose; et les promesses divines, que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens?

Et qu'on ne dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que, comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement. Car, au contraire, tout ce qui s'est passé nous assure de l'avenir. Tant d'antiques prédictions, si visiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse, et que l'Église, contre qui l'Enfer, selon la promesse du fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siècles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidèle en accomplissant ce qui regarde le siècle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siècle futur, dont ce que nous voyons n'est qu'une préparation; et l'Église sera sur la terre toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que ses enfants étant recueillis de toutes parts dans son sein, elle soit toute entière transportée au Ciel, son séjour véritable.

Pour ceux qui par leur orgueil et leur malice se seront eux-mêmes exclus de cette cité céleste, une rigueur éternelle leur est réservée; et après avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse. Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable; ses promesses magnifiques et ses menaces paternelles sont également certaines, et ce qu'il exécute dans le temps assure ce qu'il nous ordonne ou d'espérer ou de craindre dans l'éternité.

XXXVII

Tels sont les immortels sujets de méditation que nous présente le haut génie de Bossuet en terminant son admirable synthèse des révolutions providentielles au sein de l'Humanité. Faisant de la vérité religieuse le fondement de tout, il a groupé les faits autour de cette vérité unique, avec une incomparable majesté. A ses yeux, rien ne s'est passé dans l'univers que pour l'accomplissement de la parole de Dieu ; l'histoire des hommes n'est à l'évêque de Meaux que l'histoire d'un homme, le premier-né des générations pétries de la main, animé par le souffle du Créateur, homme tombé, homme racheté avec sa race, et capable désormais de remonter à la hauteur du rang dont il est descendu. Entre Adam et le Christ, entre le berceau du monde placé sur la montagne du Paradis terrestre, et la Croix élevée sur le Calvaire, fourmillent, devant Bossuet, des nations abîmées dans l'idolâtrie, frappées de la déchéance du père de famille. Elles sont peintes par lui en quelques traits avec leurs vices et leurs vertus, leurs arts et leur barbarie, de manière à ce que ces nations mortes redeviennent vivantes : le nouvel Ézéchiel souffle sur des ossements arides, et ils ressuscitent. Mais au milieu de ces nations est un peuple qui perpétue la tradition sacrée, et fait entendre de temps en temps des paroles prophétiques. Le Messie vient ; la race vendue finit, la race rachetée commence ; saint Pierre porte à Rome les pouvoirs du Christ : il y a rénovation de l'univers.

Voilà le cadre rempli par Bossuet, avec le style des Pères de l'Église et l'écrasante logique de la divine philosophie qui explique seule les faits humains. Spectacle ineffable qui énumère et fait passer devant nous ce cortége presque infini d'êtres semblables à nous, qui nous ont précédés ! C'est alors surtout que notre âme, creusée par tant de vicissitudes, sent qu'il y a en elle un abîme que nulle science de la durée ne peut com-

bler ; des profondeurs ignorées, que la même puissance qui laboure les mondes dévaste sans cesse, en brisant une espérance par une autre espérance, un désir par un autre désir, une douleur par une autre douleur.

Avant de quitter les civilisations antiques pour aborder les labyrinthes du moyen âge, l'Humanité, comme un voyageur arrivé à l'embranchement de deux routes, dont la seconde n'a plus d'horizon, l'Humanité s'arrête au milieu des ruines de peuples qu'elle a foulées ; elle écarte les ronces de leurs pierres tumulaires, pour chercher ce que les siècles y ont écrit d'idées générales et de principes éternels. Ces momies gigantesques des empires qui se couchent tour à tour dans le sépulcre du temps, ces enveloppes de corps politiques qui poudroient comme des tessons d'argile, tout cela crée un aspect désolé qui consume promptement les forces de notre imagination, faite pour des secousses moins grandes, et pour des tristesses plus étroites. Mais tout à coup les ruines reflètent le Ciel ; l'éternité déchire le suaire du temps ; elle ravive tous ces ossements qui n'avaient plus de nom que dans la mémoire de Dieu, et c'est par le Christ qu'ils vont ressusciter.

Quand des résultats providentiels éclatent de tous côtés dans les faits, il y a plus de grandeur à croire qu'à douter : qu'importent les prétentions de l'esprit humain ? Dans toutes, à des degrés divers, il n'y a que vanité, faiblesse, aveuglement. L'énigme du monde moral repose au sein d'une loi unique qui se fait sentir partout, lors même qu'elle ne se montre pas au grand jour, et l'on est contraint de confesser que, devant le vouloir immuable du Tout-Puissant, les politiques terrestres ressemblent aux feuilles mortes dont se jouent les vents d'automne.

XXXVIII

Lorsque Constantin le Grand exalta la religion qui lui avait donné l'empire, il avait conçu la grande idée d'ouvrir au

clergé chrétien les voies du pouvoir. Sa haute intelligence, je crois l'avoir déjà dit, avait prévu tout l'appui que son trône allait tirer de cette vigoureuse institution, qui ralliait à elle par sympathie, par foi, par admiration ou par besoin, l'existence des masses populaires. Ainsi l'éloquence de la charité évangélique put jeter au seuil de l'ère nouvelle où le monde allait entrer le premier cri de la liberté. La société future commençait à recueillir le prix du sang de ses martyrs. Une nécessité, politique aux yeux des hommes, providentielle aux yeux de Dieu, livra aux évêques une partie de l'action gouvernementale. Il fallait de l'ordre, et cet ordre naquit des sympathies que ralliait le pouvoir. En même temps, l'ordre conduisait, par des voies lentes, mais sûres, à l'indépendance. La mission sacerdotale lui frayait la route; l'autel et le trône, ces deux sommités du monde moderne, préparaient le pacte de l'avenir.

Tandis que l'ordre politique s'incorporait l'élément chrétien, l'Église, pour assurer son œuvre, modelait ses constitutions extérieures sur la forme civile. La dignité des évêques suivait le classement des provinces et des cités romaines. De là surgit la prééminence des métropoles et la distinction des églises, selon les besoins de la religion et des peuples qu'elle commençait à protéger.

Outre l'ascendant que lui donnait son immense charité qui ne faisait acception de personne, et qui soumettait maîtres et sujets par deux pouvoirs égaux, la reconnaissance et l'enthousiasme, le clergé travaillait à la régénération du peuple, en opposant au luxe des classes opulentes la sévérité de ses mœurs.

A côté des lettres profanes, exténuées de débauches, s'élevaient les lettres sacrées. De temps en temps, quelques âmes d'élite, attirées au Christianisme par la supériorité de leur intelligence, venaient se retremper à cette source qui commençait son éternité. Le clergé recueillait dans son sein ces nobles débris d'une civilisation usée; il sentait croître en lui la force de tout refaire.

Les invasions des Barbares les plus féroces furent plus d'une

fois tenus en respect par le courage des évêques; j'en ai raconté d'illustres exemples. Ainsi la charité payait en héroïque dévouement les persécutions qu'elle avait subies; ainsi les prêtres du Sauveur, encore tout couverts du sang des martys, intercédaient pour les bourreaux. Les vaincus protégeaient les vainqueurs; les héritiers des suppliciés arrêtaient la foudre, et leur prière opérait des miracles. Il fallait que Rome pérît; mais, au delà de sa terrible expiation, elle devait ressusciter sur l'emplacement de sa tombe. Cette vieille Rome, dont les faubourgs touchaient la Propontide et l'Armorique, que l'invasion des Barbares avait fait reculer peu à peu derrière le Rhin, puis derrière les Alpes, puis enfin resserrée dans le cercle de ses sept collines, sentant le glaive et le sceptre échapper à ses mains débiles, tomba tout entière au pied de la Croix.

Elle avait légué à l'avenir quelques germes d'organisation politique; ainsi la chaîne qui lie les sociétés qui finissent aux sociétés qui commencent ne fut point rompue. Jérusalem avait transmis l'élément religieux; les Barbares apportèrent une vie instinctive et forte, une capacité nouvelle qui ne demandait qu'à s'épanouir. Le cataclysme de l'invasion s'est décomposé par une loi providentielle comme celle qui l'avait amené. Le glaive a été le soc appliqué d'abord à cette grande culture, et le jour où Clovis, ce chef des Franks, qui va surgir dans ces récits comme une brillante étoile à l'aube des temps futurs, jeta sa framée d'une rive à l'autre du Rhin, Dieu tournait un feuillet de l'histoire du monde.

XXXIX

Le fer a travaillé la glèbe conquise, en même temps qu'il éprouvait les races nouvelles; c'est toujours du sang qui féconde, à leur début, les grandes civilisations. Mais, après le travail de la conquête qui fonde son séjour, vient la culture qui développe les germes déposés par le limon du torrent.

Dans l'ère antique, c'est une loi dure, exclusive, inflexible, qui maintenait la société humaine; dans l'ère du Christ, c'est le principe de fraternité qui vient assurer le droit individuel au sein du droit commun. Tout le monde moral est à refaire, et il ne faut pas moins que l'intervention divine, pour que cette création nouvelle puisse édifier ses bases. Or, comment la puissance religieuse parvient-elle à rallier les sympathies d'une multitude de convertis chez lesquels la passion est si forte, si fougueuse, si indomptable?

Elle atteignit ce grand but par la création d'une hiérarchie perpétuelle, dont tous les membres se partageaient l'exercice des vertus et des œuvres dont Jésus-Christ avait apporté l'exemple sur la terre. Ce fut par la divine Charité, vertu absolument chrétienne et inconnue des anciens, et qui se manifeste comme le sceau de la rénovation humaine, que les apôtres d'abord, et, à leur suite, tous les ministres des autels, gagnèrent si rapidement les cœurs et séduisirent saintement les hommes.

Souvenez-vous que l'antiquité n'avait, pour se défaire des pauvres et des infortunés, que deux moyens : l'infanticide et l'esclavage; et que les premiers chrétiens donnèrent l'exemple d'apporter leurs biens aux pieds des apôtres, afin qu'il n'y eût plus, dans la société nouvelle, aucun être abandonné dans ses souffrances.

Il fallut qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avait partout des prostitutions publiques; des pénitents couverts de cendres et déchirés par le cilice, quand la loi romaine, survivant à l'invasion des Barbares, autorisait encore les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie. Enfin, pour arracher tout un peuple aux vils et sanglants spectacles du cirque et des arènes, il fallut que la religion du Sauveur universel eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

XL

Les hommes que la révolution évangélique appelait à la tête de ce mouvement des esprits, qui changea la face du monde, eurent pour couronne la virginité, pour palais la solitude, pour moyen de gouvernement la charité.

De même que Jésus-Christ, né d'une vierge immaculée, resta lui-même vierge toute sa vie, et qu'il approuva le vœu de virginité fait à Dieu en vue du royaume des cieux ; de même que les apôtres, pour imiter et pour servir ce divin Maître, avaient tout quitté, jusqu'à leurs femmes, ainsi l'on adopta en principe, dès le commencement de l'Église chrétienne, que les ministres les plus parfaits seraient ceux qui, pour offrir le saint sacrifice avec la pureté convenable, pour édifier leur troupeau par l'exemple des vertus les plus difficiles, et afin de vaquer en toute liberté aux fonctions de leur ministère, vivraient dans une perpétuelle continence.

Les secondes noces, après la mort de l'épouse, trahissant un défaut de continence, saint Paul défendit d'ordonner diacre un bigame. Or, par ce mot on entendait une bigamie successive et non simultanée, comme le démontre d'une part la nature même de la chose, puisque celui qui vivait dans la bigamie simultanée, c'est-à-dire dans l'adultère, n'était pas même chrétien, et comme il résulte encore de la recommandation que l'apôtre fait de n'ordonner diaconesses que des veuves qui n'avaient été mariées qu'à un seul homme.

C'était aussi une règle généralement établie dès le temps des apôtres, et bientôt ce fut une loi formelle, qu'un prêtre ne pouvait plus se marier après son ordination; s'il le faisait, il était nécessairement déposé, comme le concile de Néocésarée l'ordonne, dès le commencement du quatrième siècle, par son premier canon. L'on ne connaît pas, d'ailleurs, d'exemple du contraire.

XLI

Toutefois, comme l'on manquait souvent de célibataires dignes de l'état ecclésiastique, on ordonna un grand nombre d'hommes mariés, qui alors se séparaient ordinairement de leurs femmes; cependant cela n'était pas exigé, mais seulement laissé en général à la conscience individuelle. Le concile d'Angers ne permit aux diacres de se marier après leur ordination que dans le cas où l'évêque les aurait admis malgré la déclaration préalable de leurs intentions. D'après le témoignage de Socrate et de Sozomène, on avait, il est vrai, proposé au concile de Nicée que les prêtres mariés avant leur ordination fussent obligés de s'abstenir de leurs femmes à l'avenir, mais le concile, sur la proposition de l'évêque égyptien Paphnuce, décida qu'on laisserait ce point à la discrétion de chacun.

Cependant saint Jérôme assure que le célibat était exactement observé dans les églises d'Égypte et de Syrie, et que les prêtres mariés s'abstenaient de leurs femmes. Saint Épiphanes dit la même chose de l'Église en général; mais ce qu'il ajoute, que cette continence règne surtout dans les contrées où la discipline chrétienne est florissante, prouve qu'il y avait en Orient des différences à ce sujet. Toutefois, les évêques, en Égypte, devaient vivre dans une continence parfaite, comme le montre l'exemple de Synésius, qui n'accepta point l'évêché de Ptolémaïs, parce qu'il aurait dû renoncer aux relations conjugales avec sa femme.

Synésius, de la colonie lacédémonienne fondée en Afrique dans la Cyrénaïque, descendait d'Eurysthène, premier roi de Sparte de la race dorique. Il était philosophe; comme saint Augustin dans sa jeunesse, il partageait ses jours entre les études profanes et les dissipations de la chasse. Le peuple de Ptolémaïs, en Lybie, le demandait pour évêque, parce qu'il était de race illustre, savant et bienfaisant. Synésius déclare

qu'il ne se reconnaît point la pureté de mœurs nécessaire à un si saint état; que Dieu lui a donné une femme; qu'il ne veut ni la quitter, ni s'approcher d'elle furtivement, comme un adultère; qu'il souhaite d'avoir un grand nombre d'enfants, beaux et vertueux. Il ajoutait : « Pourquoi m'imposer la charge d'évêque? Savez-vous si toutes mes convictions seront soumises à vos croyances? Pour moi, je ne soutiendrai jamais que l'âme humaine est créée après le corps; je ne croirai jamais que le monde doit périr, en tout ou en partie; la résurrection des morts me paraît un dogme fort mystérieux, et je ne me rends point aux opinions qu'on m'impose. »

Malgré sa protestation, le peuple cria : « Nous voulons Synésius évêque! » Synésius fut effrayé de cette vocation qui venait le saisir et le terrasser, comme un autre saint Paul sur le chemin de Damas. Il se laissa ordonner en tremblant, car son âme loyale ne voulait point accepter une dignité qui lui imposait le sacrifice de sa liberté d'examen aux rigoureuses doctrines de l'Église, ou le rôle sacrilége d'un pontife hypocrite. Il resta sept mois éloigné du troupeau dont il n'osait prendre la direction, et sentant toujours que sa charge était incompatible avec les incertitudes de son esprit, il voulait s'expatrier et passer en Grèce. Les autres évêques lui dirent : « Vous croyez en Dieu et vous aimez le bien; ne discutez pas, mais dévouez votre vie aux œuvres de charité qui vous sont commandées. Le feu de la charité dissipera les ténèbres de votre esprit; semez toute sorte de bien sur les sentiers du Ciel, et, dans ce saint exercice, mieux que sur le champ d'une étude aride, vous recueillerez pour récompense les fruits de la foi. » Synésius céda à leurs instances, il resta à Ptolémaïs, et fidèle par devoir à la mission qu'il acceptait sans l'avoir désirée, il mérita, par ses vertus, de devenir à son tour un des flambeaux de l'Église.

XLII

En Orient, vers la fin du septième siècle, le patriarcat de Constantinople, entraîné par les évêques qui relevaient de son autorité, n'avait plus conservé que les formes de l'ancienne discipline de l'Église, tandis qu'en réalité il détruisait le célibat dans ses fondements. On y déclara nul, il est vrai, le mariage contracté par un prêtre après son ordination; mais les évêques seuls devaient être privés des droits du mariage et leurs femmes reléguées dans des monastères éloignés; l'on ne dut exiger des prêtres ni des diacres, lors de leur ordination, aucun vœu de chasteté, ni mettre, en général, des entraves à leurs relations conjugales. Tout ce qu'on exigea d'eux, ce fut d'observer la continence lorsqu'ils devaient servir à l'autel. Les choses sont encore dans cet état dans l'Église grecque.

Il en fut bien autrement dans l'Église d'Occident. Déjà le concile d'Elvire, en Espagne, ordonne, en 306, de déposer les prêtres mariés qui ne quitteraient point leurs femmes après leur ordination. Cette discipline sévère se soutint dans tout l'Occident. Les papes Sirice et Innocent I[er] maintinrent cette règle, et si, d'après le témoignage de Socrate, la loi d'une parfaite continence fut imposée à tous les ecclésiastiques ayant reçu les ordres majeurs dans la Thessalie, la Macédoine et l'Achaïe, cela vint de ce que ces provinces appartenaient à la métropole romaine, à ce patriarcat auquel saint Jérôme attribue, ainsi qu'à ceux de Syrie et d'Égypte, la stricte observation du célibat dans toute la force du terme.

L'Église d'Afrique observait la même discipline; deux conciles de Carthage, le second, en 390, et le cinquième, en 401, renouvelèrent, d'après les traditions du siége apostolique et la coutume de l'Église primitive, les lois relatives au complet célibat des prêtres. Ces lois étaient si rigoureusement obligatoires sur ce point, que saint Augustin a pu citer l'exemple de

clercs mariés, qui, ordonnés malgré eux, supportaient néanmoins patiemment le lourd fardeau de la parfaite continence. Toutefois, il y eut de fréquentes transgressions. comme le prouvent les plaintes de saint Ambroise et les suppliques adressées aux papes par les évêques gaulois et espagnols; et, en effet, les prêtres devaient être soutenus et fortifiés par la grâce de Dieu, pour observer une règle comme celle qui leur fut imposée par le pape Léon Ier, à savoir, que sans quitter les femmes qu'ils avaient prises avant leur ordination, ils devaient vivre avec elles dans des relations purement fraternelles, et changer leur mariage charnel en un mariage tout à fait spirituel. Mais l'Église ne se relâcha point de cette rigueur et ne chercha à l'adoucir qu'en ordonnant le moins qu'il lui fut possible d'hommes mariés.

Du reste, on donnait toujours comme motif principal de la loi sur le célibat, la pureté nécessaire pour célébrer le saint sacrifice et administrer les sacrements. L'Église d'Orient reconnaissait aussi ce devoir; mais elle pensait que l'observation en pouvait être laissée à la discrétion de chacun des prêtres, d'autant plus qu'ils n'étaient point appelés à offrir chaque jour le saint sacrifice. Au contraire, dans l'Église latine, on commença, depuis la fin du quatrième siècle, à étendre aussi l'obligation du célibat aux sous diacres, parce qu'ils servaient à l'autel.

XLIII

Cette doctrine de la virginité du sacerdoce catholique a inspiré plus d'une fois des méditations sublimes aux grands esprits qui s'élèvent au-dessus de l'horizon de nos passions fugitives.

Un homme qui, par son âge, semble toucher encore à l'aurore de la vie, et qui, proscrit comme moi par les malheurs de la Révolution, cherche sur la terre d'exil les consolations qu'offre l'étude au pied de la Croix; un homme qui me visite

de temps en temps comme une ruine de sa patrie, et qui sera, dans des jours meilleurs, l'ornement de son siècle et la gloire de la religion, me communique, sur le sujet qui m'occupe, quelques pages pleines de charme. Ces pages sont-elles, plus ou moins que les miennes, réservées à voir le jour?... Dieu le sait ; mais, quelque soit leur sort, je les transcris avec bonheur, comme il me les prête avec la modestie touchante d'un génie qui s'ignore.

« Dans les anciens jours du Christianisme, jours de combats et de triomphes, » dit l'admirable penseur que je viens de citer, « les chrétiens, peu nombreux et remplis de vertus, vivaient fraternellement ensemble, goûtaient les mêmes joies, partageaient les mêmes tribulations à la table du Seigneur. Le pasteur spirituel aurait donc pu, à la rigueur, avoir une famille au milieu de cette société sainte, qui était déjà sa famille; il n'aurait point été détourné par ses propres enfants du soin de ces autres brebis, puisqu'ils auraient fait partie du troupeau; il n'aurait pu trahir pour eux les secrets du pécheur, puisqu'on n'avait point de crimes à cacher, et que les confessions se faisaient à haute voix dans les Catacombes, ces basiliques de la mort où les fidèles s'assemblaient pour prier sur la cendre des martyrs.

« Ces chrétiens primitifs avaient reçu du Ciel un sacerdoce que nous avons perdu. C'était moins une assemblée de peuple qu'une communauté de lévites et de religieuses : il semblait que le baptême les avait tous créés prêtres et confesseurs de Jésus-Christ. L'Évangile venait de révéler un âge d'or au milieu de la corruption romaine, et de découvrir un peuple nouveau dans les souterrains d'un antique empire. Ces mœurs durent paraître d'autant plus belles, qu'elles n'étaient pas connues aux premiers jours du monde, en harmonie avec la nature et les lois, et qu'elles formaient au contraire un contraste frappant avec le reste de la société. Ce qui rend surtout la vie de ces fidèles plus intéressante que la vie des hommes les plus vertueux du paganisme, c'est que ceux-ci sont représentés heureux, et que les

autres se montrent à nous à travers les charmes du malheur.

« Ce n'est pas sous les feuillages des bois et au bord des fontaines que la vertu paraît avec le plus de puissance ; il faut la voir à l'ombre des murs des prisons et parmi les flots de sang et de larmes. Combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des tombeaux, un pasteur que le péril environne célèbre, à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté !

XLIV

« Il est nécessaire d'établir solidement cette innocence des chrétiens primitifs, pour montrer que si, malgré tant de pureté, on trouva des inconvénients au mariage des prêtres, il serait tout à fait impossible de l'admettre aujourd'hui.

« En effet, quand les chrétiens se multiplièrent, quand la corruption se répandit avec les hommes, comment le prêtre aurait-il pu vaquer en même temps aux soins de sa famille et de son église ? Comment fût-il demeuré chaste avec une épouse qui eût cessé de l'être ? Que si l'on nous objecte aujourd'hui les pays protestants, nous dirons que dans ces pays on a été obligé d'abolir une grande partie du culte extérieur ; qu'un ministre paraît à peine dans un temple deux ou trois fois par semaine ; que presque toutes les relations ont cessé entre le pasteur et le troupeau, et que le premier est trop souvent un homme du monde, qui donne des bals et des festins pour amuser ses enfants. Quant à quelques sectes moroses qui affectent la simplicité évangélique, et qui veulent une *religion sans culte*, nous espérons qu'on ne nous les opposera pas. Enfin, dans les pays où le mariage des prêtres est établi, la confession, la plus belle des institutions morales, a cessé et a dû cesser à l'instant. Il est naturel qu'on n'ose plus rendre maître de ses secrets l'homme qui a rendu une femme maîtresse des siens ; on

craint avec raison de se confier au prêtre qui a rompu son contrat de fidélité avec Dieu, et en quelque sorte répudié le Créateur pour épouser la créature.

« Enfin, il semble à peu près démontré qu'il faut dans un grand État des hommes qui, séparés du reste du monde, et revêtus d'un caractère auguste, puissent, sans enfants, sans épouse, sans les embarras du siècle, travailler aux progrès des lumières, à la perfection de la morale et au soulagement du malheureux.

« Les peuples de tous les pays n'ont jamais eu d'ailleurs qu'un sentiment sur l'excellence de la virginité. Chez les anciens, les prêtres et les prêtresses, qui étaient censés commercer intimement avec le Ciel, devaient vivre solitaires ; la moindre atteinte portée à leurs vœux de célibat était suivie d'un châtiment terrible. On n'offrait aux dieux que des génisses qui n'avaient point encore été mères. Ce qu'il y avait de plus sublime et de plus doux dans la mythologie possédait la virginité ; on la donnait à Vénus-Uranie et à Minerve, déesses du génie et de la sagesse ; l'Amitié était une adolescente, et la Virginité elle-même, personnifiée sous les traits de la Lune, promenait sa pudeur mystérieuse dans les frais espaces de la nuit.

« Les plus grands poëtes des siècles antiques aimaient à retrouver l'emblème de la virginité au milieu des campagnes, dans les roses du printemps et dans la neige de l'hiver ; et c'est ainsi qu'ils la placent aux deux extrémités de la vie, sur les lèvres de l'enfant et sur les cheveux du vieillard. Ils la mêlent encore aux mystères de la tombe, et ils nous parlent de l'antiquité qui consacrait aux mânes des arbres sans semence, parce que la mort est stérile, ou parce que, dans une autre vie, les sexes sont inconnus, et que l'âme est une vierge immortelle. Enfin ils nous disent que parmi les animaux, ceux qui se rapprochent le plus de notre intelligence sont voués à la chasteté. Ne croirait-on pas en effet reconnaître dans la ruche des abeilles le modèle de ces monastères où des vestales chrétiennes composent un miel céleste avec la fleur des vertus?...

XLV

« Saint Ambroise a composé trois traités sur la virginité ; il y a mis les charmes de son éloquence, et il s'en excuse en disant qu'il l'a fait ainsi pour gagner l'esprit des vierges par la douceur de ses paroles. Il appelle la virginité une exemption de toute souillure ; il fait voir combien la tranquillité est préférable aux soucis du mariage ; il dit aux vierges : « La pudeur en colorant vos joues vous rend excellemment belles. Retirées loin de la vue des hommes, comme des roses solitaires, vos grâces ne sont point soumises à leurs faux jugements ; toutefois vous descendez aussi dans la lice pour disputer le prix de la beauté, non de celle du corps, mais de celle de la vertu : beauté qu'aucune maladie n'altère, qu'aucun âge ne fane, et que la mort même ne peut ravir. Dieu seul s'établit juge de cette lutte des vierges, car il aime les belles âmes, même dans les corps hideux... Une vierge ne connaît ni les inconvénients de la grossesse, ni les douleurs de l'enfantement. Elle est un don du Ciel et la joie de ses proches ; elle exerce dans la maison paternelle le sacerdoce de la chasteté : c'est une victime qui s'immole chaque jour pour sa mère. »

« Dans l'homme, la virginité prend un caractère sublime. Troublée par les orages du cœur, si elle résiste, elle devient céleste : « Une âme chaste, » dit saint Bernard, « est par vertu ce que l'ange est par nature ; il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange, mais il y a plus de courage dans celle de l'homme. » Chez le religieux, elle se transforme en charité brûlante, témoins tous les Ordres hospitaliers que la Religion consacre au soulagement de nos douleurs. Elle se change en étude chez le savant ; elle devient méditation dans le solitaire ; caractère essentiel de la force mentale, il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'es-

prit; elle est donc la première des qualités, puisqu'elle donne une nouvelle vigueur à l'âme, et que l'âme est la plus belle partie de nous-mêmes.

« Mais si la chasteté est nécessaire quelque part, c'est dans le service de la Divinité. Platon le philosophe a dit : « Dieu est la véritable mesure des choses, et nous devons faire tous nos efforts pour lui ressembler. » L'homme qui s'est dévoué à ses autels y est obligé plus qu'aucun autre. « Il ne s'agit pas ici, » dit saint Chrysostome, « du gouvernement d'un empire, mais d'une fonction qui demande une vertu angélique : l'âme d'un prêtre doit être plus pure que les rayons du soleil. » — « Le ministre chrétien, » dit encore saint Jérôme, « est comme un trait d'union entre Dieu et l'Homme. » Il faut donc qu'un prêtre soit un personnage divin; il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère. Retiré dans les saintes ténèbres du temple, il faut qu'on l'entende sans l'apercevoir; que sa voix solennelle, grave et religieuse, prononce des paroles prophétiques, ou chante des hymnes de paix dans les profondeurs du tabernacle; que ses apparitions soient courtes parmi les hommes; qu'il ne se montre au milieu du siècle que pour faire du bien aux malheureux. C'est à ce prix qu'on accorde au prêtre la confiance, et qu'il commande le respect. Il perdra bientôt l'un et l'autre, si on le trouve à la porte des grands, s'il est embarrassé d'une épouse, si l'on se familiarise avec lui, s'il a quelqu'une des faiblesses qu'on reproche au monde, et si l'on peut un moment le soupçonner homme comme les autres hommes.

« Ainsi la virginité, remontant depuis le dernier anneau de la chaîne des êtres jusqu'à l'homme, fait partie du souvenir dans les choses antiques, des charmes dans l'amitié, du mystère dans la tombe, de l'innocence dans le berceau, de l'enchantement dans la jeunesse, de l'humanité dans le religieux, de la sainteté dans le prêtre et dans le vieillard. Elle passe bientôt de l'homme aux anges, et des anges à Dieu, où elle se perd, comme dans son foyer. Dieu brille à jamais unique dans

les espaces de l'Éternité, comme le soleil, son image, dans les espaces du Temps. »

XLVI

Ne dirait-on pas que les pages que vous venez de lire furent dictées, aux jours évangéliques, à quelqu'un de ces disciples que le Sauveur aimait d'une dilection plus intime, et qui avaient en quelque sorte les secrets de son cœur?

Mais les vertus du sacerdoce n'étaient point l'unique merveille que le Christianisme laissa debout au milieu des Barbares après l'écroulement de l'Empire. Les spectacles majestueux de la vie monastique avaient d'autres enchantements pour les frapper d'une surprise qui se changea vite en admiration et en respect.

La vie monastique, je crois vous l'avoir déjà montré, prend sa source au delà du Christianisme. Le prophète Élie, rebuté par les vices de l'antique Israël, s'en va le long du Jourdain pleurer l'endurcissement de ce peuple; quelques disciples l'accompagnent sur les roches du Carmel; ils y vivent de racines et de miel sauvage. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce si, pour fondateur des colléges sacrés qui gardaient les mystères helléniques, ils avaient trouvé un homme enlevé au ciel, comme Élie, sur un char de feu, et destiné à reparaître au milieu des hommes à l'époque de la destruction de l'univers!....

De cette tradition biblique, qui date son berceau, la vie monastique descend, à travers les prophètes et saint Jean-Baptiste, jusqu'à Jésus-Christ qui se dérobait souvent à la vue des hommes pour aller prier sur les montagnes. Bientôt après le Christ, les Thérapeutes offrirent, près du lac Mœris, en Égypte, les premiers modèles des monastères chrétiens. Enfin, sous Paul, Antoine et Pacôme, paraissent ces saints de la sauvage Thébaïde, qui remplirent le Carmel et le Liban des prodiges les

plus incroyables de l'ascétisme pénitent. L'épopée de la solitude eut des héros sans exemple dans les annales de l'histoire; on eût dit que plus ils se cachaient, plus le Ciel lui-même voulait illuminer l'autel de leur sacrifice. Au fond des retraites où ils avaient creusé leur tombe, des harmonies divines se mêlaient au bruit des cascades et des sources; les séraphins quittaient les splendeurs de l'empyrée pour visiter l'anachorète dans sa grotte; souvent ils enlevaient son âme, qui montait, comme une blanche étoile, se perdre dans les nues. Les lions du désert venaient servir de messagers ou de fossoyeurs au solitaire; les corbeaux lui apportaient une nourriture céleste, et les légendes recueillaient le parfum des vertus qui s'exhalaient de sa tombe.

Le besoin de mener une vie vraiment spirituelle dans le détachement le plus complet des choses de la terre, et dans une union continuelle avec Dieu, qui ne soit point troublée par le monde extérieur, ce besoin de faire son salut loin des embarras de la vie temporelle, est vraiment chrétien. La vie monastique, sous quelque forme qu'elle se présente, appartient essentiellement à l'Église primitive; aussi l'y a-t-on toujours rencontrée.

Dès le temps des Apôtres, il y avait des vierges, des laïques et des prêtres, appelés ascètes, qui s'efforçaient de se soustraire à la corruption et même au contact du monde, se livraient aux exercices d'une piété plus austère, s'abstenaient du mariage, renonçaient à toute possession et s'imposaient un jeûne plus rigoureux. Les Pères de l'Église appelaient ce genre de vie, qui cherchait à s'approcher de plus en plus de la perfection évangélique, *la suprême sagesse chrétienne*, en prenant ce mot dans le sens antique, c'est-à-dire, en marquant par là moins un système spéculatif qu'une manière de vivre fondée sur certains principes; et l'on cite plusieurs martyrs qui supportèrent d'autant plus courageusement les tourments de la torture romaine, qu'ils étaient déjà plus endurcis par la vie ascétique.

XLVII

Les anciens ascètes, quoique habitant dans les villes, et souvent même au sein de leurs familles, avaient su pourtant se dégager des liens de la société dans leurs relations journalières. Mais il y en eut d'autres, à dater du milieu du troisième siècle, qui se retirèrent au désert pour obéir à des nécessités plus violentes. Les terribles convulsions de l'empire romain à l'apparition du Christianisme, les douze persécutions exercées par ses tyrans contre les martyrs de la foi nouvelle, peuplèrent d'abord les solitudes d'une foule innombrable d'infortunés. A la rage des persécuteurs succédèrent les invasions. Quand les liens de la société furent brisés par la hache des Barbares, il ne restait plus aux opprimés que Dieu pour espérance, parmi le désastre qui se fit autour d'eux. Des communautés de misères s'ensevelirent vivantes dans des lieux inconnus, que l'on croyait inaccessibles. Les plaines cultivées ne tardèrent pas à se stériliser sous la tente des races féroces qui ne savaient qu'envahir. A la place des germes de la terre, desséchés par le souffle des incendies, le désert se remontra; tandis que sur les hauteurs qu'un monde réfugié disputait aux glaciers, les débris de la civilisation proscrite attendaient le jour marqué pour la fin de ce déluge, afin de sauver, au nom de Dieu, les restes échappés de cet immense naufrage.

De même que les martyrs avaient eu leur majestueuse histoire, les solitaires eurent leurs poétiques légendes.

La légende est une sœur de l'histoire, assise au foyer des sociétés qui commencent; c'est un récit qui fait intervenir dans les choses humaines une puissance surnaturelle. Pour nous, qui présumons assez de la bonté divine et de la dignité de l'homme pour ne point croire impossibles des communications fréquentes entre le monde invisible et le monde visible; pour nous qui avons confiance dans le droit sens du peuple chrétien

et qui portons respect à ses convictions, la légende n'est point une vaine fable. Nous savons que l'Église n'exige point notre assentiment à des récits miraculeux qui ne sont pas consignés dans les Écritures divines, et dont plusieurs peut-être ne soutiendraient pas l'épreuve d'une rigoureuse critique. Mais s'ils ne subjuguent pas notre esprit, ils le charment et le captivent. Nous les admettons comme vrais jusqu'à preuve du contraire; et, si leur vérité historique et positive vient à s'évanouir, nous y trouvons toujours quelque vérité morale qui donne une valeur réelle au symbole dont elle s'était revêtue. C'est avec un mélange de respect et d'amour qu'il faut étudier ces traditions innombrables des générations catholiques, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la religion et les plus délicieuses créations de l'imagination se confondent dans une union si intime, qu'on ne saurait comment les décomposer. Quand même nous n'aurions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles.

XLVIII

Comme l'a dit un prêtre éminent, « filles du temps et de la foi naïve, les légendes descendirent le fleuve des siècles, exaltées par les uns, oubliées ou flétries par les autres, mais survivant à tous. Leur source, enveloppée de nuages, se cachait au pied du Calvaire; chaque génération leur apportait, en passant, le tribut de ses pieuses croyances; l'Église leur prêtait l'ombre de ses arceaux et de ses voûtes; peuples, princes et rois les saluaient avec amour.

« De toutes parts, au moyen âge, au milieu des villes populeuses, au sommet des monts solitaires, dans le sein des paisibles vallées, sur le bord des fontaines, dans les profondeurs

des bois, quelque gracieuse légende faisait éclore d'élégantes chapelles ou de gigantesques cathédrales. Le sentiment religieux appelait à leur construction des peuples d'ouvriers qui taillaient pierre à pierre les imposantes basiliques; les générations suivantes, étonnées de tant de majesté, croyaient que des êtres surhumains étaient venus pour les dresser vers les cieux.

« Au moyen âge, les légendes sont au fond de toutes les chroniques, au front de tous les monuments. A elles le grand jour et le chaud soleil aux portails des cathédrales et des verrières illuminées; à elles les longues galeries des cloîtres, qui retentissaient de leurs récits; à elles les fresques hautes en couleur et tout enfigurées de saints; à elles les merveilleuses créations de l'imagerie sacrée. Elles ont une place dans toutes les œuvres du génie et de la foi; elles se tiennent, sous les dais sculptés des niches gothiques, en statues de pierre, de bois ou de marbre; elles descendent avec les rayons de lumière sur les dalles coloriées, pour se mêler à la prière des fidèles; elles apparaissent comme une puissance pleine de grâces, régnant sur les imaginations, pendant que la théologie dominait les intelligences et les cœurs. Tous les auteurs du temps les rapportent; ils ne les ont point créées, ils les rencontraient à chaque pas sur leur route; ils ne les discutent point, ils les citent. La pensée ne leur serait jamais venue de demander à cette royauté admise sans conteste : « D'où viens-tu, et quels sont tes titres?» Ils la reconnaissent comme un fait qui se voit, se palpe, et ne se raisonne pas.

« Il ne faut donc pas considérer les légendes comme des fictions plus ou moins ingénieuses, comme une espèce de mythologie du Christianisme; mais comme l'expression intime des sentiments, des affections et des croyances. Elles étaient gravées dans le cœur des multitudes avant d'être entaillées sur les murs des temples et de se traduire en symboles vivants sous le ciseau des sculpteurs. Nul ne songe d'ailleurs à contester sérieusement la légitimité de l'intérêt qui s'attache à une littérature dont les premières productions charmèrent le berceau de

nations modernes. Qui voudrait calomnier des traditions qui ont revêtu nos cathédrales de leur plus gracieuse parure, et semé sur leur passage toutes les merveilles de l'art chrétien? Leur souvenir est encore plein d'attraits; leur poésie nous est chère comme la mémoire des chants qui ont bercé notre enfance. »

XLIX

Le premier-né des générations monastiques dont l'Orient fut le berceau, se nommait Paul. C'était un Égyptien de naissance distinguée, et versé dans toutes les sciences de son temps. Il avait une grande fortune et menait joyeuse vie, malgré qu'il fût chrétien; le terroir d'Afrique était une serre chaude pour les natures effrénées par l'attrait des plaisirs. Paul le savant, l'émule des plus doctes en la fameuse école d'Alexandrie, Paul ne songeait qu'à éparpiller sa jeunesse à tous les vents de la dissipation, quand éclata sur l'Église la tempête soulevée par l'empereur Décius. L'art des tortures avait fait d'immenses progrès depuis Néron. Paul fut épouvanté du spectacle offert par les supplices infligés aux martyrs. Comme il avait de grands biens, les délateurs ne devaient point manquer pour le perdre, en vue de se partager ses dépouilles, et cependant son noble cœur refusait de se soumettre aux hontes de l'apostasie. Menacé d'être livré aux persécuteurs par la cupidité d'un de ses propres parents, il abandonna tout ce qu'il possédait, et s'enfuit dans les déserts de sable qui bordent le Nil. Il y trouva, dit la légende, une caverne anciennement habitée par de faux-monnayeurs, du temps de la reine Cléopâtre; elle lui servit de demeure. Une fontaine était auprès, avec un palmier dont les fruits furent pendant quarante ans son unique nourriture, et ses feuilles tressées fournirent l'étoffe de son vêtement.....

Devant les scènes étranges, ignorées, pleines de mystère, dont nous allons effleurer quelques souvenirs, il faut quitter

un moment les allures de l'histoire, pour contempler, avec la simplicité du pèlerin des vieux âges, le tableau de ces choses dont il ne reste que des ombres. Laissons parler la légende dans son style naïf, telle qu'elle fut retrouvée, au troisième siècle, par le célèbre hagiographe Jacques de Voragine, archevêque de Gênes.

La légende de Jacques de Voragine a fait, pendant quatre cents ans, les délices du moyen âge. Son auteur, né en 1230, fut une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique. Grand théologien, brillant prédicateur, diplomate précieux au Saint-Siége pendant les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins, Jacques de Voragine a laissé dans l'histoire ecclésiastique une mémoire honorée par ses vertus et consacrée par l'affection du pape Nicolas IV. Il avait écrit beaucoup; on lui doit un recueil de sermons pour le carême, les dimanches et les principales fêtes de l'année, sermons qui, traduits en latin, étaient encore appréciés dans le dix-septième siècle, comme un monument de la littérature sacrée. Aujourd'hui, sa *légende* est tout ce qui nous reste de ses œuvres; mais elle a survécu comme la source d'où jaillirent tous les travaux d'art religieux qui décorent nos vieilles basiliques.

Au moyen âge, savoir lire était un privilége réservé aux clercs et aux loisirs des châteaux. Les livres manuscrits étaient une chose sacrée. Ils étaient si rares, que les hauts et puissants seigneurs en faisaient don, dans les circonstances solennelles, aux monastères, avec les mêmes précautions et garanties dont s'entourent aujourd'hui les donations les plus considérables. En faveur de quelques pèlerins savants on enchaînait sur des pupitres, dans les églises, des recueils de l'Écriture sainte et des Pères, appelés admirablement la Bible des pauvres. Mais les vrais livres du moyen âge, ce sont les fresques et les vitraux, dans les églises, dans les cloîtres, sur les murs des cimetières et les façades historiées des maisons : prédications perpétuelles et touchantes, écho permanent de la parole du prêtre. Aussi le peuple des âges de foi était-il plus instruit de la religion que le

peuple de nos écoles. Il est plus facile de regarder et de contempler une vivante image que de lire des lettres mortes, qui sont, hélas! trop souvent pour l'esprit un instrument de mort. Et combien d'artistes voyageurs, portant à chaque ville, à chaque palais, à chaque abbaye du moyen âge le tribut de leurs pérégrinations dans les sentiers du monde chrétien, venaient étaler par la peinture ou la sculpture architecturale une foule de traditions touchantes, de saintes histoires, de récits merveilleux, glanés de pays en pays, depuis les ruines italiques jusqu'au tombeau du Calvaire! Les moines de ce temps écrivaient tout, les artistes enluminaient de cinabre et d'or l'antique parchemin, et quand ils avaient fini leur œuvre, ces grands hommes inconnus, ils y mettaient pour toute signature : « *Mater Dei, memento mei*, — Mère de Dieu, souviens-toi de moi. » Voilà tout ce qui parlait d'eux dans leur pieux travail; l'immortalité de l'art était consacrée par l'immortalité de la prière; la royauté du génie ne voulait pour couronne que les fleurs du Ciel, impérissables comme ce don du Tout-Puissant.

L

Or donc, écrivait Jacques de Voragine, tandis que l'ermite Paul achevait de couler ses jours dans sa solitude bénie, il y avait aussi, en terre d'Égypte, dans un creux des rochers qui bordent la mer Rouge, un autre ermite nommé Antoine, qui se croyait l'unique habitant du désert. L'existence de Paul lui fut révélée en vision, et il se mit en route pour aller le visiter : un loup lui servit de guide jusqu'à la caverne des bords du Nil

Du plus loin qu'il le vit apparaître, Paul, qui ne voulait plus converser avec aucun homme, ferma la porte de sa retraite.

« Je suis Antoine, le solitaire de la mer Rouge! » lui cria le voyageur. « Mon frère, ne refuse pas de me voir, car c'est l'esprit de Dieu qui m'envoie.

— « Qui sait, » dit Paul, « si tu n'es point l'esprit tentateur, caché sous les traits d'un solitaire! L'ange de ténèbres prend toutes les formes, et ne craint pas d'abuser du nom de Dieu pour tromper l'âme qu'il veut surprendre.

— « Paul, » s'écria Antoine, « couvre-toi du signe de la Croix qui chasse les démons, et tu verras que je ne disparaitrai point, car je te demande l'hospitalité au nom de Jésus-Christ. Si tu me refuses, je ne t'accuserai point de dureté, mais demain tu me trouveras à ta porte, mort de lassitude et de faim... »

L'anachorète du Nil ne pouvait plus douter, car les génies infernaux n'osent prononcer le nom du Sauveur ni affronter le signe de la rédemption. Il ouvrit à son frère de la mer Rouge, et tous deux se donnèrent le baiser de paix.

— « Frère, » dit Paul, « ce pays ne produit rien pour la nourriture de l'homme. Le palmier dont tu vois le tronc desséché a donné ses fruits pendant quarante ans; mais il y a bien des années que ce vieux compagnon est mort d'épuisement. Mais attends, je te prie, l'heure ordinaire de mon repas; le Père qui est dans les cieux et qui m'envoie un hôte, y pourvoira. »

Antoine regardait Paul avec un étonnement mêlé de crainte. Qu'est-ce que cet homme, se disait-il, que Dieu même nourrit dans ce désert par un miracle quotidien?...

Paul lisait dans son âme et il sourit. « Le Seigneur, » dit-il à Antoine, « voit que tu es bien fatigué du chemin; sa bonté ne te laissera pas languir; il abrégera pour moi les heures du jeûne, afin que je puisse remplir les devoirs de la sainte charité. Bénissons-le, mon frère, et prions pour les voyageurs qui cherchent, dans la nuit du siècle, à retrouver les sentiers divins. »

Comme les deux solitaires achevaient leur oraison, un corbeau descendit des cieux, et déposa devant eux un pain d'une merveilleuse blancheur.

— « Le Dieu qui fit pleuvoir la manne sur les Israélites, »

reprit Paul, « n'abandonne pas ses serviteurs. Chaque jour, le même messager pourvoit à mes besoins; aujourd'hui ma part est double, parce que le Seigneur t'a envoyé. »

Il bénit le corbeau, qui reprit son vol vers les nues.

Après trois jours de doux entretiens sur les mystères du Sauveur, Antoine reprit son bâton de voyage, et s'en alla plein d'admiration.

— « Tu pars, » lui dit Paul, « mais tu n'iras pas loin sans revenir, car, de même que j'ai exercé envers toi le saint office de la charité, il faut aussi que tu accomplisses envers moi un devoir sacré.

— « Lequel? » demanda Antoine. « Veux-tu que je reste à tes côtés, pour servir ta vieillesse?

— « Non. Dieu veut de toi autre chose: tu le sauras quand l'heure sera venue. »

Antoine se mit en route; et voilà que, vers le crépuscule de la première soirée, il aperçut comme une voie lumineuse qui semblait naître des bords du Nil et s'élever en pente douce vers le plus haut des cieux. Et le long de cette voie aux reflets argentins, il vit une procession d'anges qui emportait doucement vers le divin séjour une forme humaine, brillante et diaphane, qui gardait les traits souriants de l'anachorète du Nil.

« Ame sainte! » s'écria le solitaire de la mer Rouge en tombant la face prosternée contre terre, « j'aurais dû pressentir que tant de vertu ne devait plus longtemps appartenir à la terre. Pardonne-moi de ne t'avoir pas devinée, quand tu me disais qu'il me faudrait bientôt revenir. »

Et retournant sur ses pas avec une agilité merveilleuse, malgré son âge, Antoine arriva en peu d'heures à la grotte de Paul. Il le trouva mort, dans l'attitude de la prière, et sa face, en exhalant le dernier souffle, n'avait rien perdu de sa paisible majesté.

Comme il n'avait aucun instrument pour creuser la fosse, deux lionceaux se levèrent des sables et fouillèrent le sable avec

leurs ongles ; puis ils vinrent en rampant se coucher aux pieds d'Antoine, comme pour attendre sa bénédiction après leur travail.

« Créatures de Dieu, » leur dit l'ermite de la mer Rouge, « soyez bénies au nom de Celui qui vous a envoyées ! Fossoyeurs des saints du Très-Haut, reprenez en paix le chemin de vos solitudes; que les êtres qui vous ont engendrés et ceux qui naîtront de vous soient bénis en vous, à cause du secours que vous m'avez prêté pour rendre à la terre la poussière d'un homme de Dieu ! »

Après avoir enseveli le saint cadavre, Antoine emporta comme une précieuse relique sa robe tissue de feuilles de palmier, et, saluant les rives du Nil, gardiennes de l'humble sépulture, il s'en alla préparer la sienne.

LI

Paul avait été, au désert, le symbole de la vie calme et toute recueillie en Dieu. Voilà pourquoi sa légende, vide d'événements, n'a fleuri que sur son tombeau.

Antoine fut au contraire la personnification des luttes de l'esprit contre les rébellions de la chair. Aussi les traditions de sa vie ascétique sont-elles plus nombreuses et plus animées. Je vais les puiser aux mêmes sources et en respecter jusqu'au style un peu barbare : souvenez-vous que j'exhume un monument littéraire du treizième siècle.

Lorsqu'Antoine, Égyptien, avait vingt ans, il entra un jour dans une église, à l'heure où se lisait l'Évangile, et la première parole qui frappa son oreille fut celle-ci : « Si tu veux être parfait, va, et vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres. » Il recueillit cette sentence comme un ordre divin, et sortant aussitôt de l'église, il se dépouilla de tout ce qu'il possédait, et s'en alla dans la solitude, le long du Nil. C'était en 270; et

pendant quinze années d'une solitude absolue, il eut à subir les plus violents assauts de la tentation.

Tourmenté par l'esprit de luxure, il alla un jour se cacher au fond d'un tombeau. « En vivant côte à côte avec un cadavre, » se disait-il, « l'horreur de ce voisinage me guérira peut-être des révoltes de mes sens. » C'était là une terrible épreuve; il s'y soumit avec un courage héroïque. Mais, furieux de sa constance et du triomphe qu'il remportait sur leurs suggestions, les anges de ténèbres l'attaquèrent dans sa lugubre retraite avec tous les prestiges de la plus effroyable fantasmagorie. Ils lui apparurent en troupes, sous la forme d'animaux monstrueux, inconnus à la terre, et l'assaillirent à coups de dents, à coups de griffes, à coups de cornes. Antoine, près de périr sous leurs morsures, jeta au ciel un cri de désespoir. Une lumière de l'autre monde illumina la crypte où s'agitait l'infernale vision, et dans cette lumière se dessinait une croix de feu: à son aspect redouté, les suppôts de Satan disparurent.

Antoine changea de désert. Chemin faisant, il rencontra sur le sable que brûlait le soleil un bassin d'or, tout rempli de pierreries d'un immense prix. « Voilà, » dit le solitaire, « de quoi faire riches tous les habitants d'une grande cité. Comment de tels trésors peuvent-ils se trouver perdus dans une contrée sans routes et sans voyageurs? Esprit d'avarice, je reconnais tes œuvres ; mais toutes les richesses de la terre ne me séduiraient point, car j'ai mis mon trésor en Jésus-Christ. »

Et dès que le nom de Jésus-Christ fut tombé de ses lèvres, le bassin d'or et les pierreries s'évanouirent comme une fumée.

Retiré sur les rocs d'ardent granit qui lavent leurs pieds de feu dans la mer Rouge, il fut ravi en esprit au-dessus de la terre; et, apercevant autour de lui les royaumes lointains que bat comme une tempête le tourbillon des passions humaines, il vit tout l'espace couvert de filets semblables à ceux qu'on tend pour prendre les bêtes fauves; et des démons, accroupis sous mille formes, guettaient le moment de capturer leurs proies humaines. « Hélas! hélas ! » disait Antoine, « à qui

sera-t-il donné d'échapper à ces piéges qui enveloppent l'univers?.....

— « Aux humbles de cœur ! » répondit une voix céleste.

LII

Une autre fois, il lui sembla que des anges l'emportaient dans les airs sur les chemins du Paradis, et qu'une bande de démons accourait pour leur barrer le passage, en criant : « Cet homme est à nous, et vous savez comme nous tous les péchés qu'il a commis depuis sa naissance ! » Mais les anges répondirent : « S'il a péché dans le monde, il s'est purifié dans la solitude ; qu'avez-vous à lui reprocher depuis qu'il habite les tombeaux ? »

Et les démons s'enfuirent à tire-d'ailes comme des oiseaux nocturnes, et les anges déposèrent Antoine bien doucement sur la terre, en lui disant : « Dieu a permis cette vision pour que ton sacrifice te soit doux ; mais garde-toi de t'enorgueillir, car tu en perdrais tout le fruit. »

Un grand nombre de chrétiens, chassés des villes par la persécution, ou conduits par leurs aspirations vers une vie plus parfaite, commençaient alors à former des colonies solitaires le long du Nil. Mais ils ne se vouaient pas à l'isolement perpétuel des ermites ; leurs cellules s'échelonnaient à d'assez courtes distances, afin que, dans leurs besoins, ils pussent s'entr'aider. La sagesse d'Antoine et les guérisons miraculeuses que Dieu accordait à ses prières avaient une grande renommée. Ces chrétiens solitaires lui députèrent quelques-uns d'entre eux, pour le prier de venir habiter au milieu d'eux, afin de les instruire par sa parole et de les édifier par ses exemples.

— « Mes frères, » leur dit Antoine, tout comme le poisson qui sort de l'eau pour se coucher sur la grève, ne tarde pas à y périr, de même le solitaire qui abandonne sa retraite pour re-

tourner parmi les hommes, ne tarde pas à perdre le peu de vertu qu'il croyait acquérir. Si vous avez formé le ferme propos de renoncer au siècle sans arrière-pensée de retour, faites-vous chacun de votre cellule une tombe anticipée. Celui qui a le courage de rester seul est exempt des péchés qui entrent par l'oreille, par la bouche et par les yeux; il n'a plus à combattre que les faiblesses de son cœur. »

Il finit cependant par céder aux prières incessantes des fidèles qui venaient le visiter de toutes parts, et consentit à réglementer quelques communautés naissantes, car l'Esprit divin lui fit connaître qu'il y a plusieurs degrés dans la vie de renoncement, et que peu d'hommes sont appelés à la perfection d'une existence purement contemplative.

Lorsque l'avénement de Constantin répandit la joie sur toute l'Église, cette nouvelle du triomphe évangélique pénétra jusqu'au fond du désert. Antoine se prosterna pour bénir Dieu, et resta si longtemps abîmé dans sa méditation, que les solitaires qui étaient venus lui apprendre ce grand événement crurent qu'il était mort de joie. Quand il sortit de cet extase, il avait le visage baigné de larmes, et se répandait en douloureux gémissements. On lui demanda le motif de son affliction : « Hélas! mes frères, » dit-il avec des sanglots, « je viens de voir l'autel de Jésus-Christ environné d'une multitude de chevaux sauvages qui le foulaient aux pieds. Cette vision signifie que l'Église, notre mère, n'aura qu'une courte joie; elle sera bientôt envahie par des hommes semblables à des brutes, qui la fouleront aux pieds et qui ravageront les sanctuaires. »

C'était la prophétie des persécutions que devait bientôt rallumer l'hérésie d'Arius. Antoine quitta sa chère solitude pour courir au secours des catholiques ébranlés. On le vit dans Alexandrie, au plus fort des troubles, armé de la parole sainte et de la majesté du désert. La frénésie des ariens ne le fit pas reculer; les païens eux-mêmes, admirant son courage et l'évidente protection dont Dieu le couvrait au milieu des périls qu'il était venu braver, se convertirent en grand nombre à la

foi qui inspirait un si rare héroïsme. Il redescendit au désert pour mourir, en 340, plus que centenaire.

Sa sœur, qu'il avait arrachée aux illusions de la vie mondaine, s'était vouée comme lui aux rigueurs de la vie monastique. Elle fut la fondatrice du premier monastère de femmes dont l'histoire fasse mention.

LIII

A dater des deux célèbres anachorètes dont je viens d'esquisser quelques traits, la vie religieuse prit un rapide développement. L'impulsion était donnée; les cloîtres devinrent les oasis où germait, loin des orages du monde, la moisson des vertus de l'avenir.

Ammon, contemporain et ami de saint Antoine, fonda, dans la contrée de Nitrie, en Basse-Égypte, des communautés d'hommes pieux, qui vivaient dans des cellules séparées, mais qui se réunissaient le dimanche pour le service divin; leur nombre, à la fin du siècle, s'élevait à cinq mille.

Un autre disciple d'Antoine, saint Hilarion, qui mourut en 371, choisit pour sa retraite le désert entre Gaza et l'Égypte. Le bruit de sa sainteté et de ses miracles attira près de lui beaucoup de personnes qui se placèrent sous sa direction, de sorte que, lorsqu'il visitait leurs cellules, il se voyait entouré de plus de deux mille frères. La solitude de Scété, en Égypte, se remplit aussi de cellules, après que saint Macaire s'y fut établi.

Voici encore une des illustrations du désert, et l'un des héros célèbres dans les légendes. Saint Macaire, errant dans les sables de Scété, rencontre un jour le crâne desséché d'un mort inconnu. Il s'agenouille en face de ce triste débris que les vents ont roulé dans l'immensité; il prie avec ferveur, puis, comme un autre Ézéchiel, il interroge le crâne : « Ossement d'homme que je trouve sans sépulture, qu'est devenu ton corps?

— « Il a péri sous la dent des bêtes sauvages.

— « Où est ton âme?...

— « En enfer.

— « Pourquoi en enfer?...

— « Elle adorait les faux dieux ; elle a refusé la lumière du Sauveur; elle a persécuté les vrais croyants. »

Macaire reprit : « Où est l'enfer? »

Et le crâne répondit : « C'est un abîme au delà de tous les mondes créés ; mon âme y est plongée à une profondeur qui égale la distance entre la terre et le ciel.

— « Est-ce le fond de l'abîme? » demande le solitaire.

— « L'abîme est sans fond, » répond le crâne du damné ; mais il se partage en trois régions. La plus élevée reçoit les idolâtres qui ont fermé leurs yeux aux révélations de l'Évangile. La seconde région, plus basse, est destinée aux Juifs qui virent l'avénement du Christ-Sauveur. La dernière est le sépulcre éternel des mauvais chrétiens.

— « Quel est l'état des âmes condamnées par la justice de Dieu?

— « Il n'y a pas d'expression dans la langue des hommes pour peindre leur punition. »

Saint Macaire acheva ses jours dans une religieuse épouvante. Il était, parmi les Pères du désert, l'apôtre des châtiments célestes et des plus rudes pratiques de la pénitence. Un jour, qu'il avait écrasé avec colère un insecte qui venait de le piquer, il se crut si coupable d'avoir cédé à ce mouvement passionné, qu'il s'en alla vivre pendant six mois dans un lieu rempli de ronces sur lesquelles il se roulait chaque jour, pour punir son corps de n'avoir pu supporter une légère douleur.

LIV

Les monastères, ou communautés proprement dites, furent institués par saint Pacôme. Formé par l'ermite Palémon aux

dures privations et aux pratiques austères des anachorètes d'Égypte, il établit, en 325, treize associations religieuses à Tabenne, dans la Haute-Égypte, et leur donna une règle que nous possédons encore dans la traduction latine de saint Jérôme. Tous ces couvents étaient étroitement unis sous la conduite d'un abbé (*abbas*, père), et ils formèrent ainsi le premier ordre monastique, celui des Tabennésiens. Les moines étaient divisés en plusieurs classes, selon leurs diverses occupations. Un économe administrait les ressources temporelles de l'Ordre, et déjà l'on avait introduit un court noviciat. Le travail manuel remplissait la plus grande partie de la journée; le produit de ce travail nourrissait les frères, parmi lesquels un petit nombre seulement étaient prêtres, et avaient été ordonnés avant d'embrasser la vie religieuse. Le couvent principal, dirigé par saint Pacôme, contint plus tard, d'après le témoignage de Palladius, jusqu'à quatorze cents moines.

De l'Égypte, la vie monastique passa en Palestine. Il y avait encore, dans le quatrième siècle, des monastères florissants sur le mont Sinaï et dans le désert de Raïthu, non loin du mont Horeb. L'an 580, saint Jean Climaque, abbé de Sinaï, dédia son *Échelle sainte* à l'abbé de Raïthu.

Chariton fonda dans la Syrie, à Phasan d'abord, puis à Suca, une *laure*, c'est-à-dire une réunion de cellules placées à quelque distance les unes des autres, et dont les habitants se réunissaient, le samedi et le dimanche, pour assister au service divin dans l'église de la laure.

De la Syrie, la vie cénobitique se répandit en Mésopotamie et en Perse. Eustathe, évêque de Sébaste, l'introduisit dans l'Arménie et la Paphlagonie. Saint Basile en fut le plus illustre propagateur dans la Cappadoce et dans le Pont; en sa qualité de prêtre, il avait auparavant dirigé un monastère à Césarée, et avait composé une règle pour ses disciples, tant pour ceux qui vivaient seuls que pour les cénobites.

Les anachorètes, qui se maintinrent toujours près des cénobites, et qui, après avoir été formés dans un cloître, embras

saient un genre de vie plus solitaire pour atteindre à une plus haute perfection, continuèrent d'habiter des cavernes ou des tentes, quelquefois même des catacombes ou tombeaux. Quelques-uns étaient continuellement en prières sur des colonnes en plein air; on les appelait *stylites;* l'exemple de cette vie singulière avait été créé, en 440, par le fameux saint Siméon. Bientôt après saint Daniel vécut de la même manière auprès de Constantinople.

On en cite également qui vivaient sur les montagnes, sans jamais se reposer sous un toit, et qui ne se nourrissaient que d'herbes sauvages. D'autres s'enfermaient dans d'étroites cellules pour le reste de leurs jours. Cependant, les hommes les plus graves et les plus illustres Pères de l'Église donnaient ordinairement la préférence à la vie commune au sein d'un monastère.

LV

En Occident, ce fut saint Athanase, qui, lorsqu'il chercha un asile à Rome, pendant la persécution arienne, éveilla le premier goût de la vie solitaire par le récit des merveilles de saint Antoine et par l'admiration qu'inspiraient les moines qui l'accompagnaient. Saint Jérôme cite déjà plusieurs couvents de religieuses et un grand nombre de moines à Rome. A Verceil, l'évêque Eusèbe, par ses discours et par son exemple, avait introduit parmi son clergé le genre de vie austère que menaient les moines d'Orient. Aux portes de Milan, il y avait un monastère sous la protection de saint Ambroise, et quelques-unes des petites îles de l'Italie étaient peuplées d'anachorètes. Saint Martin, évêque de Tours, fonda l'un des premiers couvents de la Gaule, et deux mille moines se trouvaient réunis à ses funérailles.

Saint Martin, né en 316, était originaire de Pannonie. Son père, de simple soldat devenu tribun, était païen comme toute

sa famille. Soumis à l'obligation du service militaire, en qualité de fils de vétéran, le futur évêque de Tours fut d'abord légionnaire dans l'armée des Gaules. Converti par des soldats chrétiens, il se distingua tout d'abord par la plus précieuse des vertus, la charité. N'étant encore que catéchumène, il rencontra aux portes d'Amiens un pauvre presque nu qui lui demanda l'aumône. Martin ne possédait que son manteau ; il le coupa en deux avec son épée, et en donna la moitié à l'indigent. La nuit suivante, dit la légende, il vit en songe Jésus-Christ, qui lui promit le bonheur céleste pour prix de sa bienfaisance.

Cette vision décida le jeune soldat à renoncer aux espérances de fortune que lui offrait la carrière militaire. Il se retira auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers, et créa le monastère dont j'ai parlé. La renommée de ses vertus le signalait à l'attention populaire ; la ville de Tours l'appela par un suffrage unanime à occuper son siége épiscopal. Il fallut l'enlever de vive force à la solitude. Le respect du peuple contristait sa profonde humilité ; il ne put se résoudre à habiter la maison épiscopale, et fonda l'abbaye de Marmoutiers, pour y continuer, avec quatre-vingts disciples, la vie de sainte pauvreté à laquelle il s'était voué.

Une existence si détachée des choses de la terre devait attirer sur le saint évêque des bénédictions toutes particulières. Le don des miracles fut accordé à sa foi, et fut presque sans cesse au service de son ardente charité. Saint Martin ressuscitait des morts ; la flamme des incendies reculait devant lui.

Saint Sulpice-Sévère, l'historien de son austérité, raconte que, dans ses visites épiscopales, il voyageait sur un âne, couvert d'un grossier manteau de laine, et, refusant les lits préparés pour lui dans les lieux où il s'arrêtait, il couchait sur la terre nue.

LVI

Par privilége de la grâce divine, saint Martin eut la révélation de son dernier jour. Il l'annonça aux moines de Marmoutiers, et leur fit ses adieux suprêmes, car il voulait mourir comme le bon pasteur, en visitant son troupeau. Une fièvre de courte durée le détacha des liens de la chair, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Les prêtres qui l'entouraient, le voyant souffrir cruellement, le suppliaient de permettre qu'on l'étendît sur un lit, pour diminuer le sentiment de ses douleurs. « Non, mes enfants, » dit le saint évêque ; « le Sauveur a expiré sur une croix ; un chrétien doit rendre l'âme sur le cilice et sur la cendre. »

Les yeux et les mains constamment vers le ciel, il priait sans relâche; et comme il gisait sur le dos, les assistants l'exhortaient à se tourner sur le côté pour respirer moins difficilement. « Laissez-moi, mes frères, » dit-il, « laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon esprit ne perde pas de vue le Seigneur. »

Quand il expira, une auréole doucement lumineuse entoura son front vénérable, et l'on entendit le murmure d'une harmonie lointaine qui semblait venir des cieux.

Les villes de Tours et de Poitiers affluèrent autour de son cercueil; les païens eux-mêmes voulurent rendre les derniers devoirs à l'homme saint qui n'avait point tenu compte de la différence de religion dans l'exercice de son inépuisable charité.

Le moine Sévère du monastère de Marmoutiers, qui a écrit sa vie, raconte que, s'étant un peu endormi pendant l'office de matines, il vit saint Martin vêtu d'une aube blanche et la face resplendissante comme le soleil. Saint Martin le bénit avec un céleste sourire, et Sévère ayant voulu aller à lui s'éveilla. Cette vision lui fut donnée à l'heure même de la mort du saint.

Odon, abbé de Cluny, rapporte qu'au moment de la trans-

lation de son corps, qui avait été le temple du Saint-Esprit, les cloches de toutes les églises sonnèrent sans que l'on y touchât, et toutes les lampes s'allumèrent d'elles-mêmes.

Le même légendaire raconte aussi qu'il y avait deux pauvres qui vivaient ensemble; l'un était aveugle, et l'autre paralytique. L'aveugle portait son compagnon de misère; celui-ci lui indiquait le chemin qu'il fallait suivre, et ce spectacle de fraternité dans l'infortune attirait à tous deux beaucoup d'aumônes. Ils apprirent que tous les malades qui se faisaient porter auprès des reliques du saint évêque de Tours, obtenaient immédiatement leur guérison miraculeuse. « Gardons-nous d'aller de ce côté là, » dit le paralytique à l'aveugle, « car si l'attouchement de l'évêque Martin nous ôtait nos infirmités, ce serait la perte de notre gagne-pain ! » Et lorsqu'on fit la translation du corps vénérable, le paralytique mit tous ses soins à conduire l'aveugle par des rues où il pensait que le cortége religieux ne passerait point. Mais il fut puni de sa pensée cupide, car, en cherchant à fuir la sainte procession, il arriva précisément, au détour d'une rue étroite, en face du cercueil de saint Martin. L'aveugle, qui n'avait point partagé le calcul de son compagnon, recouvra la lumière, et le paralytique demeura infirme.

LVII

Vers le même temps, c'est-à-dire à la fin du quatrième siècle, parurent aussi les premiers cloîtres en Afrique, à Carthage, à Thagaste, à Hippone. Saint Augustin, ce grand docteur de l'Église, avait, dès son entrée dans le sacerdoce, fondé à Hippone un monastère, dans lequel il vivait avec ses clercs dans la pauvreté et dans la communauté des biens. Plus tard, lorsqu'il fut évêque, il transforma sa maison épiscopale en couvent pour les ecclésiastiques.

Toutefois les moines proprement dits n'étaient primitivement que des laïques en Orient et en Occident, et pendant

quelque temps l'état monastique parut incompatible avec l'état clérical, parce que les moines, jusqu'à la fin du quatrième siècle, vivaient dans la solitude et loin des villes, et qu'un ecclésiastique ne pouvait être ordonné, d'après les canons, que pour une église déterminée.

On sentit cependant le besoin, dans les grands monastères éloignés d'une église cathédrale ou paroissiale, d'avoir des prêtres spéciaux, et, lorsqu'en 392 une loi de Théodose le Grand eut permis aux moines de s'établir aussi dans les villes, il s'éleva bientôt dans les plus grandes cités de l'Orient des monastères très-peuplés, dont les supérieurs étaient ordinairement revêtus du pouvoir sacerdotal. Mais en général les moines furent encore considérés comme laïques au concile de Chalcédoine. Il était d'ailleurs assez naturel de regarder les couvents comme une espèce de séminaires, et une loi de l'empereur Arcade exhortait déjà les évêques à choisir leurs prêtres parmi les moines les plus parfaits. On le fit d'autant plus ordinairement, que les souverains pontifes, tels que Sirice et d'autres après lui, renouvelèrent cette recommandation. Bientôt on choisit de préférence dans tout l'Orient, les évêques parmi les moines.

Les édits impériaux excluaient les fonctionnaires publics de l'état monastique et même de la cléricature, à moins qu'ils ne cédassent leurs biens à d'autres. Les esclaves ne pouvaient entrer dans un monastère sans la permission de leurs maîtres; les époux n'y étaient admis que d'un consentement réciproque, et les enfants qu'avec l'agrément de leurs pères.

Il n'était pas d'usage, dans les couvents primitifs, de porter des habits d'une forme et d'une couleur particulières. Les disciples de saint Pacôme paraissent s'être distingués, en Orient, par un vêtement spécial; en Occident, les moines conservaient leur vêtement national, mais seulement d'une étoffe plus grossière.

On ne connaissait pas encore les vœux proprement dits. C'était une règle générale que les religieux fussent d'une pauvreté complète et qu'ils se nourrissent du travail de leurs mains. Sou-

vent ceux qui embrassaient la vie monastique distribuaient leurs biens aux pauvres, et les moines d'Égypte, en particulier, étaient tellement sévères à cet égard, que leurs communautés ne possédaient aucuns biens ni revenus. Ils partageaient entre les pauvres les dons qui leur étaient faits. On insistait spécialement sur le travail manuel; les dangers de l'oisiveté étaient représentés sous les couleurs les plus sombres, et saint Augustin composa lui-même un traité sur cette matière. Ce que les moines gagnaient en surplus de leurs besoins personnels appartenait aux indigents.

L'obligation d'une continence perpétuelle était purement tacite; mais, bien qu'on ne retînt pas au monastère des personnes incorrigibles, on regardait néanmoins comme une chose illicite et même criminelle de rentrer dans le monde. Le concile de Chalcédoine prononça l'excommunication contre un moine ou une religieuse qui se marierait.

Une obéissance prompte et parfaite aux ordres des supérieurs était considérée comme le premier devoir; le moine devait, selon le mot de saint Basile, renoncer à sa propre volonté et s'abandonner avec une entière confiance à la conduite de son chef. Les supérieurs, désignés par le titre d'*abbés*, jouissaient d'une autorité suprême, c'est-à-dire qu'ils réglaient le service divin et les prières en commun, qu'ils maintenaient la discipline et décernaient les punitions; ils étaient en même temps les directeurs spirituels des moines soumis à leur conduite. Les peines consistaient dans une privation temporaire des sacrements, dans des châtiments corporels, et enfin, lorsque tout cela était inutile, dans l'exclusion de la communauté. Du reste, ces abbés avec leurs moines demeuraient sous la juridiction épiscopale. D'après le quatrième canon du concile de Chalcédoine, aucun couvent ne pouvait être érigé sans la permission de l'évêque, et celui-ci était tenu de surveiller convenablement les monastères de son diocèse.

LVIII

Dans l'Occident, toutes les communautés religieuses étaient placées sous la même obédience.

Les anachorètes eux-mêmes, qui avaient rompu toute relation avec le monde, étaient suivis jusqu'au fond de leur désert par la sollicitude épiscopale. La sainte poésie qui entourait ces hommes extraordinaires, agissait puissamment sur les imaginations romaines, gauloises ou africaines. Mais l'aspect des hérésies qui ne cessaient, depuis Arius, de se reproduire déguisées sous mille formes, confirmait l'expérience que les évêques d'Italie, des Gaules et de l'Afrique avaient acquise des dangereux entraînements de l'esprit oriental. Le néophytisme exalté par les tableaux d'une perfection chrétienne trop au-dessus des forces communes, pouvait produire des fruits d'égarement. Il importait donc d'imprimer à la vie monastique une direction qui prévînt les écarts de la pensée, en ne la laissant jamais exposée aux hallucinations de l'isolement.

Pour peu qu'on eût livré à leur fougue les imaginations occidentales, elles auraient égalé d'un seul pas les existences prodigieuses des ascètes d'Égypte. La Gaule avait déjà, au quatrième siècle, ses reclus, ses stylites, à l'imitation des Paul, des Antoine, des Macaire, des Siméon.

Saint Senoch, un Barbare d'origine, se fit clore, aux environs de Tours, entre quatre murailles, et si étroitement, que le bas de son corps était privé de mouvement.

Il y a, dans Grégoire de Tours, des récits pleins d'intérêt et d'étrangeté sur des reclus divers : Caluppa en Auvergne, Patrocle aux environs de Langres, et Hospice en Provence. Il dit des choses si surprenantes d'un ancien stylite voisin de Trèves, nommé Wulfilaïg, que je ne puis résister au désir d'en traduire quelques lignes.

« Arrivé dans le territoire de Trèves, » raconte Wulfilaïg à

l'évêque-historien qui le visitait, «j'y construisis, de mes propres mains, ma demeure solitaire sur l'éminence que vous voyez. Il y avait là un simulacre de Diane, que les païens de cette contrée venaient adorer de fort loin. Résolu d'engager la lutte, avec l'aide de Dieu, contre ce trône de Satan, j'érigeai en face une colonne de pierres superposées, et je me tenais nuit et jour sur la plate-forme, au prix des plus grandes souffrances. Lorsqu'arrivait le temps de l'hiver, qui est d'une extrême rigueur en ces climats, je ne me permettais pas même la plus grossière chaussure. J'étais tellement brûlé par les ardeurs de la gelée, que très-souvent elles ont fait tomber les ongles de mes pieds; l'eau glacée pendait à ma barbe en forme de chandelles. Ma nourriture se bornait à quelques herbes, et j'étanchais ma soif à une source voisine.

Il commença à arriver vers moi une grande quantité de gens des villages d'alentour. Je mis à profit leur curiosité pour les instruire et pour dissiper peu à peu le nuage de leurs superstitions. Je leur prêchai continuellement que Diane n'existait pas; que le simulacre et les autres objets auxquels ils adressaient leur culte n'étaient que des personnifications de l'esprit du mal. Je leur disais aussi que les hymnes qu'ils chantaient dans leurs fêtes brutales où ils s'enivraient de vin, étaient moins des actes religieux que des outrages à la véritable Divinité, et qu'il valait bien mieux offrir le sacrifice de leurs vices au Dieu unique, tout-puissant et infiniment bon, qui a créé d'une parole le ciel et la terre.

«Je priais aussi, pendant tout le temps que j'étais seul, afin que le Seigneur voulût bien renverser, par un souffle de sa puissance, le simulacre colossal que je ne pouvais détruire par ma seule force. Beaucoup de païens se rassemblèrent un jour autour de la statue de Diane; ils y jetèrent des cordes et commencèrent à la tirer; mais tous leurs efforts ne parvenaient pas à l'ébranler sur sa base. Alors, je me prosternai la face contre terre, et après une fervente oraison, pour supplier la divine bonté d'abattre par un signe du Ciel ce que l'effort des bras

terrestres ne pouvait pas même remuer, je vins me joindre aux travailleurs. Je saisis une corde avec l'énergie que donne la foi, et aussitôt que nous commençâmes à tirer, dès la première secousse, l'idole tomba à terre; ensuite on la brisa avec des maillets de fer, et elle fut bientôt réduite en poudre.

« Après ce triomphe remporté sur le paganisme, je me disposais à reprendre mon genre de vie ordinaire. Mais la chute de Diane avait retenti au loin; cette œuvre de Dieu, accomplie par la faible main d'un pauvre solitaire, excita quelque jalousie parmi les autres chrétiens. Il y en avait, en foule, de plus dignes, bien certainement, d'être choisis pour cette glorieuse profession de foi; mais la Providence ne se complaît-elle pas dans l'usage des plus petits moyens, pour faire mieux éclater la majesté de ses desseins? Quoi qu'il en soit, une dure épreuve m'était réservée.

« Plusieurs évêques de la contrée, qui auraient dû peut-être me fortifier, afin que je pusse continuer plus parfaitement l'ouvrage que j'avais entrepris, survinrent et me dirent : « Wulfilaïg, la voie que tu as suivie n'est pas la voie droite, car tu pèches contre la sainte humilité, en voulant, toi indigne, t'égaler à Siméon d'Antioche, qui vécut toute sa vie sur une colonne. La situation du lieu ne permet pas d'ailleurs que tu persistes à braver, sans tenter Dieu, un excès d'austérité qui dépasse les forces humaines. Descends au plus tôt de cette plateforme, et contente-toi d'habiter avec un cœur simple parmi les frères qui vivent en commun, sous la conduite d'un père spirituel. »

« A ces paroles, » poursuit Wulfilaïg, « je descendis de ma colonne, pour n'être pas accusé de désobéissance envers les évêques, et j'allai avec eux où ils voulurent me conduire. L'évêque de Trèves envoya des anciens de la ville, avec des haches, des ciseaux et des marteaux, et il fit mettre en poussière la colonne que j'avais édifiée avec tant de labeur, à la sueur de mon front. Quand je retournai vers la montagne, je trouvai tout détruit. Je pleurai amèrement, mais je ne voulus pas ré-

tablir ce qu'on avait détruit, afin que l'on ne m'accusât point d'aller contre les volontés de la sainte Église, et, depuis ce temps, je me contente d'habiter au monastère avec les frères. »

Voilà un exemple, entre mille, de ce que le Christianisme commençait à enfanter de prodiges dans les Gaules. Le solitaire de Trèves avait une âme simple et candide, toujours disposée à vénérer les ordres des évêques. Mais il y avait à craindre que la renommée d'une pareille vie ne servît d'aliment à des ferveurs indiscrètes, capables de compromettre tout l'avenir qui était réservé aux institutions monastiques. Il fallait, pour les stabiliser, une règle et un gouvernement unitaires, appropriés aux climats comme aux intelligences : la Providence préparait lentement, par une initiation graduée aux mystères de la vie dévote, les hommes qui devaient, un jour, illuminer les cloîtres de tous les rayonnements du génie, de la science et des arts.

LIX

Le long des côtes de la riche Provence, au midi de Fréjus et d'Antibes, sous un ciel toujours pur et doux, l'île de Lérins semble un navire à l'ancre sur une mer endormie. Le palmier, le cyprès, le myrte, le lentisque, secouent leurs parfums sur ses gazons déserts, et les pas qui foulent ce sol vierge, y touchent partout la poussière des saints.

Un homme de race consulaire, Honorat, de naissance romaine, issu d'un père païen, mais converti par son génie à la foi du Christ, est venu s'asseoir à Lérins, pour méditer les grandes choses que la solitude révèle.

Attirés par cet exemple, d'illustres disciples sont accourus se ranger sous la discipline du maître.

L'Église a tourné ses regards du côté de Lérins. Léonce, évêque de Fréjus, confère à Honorat l'autorité du sacerdoce, et bientôt, sous sa conduite, l'un des plus fameux monastères

du monde chrétien cultive les fleurs du Ciel parmi les fleurs de la terre. On voit Lérins changer de face ; de sauvage et abandonné qu'il était, ce lieu devient si peuplé, qu'il est appelé déjà, dans les chroniques du temps, l'île où la milice angélique s'était assemblée, où se mettaient en sûreté tous ceux qui fuyaient les naufrages du monde, et où ceux que l'ardeur mortelle du siècle avait presque consumés, trouvaient une ombre salutaire. « C'est là, » poursuit Eucher, « que furent instruits une infinité de solitaires qui, dès les premiers jours du cinquième siècle, répandirent dans les Gaules les traditions merveilleuses des Pères du désert d'Orient. » C'est de là que furent tirés plusieurs évêques de profond savoir et d'éminente piété. Honorat, le saint fondateur, devint évêque d'Arles ; la même ville garde avec vénération les souvenirs d'Hilaire, de Césaire, de Virgilius ; Lyon posséda Eucher.

Ces hommes remarquables par les dignités qu'ils occupèrent, ne furent point les seuls dont les archives de Lérins aient enregistré les noms glorieux ; parmi les théologiens et les auteurs ecclésiastiques, il ne faut oublier ni Salvien, ni Vincent, ni Bernarius, ni Théodore, ni Ferréol, ni bien d'autres.

Vers le même temps, Jean Cassien, qui s'était formé dans un couvent de Bethléem, et qui avait ensuite visité les ermites d'Égypte et vécu avec eux, fonda deux monastères à Marseille. Il fut en Occident le plus grand maître de la vie monastique avant saint Benoît. Il avait consigné les résultats de son expérience dans deux ouvrages, dont l'un, *les Institutions*, retrace la règle et l'organisation des couvents d'Orient, et l'autre, *les Conférences*, contient les entretiens qu'il eut avec les anachorètes de Scété sur la vie contemplative et la prière continuelle. Les Orientaux eurent des traités semblables dans les écrits ascétiques de saint Nil, qui, après avoir vécu pendant plusieurs années comme ermite dans le désert du mont Sinaï, mourut en 430, et dans l'*Echelle sainte* de Jean Climaque, surnommé le Sinaïte, où sont enseignés les degrés et les vertus de la vie spirituelle la plus élevée.

LX

On ne tarda pas à s'apercevoir que les monastères rendaient de grands services aux prêtres et aux évêques, comme établissements d'instruction. Saint Patrice, élevé lui-même à Tours sous saint Martin, donna cette direction aux couvents qui furent établis en Irlande de son vivant et après sa mort.

Dans l'ouest de la Grande-Bretagne il y eut, au sixième siècle, la grande abbaye de Bangor, laquelle, dans chacune de ses sept subdivisions, comptait trois cents moines qui vivaient du travail de leurs mains.

En Irlande il existait aussi une florissante abbaye du même nom, d'où sortit saint Colomban, fondateur des monastères de Luxeuil, de Fontaine et de Bobbio. Sa règle, observée dans plusieurs couvents de la Gaule jusqu'à l'introduction de celle de saint Benoît, et la seule qui fut en usage dans l'Italie septentrionale jusqu'au neuvième siècle, fut approuvée par les évêques de l'Église gallicane, au concile de Mâcon, en 624.

C'est cette règle qui nous fait le mieux connaître la discipline des nombreux couvents de l'Irlande. Les points principaux consistaient dans une obéissance passive, dans le silence, dans l'abstinence de la viande, et dans le travail des mains imposé aux moines comme moyen de subsistance. Toutefois, il leur restait encore assez de temps pour se livrer à l'étude, pour copier des livres, et pour assister aux leçons qui se donnaient dans tous les monastères.

Dans la Gaule, saint Césaire, évêque d'Arles, avait déjà précédemment composé une règle, d'après laquelle les moines devaient habiter ensemble dans une même clôture, et consacrer alternativement leur temps à la prière, à la lecture et au travail manuel.

Le mérite d'avoir fait de la transcription des livres une tâche régulière pour les religieux, appartient au savant chancelier

Cassiodore, lequel fonda, dans les environs de Squillace, sa ville natale, deux monastères, l'un de cénobites et l'autre d'ermites, et qui lui-même mourut moine, vers le milieu du sixième siècle.

Mais en Occident, toutes les institutions ascétiques furent peu à peu éclipsées et remplacées par l'ordre de saint Benoît. Ce patriarche des moines de l'Occident, né en 480, sur le territoire de Nurcia, en Ombrie, se retira très-jeune dans une caverne isolée, près de Subiaco, où il resta caché pendant trois ans. Sa réputation de sainteté lui ayant attiré insensiblement un grand nombre de disciples, il fonda, en 520, douze monastères dont chacun contenait douze moines, et dont il prit lui-même la direction. Des sénateurs romains lui confièrent leurs enfants, parmi lesquels Placide et Maur furent deux de ses disciples les plus distingués. Placide introduisit la règle de son maître en Sicile, et l'autre dans les Gaules. Saint Benoît fonda, en 529, le monastère du mont Cassin, si célèbre dans la suite, mais qui fut détruit par les Lombards, quarante ans après; il érigea également celui de Terracine, et mourut en 543, en laissant dans le trésor des légendes une mémoire pleine de merveilles.

LXI

Saint Benoît, dit Jacques de Voragine, avait étudié les belles-lettres aux écoles de Rome, et sondé, tout jeune encore, le vide des grandeurs humaines. Fugitif du siècle, que l'Esprit divin poussait hors du monde pour lui enseigner, à son insu, l'art de gouverner les hommes, le jeune solitaire passa d'abord trois années sur un rocher aride et si affreusement escarpé, qu'il était impossible d'y porter de la nourriture. Un saint ermite, nommé Romain, seul confident de sa retraite, partageait avec lui ses chétifs aliments, et lui faisait parvenir sa part au moyen d'un panier suspendu à une longue corde, que Benoît descendait et remontait chaque soir; une clochette attachée à la corde était le signal donné d'en bas pour la rupture du jeûne.

Après ces trois années de solitude absolue, l'abbé d'un monastère voisin de Nurcia étant venu à mourir, les frères voulaient élire l'anachorète Romain pour lui succéder; mais cet homme de Dieu refusa de quitter sa cellule, et, leur montrant la roche habitée par son jeune disciple : « Si vous voulez, » leur dit-il, « un chef véritablement digne de vous guider sur les voies du Ciel, prenez Benoît de Nurcia; car il m'est révélé qu'il jettera un jour le plus vif éclat sur la légion des âmes vierges qui font cortége à l'Agneau divin. »

Les religieux de ce monastère ne brillaient point d'une ferveur exemplaire; ils croyaient suffisant, pour se dire parfaits chrétiens, de vivre loin des séculiers, et ressemblaient à ce pharisien de l'Évangile qui priait dans le temple en disant à Dieu, dans l'orgueil de sa pensée : « Je ne ressemble pas, Seigneur, à ce vil publicain qui ose vous invoquer à mes côtés. » Sépulcres blanchis au dehors, mais remplis de la fange des désirs impurs, ils ne tenaient à leur monastère que parce que les riches aumônes offertes par la vénération des hommes qui ne jugent que l'extérieur leur fournissaient le moyen de vivre oisifs au sein de l'abondance. Ils avaient voulu faire de Romain leur abbé, non pour lui obéir, mais pour tirer profit de sa réputation. Son refus les toucha médiocrement; ils s'en consolèrent en pensant qu'un très-jeune supérieur ne régnerait sur eux que pour la forme, et, laissant la bride lâche à leurs mauvais penchants, se contenterait des honneurs de sa dignité, sans revendiquer ses droits spirituels ni tenir grand compte de ses devoirs.

Benoît ne les connaissait que par ouï-dire, et ce qu'il savait d'eux ne pouvait l'encourager à accepter le fardeau de leur conduite. « Que voulez-vous que je vienne faire au milieu de vous? » leur dit-il. « Nos habitudes sont trop différentes; j'ai celles de la pénitence, vous, celles du bien vivre; je ne saurais me plier aux vôtres, et vous seriez vite lassés des miennes. Je ne veux point m'instituer votre juge; n'exigez pas que j'entreprenne une tâche dont je ne me sens pas digne et qui serait au-dessus de mes forces. Choisissez plutôt parmi vous un homme qui

vous mène au bien, sans vous heurter, par des sentiers dont je ne connais pas la douceur. »

LXII

Ces religieux formaient deux partis, dont l'un, mais c'était le moins nombreux, ne repoussait point quelques idées de réforme. La minorité saine du monastère obtint, par l'ascendant de l'ermite Romain, que Benoît fît abnégation de ses répugnances, et acceptât le gouvernement de la communauté.

« Vous le voulez? » dit Benoît; « qu'il soit donc fait selon les desseins de Dieu! Je me lave les mains des péchés que la résistance fera commettre aux hommes de mauvaise volonté. »

La bonne intelligence dura peu entre les moines relâchés et le jeune saint qu'ils s'étaient donné pour maître. Placés entre leur règle, qui leur imposait une obéissance absolue après la liberté d'élection, et les sollicitations incessantes de l'esprit de révolte, ils furent prompts à se repentir de leur frêle aspiration vers le bien. Désespérant de vaincre la rigidité de Benoît, et ne pouvant le déposséder de sa dignité dont ils étaient les auteurs, ils jetèrent du poison dans son vin à l'heure du repas.

Soit que Benoît eût pressenti les effets de leur malice, ou que sa coutume fût de ne jamais boire sans bénir le breuvage qu'il allait prendre, il fit le signe de la Croix sur le vase posé devant lui, et ce vase éclata en mille pièces, comme si l'on eût jeté une pierre dessus. Le saint fut alors convaincu du mal qu'on avait voulu lui faire; mais le calme de son âme ne fut point troublé; il se leva paisiblement et dit aux religieux consternés : « Frères, que Dieu vous pardonne! Je vous avais dit que mes mœurs ne pouvaient s'accommoder aux vôtres. Allez donc, et cherchez un père qui soit selon vos cœurs. Après ce qui vient de se passer, je ne puis être à vous : je retourne à mon désert, que je n'aurais jamais dû quitter. »

Rentré avec joie dans l'humble cellule qu'il s'était bâtie sur

son rocher, il reprit sa vie solitaire et s'illustra bientôt par de nombreux miracles.

Dans un des douze monastères qu'il fonda, il y avait un moine fort dissipé, arrivant toujours tard à la prière, et fort habile à inventer mille prétextes pour s'exempter souvent de la récitation du psautier. Saint Benoît, averti de ce déréglement, vint voir ce moine pour le rappeler au devoir. Une lumière intérieure lui montra un enfant noir qui tirait ce moine par sa robe.

« Ne voyez-vous pas, » dit-il aux autres religieux, « ce qui empêche votre frère d'être assidu aux exercices sacrés ?...

— « Non, » répondirent-ils.

— « Priez, » reprit saint Benoît, « afin que Dieu vous fasse la grâce de voir comme moi le tentateur. »

Et quand ils se furent mis en prière, l'enfant noir devint visible pour tous. Quand la prière fut achevée, saint Benoît toucha d'une baguette qu'il tenait en main l'épaule du moine qui désertait les offices, et lui dit : « Au nom du Seigneur Jésus, je t'affranchis des obsessions de ton ennemi ; que la règle du salut te soit douce et que le fardeau des obligations te soit léger. » Depuis ce moment, la tentation n'eut plus d'accès sur le religieux qu'avait béni le saint.

Un des monastères dont Benoît était le père s'élevait sur un aride plateau dénué de sources, et les habitants ne se procuraient de l'eau qu'en la tirant du fond d'un ravin avec des peines infinies. Cette privation excitait des murmures, et les frères, à bout de patience, supplièrent Benoît de les changer de retraite.

« Vous vous plaignez de peu de chose, » répondit le saint fondateur. » Si vous êtes venus dans la solitude pour y trouver vos délices, son séjour sera pour vous pire que celui du siècle. Je ne changerai point votre habitation avant d'avoir consulté le Seigneur. »

La nuit suivante, il se rendit sur la montagne, et après une longue oraison, il connut que l'esprit divin manifesterait sa puissance en faveur des solitaires qu'il avait institués en ce lieu. Il posa trois pierres sur l'emplacement où il s'était prosterné,

puis il vint dire aux frères : « Quand le soleil sera levé, prenez des pioches et allez creuser à la place où vous trouverez trois pierres superposées ; il se peut que la bonté de Notre-Seigneur vous y fasse découvrir une source. »

Les moines obéirent ; et, au premier coup de pioche, l'eau jaillit avec une si grande abondance, qu'il n'y eut qu'à creuser une rigole pour la conduire au monastère, et le trop plein de cette eau forma une cataracte qui existe encore.

LXIII

Il arriva une fois qu'un homme qui fauchait les ronces à l'entour du monastère où résidait saint Benoît, vit le fer de sa faux se détacher du manche et tomber dans un trou profond, où il était impossible d'aller le chercher. Cet homme était trop pauvre pour acheter un nouvel outil, et il pleurait sur la perte de son gagne-pain. Saint Benoît vint à sortir, et voyant le chagrin de ce paysan, il lui prit des mains le manche de la faux et l'étendit au-dessus du trou, après avoir fait le signe de la Croix, et soudain le fer vint, comme de lui-même, s'adapter à l'instrument du travailleur.

Une autre fois, un des disciples du saint, nommé Placide, sorti du monastère pour puiser de l'eau dans un étang, s'y laissa tomber et allait périr. Saint Benoît, qui était en prières dans sa cellule, eut une révélation de cet accident ; il appela Maur, un autre de ses disciples, et lui ordonna d'aller au secours de Placide. Maur se hâta d'obéir, sans se permettre de dire au maître qu'il ne savait point nager. Comme il courait de toutes ses forces vers l'étang, il ne s'aperçut pas qu'il marchait sur les eaux et qu'elles le portaient. Arrivé près de Placide, il le saisit par les cheveux, le tira de l'abîme avec autant de facilité que s'il n'eût soulevé qu'un roseau, et tous deux revinrent au monastère en admirant les merveilles de l'obéissance et de la foi. Ces deux jeunes disciples, qui devinrent célèbres dans l'histoire monas-

tique, étaient ces fils de sénateurs romains que saint Benoît s'était chargé d'instruire. On les lui avait confiés pour qu'il en fît des savants de la terre: il en fit des saints pour le Ciel.

Un mauvais prêtre, nommé Florent, devenu envieux de la vénération qui entourait Benoît, conçut contre lui un tel mauvais vouloir, qu'il lui envoya un pain empoisonné. Benoît, éclairé par la divine lumière, accueillit sans reproche ce don de la haine. « Attendez, » dit-il au messager, « je désire que vous puissiez annoncer à celui qui vous envoie, que je connais ses œuvres, mais que je ne rends point le mal pour le mal. »

A ces mots, il rompit le pain, et appelant un corbeau familier, il en posa les fragments devant lui.

« Si ce pain est impur, » dit-il à l'oiseau, « je te défends, au nom de Jésus-Christ, d'en faire ta nourriture; mais je t'ordonne de le porter en lieu tel, que ni les hommes ni les animaux ne s'avisent d'aller l'y chercher. »

Le corbeau se mit à voltiger autour du pain, en battant des ailes et en poussant des croassements aigus qui témoignaient de son inquiétude.

« Ne crains rien pour toi, » reprit le saint; « mais prends ce pain dans tes serres, et va le porter au lieu que j'ai dit. »

Le petit serviteur ailé s'empressa d'obéir, et quand il eut fait sa tâche, il revint se poser sur l'épaule du saint. Benoît se fit apporter du pain par un frère, et le présenta au corbeau, qui, cette fois, se mit à manger avidement sa pitance ordinaire.

— « Allez en paix maintenant, » dit Benoît au messager de Florent, « et bornez-vous à dire ce que vous avez vu. »

Quand Florent vit qu'il ne pouvait faire périr le saint, il chercha à corrompre ses religieux, et trouva le moyen d'introduire dans le monastère des filles de mauvaise vie.

« Il y a des périls devant lesquels on ne doit pas reculer, » dit Benoît; « mais il en est d'autres auxquels on n'échappe que par la fuite. »

Il emmena alors ses disciples chéris, Maur et Placide, et se retira avec eux au mont Cassin, où il recommença son ancienne

vie d'anachorète. Mais Dieu, qui voulait faire fleurir par ses soins une inépuisable institution monastique, lui envoya de nouveaux frères en si grand nombre, qu'il fallut édifier un vaste enclos pour leur habitation.

Un jour qu'ils travaillaient avec ardeur, Benoît leur dépêcha cet avertissement : « Veillez sur vous, car l'ange des ténèbres va vous visiter. »

A peine l'envoyé eût-il fait sa commission, qu'un pan de muraille s'écroula, et dans sa chute écrasa un jeune moine. On porta le cadavre aux pieds de saint Benoît. Le saint s'agenouilla près du mort, et pria avec larmes; puis, se relevant, la face illuminée d'un feu céleste, il étendit ses mains en croix, et s'écria, les yeux levés vers le ciel : « Seigneur, rendez la vie à ce jeune frère que vous m'aviez donné, afin que votre saint nom soit glorifié dans l'assemblée de vos serviteurs ! »

Le jeune homme ressuscita; ses blessures disparurent sans laisser la moindre trace, et l'homme de Dieu le renvoya sur l'heure continuer son travail.

LXIV

Un laïque qui menait pieuse vie avait l'habitude de visiter tous les ans la retraite de saint Benoît; il faisait à jeun ce pèlerinage, et ne mangeait qu'après avoir reçu la bénédiction du solitaire. Un jour qu'il se mettait en route, un inconnu chargé d'un sac vint à sa rencontre, et, s'étant enquis du chemin qu'il suivait, lui proposa de l'accompagner. Quand ils eurent marché pendant plusieurs heures à travers des chemins difficiles, le compagnon du pèlerin se plaignit de la faim, et, ouvrant son sac, montra les provisions dont il était muni. «Partageons,» dit-il, « il y en a pour deux. »

— « Je n'en ferai rien, » dit le pieux laïque; « mon vœu m'oblige d'aller à jeun trouver Benoît, et j'offenserais Dieu, si je manquais de fidélité à un engagement si facile. »

Le compagnon n'insista pas, et les deux voyageurs continuaient leur route sans dire mot, lorsqu'ils arrivèrent sur le soir dans une riante prairie qu'arrosait un frais ruisseau. Tous deux étaient fort las; le compagnon déclara qu'il ne pouvait aller plus loin sans réfection. « Comment Dieu, » ajouta-t-il, « pourrait-il être offensé de voir rompre le pain, dans cette solitude, par deux hommes qui perdent leurs forces? Dieu exige-t-il qu'on tente l'impossible pour lui plaire, et considère-t-il comme une vertu l'abstinence de la nourriture nécessaire à la vie? Je sais qu'un vœu est sacré, mais le vôtre est imprudent; car, s'il est méritoire de se retrancher le superflu, il n'est guère permis de priver son corps des soins indipensables. Mangez un peu, je vous prie, et, si c'est de votre part un péché, il est si léger, que j'en charge de tout cœur ma conscience.

— « Pourquoi voulez-vous me tenter? « reprit le pèlerin. « Mieux vaudrait que je n'eusse point quitté ma maison, plutôt que de manquer à mon vœu. Le péché ne serait point dans l'acte de rompre le pain, mais dans la faiblesse de mon cœur; et vous, qui jugez ce péché si léger, vous en commettez un plus grave en cherchant à me séduire.

— « Sur mon âme, » reprit l'inconnu, « je vous trouve un peu leste à m'accuser! Ne savez-vous pas que la vertu de charité défend de juger son prochain, pour mériter soi-même de n'être point jugé trop sévèrement? Allez, allez, saint homme, jeûnez tout à votre aise; vous n'y gagnerez, à ce que je vois, qu'une bonne dose d'orgueil. Mieux vaut manger et être humble, que d'avoir le ventre vide et l'âme gonflée d'admiration pour soi-même! »

Le pèlerin craignit d'avoir contristé son prochain en se faisant paraître meilleur que lui. « Pardonnez-moi, » dit-il à l'inconnu; « je n'ai pas eu l'intention de vous juger; Dieu me pardonnera si je pèche en rompant mon vœu pour vous ôter la pensée que je me crois meilleur que vous. »

Il s'arrêta donc et prit un morceau de pain; mais dès qu'il l'eut porté à ses lèvres, il ne vit plus son compagnon.

Fort troublé de cette aventure, il arriva tristement auprès de saint Benoît.

« Mon bon ami, » lui cria le saint, du plus loin qu'il l'aperçut, « il y a longtemps que je vous suis des yeux. Vous avez voyagé avec l'Esprit malin. Il vous a tenté trois fois, et, à la troisième fois, vous avez succombé ; mais le Diable en est pour ses frais, car votre bonne intention a effacé le péché. »

LXV

Un homme charitable et plein de vénération pour saint Benoît, dit encore la légende, lui fit porter un jour, par un jeune serviteur, deux flacons d'excellent vin. Le messager, qui était gourmand, cacha un des flacons dans une haie qui bordait le chemin, et porta l'autre au monastère. Saint Benoît le reçut en souriant, et lui dit : « Mon enfant, pour te payer de ta peine, je veux te donner un bon avis. Garde-toi bien de porter à ta bouche le flacon que tu as caché sur la route; mais tourne-le sens dessus dessous, et tu verras ce qu'il contient. »

Le jeune serviteur, fort effrayé de voir qu'il n'y avait rien de secret pour l'homme de Dieu, se retira tout étourdi. Quand il repassa devant la cachette du flacon, il le renversa avec une tremblante curiosité, et il en sortit un long serpent.

Une autre fois, saint Benoît, assis près du foyer, mangeait en silence une portion d'herbes cuites avec un peu de sel, car il vivait aussi pauvrement que le dernier de ses moines. L'un d'eux, debout derrière lui, tenait une lampe pour l'éclairer, et ce frère, qui était noble de naissance, conçut tout à coup une pensée d'orgueil et se dit en lui-même : « Quel métier fais-je ici? Je porte la lumière, comme un vil esclave, auprès d'un homme que je n'eusse pas même honoré d'un regard, quand je vivais dans le monde!....

— « Mon frère, » lui dit aussitôt saint Benoît, « descends dans

ta conscience, et demande-lui si les pensées que tu crois cachées sont chrétiennes?... Dépose cette lampe que tu portes avec une si superbe répugnance, et va te rappeler, dans ta cellule, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière!... »

Saint Benoît avait envoyé un jour quelques-uns de ses moines en un lieu où il voulait fonder un nouveau monastère.

« Allez, » leur dit-il, « défrichez le terrain, et j'irai, dans sept jours, vous donner les plans d'après lesquels vous commencerez à construire. »

Les moines partirent et exécutèrent de point en point ce qui leur était ordonné. Dans la nuit du sixième au septième jour, le saint apparut en songe à celui d'entre eux qui avait la conduite des autres, et lui détailla fort clairement les travaux de bâtisse auxquels il fallait procéder.

Aucun des religieux n'ajouta foi à cette vision, et ils attendirent longtemps la visite de leur père maître. Comme après une seconde semaine ils n'en recevaient aucune nouvelle, ne sachant que penser de son silence et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, ils prirent le parti de retourner auprès de lui.

« Père, » lui dirent-ils, « nous vous avons attendu en vain, et l'inquiétude nous ramène : avons-nous péché contre vous, pour que vous nous ayez ainsi délaissés?

— « Enfants, » répondit saint Benoît, « pourquoi dites-vous cela? N'ai-je point apparu à l'un de vous en vision, et ne lui ai-je point enseigné ce qu'il fallait faire?... Allez en paix, et faites ce qui vous a été commandé. »

Un de ses religieux avait commis la faute de s'absenter du monastère, contrairement à la règle, pour aller revoir sa famille. En touchant le seuil de la maison paternelle, il mourut subitement. Quand il fut enterré, sa fosse se rouvrit et le rejeta. Ses parents, épouvantés, vinrent supplier saint Benoît de prier pour son repos. Le saint leur remit dans une boîte scellée le Corps de Notre-Seigneur, et leur dit : « Allez, posez ceci

sur la poitrine du mort, et remettez-le en terre. » Quand cela fut fait, la terre garda le cadavre et ne le rejeta plus.

Il faut que ce fait légendaire soit consigné par l'archevêque Jacques de Voragine, pour que j'ose le retracer, car il paraît étrange que la Sainte-Hostie ait été enfermée dans une tombe, même par l'ordre d'un saint. Il est permis de penser qu'elle fut seulement posée sur la poitrine du mort au moment de l'inhumation, afin que cet attouchement sacré fit cesser les prestiges opérés par le démon. Quoi qu'il en soit, je rapporte le fait tel que je l'ai trouvé. Le lecteur ne doit pas ignorer que l'Église, au moyen âge, permettait des actes qui ne seraient plus autorisés de nos jours; et d'ailleurs, Jacques de Voragine, en recueillant les traditions chrétiennes, ne s'est pas toujours attaché à faire connaître l'authenticité des sources auxquelles il a puisé.

LXVI

Une disette ayant ravagé l'Italie, saint Benoît, plein de foi dans la Providence, avait ordonné de distribuer aux indigents toutes les provisions de son monastère. On lui avait obéi d'une manière si complète, qu'il ne restait, par hasard, qu'un peu d'huile au fond d'un vase de terre. Un pauvre s'étant encore présenté pour recevoir l'aumôme, l'économe des religieux vint dire à saint Benoît qu'il ne possédait plus que cette goutte d'huile.

— « Eh bien, donnez-la ! » répondit le saint.

L'économe se retira, en murmurant en lui-même : « Que fera ce pauvre d'un peu d'huile? et à quoi nous servira d'avoir tout donné? Nous n'avons plus qu'à mourir de faim. »

Et il congédia le pauvre avec ces paroles chagrines.

Mais une révélation soudaine apprit à saint Benoît qu'il n'avait pas été obéi. Il entra dans une sainte colère, et se faisant apporter le vase d'huile, il le jeta par la fenêtre, « afin, » dit-

il, « de ne point conserver au monastère un objet qui fût le fruit de la désobéissance. » Le vase tomba sur des pierres sans se briser, ni sans laisser échapper ce qu'il contenait.

Saint Benoît comprit alors que la Providence préparait un autre prodige. Il ordonna de ramasser le vase et de le donner au pauvre; puis il se mit en prière pour demander pardon à Dieu de la désobéissance du frère économe. Son oraison n'était pas achevée, que les tonneaux rangés dans le cellier du monastère se remplirent d'huile et de vin, avec une si grande abondance que le liquide débordait sur le pavé. On alla au grenier, et il se trouva si plein de blé que le plancher pliait sous sa charge. « Dieu soit béni! » s'écria le saint; « car il permet que ses serviteurs, devenus l'instrument de ses bienfaits, aient le pouvoir de ne plus laisser passer un pauvre sans lui donner l'aumône, au nom du Père qui est dans les cieux! »

Quelque temps après, saint Benoît descendit du mont Cassin, pour visiter sa sœur qui vivait depuis longues années dans la retraite, et qui touchait au moment d'aller présenter à Dieu la couronne de sa virginité. Pendant qu'elle lui servait une légère collation, elle le pria de passer ce jour entier auprès d'elle, et de ne partir que le lendemain. Voyant qu'il s'y refusait, elle pencha sa tête sur sa poitrine et se mit à pleurer : « Mon frère, » lui disait-elle avec des sanglots, « je sens que c'est la dernière fois que nous nous parlons sur la terre : pourquoi me faites-vous ce chagrin? Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de ne pas permettre que vous me quittiez si tôt!... »

Et soudain, voilà que le tonnerre gronda dans les cieux, et une pluie torrentielle tomba avec tant de violence qu'il était impossible de poser un pied sur les chemins inondés.

— « Vous resterez maintenant, s'il plaît à Dieu, » dit la vénérable vierge, en souriant à travers ses larmes. « Notre-Seigneur ne veut pas que vous me refusiez la consolation de prolonger notre dernier entretien.

— « Prenez garde, ma sœur, d'avoir tenté Dieu, » répondit le saint. « Les prodiges ne sont pas toujours une bénédic-

tion!... Les pouvoirs surnaturels émanent quelquefois du mauvais ange...

— « O frère, ne dites point cela! Je sens, à la joie douce et pure qui remplit tout mon être, que le Tout-Puissant est l'auteur de la merveille qui vous retient ici. Rendons-lui grâces au lieu de douter, et prions-le qu'il nous réunisse bientôt dans le séjour où l'on ne se dit plus adieu!... »

Saint Benoît passa trois jours dans sa maison. Quand il fallut se séparer, ces deux anges de la solitude se donnèrent rendez-vous au Ciel. « J'y serai avant vous, » dit la sœur; « j'aurai le bonheur de vous ouvrir les portiques de l'éternelle cité que le Père des miséricordes a préparée pour ses enfants. Ne m'enviez pas la joie de vous y précéder, car vous me suivrez à peu de distance. »

En gravissant la pente du mont Cassin pour regagner son monastère, saint Benoît entendit un murmure harmonieux au-dessus de sa tête. Il leva les yeux au ciel, et vit l'âme de sa sœur qui montait sous une forme lumineuse vers les nues, et qui se perdit peu à peu dans les plus hautes régions du firmament. Il envoya aussitôt ses religieux chercher le corps de la bienheureuse trépassée, et le fit ensevelir derrière l'autel, dans l'église du monastère.

LXVII

Tels sont les naïfs récits que la légende a recueillis comme des fleurs célestes, pour embaumer de leurs parfums la mémoire du patriarche des moines d'Occident. Ces croyances ne s'imposent point; elles sont du domaine des traditions pieuses et touchantes qu'il est permis de publier pour l'utilité des âmes dévotes, et dont les papes Urbain VIII et Benoît XIV ont dit, en leurs décrets, qu' « on peut les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles

sont probables, et appuyées sur des motifs suffisants pour que la piété les admette. »

C'est par de semblables récits, qu'en dehors des enseignements de l'Église et de la foi, s'est popularisée pendant de longs siècles l'histoire des héros de la vie contemplative.

Et ne croyez point que cette expression de *héros* s'applique mal aux hommes que je viens de peindre. Parmi les païens eux-mêmes, Pythagore, Platon, Socrate, recommandaient le culte de ces « héros pleins de bonté et de lumière qui pensent toujours à leur Créateur, et sont tout éclatants de la lumière qui rejaillit de la félicité dont ils jouissent en lui. »

« *Héros,* » disait le philosophe Hiéroclès, commentateur de Pythagore, « *héros* vient d'un mot grec (Ἔρως) qui signifie *amour,* pour marquer que, pleins d'amour pour Dieu, les héros ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine, et à devenir citoyens du Ciel. » Les Pères du Christianisme appellent à leur tour les saints des *héros :* c'est ainsi que saint Jérôme dit que le baptême est le sacerdoce des laïques, et qu'il fait de tous les chrétiens des rois et des prêtres de Dieu. Et ne sont-ce pas, en toute vérité, des héros, que ces hommes qui, domptant sans cesse les passions de leur cœur, renonçant à toutes les joies du monde, même aux plus innocentes, ont réalisé en quelque sorte un sacrifice perpétuel d'expiation pour les faiblesses et les chutes de nos infimes vertus!

La solitude agrandissait ces âmes et leur enseignait, mieux que toute philosophie, les mystérieuses hauteurs où peut remonter l'humanité quand elle fait taire les bruits du monde pour remonter en silence vers les jours de l'éternelle beauté. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider au sein de la solitude comme dans leur sanctuaire naturel. L'immensité des espaces déserts est toute pleine de Dieu.

Avez-vous quelquefois visité ces forêts, aussi vieilles que le monde, qui couvrent encore quelques parties de la France?... Si vous vous tenez immobile, tout est muet; si vous faites un pas, tout soupire. C'est surtout vers le soir qu'il faut y prome-

ner son âme. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent; on entend la bête fauve courir dans les ténèbres; la terre murmure sous nos pieds; parfois un lointain coup de foudre fait mugir le silence; la forêt s'agite, des branches tombent d'un arbre décrépit; une source inconnue gémit tout à coup à vos côtés sous des fouillis d'herbes. La lune sort lentement de ses voiles; à mesure que vous passez au pied des hautes futaies, elle semble errer devant vous et suivre tristement vos yeux. Vous êtes inquiet, agité, et comme dans l'attente de quelque chose d'inconnu. Un plaisir inouï, une crainte ineffable, se mêlent dans votre cœur et le font palpiter, comme s'il allait s'ouvrir à quelque révélation de la Divinité. Vous êtes seul au fond d'une forêt, mais l'esprit de l'homme déborde aisément les plus vastes espaces, et toutes les solitudes de l'univers sont moins profondes qu'une seule de ses pensées.

LXVIII

Cette vie des anachorètes sur le rocher, des ermites dans les grottes des bois, des cénobites dans le monastère qu'enveloppaient de toute part l'espace vide et le Ciel, était un foyer de grandes idées que le siècle actuel ne pourrait plus supporter, tant il s'est rétréci dans les vulgarités de ses instincts.

On ne comprend plus, aujourd'hui, que, formée pour nos misères et nos besoins, la religion chrétienne avait semé dans les lieux déserts des hospices pour les maladies de l'âme et les désenchantements de la destinée, en même temps que des écoles de méditation et de génie.

Il y a des gens qui se croient esprits forts, et pour qui le seul nom de *moine* est un sujet de risée.

Est-ce à moi, pauvre Trappiste exilé, qu'il appartient de défendre les ruines de l'humble asile où nous ne demandions qu'à vivre inconnus et à mourir oubliés? Une parole plus élo-

quente que la mienne va répondre au dédain des libres penseurs qui ont proscrit les moines au nom de la liberté.

Écoutez un récit bien simple, emprunté au temps où les vieilles provinces de la France catholique n'avaient pas encore été dévastées par le dernier orage du jour.

« Qui de vous, » dit l'auteur de cette page toute parfumée des senteurs de la lande bretonne, « qui de vous n'a vu, au moins une fois en sa vie, un couple d'hommes vénérables, couverts de bure et ceints d'une corde, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la *quête des vignes?* Ils s'en allaient, demandant l'hospitalité, dans les vieux châteaux sur leur reout.

« A l'entrée de la nuit, les deux pèlerins arrivaient chez le châtelain solitaire.

« Ils montaient un antique perron, mettaient leurs longs bâtons et leurs besaces derrière la porte, frappaient au portique sonore, et demandaient le repos du soir.

« Si le maître refusait ces hôtes du Seigneur, ils faisaient un profond salut, se retiraient en silence, reprenaient leurs besaces et leurs bâtons, et, secouant la poussière de leurs sandales, ils s'en allaient, à travers la nuit, chercher la cabane du laboureur.

« Si, au contraire, ils étaient reçus, après qu'on leur avait donné à laver, à la façon du temps de Jacob et d'Homère, ils venaient s'asseoir au foyer hospitalier, comme aux siècles antiques. Afin de se rendre les maîtres favorables (et parce que, comme Jésus-Christ, ils aimaient aussi les enfants), ils commençaient par caresser ceux de la maison ; ils leur présentaient des reliques et des images. Les enfants, qui s'étaient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisaient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons religieux. Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, regardaient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste de la gracieuse jeunesse de leurs enfants, et de la vieillesse chenue de leurs hôtes.

« Or, la pluie et le coup de vent des Morts battaient au dehors les bois dépouillés; les cheminées, les créneaux du château gothique; la chouette criait sur ses faîtes.

« Auprès d'un large foyer, la famille se mettait à table; le repas était cordial, et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeait timidement ses hôtes, qui louaient gravement sa beauté et sa modestie. Les bons pères entretenaient la famille par leurs agréables propos; ils racontaient quelque histoire bien touchante; car ils avaient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique, ou chez les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étaient venus demander l'hospitalité, on se rappelait ces temps où les Thalès et les Anacharsis voyageaient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

« Après le souper du château, la dame appelait ses serviteurs, et l'on invitait un des pères à faire en commun la prière accoutumée; ensuite les deux religieux se retiraient à leur couche, en souhaitant toute sorte de prospérités à leurs hôtes.

« Le lendemain on cherchait les vieux voyageurs; mais ils s'étaient évanouis, comme ces saintes apparitions qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure. »

LXIX

Avant saint Benoît, bien peu de monastères se ralliaient sous une discipline uniforme. On possédait les règles de saint Basile, de Macaire, de Pacôme, les institutions de Cassien, les vies des anachorètes d'Égypte et de Syrie, les traditions des fondateurs et des premiers supérieurs. De tout cela l'on composa une règle dans laquelle le choix des articles dépendait de la manière de voir des abbés, du plus ou du moins de zèle des moines et de la situation particulière du couvent, et qui, par conséquent, n'offrait, dans les divers monastères, ni assez d'u-

niformité, ni une différence assez notable pour en faire des ordres spéciaux.

Cependant la règle de saint Benoît opéra à cet égard un grand changement; d'une part, parce que son auteur obligeait d'abord ses disciples, en vertu d'un vœu solennel, à l'observer; de l'autre, parce qu'ayant été préférée bientôt, assez généralement, à toutes celles que l'on connaissait en Occident, elle fut adoptée, dès le principe, dans plusieurs couvents nouvellement fondés, et que peu à peu on s'en servit exclusivement dans les anciens monastères.

En éloignant les moines de tout commerce avec le monde, en les mettant à l'abri de toute tentation extérieure et de tout soin temporel, en les soumettant à la pauvreté, à l'obéissance, au travail, à la contemplation journalière et à la prière continuelle, saint Benoît se proposait de faire de véritables adorateurs de Dieu en esprit et en vérité.

Ceux qui postulaient avec humilité et constance étaient seuls admis, et après un noviciat d'une année, ils faisaient des vœux solennels et perpétuels. Les prêtres eux-mêmes étaient mis à l'épreuve, mais ils avaient le premier rang après l'abbé.

Après minuit, on chantait l'Office nocturne, et pendant le jour, on s'assemblait sept fois à l'église pour y chanter les autres parties de l'Office et pour y prier. Il fallait consacrer sept heures au travail qu'imposaient les supérieurs, deux à l'étude, et le reste de la journée au délassement du corps. La viande était exclue de la nourriture qui était simple, mais suffisante. Les moines devaient porter les habits alors en usage parmi les pauvres et les habitants de la campagne; nul ne possédait rien en propre; tout, jusqu'aux vêtements, appartenait au monastère. Pour se rendre d'autant plus vite à l'église au premier signal, on couchait tout vêtu. Les peines consistaient d'abord dans la séparation des frères, ensuite dans les châtiments corporels, et enfin dans l'expulsion du couvent. Cependant, si, après avoir été expulsé, on montrait du repentir, on pouvait être accueilli de nouveau jusqu'à trois fois.

L'abbé était choisi par la totalité des religieux ; il nommait un prieur, qui gouvernait la communauté sous ses ordres immédiats, et un doyen qui était préposé à la surveillance de dix moines. Dans les affaires importantes, il consultait tous les frères réunis en chapitre, mais il décidait à lui seul et sans appel. Ce système de gouvernement offrait le modèle le plus perfectionné de la démocratie sous une dictature. Quoi de plus parfait, pour réaliser l'idée démocratique que l'élection, la dictature, et une si absolue renonciation au moi humain, que tout individualisme s'abîme et se confonde dans la communauté?

La règle de saint Benoit ne fut d'abord observée, à l'exclusion de toute autre, que dans quelques monastères particuliers. Selon une ancienne tradition, c'est au monastère de Glanfeuil-sur-Loire qu'elle fut introduite pour la première fois en Gaule, et ce fut saint Maur qui l'y importa. Ailleurs on lui fit seulement des emprunts, et on l'allia avec d'autres règles. Le pape Grégoire le Grand lui-même, bien qu'il en fasse l'éloge dans sa biographie de saint Benoît, ne paraît pas l'avoir adoptée, du moins complétement, pour son monastère de Saint-André à Rome; ce cloître étant destiné à être une pépinière de prêtres et de missionnaires, il voulut que l'on consacrât à l'étude le temps réservé par saint Benoît pour le travail des mains. Jusqu'au huitième siècle, on ne trouve que çà et là quelques traces d'un usage partiel de la règle bénédictine; sa grande extension et enfin sa domination universelle n'appartiennent qu'à l'époque suivante.

Le pouvoir des évêques sur les monastères ne reçut dans son ensemble aucune atteinte. Les priviléges que les évêques octroyaient à certains couvents, et que les rois et les papes confirmaient quelquefois, concernaient la libre élection de l'abbé, la protection donnée à leurs biens temporels contre toute entreprise arbitraire. Le pape Adéodat fut le premier qui, en l'an 670, accorda une exemption de la juridiction spirituelle de l'évêque au monastère de Saint-Martin à Tours, toutefois, comme il le

dit lui-même, contre la coutume et la tradition du siége de Rome, et uniquement parce que l'évêque de Tours y avait consenti de plein gré avec d'autres évêques de l'Église des Gaules.

LXX

Il y avait déjà, dans l'église primitive, un grand nombre de vierges consacrées à Dieu. Elles demeuraient avec leurs parents, mais l'obligation dans laquelle elles étaient de garder une chasteté perpétuelle, était regardée comme inviolable, et une infraction à cet égard était, suivant l'expression de saint Cyprien, un adultère commis contre Jésus-Christ. Une fille qui désirait se consacrer à Dieu, déclarait publiquement sa résolution dans l'église, en présence de l'évêque, et faisait le vœu de chasteté; elle recevait alors des mains de l'évêque le voile distinctif des vierges. Si plus tard elle venait à se marier, elle encourait la sentence d'excommunication, d'après un canon porté par le concile de Chalcédoine. Une loi de l'empereur Jovien menaçait de mort celui qui épouserait une vierge consacrée à Dieu. La consécration des vierges était un acte réservé à l'évêque.

Les monastères de filles sont aussi anciens que les monastères d'hommes. Dès le temps de saint Antoine et de saint Pacôme, nous voyons leurs sœurs à la tête de communautés religieuses. La règle de saint Pacôme s'appliquait également aux femmes, et les soumettait aux mêmes exercices que les hommes. Du temps de Théodoret, il y avait dans certains couvents jusqu'à deux cent cinquante religieuses, occupées la plupart du temps à filer de la laine. Dans l'Occident, on ne cite des monastères de femmes qu'à dater de la fin du quatrième siècle. Saint Augustin, dont la sœur était supérieure d'un monastère, ébaucha une règle pour ses religieuses, d'après laquelle elles étaient dirigées par une abbesse et par un prêtre, sous la sur-

veillance de l'évêque. Saint Grégoire le Grand, dont le pontificat comptait trois mille religieuses dans la seule ville de Rome, ordonna que chaque communauté de femmes aurait un prêtre expérimenté pour conseiller et pour représentant, afin que les religieuses, dispensées de toute relation avec le monde, pussent vaquer sans distraction aux devoirs de leur état. Dans l'origine, ces cloîtres n'avaient que de simples oratoires, et les religieuses se rendaient le dimanche, en commun, à l'église paroissiale; mais à dater du sixième siècle, elles obtinrent des églises particulières, et ainsi toute occasion de franchir le seuil de leur retraite fut supprimé.

Ces habitantes du désert possédaient des annales légendaires aussi riches, aussi merveilleuses que celles des monastères d'hommes. La plus ancienne de toutes était celle de sainte Marie-Magdeleine, l'illustre pénitente qui avait baigné de parfums et de larmes les pieds de Jésus-Christ, dans la maison de Simon le pharisien.

Après avoir vu, dans l'Évangile, comment le divin Sauveur prit la défense de Marie-Magdeleine contre l'orgueil des pharisiens, qui s'étonnaient de le voir souffrir l'approche d'une pécheresse; après avoir vu cette sainte convertie au pied de la croix du Calvaire, et la première des femmes de Jérusalem à qui fut annoncée la Résurrection, il n'est pas sans intérêt de suivre dans les légendes, à défaut de documents canoniques, la tradition de ses dernières années.

LXXI

Quand après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples du Christ, ces missionnaires de la Foi se séparèrent pour commencer en tous lieux la prédication du Salut (disent les textes de Jacques de Voragine, auxquels je ne dois rien ajouter ni retrancher), saint Pierre, le prince de l'apos-

tolat, avait recommandé Marie-Magdeleine aux soins du bienheureux Maximin, l'un des soixante-douze disciples.

Maximin, Marie-Magdeleine, sa sœur Marthe, leur frère Lazare, le ressuscité de Béthanie, Cédon, l'aveugle-né que Jésus avait guéri, et d'autres fidèles qui avaient quitté avec eux Jérusalem, furent saisis par les païens et livrés à la merci des flots de la Méditerranée, sur un navire sans voiles, sans gouvernail et sans rames.

Cet affreux abandon les destinait à périr, mais la Providence voulut qu'ils abordassent à Marseille; et comme personne n'y voulait leur accorder asile, ils furent réduits à s'abriter sous un portique. Marie-Magdeleine, embrasée de l'amour de la Croix, se mit à prêcher contre les idoles. Le gouverneur de la ville, informé de cette nouveauté, la fit amener, et lui demanda de prouver par un miracle la vérité de sa doctrine.

« Le Dieu que j'annonce, » dit Magdeleine, « fait chaque jour, depuis qu'il est remonté au ciel, assez de miracles par les mains de ses disciples, pour n'en pas refuser un à la foi de son indigne servante.

— « Je croirai à ton Dieu, » reprit le gouverneur, « si tu obtiens de sa puissance qu'il fasse cesser la stérilité de mon épouse.

— « Quand tu auras ce que tu demandes, » dit Magdeleine, « souviens-toi de ta promesse!...»

Au temps marqué par la sainte, l'épouse du gouverneur de Marseille donna le jour à un fils.

Cette nouvelle fit grand bruit dans la cité; un grand nombre de païens suivirent l'exemple du gouverneur et reçurent le baptême des mains de Maximin, et le bienheureux Lazare, dit la légende, fut institué chef de cette chrétienté naissante.

Magdeleine et ses autres compagnons, poussés par l'inspiration divine, quittèrent alors Marseille pour étendre la conquête évangélique, et vinrent à Aix, où leur prédication fut bénie. Maximin en devint le premier évêque.

LXXII

Il y avait, en ce temps-là, le long du Rhône, entre Arles et Avignon, une contrée toute couverte de bois qui servaient de repaire à un serpent colossal, devenu l'effroi des environs. Ce monstre, au dire des légendaires, était plus gros qu'un bœuf; des dents terribles armaient sa gueule de lion, et son corps, garni de nageoires, se terminait en queue de poisson. Doué de la faculté de vivre sur terre ou entre deux eaux, tantôt il dévorait les gens des campagnes, tantôt il submergeait les barques du Rhône et faisait sa proie des malheureux mariniers qu'il assaillait à l'improviste.

Marthe, la sœur de Magdeleine, qui s'était avancée à la découverte le long des rives du fleuve, ayant appris l'existence de ce fléau, rendit le courage aux habitants consternés, et leur promit leur délivrance pourvu qu'ils voulussent renoncer à l'idolâtrie. Elle se fit pour arme une croix de bois, et s'achemina vers la retraite du monstre. Un peuple nombreux la suivait à distance, avec des lances et des épées; mais les plus braves n'eussent osé, sous la cuirasse et le bouclier, livrer bataille à l'infernal ennemi qui défiait toutes les armes.

« Restez là, » leur dit Marthe, quand on approcha des taillis où le serpent digérait ses proies humaines. « Le Seigneur Jésus-Christ me couvre de sa puissance invisible; je n'ai rien à redouter, et vous verrez tout à l'heure qu'au nom du vrai Dieu, je lierai comme un agneau le dévastateur de votre pays. »

Au bruit des pas de la sainte femme, le monstre amphibie se souleva des hautes herbes qui lui servaient de litière, et dressant sa tête sanglante avec d'affreux mugissements, il déroula ses gigantesques anneaux pour s'élancer sur le faible adversaire qui venait au-devant de ses fureurs.

Marthe s'arrêta sans trembler, et présentant sa croix de bois au serpent, elle lui ordonna, au nom de Jésus-Christ, de se courber contre terre, et de se traîner jusqu'à ses pieds. « Horrible image du tentateur, » lui dit-elle, « il est écrit que tu dois ramper et te nourrir de terre, et que la femme des temps chrétiens te brisera la tête. Que le pouvoir ténébreux qui t'anime expire devant le signe du Sauveur! Symbole du Maudit, sois maudit comme lui! »

Et quand ce monstre, comme foudroyé par la parole de la foi, fut arrivé jusqu'à elle avec de pénibles efforts, elle lui posa le pied sur le front, et lui passa au cou sa ceinture.

« Peuple des Gaules, » s'écria-t-elle, « glorifiez avec moi le maître éternel et unique de la nature. Cessez de prostituer vos adorations à des simulacres sans pouvoir! Le Dieu que je sers et que je vous annonce se révèle par des bienfaits; les vôtres restent sourds à vos prières et muets devant vos infortunes. Si vous ne vous rendez pas à l'évidence, de quel côté vous viendra la sagesse? »

Alors tout ce peuple s'approcha, plein de joie et de reconnaissance, pour contempler la merveilleuse victoire de Marthe. « Détruisez votre ennemi que Dieu vous a livré, » reprit la sainte, « ne craignez plus qu'il vous résiste, car sa force lui est ravie par la permission du Tout-Puissant, pour vous enseigner qu'à lui seul appartient la providence qui veille sur les hommes, et qui les délivre du mal quand ils invoquent son saint nom. »

Les guerriers tuèrent le serpent à coups de lances et à coups de pierres; puis ils emportèrent son cadavre en triomphe, en exaltant la bonté du Dieu de l'étrangère.

Sainte Marthe ne voulut point quitter le lieu où sa foi avait obtenu ce miracle. Elle s'y construisit une humble cellule, autour de laquelle d'innombrables visiteurs accoururent bientôt pour entendre sa parole apostolique. Elle y vécut de longues années, et son tombeau fut illustré par des témoignages innombrables de la puissance divine. C'est là que s'élève au-

jourd'hui la ville de Tarascon, dont le nom, conservé de l'antique idiome gaulois, signifie lieu ténébreux et funeste, en mémoire des bois obscurs qui servaient de retraite au monstre dont sainte Marthe délivra la contrée. Ce souvenir s'est perpétué à travers les siècles, et les populations méridionales le célèbrent encore par une procession annuelle, dans laquelle on porte l'effigie d'un dragon fantastique, appelé la Tarasque.

LXXIII

Après avoir évangélisé la ville d'Aix, Marie-Magdeleine, dit la même tradition, voulut, comme sa sœur, terminer sa carrière dans la solitude. Elle choisit pour retraite une roche escarpée qui ne produisait aucune végétation; l'eau même y manquait. On ne sait comment elle y put vivre, loin de tout secours humain; et d'antiques croyances ont publié que, pendant trente années, le Ciel pourvut à ses besoins par une manne mystérieuse que lui apportaient les anges.

Les prodiges ne manquèrent pas autour de la montagne qu'habitait la sainte. On lit qu'un prêtre, qui voulait se vouer à l'existence des anachorètes, vint un jour construire sa cellule sur un tertre isolé que dominait la montagne de Magdeleine; et pendant qu'il priait, les yeux tournés vers l'asile de l'illustre pénitente, il l'aperçut tout à coup, portée par quatre anges qui la soutenaient détachée de la terre, dans la pose de l'extase.

Ce prêtre, voulant s'assurer de la vérité de sa vision, résolut de gravir la montagne; mais quand il se fut approché à la distance d'un jet de pierres, ses jambes commencèrent à trembler, et son cœur fut rempli d'un effroi surnaturel. S'il essayait de reculer, il retrouvait ses forces; mais s'il tentait de faire un pas en avant, il retombait en faiblesse. « Suis-je, » se dit-il, « sous la domination d'un prestige trompeur, ou bien l'accès

du lieu que je vois est-il interdit aux humains par la puissance divine?... »

Bouleversé par la crainte, et ne pouvant cependant se résoudre à garder son incertitude, il invoqua le nom de Jésus-Christ à haute voix, pour écarter l'influence des démons; puis il s'écria, les bras tendus vers la montagne mystérieuse : « Qui que tu sois qui habites cette solitude inaccessible, je t'adjure de te faire connaître! »

Et quand il eut répété trois fois cet appel, Marie-Magdeleine, que les anges avaient doucement remise à terre avant de disparaître, s'approcha du bord du rocher, et lui dit : « Te souviens-tu d'avoir ouï l'histoire de Magdeleine la pécheresse, qui pleura sur les pieds sacrés du Sauveur, et qui reçut de sa bouche adorable le pardon de ses égarements?...

— « Je sais cela, » répondit l'anachorète, « et je sais que, depuis trente ans, cette bienheureuse créature n'existe plus sur la terre. »

Et Magdeleine répliqua : « C'est elle-même que tu vois. Je vis dans ce désert, ignorée des hommes; j'ai dépassé l'âge de de la plus longue vieillesse sans mourir, et, par la volonté du Seigneur, j'achève de me purifier des fautes de ma jeunesse, pour être digne de lui rendre mon âme, sans qu'elle passe par les ténèbres de l'expiation qu'il faut accomplir en ce monde ou dans l'autre. Dieu t'a permis de voir ses anges qui viennent me consoler quelquefois; leur visite m'annonce que je touche au terme de mon épreuve. Va trouver l'évêque Maximin, et dis-lui que, le lendemain de la fête de Pâques, à l'heure où il a coutume de se lever, il entre seul dans son oratoire : il m'y trouvera transportée par les esprits célestes. »

LXXIV

Le prêtre obéit avec tremblement, car il ne lui était plus possible de mettre en doute la réalité de sa vision, et le peu

qu'il avait entrevu dans les mystères du monde surnaturel était plus que suffisant pour effrayer l'âme d'un solitaire. Mais l'évêque Maximin reçut sa confidence avec ravissement. « Mon frère, » lui dit-il, « bénissons ensemble le Seigneur qui t'a montré un rayon de la gloire des élus. Cette grâce est rare : elle n'est guère accordée par la miséricorde divine qu'aux âmes dont l'exil sur la terre est près de finir. Si la bonne nouvelle que tu m'apportes de ton désert n'est pas une illusion, si je revois encore une fois la pénitente de Magdalum que le Sauveur a sanctifiée, je ne me croirai plus bien loin de l'éternelle patrie; l'ange qui délie les âmes de leur captivité ici-bas ne tardera point à me visiter, et tu me suivras de près, mon frère, sur les sentiers divins. »

Le bienheureux Maximin passa en oraison toute la nuit qui précéda l'heure fixée par Magdeleine. Au point du jour, il entra dans son oratoire, pour y offrir le saint sacrifice, et il vit devant l'autel la bien-aimée de Jésus-Christ, que des anges soutenaient, comme sur sa montagne, à deux coudées au-dessus de terre; et son visage resplendissait comme l'aurore.

« Mon Dieu ! » s'écria le saint évêque, « votre serviteur va mourir en paix, car il lui a été donné de contempler les merveilles de votre grâce, et quand on a vu les ministres de votre toute-puissance, on ne peut plus demeurer dans les ombres de la vie mortelle ! Seigneur Jésus, mon divin maître, laissez-moi venir à vous dans la splendeur des tabernacles éternels ! Sainte Marie-Magdeleine, priez pour moi, afin que j'aille avec vous où vous allez !... »

Et prosterné la face contre terre, le bienheureux Maximin inondait le pavé du sanctuaire de ces larmes pleines de douceur que répandent les élus dans l'ineffable contemplation de l'éternelle beauté.

« Prêtre de Jésus, » lui dit Magdeleine, « je n'ai pas voulu rendre ma poussière à la terre avant d'avoir reçu de tes mains sacrées le corps de mon Sauveur. Hâte-toi de célébrer les saints mystères, afin de me réunir bientôt à notre Dieu ! »

La légende ajoute que, par la permission de la sainte, l'évêque Maximin appela ses prêtres, et fit ouvrir au peuple les portes de l'oratoire, pour que le spectacle de cette mort bienheureuse servît à encourager les fidèles dans la foi.

Et lorsqu'il descendit de l'autel, portant avec respect le pain de la vie éternelle, pour le donner en viatique à la servante du Seigneur, Marie-Magdeleine éleva la voix devant tout le peuple, pour raconter une dernière fois à la terre les merveilles de la grâce divine; et, les mains levées vers l'autel, elle redit cette histoire touchante dont la mémoire évangélique se transmet d'âge en âge comme un parfum du Ciel :

LXXV

« Quand Jésus venait de ressusciter, dans Capharnaüm, le serviteur du centurion romain, et, dans Naïm, le fils unique d'une pauvre veuve, et que l'on disait de tous côtés, en Judée : « Quel est donc ce prophète tout-puissant par qui les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, et les morts sortent du tombeau? » un docteur, de la race des pharisiens, curieux de voir de près cet homme divin qui commandait à toutes les forces de la nature, et qui n'aimait que la société des pécheurs et des infortunés, vint au-devant de lui, et le pria d'entrer dans sa maison pour y rompre le pain de l'hospitalité.

« Jésus le suivit, car il ne disait *non* à personne, et étant entré dans la maison du pharisien, il s'assit à sa table.

« Et, pendant que les serviteurs faisaient leur office, voilà qu'une femme pécheresse de la ville, trop connue par ses scandales, ayant appris que Jésus était à table dans la maison du pharisien, fut soudainement agitée par l'esprit du repentir. Elle prit un vase d'albâtre, rempli de parfums précieux, et se glissant derrière Jésus, elle s'assit à ses pieds, et elle

commença à les arroser de ses larmes, et les essuyant avec ses cheveux, elle les embrassait et les baignait de parfums.

« Or, le pharisien qui avait invité Jésus à sa table, voyant cela, dit en lui-même : « Si cet homme que le peuple est près d'adorer était prophète, certes il saurait quelle est cette femme qui le touche, et, sachant que c'est une pécheresse, il la repousserait, parce que rien d'impur ne doit approcher les saints de Dieu.

« Et Jésus, lisant dans la pensée du pharisien, se tourna vers lui pour lui dire : « Simon, j'ai quelque chose à vous apprendre. »

« Et le pharisien répondit : « Maître, parlez. »

« Un créancier, » reprit Jésus, « avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il fit grâce à tous deux. Or, dites-moi, lequel des deux débiteurs aime le plus son créancier? »

« Simon le pharisien répondit : « Je crois que c'est celui à qui le créancier a fait remise de la plus grosse dette. »

« Jésus répliqua : « Vous avez bien jugé. »

« Et se tournant vers la femme pécheresse, il dit encore à Simon : « Voyez-vous cette femme?... Je suis entré en votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour laver mes pieds : — Celle-ci est venue du dehors, elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. — Vous ne m'avez point donné le baiser d'affection : mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. — Vous n'avez point versé d'huile sur ma tête : mais elle a arrosé mes pieds de parfums précieux. C'est pourquoi je vous dis : « Beaucoup de péchés lui seront remis, car elle a beaucoup aimé; et celui à qui il est moins pardonné, aime moins. »

« Puis il dit à la femme : « Vos péchés vous sont remis. »

« Et ceux qui étaient assis à la table avec Simon le pharisien recommencèrent à se dire entre eux : « Qui est donc celui-ci, qui remet ainsi les péchés? »

« Mais Jésus sans leur répondre, car il voyait la dureté de leurs cœurs, dit encore à la pécheresse : « Femme, votre foi vous a sauvée, allez en paix ! »

« Et cette femme se nommait Marie-Magdeleine, et depuis ce jour elle ne cessa plus de suivre le Sauveur. Elle fut témoin de ses miracles; elle se tint debout sous la Croix, toute inondée du sang divin; elle pleura sur son tombeau comme elle avait pleuré sur ses pieds sacrés; elle fut la première à qui Jésus ressuscité dit : « Marie, pourquoi pleurez-vous? Allez dire à mes frères que j'ai vaincu la mort, pour donner au monde la vie éternelle!... »

« Et depuis que le Sauveur s'est élevé dans les cieux par sa toute-puissance, j'ai vécu pour rendre témoignage à sa bonté pour les pécheurs, et à la vérité du salut promis à ceux qui l'aiment : car je suis Marie-Magdeleine, la pécheresse qui pleurait sur les pieds de Jésus, dans la maison de Simon le pharisien!

« Mon âme glorifie mon Sauveur, et mon esprit s'abîme en sa grâce adorée! Les jours de mon pèlerinage sont finis : bienheureux Maximin, posez sur mes lèvres le sceau de la résurrection... Quand l'hostie trois fois sainte les aura effleurées, l'ange des portes éternelles cueillera mon dernier souffle, pour l'emporter au foyer de l'amour divin!... »

LXXVI

Ainsi finit la légende de Marie-Magdeleine. Dès qu'elle eut reçu le corps du Christ et mouillé sa lèvre au calice du mystère eucharistique, elle s'endormit dans la paix des élus. Ses restes mortels, enveloppés d'aromates précieux, furent confiés au sépulcre par les mains bénies de l'évêque Maximin, qui devait aller bientôt retrouver dans le ciel sa compagne d'apostolat.

D'autres traditions, publiées par des auteurs grecs du sep-

tième siècle et des siècles suivants, disent qu'après l'ascension de Jésus-Christ, sainte Marie-Magdeleine avait accompagné la Vierge Marie et saint Jean l'Évangéliste à Éphèse; qu'elle mourut dans cette ville et qu'elle y fut enterrée. C'est aussi le sentiment de Modestus, patriarche de Jérusalem, qui vivait au commencement du dixième siècle; de saint Grégoire et de saint Guillebaud. Ce dernier hagiographe, dans la relation de son voyage à Jérusalem, dit qu'il vit à Éphèse le tombeau de sainte Magdeleine. L'empereur Léon le Philosophe fit transporter, dit-on, les reliques de la sainte, d'Éphèse à Constantinople, vers l'an 890, et les déposa dans l'église de Saint-Lazare. Mais les chroniques religieuses qui veulent que Marie-Magdeleine ait terminé ses jours en Provence, ne sont pas moins respectables, et comme le jugement de l'Église romaine n'a point tranché ces opinions contraires par une décision souveraine, j'ai pris plaisir à vous mettre sous les yeux, dans l'œuvre du pieux archevêque Jacques de Voragine, un monument du Christianisme tout plein de la ferveur enthousiaste des grands siècles de la Foi.

Cette œuvre merveilleuse, l'une des productions les plus répandues et les plus goûtées au moyen âge, l'expression la plus naïve et la plus sincère des croyances d'une époque déjà si loin de nous, n'avait pas reparu depuis trois siècles en langue vulgaire; et cependant, lorsqu'en étudiant avec le zèle curieux de l'antiquaire les cryptes littéraires du passé, on ouvre ce dépôt des sentiments de tout un monde, l'on y trouve une double qualité dont notre âge, voué au doute stérile et à la critique sans base, est bien déshérité : la foi de l'homme qui croit ce qu'il raconte, et la foi des auditeurs qui croient ce qu'ils entendent.

Un écrivain philosophe, François de Neufchâteau, a dit de la *Légende* de Jacques de Voragine, qu'il serait possible que son auteur n'eût voulu composer que des contes moraux, et (s'il est permis d'employer cette expression) des romans mystiques; il ajoute qu'en relisant sous ce point de vue quelques-

uns de ses récits, on voit qu'ils ont parfois toute la finesse de l'allégorie, et parfois tout le sel de la satire.

Sans contester la justesse d'une partie de cette observation, je ne crois pas que semblable intention ait guidé la plume du vénérable archevêque de Gênes. Il a réuni un grand nombre de faits qu'il trouvait épars dans une foule de chroniques ou de biographies pieuses, bien antérieures au temps où il écrivait, et dont les sources sont connues de tous les chrétiens un peu instruits de leur histoire religieuse. Il n'a donné nulle carrière à son imagination; il n'a prétendu qu'à compiler un ouvrage qui dispensât de recourir à une multitude d'autres livres. Sa crédulité peut quelquefois nous paraître excessive; mais si on le consulte avec attention, l'on reconnaît bien vite qu'il n'adopte pas sans examen tout ce qu'il trouve dans les auteurs qu'il reproduit; il nous avertit de temps en temps, que telle narration des plus merveilleuses ne repose que sur l'autorité d'un livre apocryphe, et que telle ou telle circonstance doit être l'objet d'une incertitude assez fondée.

Ajoutons aussi que, dans la légende de Voragine, il existe un grand nombre de récits dont le but évident est d'inculquer le principe divin de la charité, la résignation, la pureté de mœurs. Quand l'effet de tous ces récits n'aurait enfanté qu'un seul acte de vertu, leur inspiration ne serait-elle pas justifiée?

LXXVII

Dans les monastères, dans les châteaux, dans les veillées de la chaumière, on lisait avidement le légendaire, souvent illustré d'images peintes par des artistes voyageurs. A tout l'attrait du drame le plus vivement conduit, le plus mêlé d'incidents, la chronique des héros de la solitude mêlait une intervention formidable pour le lecteur et l'auditoire. A chaque page apparaissait le Diable, déguisé sous quelque nouvelle forme, pour jouer des tours inouïs aux plus fervents serviteurs de Dieu; le

Diable, dont le moyen âge, comme nous le verrons plus tard, était si préoccupé, et qu'il détestait avec tant de frayeur. Mais aussi, dans toutes les légendes, l'éternel ennemi de l'Humanité était toujours vaincu par la protection de quelque grand saint, et le dénouement consolateur encourageait les fidèles à dompter les assauts de leurs passions.

Les épisodes miraculeux dont fourmillent les légendes ont exercé un tel empire sur les esprits chrétiens, depuis les temps primitifs jusque bien avant dans le moyen âge, qu'ils donnaient toute la latitude possible à la tolérance dont l'Église usait à l'égard de ces recueils; et le troupeau de l'évêque se croyait frustré d'une de ses plus douces jouissances, quand, par exemple, le clerc chargé du sermon ne racontait pas, du haut de la chaire, le *Protévangile* attribué à saint Jacques le Majeur, ou celui de la nativité de la Vierge immaculée.

Ces légendes, souvent écloses au fond des Catacombes, parcoururent successivement le monde; elles formaient le cortége poétique des graves leçons de l'apostolat. Constantinople était suspendue aux lèvres éloquentes de saint Jean Chrysostome, quand il semait de ses fleurs merveilleuses les textes les plus austères de ses puissantes homélies. Saint Jean Damascène les consacrait de la double autorité de son génie et de sa vertu; c'est le Père de l'Église qui a le plus multiplié ces traditions dans ses discours sur la Mère du Sauveur; on lisait, dans tout l'Orient, le jour de l'Assomption, une de ses homélies qui racontait les détails de la bienheureuse mort de Marie, tels que je les ai recueillis aux mêmes sources légendaires.

Le plus célèbre évêque de Sardes, Méliton, qui vivait au deuxième siècle, et qui adressa une splendide apologie du Christianisme à l'empereur Marc-Aurèle, émaillait de légendes toutes ses prédications. Le pape Innocent Ier, comme je vous l'ai dit ailleurs, consacra cet usage par son auguste exemple, que précédait celui des auteurs primitifs de notre histoire ecclésiastique, Eusèbe, Eutrope, Nicéphore, Suidas Orose, Sozomène, souvent cités dans le cours de mes autres récits.

De quelle émotion le simple fidèle n'était-il point saisi, quand il entendait raconter qu'à l'exemple du Sauveur lui-même, tenté au désert par l'ange du péché, les plus saints pasteurs des âmes n'étaient pas exempts des piéges tendus par la puissance infernale? Or, la chronique légendaire ne se bornait point à retracer les assauts livrés à la pureté des anachorètes les plus fameux; il lui fallait d'autres exemples, tout à fait voisins des gens du monde; et ces exemples, elle allait les choisir dans les hautes sphères du sacerdoce. Quel chrétien pourrait se croire à l'abri d'une chute, en voyant les pontifes exposés comme lui-même, malgré leur divin ministère, aux plus infimes faiblesses de la fragile Humanité?

Écoutons encore Jacques de Voragine, à qui j'emprunte une histoire entre mille.

LXXVIII

Un évêque qui menait pieuse vie, avait pour l'apôtre saint André une vénération toute particulière, et il écrivait en tête de toutes ses œuvres cette formule d'hommage : « *En l'honneur de Dieu et de saint André.* »

Or, voilà qu'après de longues années de vertu, Satan qui tournait sans cesse autour de lui pour le surprendre, imagina un piége dont il crut que, cette fois, le saint évêque ne se défendrait pas.

Il se déguisa sous la forme d'une femme d'une merveilleuse beauté, et s'enveloppant d'un long voile, il vint à la maison épiscopale, et demanda qu'il lui fût permis de parler secrètement à l'évêque, pour lui faire une révélation de la plus grave importance.

Cet évêque, à l'imitation de saint Augustin, s'était fait une loi de ne parler aux femmes que dans les cas d'absolue nécessité. Il ordonna de conduire celle-ci à son pénitencier, qui

avait reçu de lui plein pouvoir pour entendre, sous le sceau de la confession, les plus secrets aveux.

Mais la femme inconnue s'y refusait avec larmes, protestant qu'elle ne pouvait confier qu'à l'évêque le fardeau dont son cœur était chargé. « S'il ne consent pas à m'écouter, » disait-elle, « je serai forcée de me retirer, mais le Dieu tout-puissant sera juge de sa dureté.

« Elle a raison, » dit l'évêque, « je ne puis me dispenser de l'accueillir, si elle persiste à solliciter ma présence. Le Dieu tout-puissant veillera sur mes regards pour éloigner de mon esprit jusqu'à l'ombre de la tentation. »

Quand la femme inconnue fut introduite dans l'oratoire épiscopal, elle s'agenouilla aux pieds du saint pasteur et lui dit : « Vénérable père des fidèles, j'implore votre charité. Vous voyez en moi une jeune fille de grande naissance. Mes parents sont idolâtres, mais ma nourrice, qui était chrétienne, m'a enseigné ce qu'elle savait de votre divine religion et j'avais formé dans mon âme le vœu secret de me consacrer à une perpétuelle virginité. Mon père a voulu me donner en mariage à un homme élevé en dignités; sur mon refus dont je n'osais lui révéler le motif, de peur d'éprouver sa colère, il m'a enfermée dans l'ergastule des esclaves, en me menaçant des plus terribles châtiments si je ne me rendais pas à sa volonté. J'ai feint de lui promettre une entière obéissance, pour obtenir ma liberté; puis, confiant à Dieu le soin de me protéger, j'ai pris la fuite, sans savoir où je trouverais un asile. En arrivant dans cette ville toute pleine de la renommée de vos vertus, je suis accourue me réfugier sous vos ailes, avec l'espoir de trouver auprès de vous protection contre mes persécuteurs, et une retraite où je puisse m'appliquer aux saintes pratiques de la vie contemplative. Si cette faveur ne m'était pas accordée, vous répondriez devant Dieu de tous les malheurs qui peuvent m'atteindre, et le plus irréparable de ces malheurs ne serait-il pas le sacrifice violent de ma virginité que j'avais vouée au Seigneur?... »

LXXIX

Le pieux évêque, admirant dans une si belle personne tant de ferveur unie à une exquise distinction, lui répondit avec douceur : « Rassurez-vous, ma fille ; votre saint espoir ne sera point déçu. Le Dieu pour qui vous avez sacrifié toutes les vanités de la terre ne vous laissera point sans récompense. Il n'est pas convenable que la maison d'un évêque soit la demeure d'une femme, mais il est de mon devoir de vous y offrir un asile respectable, jusqu'à ce que j'aie fait choix pour vous d'une communauté où vous trouviez le calme et la sûreté dont vous avez besoin. Restez donc ici, sous ma protection et sous celle de mes prêtres ; mes serviteurs seront les vôtres, et aujourd'hui vous prendrez vos repas à ma table.

— « Non, mon père, » reprit la femme inconnue, « je ne reposerai point sous votre toit, et je ne prendrai point place à votre table. Envoyez moi sur-le-champ dans le lieu qu'il vous plaira, car si je restais ici, le monde est si méchant que votre réputation pourrait en souffrir ; et je ne veux pas que votre pitié devant mon infortune soit un prétexte pour la calomnie.

— « Ne craignez rien, » répliqua l'évêque ; « en vous offrant une hospitalité chrétienne, à la vue et au milieu des personnes qui m'entourent, je ne commets pas même une imprudence ; Dieu nous voit : c'est un témoin dont je ne me cache jamais.

— « Nous verrons bien, » se dit le diable en souriant sous son voile féminin.

A la tombée de la nuit, toutes les personnes dont se composait la maison de l'évêque se rangèrent autour de la table. L'étrangère fut placée en face du vénérable pasteur, et les autres à droite et à gauche, selon leur office ou leur rang.

Et voilà que, malgré lui, le saint évêque ne pouvait détourner ses regards de la belle fille dont il s'était déclaré si chrétiennement le protecteur ; et à force de la contempler, il ne

put se défendre d'une pensée coupable, et il se disait en lui-même : « Cette belle créature n'est peut-être point ce qu'elle se prétend; c'est peut-être une femme éprise de moi, et qui a eu recours à un stratagème pour s'approcher de moi sans obstacle. Ses regards s'enflamment sous son voile de vierge; ils pénètrent dans mon âme et y allument l'incendie des funestes désirs... Si ma faiblesse arrive jusqu'à consommer le péché dont la tentation me sollicite, faisons que Dieu seul connaisse mon secret, et sa miséricorde infinie ne me laissera pas sans pardon. »

Ainsi le démon de la luxure lui avait déjà fait commettre le péché d'intention. Le premier pas franchi sur le chemin du mal allait-il l'entraîner à une irréparable violation de la pureté sacerdotale?...

Comme sa vertu expirante soutenait dans son cœur une dernière lutte contre les séductions de l'esprit tentateur, voilà que trois coups violents furent frappés à la porte de la maison épiscopale.

LXXX

Un serviteur de l'évêque prit un flambeau et alla voir ce que c'était. Il revint bientôt dire qu'un étranger, en habit de voyage, demandait à être introduit sur-le-champ, et s'obstinait à ne point remettre sa visite à une autre heure.

— « Si c'est un pauvre, » dit l'évêque, « portez lui ce qu'il y a de meilleur sur cette table, et conduisez-le en un lieu où il puisse se reposer. Je lui parlerai demain. »

Et voilà que trois coups furent frappés de nouveau, avec une force qui fit pâlir les convives.

Le serviteur courut à la porte pour engager encore une fois l'impatient visiteur à ne point troubler le repos de la maison épiscopale, puis il revint dire au prélat : « Seigneur, cet étranger n'est pas un pauvre; il parle avec hauteur, et dit que

si l'on ne consent pas à le recevoir de bonne grâce, il s'ouvrira passage comme la foudre. »

Tous les assistants étaient pleins de trouble. « Ma fille, » dit l'évêque à la jeune femme inconnue, « je crains fort que l'homme qui s'annonce en maître pour pénétrer dans ma maison, ne soit votre père lui-même, ou le mari que vous avez fui pour vous consacrer à Dieu. Quoi qu'il en soit, j'ai promis de vous protéger contre toute violence, mais à la manière dont on procède pour vous ressaisir, je n'entrevois guère le moyen de vous dérober au pouvoir qui vous poursuit. »

Et voilà que des coups redoublés ébranlaient encore le seuil de la maison épiscopale. « Ouvrez, » criait une voix tonnante; « ouvrez, ou cette porte va voler en éclats !... »

— « Ma fille, » dit l'évêque, « Dieu seul peut nous secourir, si cette audacieuse visite nous menace d'un péril. Armez-vous de courage, nous nous rangerons tous devant vous, et si c'est votre père qui vous réclame, nous apaiserons sa colère.

— « Ce n'est point la voix de mon père, ni celle de l'homme que j'ai refusé pour époux, » reprit la jeune femme. « Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter pour moi. Mais cette homme est peut-être un fou échappé de l'hospice. Faites lui poser une question, et, s'il y répond avec calme, on pourra le recevoir pour lui demander compte de son étrange façon d'exiger l'hospitalité. Si sa réponse est absurde, il faudra se saisir de lui comme d'un être dangereux et le mettre hors d'état de nuire, jusqu'à ce que l'on découvre d'où il vient. »

Tous les assistants applaudirent à cette idée.

« Mais quelle question poserai-je? » dit l'évêque.

— « Faites demander, » répondit la jeune femme, « ce que Dieu a créé de plus admirable dans un petit espace? »

Et l'étranger, auquel un serviteur porta cette question, répondit : « C'est l'infinie diversité des visages; car, parmi tant d'hommes qui ont existé depuis le commencement du monde, ou qui existeront jusqu'à la fin des siècles, il ne s'en rencontrera pas deux dont les traits offrent une similitude parfaite;

et sur la plus petite figure Dieu a placé les organes des sens les plus précieux. Allez dire maintenant au seigneur évêque que je ne suis pas fou, comme il le suppose, et que je le prie de me faire entrer sans délai. »

LXXXI

L'évêque allait donner cet ordre, mais la jeune femme le retint. « Vénérable père, » lui dit-elle, « permettez qu'une seconde question soit posée, afin de vous assurer que la rectitude de la première réponse n'est pas le fruit du hasard. Ordonnez que l'on demande à cet homme en quel lieu la terre est plus élevée que le ciel?... »

L'évêque ordonna, et l'étranger répondit au serviteur chargé de l'interroger : « C'est dans le ciel que, depuis sa divine ascension, réside le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Notre chair a été faite de la substance de la terre; le corps de Jésus-Christ qui s'est fait notre chair provient donc de la terre, et il est alors certain que là où réside ce corps adorable, la terre est plus élevée que le ciel. — Allez dire maintenant au seigneur évêque que la rectitude de mes réponses n'est point le fruit du hasard, et qu'il se hâte de me faire entrer pour que je lui apprenne ce qu'il ignore... »

Et quand cette réponse fut rapportée au saint pasteur, on vit pâlir la jeune femme inconnue, et elle parut en proie à une vive souffrance.

— « Qu'avez-vous? » lui dirent les assistants; « vous savez donc maintenant quel est cet homme dont les paroles nous semblent au-dessus de l'intelligence humaine? »

— « Seigneur évêque, » répondit la jeune femme, « je ne le sais pas encore, mais une troisième question va me le révéler. Demandez-lui quelle distance il y a de la terre jusqu'au ciel. »

L'évêque ordonna, et l'étranger répondit au serviteur chargé

de l'interroger : « Va trouver la personne qui a posé cette question, et dis-lui d'y répondre elle-même; car elle a parcouru l'espace qui sépare le ciel de la terre, lorsqu'elle a été précipitée du ciel dans l'abîme; et moi, je n'ai jamais parcouru cet espace. Va donc dire au seigneur évêque que ce n'est pas une femme qui est là-bas devant lui, mais Satan!... »

Le serviteur revint tremblant de tous ses membres; en rentrant dans la salle où se trouvait l'évêque, il se couvrit du signe de la Croix, et aussitôt la femme fantastique disparut comme une fumée légère.

Tous les témoins de cette scène, frappés d'une religieuse terreur, tombèrent à genoux, pendant que le serviteur répétait la réponse du mystérieux étranger.

Le pieux évêque, rentré en lui-même, fondit en larmes en pensant à la faute qu'il avait commise dans son cœur. « Courez, » s'écria-t-il « amenez-moi le saint envoyé du Ciel qui nous a sauvés des piéges de l'enfer : ange ou homme, qu'il reçoive nos actions de grâce pour les offrir à l'Éternel!... »

On se hâta d'obéir, mais l'étranger avait aussi disparu. Les serviteurs de la maison épiscopale coururent après lui de tous côtés, mais on ne le retrouva point.

L'évêque, entouré de ses prêtres, passa toute la nuit en prières, en demandant à Dieu avec ferveur de lui révéler à quel saint il était redevable de cette merveille de la miséricorde suprême. Il s'endormit au milieu de son oraison, et l'apôtre saint André lui apparut en songe, pour lui annoncer la rémission de son péché en récompense de ses larmes et des vertus de sa vie.

LXXXII

Mais si le diable était habile à surprendre les cœurs qui, par grâce d'état, semblaient devoir être le mieux armés contre ses prestiges les plus imprévus, la légende venait aussi révéler com-

ment les toutes puissantes inspirations de la miséricorde divine lui arrachaient, de haute lutte, les victimes dont il se croyait le plus assuré.

En voici un exemple, qui est tout un drame, et qui peut servir de pendant à la charmante histoire de Marie l'Égyptienne.

On lit dans la *Vie des Pères du Désert*, que Thaïs fut une courtisane d'Alexandrie, dont les scandales égalaient la merveilleuse beauté. Les jeunes gens les plus riches de cette cité aussi fameuse par la corruption de ses mœurs que par ses écoles de hautes études, s'étaient ruinés pour paver d'or le palais où la trop célèbre Égyptienne tenait sa cour. Plusieurs d'entre eux, outrés du mépris qu'elle leur jetait après les avoir dépouillés, s'étaient donné la mort, les uns par désespoir d'amour, les autres par honte de leur dégradation. Chaque jour éclairait dans Alexandrie quelque malheur occasionné par cette nouvelle Circé, qui frappait de démence les adorateurs de ses vices.

Cependant, au milieu de ses égarements, l'âme de Thaïs avait gardé une vertu qui fait beaucoup pardonner. La grande pécheresse ne passait jamais devant un pauvre sans le secourir et sans lui demander qu'il priât Dieu pour elle. Par un étrange contraste, la fille perdue qui jetait des fortunes entières au creuset des orgies, allait de temps en temps, en secret et sans se laisser connaître, verser de l'or et des larmes dans le sein des infortunes qui se cachent.

Or, Celui qui a dit qu'un simple verre d'eau donné par charité ne restera pas sans récompense, abaissa tout à coup sur Thaïs un regard de miséricorde.

Saint Paphnuce, l'un des saints de la Thébaïde, reçut en songe l'ordre d'aller chercher, au nom du *Bon Pasteur*, cette brebis près de périr au fond de l'abîme ouvert par le démon de la débauche.

Paphnuce, dit la légende de Jacques de Voragine, trouva près de lui en s'éveillant, un habit séculier et une bourse d'or.

« — Va trouver Thaïs, » lui dit une voix intérieure, « et quand tu seras en sa présence, l'Esprit qui te conduit, te dictera les choses qu'il faut dire. »

Le saint obéit. Il arriva dans Alexandrie vers le soir, et fit annoncer à Thaïs qu'un riche étranger, venu de lointains pays, demandait à être introduit chez elle sans être vu, et lui offrirait des présents d'un prix infini.

« — Voilà un bizarre voyageur ! » s'écria Thaïs. « Tout ce qu'il y a de noble et de riche parmi les Alexandrins, met son orgueil à venir en plein jour assiéger ma porte, et un étranger que personne ne connaît a besoin de tant de mystère pour apporter son hommage à ma renommée ? Allons, faites entrer, à la nuit close, avec toutes les précautions convenables, ce visiteur qui m'arrive sans doute du pays des merveilles. Je brûle de voir ce qu'il appelle des présents d'un prix infini ; l'homme qui se croit plus riche que Thaïs doit être un curieux personnage. »

Mais, comme cet homme mystérieux pouvait être aussi un audacieux voleur, la courtisane fit cacher ses esclaves armés, pour la secourir au premier signal.

LXXXIII

Paphnuce fut introduit dans une salle magnifique, où resplendissaient, aux clartés de cent flambeaux de cire odorante, les plus ravissants chefs-d'œuvre des arts.

Sur un lit d'ivoire incrusté d'or, la reine des débauches d'Alexandrie foulait des coussins de pourpre. Les riches étoffes de l'Inde et de la Perse ondulaient à flots soyeux sur ses formes de marbre. Un bandeau de pierreries moins étincelantes que ses regards ceignait son front. Jamais l'ange du péché n'avait pris des traits si séduisants pour tenter la vertu d'un serviteur de Dieu.

Quand Paphnuce parut devant elle, avec une gravité silen-

cieuse et recueillie, Thaïs ne put se défendre d'un profond tressaillement qui ressemblait à de la peur. Que voulait d'elle cet inconnu dont les traits austères ne savaient point sourire, et dont le coup d'œil pénétrant tombait sur elle comme un reproche?

Elle se leva raide et pâle, comme un automate qui cède à la pression d'un ressort d'acier : « — Étranger, » lui dit-elle en frissonnant, « que veux-tu de moi ? »

— « Pourquoi trembler? » dit Paphnuce ; « toi qu'on nomme fille de joie, ne serais-tu donc qu'une fille de douleur?... J'arrive de bien loin pour te voir, et je t'apporte le secret d'être heureuse, car tu ne l'es point, Thaïs. Je le savais avant d'entrer ici, et maintenant je le lis dans la fièvre de ton regard. Sous la joie, l'or et les pierreries qui encadrent ta beauté, ton cœur est malade. Le parfum de tes fêtes s'est changé en poison ; tu cherches autour de toi les enchantements de l'amour, et tu n'as trouvé que la désillusion qui mène au désespoir :... Ai-je dit vrai ?...

— « Peut-être... Mais qui donc es-tu, pour venir me tenir un pareil langage ? Est-ce là le présent d'un prix infini que tu m'as fait annoncer ? »

Paphnuce tira de dessous son manteau un petit coffre en bois de cyprès, et le montrant à Thaïs : « Femme, » lui dit-il, « je ne mentirai pas à ma promesse ; ce coffre coutient le don que je te destine ; mais je ne veux acheter ta beauté que dans un appartement plus secret.

— « Viens donc, » reprit la courtisane ; « tu n'as pas vu toutes les richesses de la maison de Thaïs ; tu seras moins fier de ton mystérieux trésor, quand tu auras compté tous ceux que je possède et que je daigne à peine regarder. »

Et marchant devant Paphnuce, elle le fit entrer dans plusieurs salles, plus splendides les unes que les autres ; et au seuil de chacune elle s'arrêtait, pour lui dire avec un sourire ironique : « Opulent voyageur, est-ce ici que tu veux acheter Thaïs ? »

Et Paphnuce lui répondait : « Allons plus loin ; j'ai peur d'être aperçu.

— « Personne avant toi, » reprit la courtisane, « n'a pénétré jusqu'ici. Ces murailles ne laissent percer aucun bruit. Mais si c'est Dieu que tu crains, il n'y a rien de caché pour ses regards.

— « Tu crois donc en Dieu ? » s'écria Paphnuce.

— « Pourquoi pas ? ma raison me le révèle, et mon cœur le cherche parfois, mais je ne sais plus le trouver.

— « Pauvre femme ! et si Dieu venait à toi, le repousserais-tu ?

— « Silence ! » dit Thaïs en frémissant ; « ne prononce plus ici le nom de Dieu ! ne me rappelle point que j'étais chrétienne : à quoi cela servirait-il ?...

— « A te sauver !... » s'écria Paphnuce ; « car voici le présent que Dieu t'envoie !... »

Et déposant son coffret aux pieds de l'Égyptienne, il l'ouvrit.....

Le coffret contenait un crâne desséché.

LXXXIV

Thaïs recula en poussant un cri d'effroi.

« Pourquoi cette frayeur ? » dit Paphnuce. « Pourquoi ne peux-tu contempler sans pâlir l'image de ce que tu seras un jour, un peu de cendre mêlée à la poussière de la terre ? A quoi te serviront alors les richesses que tu paies de ta honte, et que deviendra ton âme ?... Tu crois en Dieu, et tu ne songes pas au compte qui sera exigé de toi pour tous les malheureux que tu as poussés au suicide, après les avoir entraînés dans l'abîme de tes fautes ! Ne sens-tu pas au fond de ton cœur que la voix de ces âmes perdues par toi s'élèvera pour t'accuser, et qu'auras-tu à répondre pour te justifier ?...

« Si ces âmes sont perdues, » dit Thaïs toute tremblante,

« comment pourrais-je espérer le pardon de Dieu ? Laisse-moi dans l'abîme, et va-t'en ? Pourquoi troubler les heures d'oubli de moi-même qui m'appartiennent encore ici-bas ?...

— « Les mystères de la justice divine sont impénétrables aux regards mortels, » répondit Paphnuce ; « mais l'Esprit qui m'amène du fond de la Thébaïde pour éveiller le remords dans ta conscience, n'est pas un esprit de mensonge ; il m'envoie t'appeler au nom du Bon Pasteur. Je te trouve dans l'abîme, comme la brebis égarée de l'Évangile ; je t'emporterai vers les prés divins où jaillissent les eaux vives de l'expiation. Après avoir eu le courage de faire le mal, n'auras-tu pas celui de le pleurer devant le Père qui ouvre son sein à tous les repentirs ? »

La puissance du Christianisme est tout entière dans l'émotion du cœur. Le solitaire avait fait vibrer chez Thaïs la fibre des larmes, et les larmes du cœur sont comme un second baptême que donne la pénitence. Vaincue par la grâce, l'Égyptienne s'agenouilla devant le saint du désert : « J'irai, » dit-elle, « partout où tu voudras me conduire. Je sais qu'il y a, loin des villes, des sociétés de femmes pieuses qui se sont vouées à Dieu ; mais leur paisible retraite ne s'ouvrira point devant la pécheresse Thaïs : mon approche y ferait entrer la souillure et la malédiction.

— « Femme, tu as donc oublié cette révélation sacrée du Sauveur, qu'il y a plus de joie dans le ciel pour l'arrivée d'un pécheur pénitent que pour celle de quatre-vingt-dix-neuf justes ?... Les saintes du désert seront tes sœurs ; elles prieront sur tes larmes, et elles les offriront au Dieu de miséricorde, dans le calice de leurs vertus !... »

LXXXV

Thaïs vendit tout ce qu'elle possédait, et assemblant en public les pauvres d'Alexandrie, elle leur en partagea le prix sans

se rien réserver. Puis elle partit à pied pour la Thébaïde, où Paphnuce lui avait donné rendez-vous.

Le pieux solitaire vint au-devant d'elle avec les anciens du désert, et elle fut conduite à un monastère de vierges.

« Je suis indigne, » disait Thaïs, « d'habiter cette maison de Dieu avant d'avoir accompli tous les devoirs de la pénitence.

— « Je le sais, » dit Paphnuce, « aussi t'ai-je fait préparer une cellule en dehors de l'enceinte sacrée; tu y attendras en silence que le Seigneur te révèle sa miséricorde. »

Cette cellule était à peine assez haute pour qu'une personne de moyenne taille pût s'y tenir debout, et l'on ne pouvait s'y coucher. Le jour y venait du ciel par une étroite ouverture qui laissait à peine pénétrer l'air nécessaire à la respiration, et le petit morceau de pain accordé aux besoins de la vie.

« Voilà ta demeure, » dit Paphnuce, « jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu m'ordonne d'abréger ou de changer ta pénitence. Tu n'es pas digne de nommer Dieu, ni d'avoir sur tes lèvres le nom de la Trinité, ni de lever tes mains et tes regards vers le ciel. Tourne-toi du côté de l'Orient, les yeux fixés vers la terre, et passe en silence et sans cesse la revue de tes péchés; et, après chaque souvenir évoqué au fond de ta conscience, dis au Seigneur : Toi qui m'as créée, aie pitié de moi ! »

La cellule fut murée, et Thaïs y passa trois années dans le silence qui lui avait été prescrit. L'abbesse du monastère venait elle-même faire tomber dans la cellule la petite ration de pain quotidien qui devait suffire à la recluse, et ne lui adressait pas une parole.

Quand les trois années furent écoulées, Paphnuce alla trouver saint Antoine, et pria le grand anachorète de demander au Ciel si la pénitence de Thaïs avait obtenu grâce devant Dieu. Saint Antoine réunit ses disciples et leur ordonna de passer avec lui la nuit en prières, pour solliciter la révélation désirée.

Un peu avant l'aurore, le plus ancien des disciples eut une vision. Il lui sembla que le ciel s'entr'ouvrait, et il aperçut un

trône lumineux autour duquel étaient debout trois vierges resplendissantes ; mais il n'y avait personne sur le trône.

Le disciple, sortant de cette extase, raconta ce qu'il avait vu, en ajoutant que c'était sans doute un emblème de la gloire céleste réservée à Antoine, le patriarche de la solitude. Mais aussitôt une voix mystérieuse qui semblait venir des nues prononça ces paroles : « Le trône que tu as vu est préparé pour Thaïs, parce que ses pleurs l'ont sanctifiée devant Dieu. Les vierges qui entouraient le trône, sont l'Aumône qui a retiré Thaïs du péché par les prières des pauvres ; la Repentance, qui lui a mérité sa grâce ; et l'Humilité qui lui a rendu sa robe d'innocence. »

Paphnuce retourna plein de joie au monastère ; il fit abattre le mur qui fermait la cellule de Thaïs, et lui dit : « Sors, ma fille, de ce lieu de souffrance, et viens t'asseoir parmi tes sœurs du désert, car le Sauveur a effacé tes péchés. »

Mais Thaïs lui répondit en pleurant : « Depuis que je suis ici, j'ai réuni comme en un tas toutes les souillures de ma vie, et je n'ai cessé de les laver avec mes larmes. S'il est vrai que Dieu m'ait déjà pardonné, il me reste à pleurer encore sur la chute des âmes que j'ai perdues par mes scandales. »

Elle mourut, quinze jours après, consumée par le repentir, et son dernier soupir s'exhala dans une prière en faveur des compagnons de ses fautes : « Source infinie de miséricorde et d'amour, » murmurait-elle vers Dieu en expirant, « pardonnez-leur le mal dont j'étais la cause, ou permettez que je souffre encore pendant des siècles, pour obtenir qu'ils bénissent avec moi votre clémence pendant l'éternité ! »

LXXXVI

En regard de cette héroïne de la pénitence, voulez-vous contempler une héroïne de l'humilité silencieuse, qui met sa joie à souffrir le mépris des hommes, pour être une lointaine image

de la patience de Jésus-Christ, et pour réaliser cette parole : « Que celui qui m'aime véritablement, prenne sa croix sur ses épaules, et vienne mouiller sa lèvre à mon calice d'affliction? »

Le légendaire vous racontera l'histoire de Marguerite.

Marguerite, qui prit le nom de Pélage dans les annales monastiques, était une fille de haute naissance, que ses parents avaient élevée dans l'amour de toutes les vertus. Quand vint pour elle le temps du mariage, elle se soumit par obéissance aux vœux de sa famille, et accepta la main d'un jeune homme dont l'illustration égalait la sienne.

Les deux familles se réunirent pour célébrer les noces avec une pompe presque royale. A l'issue du festin, quand la vierge fut conduite dans la maison de l'époux, elle demanda qu'il lui fût permis de rester seule une nuit, pour se recueillir dans la prière avant d'effeuiller la blanche couronne de ses jeunes années.

Sa religieuse demande fut exaucée. Des parents et un mari chrétiens pouvaient-ils ne pas respecter ce testament de la virginité, qui rappelait la sainte pudeur des noces bibliques, au temps des patriarches ?

Marguerite, seule à seule avec Dieu, dans le mystérieux silence de la méditation, ouvrit les écritures sacrées, et son regard tomba sur ce passage de l'Apocalypse : « Bienheureux les vierges ! ce sont eux qui suivent l'Agneau de Dieu partout où il va ; ils sont rachetés d'entre les hommes, comme les prémices consacrées à l'Éternel. »

Et ces lignes s'illuminèrent aux yeux de Marguerite comme des caractères de feu, et il lui sembla qu'elle entendait dans un doux lointain l'écho du cantique que les vierges chantent sans cesse avec les anges devant le trône de Dieu. Elle crut ouïr une voix surnaturelle qui lui disait : « Marguerite, pierre précieuse de la céleste Jérusalem, détache-toi de l'écrin des fêtes de la terre ; sensitive des jardins sacrés, ferme aux regards des hommes ta corole virginale : viens fleurir aux rayons du soleil sans fin, dans l'éternel épanouissement du bonheur ! »

Et l'harmonie ravissante que verse à flots dans les profondeurs de l'âme le chœur des pensées divines, élevait peu à peu Marguerite au-dessus des pâles réalités de la vie terrestre, pour l'emporter dans les solitudes étoilées au fond desquelles s'ouvrent les portes du Ciel.

« Je vais à vous, mon Dieu, » disait-elle, « attirez-moi sur vos sentiers! Une heure passée à l'écart, dans la contemplation de vos mystères, vaut mieux que des siècles de siècles dans les fêtes bruyantes des heureux de la terre! J'irai au désert, me souvenir de vous loin de ceux qui vous oublient; j'irai attendre que l'éternel bien-aimé se souvienne de sa servante et m'introduise dans le temple où s'accomplissent les noces des âmes vierges avec l'Esprit trois fois saint. Anges gardiens des routes divines, couvrez-moi d'une ombre qui me rende invisible; abaissez devant moi toutes barrières; menez-moi par la main jusqu'à l'asile ignoré qui sera le lieu de mon repos!... »

Et tout à coup, sous l'empire de l'émotion croissante qui s'emparait de tout son être, elle sacrifia la splendide chevelure qui décorait sa beauté; et quand le dernier anneau fut tombé sous le fer, elle trouva devant elle un vêtement d'homme, en étoffe grossière, sans savoir par qui ce vêtement avait pu être apporté dans sa chambre close. Elle le prit comme un don du ciel, et dès que son déguisement fut achevé, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes sur son passage.

LXXXVII

Marguerite, sortie de la maison nuptiale au milieu de la nuit, sans qu'aucun serviteur se fût éveillé au bruit de ses pas, se trouvait enveloppée d'une épaisse brume qui ajoutait aux ténèbres son voile impénétrable. Elle ne savait de quel côté se diriger dans l'espace inconnu, lorsqu'une étoile, brillante comme le regard mystérieux d'un messager divin, perça l'obscurité, et par son doux balancement l'invitait à la suivre.

Cette étoile guida Marguerite jusque bien loin de la ville, et quand l'aube éclairant les cieux rappela les hommes sur les voies du travail quotidien, la vierge fugitive remarqua que les passants se croisaient avec elle en chemin sans la voir. Après une marche pénible elle arriva, vers le milieu du jour, dans une vallée profonde sur laquelle se penchaient des ombrages séculaires.

Il y avait dans cette vallée un humble bâtiment surmonté d'une croix : c'était l'asile d'une petite communauté de solitaires. On ouvrit à la jeune voyageuse avec la charité qui reconnaît des frères dans tout ce qui passe et qui souffre. Quand Marguerite eut repris des forces, grâce aux soins empressés de l'hospitalité chrétienne, elle demanda la faveur d'être admise parmi les religieux.

Son costume d'homme et la coupe de ses cheveux trompaient tous les regards; mais l'on ne pouvait se défendre d'une vive compassion en voyant la pâleur de son visage délicat et la fragilité de sa stature. « Vous êtes bien frêle, mon fils, pour embrasser une vie aussi dure que la nôtre, » lui dit l'abbé des solitaires ; « et nous sommes trop pauvres pour admettre parmi nous un nouveau frère qui serait bien vite incapable de supporter nos fatigues. »

— « Père, » lui dit Marguerite, « si vous me condamnez à aller plus loin, je succomberai peut-être au bord d'un chemin; mais si vous m'accueillez, Dieu qui m'envoie ne permettra pas que je vous sois un fardeau. »

— « Mais encore, » reprit l'abbé, « faut-il que je sache d'où vous venez et qui vous êtes. Les règles de la sainte Église ne permettent point l'entrée des monastères aux enfants, sans le consentement des personnes qui ont autorité sur eux ; et vous ne paraissez pas avoir atteint l'âge qui autorise à disposer de soi-même. Ne me demandez point de faillir à mes devoirs...

— « Et vous, Père, » dit Marguerite, « avez-vous oublié cette divine parole : « Laissez venir à moi les enfants? » Je viens à Dieu, chargé d'un secret que lui seul connaît, et con-

duit par sa volonté : me refuserez-vous en son nom la permission de m'asseoir au foyer de ses serviteurs? »

Cette situation était embarrassante pour l'ancien de la solitude. Il consulta ses frères, et tous furent unanimes pour ne pas renvoyer, quelle que fût sa faiblesse, le jeune frère qui implorait un asile au nom du Seigneur.

Marguerite fut donc admise, sous le nom de frère Pélage, aux exercices du noviciat. Dieu justifia son courage, et la communauté s'étonnait de voir le plus jeune de ses membres porter sa part du poids des labeurs les plus pénibles, avec plus d'énergie que n'en montraient les frères dans toute la fleur de la vie.

Frère Pélage (il faut maintenant l'appeler ainsi) vécut plusieurs années sans que le monde eût pu retrouver ses traces. Modèle de douceur, de patience, d'humilité, d'abnégation, le jeune solitaire embaumait la maison de Dieu du parfum de ses vertus, lorsque vint le temps d'une terrible épreuve.

LXXXVIII

Je vous ai dit que pour dispenser les femmes consacrées à la vie contemplative de toute relation avec l'extérieur du cloître, on leur accordait les soins d'un religieux chargé d'administrer leurs affaires temporelles.

L'économe d'un monastère de vierges étant mort subitement, le supérieur de Pélage, que l'évêque de la province avait chargé de diriger plusieurs établissements voisins, dut pourvoir au remplacement de l'économe décédé. Les religieux de la vallée, assemblés en chapitre, réunirent leurs suffrages sur Pélage, et lui imposèrent, au nom de la sainte obéissance, l'obligation d'exercer l'économat.

Peu de temps après, il arriva qu'une des vierges du monastère commis à ses soins s'éloigna furtivement de l'enceinte

sacrée, et viola son vœu de chasteté. Quand il lui fut impossible de cacher les conséquences de sa chute, elle accusa le frère Pélage d'en être le complice.

Le scandale créé par cette révélation fut navrant. L'abbé qui avait admis sans examen le jeune solitaire, pour obéir, pensait-il, à une inspiration de Dieu, ne pouvait se consoler de voir ses bonnes intentions si cruellement déçues. Pélage, interrogé devant l'assemblée de ses frères, avait répondu avec une froideur impassible : « Je suis pur du péché que l'on m'impute. Dieu, qui voit tout ce qui est caché, est l'invisible témoin de mon innocence. Si cette déclaration ne suffit point, condamnez-moi, je subirai votre jugement avec une patience muette, et je prierai Dieu pour mon accusatrice. »

— « Mais, » disait l'abbé, « comment espérez-vous nous imposer par tant d'audace? N'êtes-vous pas le seul homme qui pénétrez dans le monastère de ces vierges, en vertu du droit qui vous a été conféré? Et en refusant de vous avouer coupable, n'ajoutez-vous pas à ce crime celui d'accuser toute une communauté vénérable, d'avoir attiré dans son sein le désordre dont vous êtes le seul provocateur?... O Pélage, Pélage! qui m'eût dit, quand j'admirais vos vertus, que j'avais ouvert la porte au démon de l'hypocrisie!... »

Pélage s'inclinait sous ces reproches foudroyants, et croisant ses mains sur son cœur, il tenait ses yeux baissés vers la terre et ne se défendait plus.

L'assemblée monastique alla aux voix; une sentence unanime condamna le frère Pélage a être détenu dans une cellule murée jusqu'à la fin de ses jours. Défense fut faite aux autres solitaires de lui porter aucune parole consolatrice.

N'admirez-vous point Marguerite, la vierge si pure, souffrant sans mot dire, sous le nom de frère Pélage, le plus rigoureux châtiment pour une faute qu'elle n'avait pu commettre, et offrant à Dieu ses prières avec ses douleurs, dans un si parfait détachement de toutes choses, que notre faible esprit ose à peine en concevoir la possibilité?

On dit qu'elle passa trois années en cellule, comme Thaïs, la courtisane convertie, sans voir aucun être vivant ; mais son âme s'entretenait avec le Dieu d'amour qui devait couronner sa confiance. Elle connut enfin, par une extase, que l'heure de sa délivrance approchait, et elle pria le moine qui lui apportait le pain d'angoisse et l'eau d'amertume, d'aller dire à l'abbé du monastère que le frère Pélage, près de paraître devant le tribunal suprême, demandait à laisser une confession sur la terre.

LXXXIX

L'abbé, suivi des anciens de la solitude, vint à la cellule. « Mon fils, » dit-il, « est-il vrai que le Dieu de miséricorde va mettre un terme à votre pénitence ?

— « Père, » répondit Marguerite, « la voix de mon Sauveur a parlé dans mon cœur, et je sens que mon âme arrive sur mes lèvres pour s'envoler au séjour où il n'y a plus de larmes. Je vous ai appelé pour rendre ma poussière à la terre, après m'avoir bénie.

— « Mon fils, » reprit l'abbé, « je vais faire abattre la clôture de votre cellule, afin que nos frères vous transportent sur une croix de cendre et de paille au pied de l'autel. Vous ferez devant eux la confession de votre faute, et je prononcerai sur vous les paroles d'absolution qui ouvrent le ciel aux pénitents.

— « Père, mes derniers soupirs sont comptés. Prêtez-moi l'oreille à travers cette muraille ; il sera temps d'ouvrir ma cellule quand je ne serai plus avec vous. Pardonnez-moi, mon père, de vous avoir trompé !...

— « Dieu vous pardonnera, mon fils, j'ose l'espérer, si vous confessez pleinement le péché que vous avez commis contre la sainte vertu de virginité...

— « Père, soyez béni parce que vous avez été l'instrument des desseins de Dieu sur moi ! Glorifiez le Seigneur qui m'a

permis de soulever pendant trois années le fardeau de la Croix : je meurs vierge !...

— « Frère Pélage, avez-vous perdu la raison ?...

— « Il n'y a plus de frère Pélage : je laisse ce nom sur un tombeau, et je vais reprendre, pour l'éternité, dans les cieux, celui de Marguerite !

— « Marguerite !... » s'écrièrent d'une seule voix les religieux stupéfaits. « Marguerite !... qu'est-ce que cela ? Seigneur, que vos jugements sont terribles ! Permettrez-vous que notre frère Pélage expire insensé, en punition de sa faute !..... »

Marguerite ne répondit point ; mais du fond de sa cellule, on entendit sa douce voix qui modulait sur un rythme ravissant ces paroles du Psalmiste :

« *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini;*

« Bienheureux les immaculés qui suivent la loi du Seigneur.

« *Aufer a me opprobrium et contemptum ; quia testimonia tua exquisivi ;*

« Éloignez de moi l'opprobre et le mépris, car je me suis confiée à votre témoignage.

« *Memor fui judiciorum tuorum a sæculo, Domine, et consolatus sum ;*

« Je me suis souvenue, Seigneur, de vos jugements éternels, et j'ai été consolée.

« *Vide, quoniam manda tua dilexi, Domine ; in misericordia tua vivifica me ;*

« Voyez, Seigneur, que j'ai aimé vos commandements ; Dieu de bonté, donnez-moi la vie éternelle.

« *Erravi, sicut ovis quæ perit; quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus.*

« J'ai erré comme une brebis perdue : venez, mon Dieu, au-devant de votre servante, car je n'ai pas oublié votre loi... »

XC

Les solitaires et l'abbé, pleins de trouble, unirent toutes leurs forces pour abattre en un clin d'œil la porte murée de la cellule.

Quand elle fut tombée, une blanche colombe s'échappa de l'intérieur; elle portait à son bec une tige de lis en fleur et prit son vol vers les cieux.

Marguerite était couchée sur la terre, la face tournée vers l'Orient, et les bras étendus en croix. Un sourire ineffable glissait encore sur ses lèvres entr'ouvertes qui venaient de laisser échapper son âme.

« Mes frères, » dit l'abbé, « si nous ne sommes pas le jouet d'un prestige, ce ne sera point assez de toutes nos larmes pour effacer le souvenir de notre dureté. A l'émotion qui déchire mon cœur, je sens que nous sommes devant les restes d'une sainte! Il ne nous est pas permis de toucher au cadavre de notre sœur bienheureuse; que l'un de vous aille au plus vite porter cette nouvelle au monastère des vierges, afin que les servantes du Seigneur viennent vérifier cette révélation. »

Les vierges dont le frère Pélage avait été l'économe, vinrent en procession reconnaître le corps sacré de Marguerite

Et quand elles eurent rendu témoignage à cette héroïne de l'innocence, les deux monastères se réunirent pour la transporter avec respect dans l'église des femmes. Son visage angélique, ceint de la couronne virginale, resta longtemps découvert devant l'autel, et tous les fidèles de la contrée accoururent avec l'évêque, pour verser des larmes et des fleurs sur le tombeau de la sainte que le Dieu des vertus avait glorifiée.

En cueillant cette marguerite des prés légendaires, ne confondez pas son nom avec celui de la sainte d'Antioche qui fut martyre sous la persécution dioclétienne.

Marguerite d'Antioche, dont les reliques sont honorées à

Monte Fiascone, en Toscane, et qui fut livrée par son propre père aux bourreaux du paganisme, n'a pas manqué d'historiens pour raconter les épouvantables détails des tortures que lui fit subir la férocité des idolâtres romains. Menacée des derniers outrages par la hideuse luxure du gouverneur d'Antioche, Olybrius, mais défendue contre ce monstre par la majesté de la pudeur, elle épuisa l'atrocité des supplices: fouets garnis de plomb, peignes tranchants, ongles de fer, tenailles et torches ardentes, avant de tendre la tête au glaive qui acheva ses souffrances.

Il y a dans les actes officiels des martyrs une gravité généralement sobre de détails; ils constatent la terreur des temps de persécution, mais ils n'analysent point, comme le chroniqueur légendaire, les sensations de chaque fibre du supplicié. Si vous voulez un exemple de ces derniers tableaux, ouvrez avec moi l'histoire de saint Jacques l'*Intercis* (ou le découpé).

Vous avez contemplé le martyre dans la légalité romaine; vous allez le voir dans l'étrangeté des mœurs barbares.

XCI

Jacques de Beth-Lapeta vivait, au commencement du cinquième siècle, à la cour d'Yesdedgerd, roi de Perse. C'était un homme riche et puissant, favori du souverain, et destiné, par sa naissance autant que par ses services, à monter au faîte de la fortune.

Lorsqu'à l'instigation des mages, adorateurs du feu, le roi Yesdedgerd proscrivit le Christianisme dans toute l'étendue de ses États, en vouant aux bourreaux tous les convertis qui refuseraient d'apostasier, Jacques de Beth-Lapeta ne put résister au spectacle des cruautés déployées contre les martyrs, et pour conserver la faveur du prince, il courut au-devant de l'abjuration.

En apprenant cette nouvelle, sa mère et sa sœur, profondément affligées, se séparèrent de lui, et lui écrivirent du lieu de leur retraite une lettre pleine de reproches : « Pour plaire à un mortel tu as trahi ta foi ! pour ne point perdre des richesses fugitives, tu as sacrifié le trésor de l'éternelle vérité, menti à ta conscience, et déserté le chemin de l'honneur ! Si tu ne rentres pas en toi-même pour expier ta dégradation, renonce à ta mère et à ta sœur ; car en reniant le Père céleste, tu as renié aussi ta famille terrestre, et nous serons séparés à jamais par le jugement de Dieu. Mais si tu confesses ta faute devant les hommes avec le courage qui convient à un chrétien repentant, nous nous unirons à ton généreux sacrifice, pour obtenir que le Tout-Puissant te reçoive en grâce et te donne la force de lui rendre témoignage. »

Jacques sentit dans son cœur l'aiguillon du remords ; il pleura sur la lettre de sa mère et de sa sœur, et se dépouillant aussitôt de ses dignités, il quitta la cour sans cacher le motif de cette résolution.

C'était en 421. Le fils d'Yesdedgerd, Varann, venait de monter sur le trône paternel. Élevé par les mages, il était tout entier sous leur influence et continuait avec une nouvelle activité la persécution dirigée contre les chrétiens. L'exemple offert par Jacques de Beth-Lapeta avait trop d'éclat pour demeurer impuni ; c'était presque un acte de rébellion contre les décrets royaux. Varann le fit poursuivre et ramener devant lui. « Qu'as-tu fait ? » lui dit-il avec colère. « Est-ce en abandonnant mon service que tu crois honorer la mémoire de mon père qui t'avait comblé de tous les bienfaits qu'un sujet peut espérer ?... Viens offrir, en ma présence et en présence de tout le peuple, de l'encens au Soleil, ou prépare-toi à mourir !...

— « Mourir ! » s'écria Jacques, « c'est le plus grand bonheur qui puisse m'arriver, pourvu que mon Dieu, le créateur unique du ciel et de la terre, daigne m'accorder le pardon de mon apostasie, et permettre que j'expire en chrétien !

— « Malheureux ! » reprit le roi, « comment oses-tu dire

que la mort est un bonheur, tandis que les plus puissants princes ne redoutent rien tant que son approche ?

— « Je ne la crains point, dit Jacques, parce que ma foi m'enseigne que le sépulcre n'est qu'un passage au delà duquel s'ouvrent les portes de la vie éternelle.

— « Je vais te mettre aux prises avec la douleur, pour te forcer à démentir ta folie. Sacrifie sur l'heure, et je te pardonnerai ; si tu refuses, tu seras haché par morceaux, et nous verrons si ton Dieu te prête la force de braver longtemps le tranchant du fer.

— « Seigneur-roi, » dit Jacques, « je ne suis pas digne de la glorieuse couronne des héros de la foi chrétienne, car j'ai odieusement violé les serments de mon baptême. Mais plus mon indignité est grande, plus profond est le sentiment de ma bassesse, plus j'espère en la miséricorde divine. Aucune force ne peut exister dans un pécheur tel que moi ; j'ai perdu par ma faute le droit de souffrir pour glorifier le nom de mon Dieu ; mais je crois que ce Dieu sauveur ne permettra point que sa gloire soit ternie par ma faiblesse. Appelle tes bourreaux : je vais invoquer Jésus-Christ !... »

XCII

Sur un signe de Varann, Jacques fut enchaîné par les quatre membres à des piquets.

Un billot fut apporté. L'exécuteur y fixa la main droite du martyr, et trancha le pouce.

« C'est bien ! » dit Jacques sans pousser un cri ; « lorsqu'on cultive la vigne, on abat le sarment, afin que le cep produise davantage.

— « Tu es un homme courageux » s'écria Varann ; « pourquoi te perdre inutilement ? Reconnais ton erreur, et tu seras épargné : j'ai de savants médecins qui pourront te guérir, et je te ferai plus grand et plus riche que mon père ne t'avait fait.

— « Seigneur-roi, » reprit Jacques, « mon trésor est dans le Ciel, et je l'ai retrouvé. Dieu m'a déjà pardonné, car je n'ai point tressailli sous la morsure du fer. N'as-tu jamais observé le rejeton de la vigne? Les parties qui ont été taillées reprennent les sucs de la terre et produisent de nouvelles branches; il en est de même du chrétien ; il est bon que le fer le mutile, pour qu'il porte tous ses fruits. »

Alors le bourreau lui coupa un autre doigt, et Jacques dit : « Recevez, ô Jésus, mon Sauveur, ces deux rameaux de la vigne que vous avez plantée ! »

A la chute du troisième doigt, il ajouta : « En offrant pour les péchés de ma vie ce troisième sacrifice, je prie le Père, le Fils et le Saint-Esprit de m'ouvrir le sein de l'éternelle miséricorde. »

Le quatrième doigt tomba : « Dieu d'Israël, » s'écria Jacques, « soyez béni dans tous les siècles, pour la quatrième grâce que vous accordez à votre indigne serviteur !... »

Et quand le cinquième doigt de la main droite fut détaché, le martyr dit : « Ma joie est entière, car le Tout-Puissant est l'armure de ma faiblesse. »

Varann s'agitait sur son trône avec une impatience convulsive devant ce sanglant spectacle. « Quelle étrange folie ! » s'écriait-il, « possède donc cet homme, et le rend plus fort que la douleur?... Jacques, Jacques, n'auras-tu pas pitié de toi-même, quand ton roi s'attendrit sur ton sort?... Pauvre mutilé, je t'admire ! ne renonce pas à la vie : il y a d'illustres guerriers qui ont perdu une main sur le champ de bataille, et qui peuvent encore être heureux, parce que la reconnaissance du prince qu'ils ont servi leur prodigue plus d'or qu'ils n'ont versé de sang. Jacques de Beth-Lapeta, cesse de lutter contre moi ; ne me prive point d'un héroïque sujet ; soumets ton orgueil à ma toute-puissance, et tu vivras honoré, tu marcheras encore le premier du royaume après moi !... »

Jacques répondit : « Quand les pasteurs tondent les troupeaux, jamais ils ne tondent le côté droit seulement. rebis

égarée, j'ai déchiré ma toison aux ronces de l'abîme : Varann, prends-en les restes !... »

— « Ah ! c'en est trop ? » s'écria le roi de Perse. « Tu veux mourir ? Meurs donc, mais je veux que tu savoures minute par minute toutes les angoisses de la plus affreuse agonie ! Je veux que ton dernier soupir reste enchaîné sur tes lèvres, jusqu'à ce que ma vengeance dise : C'est assez !... »

XCIII

Le second acte de l'horrible drame commença.

Les bourreaux ressaisirent la victime, pour ne plus quitter que ses lambeaux. La main gauche fut liée sur le billot ; le petit doigt fut scié avec un couteau ébréché qui mâchait la chair et broyait les nerfs.

Cette douleur est ineffable ; elle va tordre à leur foyer les fibres de la vie. Jacques de Beth-Lapeta se replia sur lui-même dans les contractions d'une souffrance qui absorbait ses forces.

« Arrêtez ! » s'écria le roi Varann ; « il est vaincu ! Son Dieu l'abandonne !... »

Mais ce défi jeté au Ciel ramena l'héroïque mutilé du fond de sa défaillance. Les couleurs de la vie ressuscitèrent comme un éclair sur son pâle visage ; sa voix se ranima dans cette prière : « Ne permettez pas, ô mon Dieu, que l'infidèle vous accuse d'avoir délaissé votre serviteur ! Jésus, mon Sauveur, qui avez daigné revêtir les faiblesses de notre humanité, soutenez par votre vertu divine le corps et l'âme que vous avez créés et rachetés !... »

Varann n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux. Il écumait de rage devant ce prodige de constance qui lui imprimait au front la flétrissure des tyrans avec le sceau de l'impuissance. Le tigre asiatique flaira le sang de sa proie et le voulut tout entier : « Plus de pitié ! » s'écria-t-il ; « torturez fibre à

fibre ; je donne une once d'or pour chaqne cri que vous arracherez à sa lente agonie !... »

Les bourreaux redoublèrent leur infernal office. Le second doigt de la main gauche fut haché. Jacques souleva sa main sanglante : « Mon Dieu, » dit-il, « aux premiers temps de ma ferveur, je célébrais vos louanges sept fois par jour ; accueillez, en expiation de mon apostasie, le sacrifice des sept doigts que je viens de perdre ! »

Quand le troisième doigt de la main gauche sauta sous le couperet, le martyr ajouta : « Le Christ s'est soumis à la circoncision huit jours après sa naissance ; il subit cette cérémonie symbolique pour nous rappeler qu'il faut nous retrancher de la société des impies : faites, Seigneur, que le nombre des huit doigts qui sont retranchés de mon misérable corps, soit aussi le symbole de ma séparation d'avec les impies ! »

Son quatrième doigt de la main gauche tomba, et il dit : « Ce fut vers la neuvième heure que, selon la tradition, Notre-Seigneur Jésus-Christ rendit l'esprit sur la croix ; dans la douleur que me cause cette neuvième mutilation, je fais pénitence des souillures de ma vie, et je rends témoignage à votre miséricorde qui me donne la force d'endurer une souffrance passagère pour mériter d'être absous par votre éternelle justice ! »

A la chute du dernier doigt, il se tourna vers le roi Varanu et lui dit : « La loi donnée au peuple de Dieu sur le mont Sinaï contenait dix préceptes, et la dixième lettre de l'alphabet est la première du nom sacré de Jésus. »

XCIV

Tous les assistants frissonnaient d'admiration pour le martyr et d'horreur pour son étrange supplice. Le roi seul, aveuglé par le dépit, demeurait insensible à l'effusion d'un sang si généreux. Les ministres de sa cruauté commençaient à trembler devant une victime qui tirait évidemment sa force d'un pou-

voir surnaturel et redoutable : « Nous avons peur de cet homme, » s'écrièrent-ils, « car il est protégé par le maître de la vie. Tous les coupables hurlent sous le fer qui les déchire; et nous ne croyons pas que l'innocence elle-même puisse résister, sans gémir, à la dixième partie du mal que nous venons de faire à Jacques de Beth-Lapéta. Seigneur-roi, cet homme privé de ses mains nous épouvante plus qu'un glaive à deux tranchants suspendu par un cheveu sur nos têtes! Ne crains-tu pas toi-même que ce ne soit un dieu de la Perse, qui nous éprouve par des prestiges? Nous croyons trancher de la chair, des nerfs et des os, qui sait si nous n'agissons pas sur un fantôme moqueur? Es-tu bien sûr de tenir en ton pouvoir le véritable Jacques de Beth-Lapéta?...

— « Aiguisez les haches et les glaives! » cria de nouveau le roi Varann. « Si cet homme n'est qu'un spectre ou un magicien, que ses prestiges s'évanouissent, et que celui qui le protége me foudroie, s'il le peut, à la face du Soleil que j'adore et à qui, par ma volonté souveraine, vous offrez ce sacrifice!.....

— « Je te remercie, seigneur-roi, » reprit Jacques; « je n'avais qu'une crainte : celle de ne pas verser pour le seul Dieu vivant tout le sang de mes veines! Tu as mis la main au soc de la charrue, ne regarde pas en arrière : laboure-moi comme un champ; tu verras fleurir dans chaque sillon creusé par le fer, un témoignage nouveau de la toute-puissance de mon Dieu!

— « Sois labouré comme un champ maudit! » s'écria le roi. « Tu te grandis comme un cèdre, dans l'orgueil de tes prestiges : et moi je veux te voir fauché comme une racine impure, que mon pas royal ne doit plus heurter sur sa route.— Moissonneurs de mes colères, arrachez cette herbe flétrie! Ouvriers de ma justice, mettez la hache au pied de l'arbre!... »

Et comme les équarrisseurs de chair humaine hésitaient à continuer leur œuvre, Jacques se mit à les encourager : « Pourquoi, » leur dit-il, « retardez-vous ma délivrance de ce corps déjà mort au sentiment de la douleur? Pourquoi retenir mon

âme captive dans sa prison passagère, après que vous avez tranché ses premiers liens? Hâtez-vous donc d'abattre les dernières barrières qui me séparent de la liberté : chaque issue nouvelle que vous allez ouvrir au sang qui me reste, est une porte par laquelle s'enfuit un des ennemis de mon salut. Vous avez haché ces mains qui s'étaient souillées en offrant de l'encens aux faux dieux : hachez maintenant ces pieds qui se sont détournés du chemin de l'innocence baptismale; arrachez de ma poitrine ce cœur qui avait trahi sa foi! Vous n'êtes point mes bourreaux, vous êtes les ouvriers d'un juste châtiment, vous me donnez le second baptême que j'avais désiré, et mon dernier souffle de vie s'exhalera pour vous bénir!... »

Le roi Varann ne se possédait plus; debout sur son trône, il s'agitait dans le paroxisme d'une fureur voisine de la démence. « Hachez, hachez, » criait-il, « faites dévorer aux pourceaux les débris palpitants de ce misérable! Qu'il ait pour tombeau le ventre des bêtes immondes, et qu'il s'y voie jeter morceau par morceau avant d'expirer! »

Le supplice recommenca. Les doigts de chaque pied du martyr furent sciés ou broyés avec une férocité lente qu'il faut renoncer à décrire. On lui coupa ensuite les poignets, puis les cuisses, puis, à coups de hache, on désarticula ses épaules.

A chaque blessure qui abattait sa chair comme des copeaux, Jacques exhalait une prière nouvelle au Dieu qui fortifie les martyrs.

Cette effroyable exécution avait duré neuf heures. Quand la sainte victime n'offrit plus qu'un tronc horrible à contempler, toutes les puissances de son âme se réunirent sur ses lèvres pour jeter un suprême défi à ses monstrueux sacrificateurs.

« Gloire à Dieu! » s'écria-t-il d'une voix plus forte et plus sonore que celle de l'homme le plus robuste. « Gloire au maître unique des vivants et des morts, qui n'a pas permis que son serviteur fût vaincu par le plus cruel des tyrans de la terre! Jésus sauveur, je n'ai plus de mains à élever vers vous, je n'ai plus de genoux à fléchir devant la sainte montagne où votre

divine Humanité s'est immolée pour ma rédemption! Je suis comme un édifice ruiné que ne soutiennent plus les colonnes sur lesquelles il s'appuyait. Exaucez-moi, maintenant, Seigneur, accordez-moi le repos éternel!... »

On lui trancha la tête, et ses restes furent brûlés; mais, la nuit venue, quelques chrétiens sortirent de l'asile où ils se cachaient, et recueillant dans une urne les cendres du bûcher, ils les ensevelirent dans une crypte.

XCV

Voilà les chroniques, tour à tour gracieuses, touchantes ou terribles, que les Barbares rencontrèrent de tous côtés, quand, assis sur les ruines du monde romain, ils regardèrent autour d'eux l'immense désert qu'ils avaient fait.

Si Dieu n'avait point livré Rome à des races qui avaient reçu des missionnaires primitifs quelques notions du Christianisme, peut-on dire ce que serait devenu l'univers? Supposez l'Occident broyé sous le pied d'un nouveau monde idolâtre, venant remplacer les fables dissolues de la Grèce par les mystères sanglants d'Irminsul, d'Odin et de Teutatès; supposez que les livres dépositaires de l'antique civilisation, des sciences et des arts, eussent péri sous la torche des Goths, au lieu d'être abrités dans le secret des solitudes monastiques, comment les traditions sacrées ou profanes des siècles décédés nous seraient-elles parvenues, à nous qui ne vivons que de ce vieil héritage?

Souvenons-nous que nos pères étaient des Barbares auxquels le Christianisme fut obligé d'enseigner jusqu'à l'art de se nourrir. Défrichement des terres, agrandissement des lieux habités, arts et métiers, manufactures, commerce, lois civiles et politiques, tout fut ressuscité par l'Église parmi les tombeaux d'une société disparue.

De même que les sources descendent des hauteurs pour fertiliser les plaines et les vallées, ainsi les chrétiens qui avaient

fui les persécutions et les invasions, descendaient des lieux sauvages qu'ils avaient transfigurés, pour porter aux Barbares la parole de Dieu et leur enseigner les arts de la vie matérielle.

Aujourd'hui que l'ordre social est refait sur des bases que les révolutions ébranlent mais ne renversent pas, les successeurs des illustres solitaires à qui Dieu avait confié la mission de sauver et de replanter les germes inépuisables de la vérité religieuse, philosophique et politique; les héritiers de ces héros de la foi et de la charité, qui ont arrêté au pied de la Croix le torrent des catastrophes sociales, n'obtiennent plus que notre ingrate insouciance, quand ils n'ont pas à subir l'outrage de la calomnie.

Et cependant, ils continuent l'exemple des vertus de leurs pères et les miracles du dévouement joint à l'abnégation.

XCVI

De nos jours, le religieux catholique s'expatrie pour aller humaniser au delà des mers un sauvage inconnu. Les glaces du pôle ne l'arrêtent pas plus que les embrasements du tropique; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui puisse échapper à son travail civilisateur; on dirait que la terre est trop étroite pour l'expansion de son dévouement. Cet homme universel n'est pourtant qu'un pauvre capucin, possédant, pour tout trésor et pour toute défense, une petite croix et un Évangile.

Ailleurs, dit un admirable penseur dont je n'ai pas l'éloquence, ailleurs les moines maronites, dans les solitudes du Liban, les ermites répandus le long du Tigre, ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la Mer Rouge, tous, enfin, mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils sont cachés. Le moine cophte, en entrant dans son monastère, renonce aux plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières, et à la pratique de l'hospitalité. Il couche

sur la dure, dort à peine quelques instants, se relève, et, sous le beau firmament d'Égypte, fait entendre sa voix parmi les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit aux ombres des Pharaons les cantiques de cet enfant de la famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiraient autrefois le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que, le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savants vont bien visiter les débris de l'Égypte; mais d'où vient que, comme les moines chrétiens, objets de leurs mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin?...

« Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites! Partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde la Religion a distribué ses milices, et placé ses vedettes pour l'Humanité.

« Le moine maronite appelle, par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban; ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre. Le moine abyssinien vous attend dans ce bois au milieu des tigres. Le missionnaire américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts vierges. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout à coup vous apercevez une croix sur un rocher: malheur à vous, si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes! Vous êtes en pays d'amis : ici sont des chrétiens. Vous êtes un Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais, peut-être!... Et qu'importe? n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnaîtront pour frère; c'est vous qu'ils invitent par cette croix : ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleureront de joie en vous voyant sauvé du désert..... »

XCVII

Transportez-vous maintenant, en pensée, sur les Alpes. Voici le sommet du Saint-Gothard.

C'est une plate-forme de granit, nue, entourée de quelques rochers médiocrement élevés, de formes très-irrégulières, qui arrêtent la vue en tous sens, et la bornent à la plus affreuse des solitudes. Trois petits lacs et le triste hospice des capucins interrompent seuls l'uniformité de ce désert, où l'on ne trouve pas la moindre trace de végétation. C'est une chose nouvelle et surprenante pour un habitant de la plaine, que le silence absolu qui règne sur cette plate-forme. On n'entend pas le moindre murmure; le vent qui traverse les cieux ne rencontre point ici un feuillage; seulement, lorsqu'il est impétueux, il gémit d'une manière lugubre contre les pointes des rochers qui le divisent. Ce serait en vain qu'en gravissant les sommets abordables qui environnent ce désert, on espérerait se transporter par la vue dans des contrées habitables : on ne voit au-dessous de soi qu'un chaos de rochers et de torrents; on ne distingue au loin que des pointes arides et couvertes de neiges éternelles, perçant le nuage qui flotte sur les vallées et qui les couvre d'un voile souvent impénétrable. Rien de ce qui existe au delà ne parvient aux regards, excepté un ciel d'un bleu noir, qui, descendant bien au-dessous de l'horizon, termine de tous côtés le tableau, et semble être une mer immense qui environne cet amas de montagnes.

Les malheureux capucins qui habitent l'hospice sont, pendant neuf mois de l'année, ensevelis dans les neiges qui, souvent, dans l'espace d'une nuit, s'élèvent à la hauteur de leur toit, et bouchent toutes les entrées du couvent. Il faut alors se frayer un passage par les fenêtres supérieures, qui servent de portes. On juge aisément que le froid et la faim sont des

fléaux auxquels ils sont fréquemment exposés, et que s'il existe des cénobites qui aient droit aux aumônes, ce sont ceux-là.

Eh bien! nous dit encore l'historien que je cite avec tant de charme, « figurez-vous un pauvre voyageur des Alpes au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent. Seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas et se perd sans retour. C'en est fait; la nuit est venue. Arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfants et pour son épouse!..... Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le glas de la mort que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents?... Non : ce sont des sons réels, mais inutiles! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter..... Un autre bruit se fait entendre; un chien bondit sur les neiges; il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit. Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, et de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes! il fallait encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes proclamassent aux échos les miracles du Christianisme! Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage néophyte un frère du moine égyptien! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Jésus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avait ravi. Chrétien! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père! »

XCVIII

La floraison de ces grandes choses germait sous les débris d'un monde écroulé.

Pendant que l'imagination, faculté indestructible qui monte sur toutes les ruines humaines, enfantait la légende, littérature de l'espérance, songe admirable de la foi, dont le réveil nous attend derrière la tombe, un fait dominateur perce, comme la clarté d'un phare, les ténèbres historiques que nous allons traverser.

Ce fait, c'est la transformation du monde antique, impérial et païen, en monde nouveau, féodal et chrétien.

D'immenses catégories d'infortunés s'agitent de tous côtés sous le réseau de fer étendu par les Barbares. Mais devant toutes leurs misères, l'Église, qui est le cœur du Christ, ouvre ses portes à deux battants, et dilate ses lieux de refuge. L'enclos solitaire qu'elle abrite dans son ombre, attire sans cesse les vivants auprès des morts. Le monde romain, dévasté par le fer et le feu, n'offre plus que l'aspect d'un cimetière; mais le cimetière n'est-il pas le centre naturel de toute population? De quelque côté que l'Homme étende sa main, quelque part que son pied s'arrête, il touche toujours une poussière qui a vécu, souffert et prié comme lui.

Les villes sont en cendres, les campagnes aridifiées; mais, çà et là, les Barbares ont respecté, par un instinct mystérieux, le signe tout-puissant de la providence de Dieu, qui surnage sur le déluge sanglant de l'invasion.

Plus loin que la plus humble paroisse chrétienne dont les hordes ravageuses ont bouleversé les foyers, s'élève la forêt ombreuse, toute pleine de frémissements et de religieuses terreurs.

Plus loin encore, c'est le désert immense qui s'enfuit dans

l'espace, en courbant, comme des vagues roses, ses bruyères fleuries sous la brise des solitudes.

N'est-ce pas qu'il y a ici de sublimes inspirations, et une poésie qui n'a point de paroles en langage humain? N'est-ce pas que cette terre vierge est prédestinée à de grandes choses? Chrétiens, qui remontez aujourd'hui vers ces temps de merveilleuse mémoire, levez au ciel un regard d'espérance : ce ciel n'a point changé! Tour à tour l'azur et la brume inondent ses espaces; mais sur l'azur et la brume, comme sur la terre, la Foi écrit le signe de Dieu : de chaque siècle de l'histoire elle se fait un degré d'ascension jusqu'à l'Éternité.

XCIX

Les clameurs des Barbares épouvantent les terres civilisées? Descendons au désert. Ici tout est calme, tout est profond. Le jour perce à peine la feuillée des grands bois, les étangs dorment sous leurs joncs, le bruit des cascades couvre les vagissements d'un nouveau peuple de Dieu qui vient de naître.

Voyez-vous, là-bas, dans le creux des vieux chênes, la statuette d'une mère au doux regard, qui vous montre son petit enfant? Et, plus loin, cette pauvre hutte avec sa croix de bois? C'est le berceau des monastères.

Dans les jours de pénible enfantement que je vais raconter, c'est par les légendes du cloître qu'on arrive aux chroniques. Pendant que les Barbares dévastaient, une autre invasion se faisait parmi les restes de la civilisation romaine. Plus d'un pauvre moine déchira, dans ses veilles, un feuillet de gloire grecque et latine, pour écrire sur le parchemin des proses et des hymnes où la désolation d'une époque inquiète et souffreteuse mêlait ses larmes à l'encens. Ainsi se firent les premiers palimpsestes, tandis que la communauté laborieuse envoyait des ouvriers pénitents briser les temples païens, pour cimenter

de leur poudre, mêlée à la sueur du travail, les tabernacles du Christ.

Je viens de vous faire entrevoir les origines monastiques, parce qu'il faut désormais partir d'un cloître pour aller à la découverte de l'histoire.

Sans les choniqueurs religieux, sortis de la nuit Mérovingienne, l'aurore du moyen âge nous serait inconnue : ouvrons Grégoire de Tours, l'Hérodote des temps barbares.

Dans les mémoires de cet écrivain naïf, monument unique de ces siècles ténébreux, la barbarie vit et respire telle qu'elle a vécu et respiré. On y contemple cette époque au milieu de sa terrible vérité. La Germanie et l'Église y sont debout, le conflit est engagé, jusqu'au jugement de Dieu. L'histoire tracée par Grégoire de Tours ressemble aux vitraux de la basilique de Reims, dont chacun représente une figure d'évêque et une figure de roi, toutes deux de style barbare. Dans cette gigantesque épopée, il faut ouïr tonner les voix du Nord et mugir les flots de l'invasion; on y voit fulgurer les larges épées de la conquête et les coutelas des meurtriers qui se disputent le pouvoir.

Au delà de la nuit Mérovingienne, tout s'éclaire de nouveau. Le moyen âge chevaleresque devient l'ère héroïque de la Chrétienté. Tout flotte sur l'océan de l'Église. D'un côté de l'arche sainte se lève la tour féodale, couronnée de ses blasons et bannières déployées; de l'autre, les beffrois du monastère sonnent à pleines volées; rois, ducs ou empereurs hissent la voile; le pontife de Rome tient le gouvernail, et le souffle de la Foi pousse la nef au rivage de l'Avenir.

LIVRE HUITIÈME

LES FRANKS CHRÉTIENS

I

Quand Rome découronnée eut mis sa vieille gloire au tombeau, elle monta lentement sur les sept collines augustales, et, de là, promenant autour de l'horizon un regard inspiré, elle se transfigura, pour vivre sa vie nouvelle, plus grande par son mystère qu'elle n'avait été par ses grandeurs évanouies.

L'immortalité de la conquête chrétienne se déroula devant elle, à travers les âges à venir, et elle s'agenouilla sur l'ossuaire des martyrs, pour recevoir du pape Simplicius, quarante-septième successeur de saint Pierre, le sacre de l'empire spirituel dont elle est le trône immuable.

Rome païenne avait été, par la force, le lien universel des nations; Rome chrétienne devient, par l'amour, le lien universel des esprits.

Véritable Église mère incessamment fécondée par le souffle divin, elle enfante désormais tous les peuples à la vie éternelle.

C'est une admirable épopée que l'histoire de cette Église qui produit à chaque siècle, des institutions en rapport avec les besoins ou les périls qui la pressent:

Ordres mendiants, pour prêcher et développer les premiers germes de la fraternité évangélique ;

Ordres savants, pour défricher les champs de l'intelligence, à l'aide de cette charrue où s'attelèrent tant de générations de travailleurs inconnus ;

Ordres militaires, pour défendre la chrétienté par le fer, chaque fois qu'elle sera menacée ;

Conciles, pour formuler en lois la morale religieuse ;

Croisades, pour abolir les derniers restes de l'antique servitude, en conduisant tous les chrétiens couverts du signe de la Croix, sans distinction de nobles et de plébéïens, de grands et de petits, à la délivrance des lieux consacrés par la vie du Rédempteur ;

Missions, pour propager jusqu'aux confins de l'univers l'effusion de tous les germes civilisateurs, et pour créer la fusion de toutes les races modernes au sein de l'unité religieuse.

Mais au prix de quels efforts et de quelles douleurs s'accomplit ce magnifique enfantement des bienfaits que le Christianisme étend sur nous de siècle en siècle ?

Voilà l'immense tableau que je vais peindre.

II

Depuis l'écroulement de l'empire d'Occident, toute l'Italie obéissait aux Hérules ; mais vous avez vu que leur chef Odoacre, y trouvant une administration civile toute faite, s'était borné au rôle de recevoir l'impôt qu'elle lui payait, et de la maintenir dans l'obéissance.

Il y avait cinq races dans les Gaules.

Les Visigoths occupaient toutes les régions situées entre la rive droite du Rhône, la Loire, l'Océan et les Pyrénées.

Les Bourguignons, ou Burgondes, descendus vers le Midi, avaient pour limites la rive gauche du Rhône, les Alpes, le Jura et les Vosges.

Les Kymris, venus de la Grande-Bretagne, d'où les Saxons les avaient expulsés, labouraient l'Armorique, Bretagne actuelle.

Les Franks, possesseurs de la Gaule Belgique, tendaient la main aux peuplades de même origine qui campaient sur le Rhin.

Les Romains, en petit nombre, que n'avait pas atteints la conquête d'Odoacre, gardaient une ombre d'indépendance derrière quelques villes fortifiées, entre la Seine, l'Oise et la Loire.

Au delà des Pyrénées, toute l'Espagne, moins la Galice que tenaient les Suèves, avait subi, province par province, le joug des Visigoths.

En Afrique, les Vandales régnaient depuis l'océan Atlantique jusqu'à la Cyrénaïque; Carthage était toujours leur capitale. La Sicile, la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares leur payaient tribut, et leurs flottes audacieuses accaparaient l'empire de la Méditerranée.

La Grande-Bretagne, mal contenue par le faible Honorius, avait chassé les garnisons romaines. Ses habitants indigènes avaient d'abord conservé la partie méridionale. Attaqués par les montagnards de l'Écosse, ils appelèrent du continent le secours des Saxons et payèrent cet appui par des concessions de terre. Les Saxons, à leur tour, d'auxiliaires se firent conquérants, et, séparés par un bras de mer des événements qui agitaient l'Europe, ils formèrent un puissant royaume.

Enfin la Germanie, qui avait versé tant d'invasions sur le monde romain, demeurait le foyer peu connu de puissantes agglomérations barbares, Hérules, Gépides, Ostrogoths, Allamans, Frisons, Angles, Juthongues, Suèves, Thuringiens, qui conservaient, avec la mémoire d'Attila, des instincts ravageurs que la lourde épée de Charlemagne devait seule écraser.

Voilà l'état de l'Occident.

En Orient, Constantinople semblait destinée par la Providence à servir de barrière aux nouvelles invasions de l'Asie, afin de donner à la civilisation de l'Europe le temps de se for-

mer. Mais, en même temps, foyer d'hérésies sans cesse renaissantes, elle s'acheminait, par la corruption des mœurs, a une rupture définitive avec l'Église catholique, et, par l'incapacité de ses princes, à l'anéantissement des lumières et à une servitude qui dure encore sous le joug de ses barbares conquérants.

III

Au dernier cri jeté dans l'histoire par l'aigle des Césars, répond, au seuil des vieilles Gaules, l'écho sourd d'un coup de hache qu'on dirait asséné par une main de géant.

Quel est cet homme fort dont un mouvement fait tressaillir les ruines de l'empire d'Occident ?

C'est un jeune Frank à flottante chevelure, qui sort à peine de l'adolescence. Il est de noble souche, car son aïeul, Mérovée, a occis beaucoup de Huns aux champs Catalauniques : Mérovée, l'allié des Romains par politique, mais dont le coup d'œil d'aigle devenait rêveur, quand sa pensée, soudainement illuminée, cherchait à fixer, sous les voiles de l'avenir, les destins réservés à sa race.

Childéric, fils de Mérovée, fort aux orgies comme aux batailles, était grand ravisseur de filles vierges; il avait payé de huit ans d'exil le luxe de ses débauches. La tribu Franke, en son dépit, s'était donné pour chef de guerre Ægidius, un des préfets que Rome entretenait dans les Gaules. Cet Ægidius, à défaut d'illustration personnelle, se piquait fort de mépriser les Barbares. Maltraités par ce roi d'emprunt, les Franks avaient regretté Childéric, et Childéric secrètement averti du retour de sa fortune, était accouru du fond de la Thuringe, avec sa hache d'armes pour trésor. Il avait expié ses fautes, d'abord par le malheur, et ensuite par la gloire. Salué par les Franks comme un libérateur, il avait enfermé Ægidius dans Soissons, après lui avoir pris Trèves, Cologne, Metz, Beauvais et Paris.

Ægidius, mourant de chagrin, laissait à son fils Syagrius le

triste héritage de ses défaites ; les aigles de Rome expiraient dans les Gaules comme dans le reste du monde. Childéric, redouté de tous côtés, et ne succombant qu'à la vieillesse, laissait à un enfant de vingt ans le poids de ses armes à soutenir et un empire à fonder.

C'est cet enfant dont la hache vient de tomber dans la balance de l'histoire, pour faire pencher vers les Gaules la destinée du monde.

IV

Sa naissance est étrange comme le sera toute sa vie. Childéric, pendant son long exil, avait payé par des exploits l'hospitalité des Thuringiens. Quand il eut repris sa place à la tête des Franks, voilà que Basine, femme du roi de Thuringe, arriva auprès de lui.

Basine était célèbre par sa beauté parmi les filles des Germains ; elle l'était plus encore par une audace qui ne le cédait à nul héros de sa race.

« Guerrier, » dit-elle à Childéric, « la renommée de ta vaillance a retenti dans mon cœur. Si Basine connaissait un homme plus admirable aux champs de la guerre, elle irait le chercher, fût-ce au bout du monde. J'ai tout quitté pour t'appartenir : je veux que tu me donnes un fils qui te ressemble !... »

Cette aventure est loin de nos mœurs ; mais il faut peindre les temps tels qu'ils apparaissent dans le lointain des siècles.

Childéric accepta Basine pour épouse.

La première nuit de leur mariage, elle lui dit : « Abstenons-nous. Les filles de ma patrie savent expliquer les présages, et je sens que l'avenir va me livrer un de ses secrets. Sors un peu, et ce que tu verras au dehors, viens me le dire. »

Childéric se leva, et sortant de sa maison, il vit passer des formes d'animaux qui ressemblaient à des lions et à des léopards. Il rentra l'esprit troublé, et le dit à Basine.

« Sors encore, » reprit la Thuringienne, « et ce que tu verras, viens de nouveau me le raconter. »

Et cette fois, Childéric vit bondir, dans le crépuscule, des formes d'ours et de loups.

« Sors une troisième fois, » dit Basine, « pour compléter cette vision. »

Et Childéric, sorti de nouveau, aperçut comme une troupe confuse d'animaux de faible race, qui semblaient fuir dans l'ombre.

Quand Basine eut recueilli ces trois apparitions, elle annonça à Childéric les faits et gestes de toute la lignée mérovingienne, depuis Clovis, le puissant parmi les forts, jusqu'au dernier de ces rois fainéants que devait arracher du pavois la lourde main des maires du palais.

Voilà comme la légende historique, sœur puînée de la légende religieuse, apportait sa part de merveilleux dans le berceau de nos annales.

V

A vingt ans de date de cette légende, Childéric et Basine reposaient sous la terre, mais leur esprit guerrier conduisait encore aux batailles les fiers enfants du Rhin.

Les Franks campaient autour de Soissons, défendu par le fils d'Ægidius, et Soissons pris d'assaut voyait sortir ses dépouilles romaines par la brèche de ses remparts éventrés. Rien n'avait échappé à l'avidité des vainqueurs ; les Goths, en pillant Rome, respectaient les églises chrétiennes ; mais les Franks ne connaissaient point de limites au droit du plus fort.

Cependant, voilà qu'un vieillard en robe blanche se présente tristement au milieu des Barbares. On le conduit devant un jeune chef occupé à choisir des armures pour sa part de butin.

« Guerrier, » lui dit le vieillard, « celui qui règne dans le Ciel, et qui donne à son gré la victoire, a couronné ta vail-

lance. Pour être digne de la gloire, et pour mériter qu'elle croisse avec tes années, ne mêle pas aux fruits de la conquête l'enlèvement des calices sacrés qui servent aux mystères des chrétiens. Le dieu qu'adorent les chrétiens est le vrai Dieu des armées : lui refuseras-tu l'hommage que je viens réclamer en son nom?...

Le jeune chef contemplait avec surprise ce vieillard vénérable qui n'avait pas craint de risquer ses jours au milieu des désordres d'une prise d'assaut, pour imposer à l'ivresse d'un farouche triomphe le respect des droits d'un dieu inconnu. N'était-ce pas un fait merveilleux que cette autorité supérieure à toute appréhension humaine, qui s'en venait protester par un envoyé désarmé contre le pillage d'une église, changer les lois de la conquête, et briser à ses pieds le droit des spoliateurs?

« Je ne connais point ton dieu, » dit le Frank, mais si, comme tu me l'annonces, il protége les hommes courageux, il est juste de l'honorer en lui restituant sa part du butin de la guerre. Reconnais ce qui lui appartient, et prie-le, en retour, de m'être toujours favorable. »

Il fallait ressaisir dans la masse commune tous les objets consacrés au culte. Un calice d'or, d'un grand prix, avait été apporté par un des plus braves compagnons du jeune chef. Ce rude Frank entendait peu de chose aux ménagements qu'il convenait d'avoir pour le dieu des vaincus. «Donne, si tu le veux, ce que le sort aura mis en ton pouvoir quand les partages seront faits, » dit-il au chef de guerre ; « quant à moi, je ne cède rien de ce qui peut entrer dans mon lot. J'ai mis la main sur ce vase d'or dans Soissons : j'en veux ma part!... »

Et d'un coup de sa framée, il le brise en s'écriant : « Les morceaux sont à tous! le vase n'est à personne!... »

Les Franks témoins de cette scène y applaudirent par un sauvage murmure. Égalité dans le péril, égalité dans le gain, voilà le principe que venait de consacrer ce coup de framée contre un abus du pouvoir délégué à un seul homme par ses égaux.

Le jeune chef rougit et se tut. Mais, à peu de temps de là, passant la revue de sa troupe batailleuse, il s'arrête devant le hardi défenseur des coutumes nationales : « Tu es mal armé, » lui dit-il, « le fer de ta hache est rouillé comme l'outil d'un serf ! »

Et, d'un geste rapide comme l'éclair, il arrache l'arme de ses mains et la jette à terre.

Le Frank hurle de fureur et se baisse pour la ramasser. Le jeune chef, reculant d'un pas, décharge la sienne sur sa tête, avec tant de violence que du casque fendu la cervelle jaillit.

Une clameur menaçante s'élève des rangs... — « Silence ! » s'écrie le chef de guerre, dont le regard étincelle. « C'est ainsi qu'il a brisé le vase d'or, à Soissons !... »

VI

Ce jeune chef des Franks, il est temps de le nommer : c'est le fils de Childéric et de Basine, c'est Clovis.

Au dire de tous les historiens, Libanius, Salvien, Vopiscus, Procope, Agathias, Eusèbe, Nazaire, Sidoine Apollinaire, les Franks étaient la race la plus terrible, la plus féroce, la plus indomptable entre toutes les races germaniques. « Vous pouvez avoir un Frank pour ami, » écrivait Éginhard, secrétaire de Charlemagne, « mais ne l'ayez jamais pour voisin! »

Cependant, quelle que fut la sauvagerie de leur naturel, ils subissaient l'irrésistible ascendant de la bravoure. L'action de Clovis révélait une audace inouïe dans un guerrier de vingt ans à peine; son sang-froid devant la colère de sa horde était plus surprenant que son action; il fut, dès cet instant, le maître de tous les esprits et de tous les bras. Son génie fit le reste.

Battant rapidement la monnaie de sa victoire de Soissons, il enleva aux Romains les villes de Reims, Provins, Sens, Troyes, Châlons, Auxerre, avec tout leur territoire. Le fils

d'Ægidius s'étant réfugié à Toulouse, Clovis somma le roi des Visigoths, Alaric II, de lui livrer ce dernier vaincu de Rome, et Alaric n'osa lui refuser cette tête.

Les temps qui suivent sont obscurs; nous ne les connaissons que par des chroniques confuses, pleines du fracas des armes. Toute la vie de Clovis n'est qu'un combat; mais on sent, à travers le pêle-mêle des événements barbares, que la Providence qui sème partout des victoires devant ce chef de six mille aventuriers, laboure par ses mains le champ d'une civilisation qui va naître. Toutes les régions du nord de la Gaule, jusqu'à la Loire, se soumettent, presque sans coup férir, à ses conquêtes précipitées; l'homme devant qui viennent de fuir les derniers soldats romains, pourrait-il être arrêté par les Gaulois? Les Franks attachèrent les vaincus à la glèbe; leurs mains dédaignaient de cultiver le sol qu'elles avaient fauché par l'épée.

La renommée des succès de Clovis avait ses échos dans les forêts germaines. A mesure qu'il avançait, des bandes nouvelles passaient le Rhin, pour occuper l'espace qu'il avait laissé vide. Cologne, Térouane, Cambrai, le Mans deviennent des centres d'établissement, dont les chefs, ses parents, reconnurent sa domination et renforcèrent sa puissance.

Arrivé sur les bords de la Loire, il trouvait devant lui deux imposantes barrières : les Bourguignons à l'Orient, et les Visigoths au Couchant, qui se reliaient au Midi par les gorges des Pyrénées.

Se faire un allié du plus faible de ces deux ennemis, pour le tourner contre l'autre, c'était une politique naturelle; ce fut celle de Clovis. Le moyen qu'il imagina ressemble à une réminiscence des temps d'Homère.

VII

Les voyageurs sont les échos des merveilles du monde. La beauté de Clotilde, nièce de Gondebald, roi des Bourguignons,

était la merveille du cinquième siècle; sa renommée fleurissait dans les Gaules, aussi loin que pouvaient s'étendre les récits des routiers. Clovis s'éprit d'ardente passion pour cette princesse étrangère, dont l'alliance pouvait accroître sa fortune conquérante. Mais il ne voulait pas risquer un refus.

A quel confident s'adressera-t-il pour négocier ses fiançailles? Les Franks sont trop rudes pour deviser d'amour; ne prendraient-ils pas en pitié la faiblesse de leur jeune chef de guerre, s'il s'arrêtait sur la route des batailles pour s'attendrir auprès d'une fleur solitaire que la chevauchée germaine écraserait en courant?...

Clovis, comme ses compagnons d'aventures, ne connaît que les dieux de la conquête. Il ne sait pas, l'homme de fer, que le Tout-Puissant l'a choisi pour être l'instrument de ses desseins, et que Clotilde, la nièce de Gondebald, sera pour moitié dans l'œuvre providentielle qui va s'accomplir. Il veut posséder Clotilde parce qu'elle est belle entre toutes les filles des Barbares; il veut surtout que ce mariage lui donne les clés de la Gaule méridionale.

Il y avait alors auprès du chef des Franks un Gaulois député par les populations qui demandaient la paix. Les chroniques le nomment Aurélien. C'était peut-être un de ces riches marchands qui voyageaient de ville en ville comme les rois de l'industrie. Il avait beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup retenu.

« Gaulois, » lui dit Clovis, « as-tu vu dans tes courses lointaines la fille du frère du roi des Bourguignons?

— « Le roi Gondebald, » répond Aurélien, « a deux nieces, Clotilde et Sœdeleuba; toutes deux sont belles autant que leur oncle est puissant; mais la beauté de Clotilde efface la beauté de sa sœur, comme l'éclat du soleil efface celui des étoiles.

— « Gaulois, » reprend Clovis, « je veux que Clotilde soit ma femme; et si le roi Gondebald ose me la refuser, j'irai avec mes Franks prendre toute sa terre, et je le traiterai comme j'ai traité Syagrius, le Romain qui me résistait dans Soissons, dans

Reims, dans Troyes, dans Auxerre. Veux-tu te charger d'aller porter mes paroles au roi Gondebald? Tu seras richement récompensé.

— « Seigneur, » dit Aurélien, « ne croyez-vous pas qu'il convienne de demander la main de Clotilde à Clotilde elle-même? Comment le roi Gondebald pourrait-il vous refuser, si Clotilde venait lui dire : — J'ai reçu la foi du grand chef des Franks, et je lui ai donné la mienne?

— « Tu parles bien, » dit Clovis; « prends cet anneau, porte-le à Clotilde, et, si elle l'accepte, je te ferai puissant dans la Gaule.

VIII

Il fallait user d'adresse pour remplir cette mission de confiance, et parvenir jusqu'à Clotilde sans exciter les soupçons du roi Gondebald.

Les Bourguignons étaient chrétiens en grand nombre; ils pratiquaient, à la lettre, l'hospitalité primitive envers les pauvres voyageurs, et les grands ne se dispensaient pas plus de ce devoir charitable que les derniers d'entre le peuple. Aurélien se déguisa en pèlerin, et portant sur son dos une besace au bout d'un bâton, il s'en vint à pied jusqu'à Genève, où le roi Gondebald tenait sa cour.

En arrivant aux portes de la maison royale, il vit Clotilde et Sœdeleuba qui lavaient humblement les pieds des pauvres. Il alla s'asseoir un peu à l'écart, comme un homme accablé de lassitude, et presque aussitôt Clotilde, l'ayant aperçu, vint avec un bassin de cuivre lui rendre le même service.

« Fille du sang des rois, » lui dit Aurélien, « que le Seigneur éternel te bénisse et te récompense! Avant que peu de jours soient écoulés, je verrai sur ton beau front la couronne due à tes vertus!

— « Étranger, » répondit Clotilde, « je suis fille du sang des

rois, mais je suis aussi orpheline; il n'y a de couronne pour moi que dans le Ciel.

— « Écoute, » reprit Aurélien en s'inclinant vers la jeune princesse pour n'être entendu que d'elle seule, « j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, mais il faudrait que je pusse te parler sans témoins.

— « Je ne parle à l'écart à aucun homme, » dit Clotilde, « et que peux-tu avoir à m'annoncer que je doive seule ouïr?...

— « Sache donc, » répliqua Aurélien, « que je viens au nom de Clovis, fils de Childéric, fils de Mérovée, chef de la nation des Franks. Clovis est jeune, courageux et puissant au combat; il a vaincu tous ses ennemis; il possède de grandes terres et des villes nombreuses sur lesquelles il règne par l'épée; il m'envoie te chercher pour que tu sois la reine des Franks; et, pour preuve que ma parole est véritable, voici l'anneau de Clovis. »

Clotilde tressaillit; une vive rougeur illumina son visage. « Dieu s'est donc souvenu de mes malheurs! » dit-elle à Aurélien. « Va dire à celui qui t'envoie que j'accepte sa foi. Mais je ne puis quitter ma race comme une fugitive. Il faut que Clovis se hâte d'envoyer au frère de mon père des députés qui représentent sa puissance, et quand ils seront venus, je les suivrai.

— « Ta volonté sera faite, » reprit Aurélien; « mais si tu crois à mes paroles, confie-moi ton anneau d'or, comme je t'ai confié l'anneau de Clovis, afin que je rapporte à mon maître un signe auquel il reconnaisse que j'ai obéi. »

IX

Les deux anneaux furent échangés, et Clotilde y joignit cent sous d'or pour gratifier le messager de sa bonne nouvelle.

Aurélien se remit en route, mais, dans la joie de son succès, il s'enivra avec un Bourguignon.

Celui-ci le laissa couché dans un fossé du chemin, et s'enfuit

en lui volant sa besace de pèlerin, qui contenait les sous d'or avec l'anneau de Clotilde.

A son réveil, Aurélien, désespéré, revint à Genève pour y chercher son voleur, et le retrouvant ivre à son tour et nanti des objets volés, il le fit arrêter. L'anneau de Clotilde emporté dans la besace d'un pèlerin, c'était là un étrange mystère dont le roi Gondebald fut instruit. Aurélien raconta ce qui s'était passé.

— « Si tu as menti, » dit le roi, « je te ferai pendre.

— « Et si j'ai dit vrai, » s'écria Aurélien, « que me ferez-vous? »

Gondebald ne répondit point; mais ses traits étaient sombres.

Pendant que ces choses se passaient, Clovis, impatient du retard de son messager, voulut terminer l'aventure. Il dépêcha l'élite de ses compagnons de bataille pour aller demander Clotilde ou déclarer la guerre.

Le roi des Bourguignons trouva le procédé un peu vif.

« Votre chef est bien orgueilleux, » dit-il aux guerriers franks; « croit-il boire le sang des Bourguignons comme une coupe de vin du Rhin?

— « Notre chef, » répondit l'ambassadeur de Clovis, « ne sait pas faire de longs discours; il dit : *Je veux,* et l'on obéit. Nous ne buvons pas le sang des vaincus, mais nous en arrosons les chemins de la guerre, pour abattre la poussière que fait lever le pied de nos chevaux. »

Gondebald n'était pas accoutumé à ce langage; il donna Clotilde et demanda la paix.

Mais le cortége frank n'était pas encore loin avec la jeune fiancée, quand arriva de Marseille à Genève un certain Aridius, favori de Gondebald.

« Qu'avez-vous fait? » dit-il à Gondebald. « Vous avez égorgé Chilpéric, père de Clotilde; vous avez noyé dans un puits la mère de Clotilde avec une pierre au cou; vous avez jeté dans le même puits les têtes des deux frères de Clotilde, et voilà que vous donnez Clotilde en mariage au roi des Franks?... Mais croyez-vous donc qu'elle ne racontera pas à son époux tous

ces meurtres, et que, si elle est aimée de lui, les Franks ne vont pas venir pour venger ses larmes?.... »

X

Tardif avertissement! L'homicide Gondebald envoya l'ordre de poursuivre l'escorte franke et de l'exterminer. Mais Clotilde avait eu le pressentiment de cette perfidie. Au lieu de voyager en chariot, à petites journées, elle avait confié ses craintes à ses braves compagnons, et sautant sur un cheval, elle les avait entraînés à toute bride à travers monts et vallées. Mais les Franks ne voulaient pas disparaître sans laisser un souvenir de leur passage et un gage de leur colère : ils incendièrent douze lieues de pays derrière eux, pour mettre une frontière de feu entre leur fuite et les poursuivants.

En arrivant sur la terre franke, Clotilde, sauvée, s'écria : « Je te rends grâces, Dieu tout-puissant, de voir le commencement de ta justice!

— « Et moi, » dit Clovis, en la recevant avec une admiration pleine d'attendrissement, » je jure d'achever la vengeance de ton Dieu contre les meurtriers qui ont fait couler tes larmes avec le sang de ta famille! »

Clotilde était catholique au milieu des Bourguignons ariens où une mystérieuse volonté du ciel était venue la chercher pour en faire le premier instrument de la civilisation française par le Christianisme. Par une admirable disposition de la Providence, Clovis, païen, permet que ses enfants soient élevés dans la religion de leur mère.

Son premier-né vient à mourir presque après son baptême.

« Si l'enfant, » dit Clovis, « avait été consacré au nom de mes dieux, il vivrait encore; mais parce qu'il a été plongé dans l'eau mystérieuse au nom du vôtre, il est mort. »

Clotilde répondit tristement : « Je rends grâces à mon Dieu, créateur de toutes choses, qui ne m'a pas jugée indigne de voir



Imp. Gilquin et Dupain 19 r. de la Calandre Paris

Clovis à Tolbiac

l'enfant de mon sein associé à son royaume. Mon âme a résisté à la douleur de cette mort, parce que je sais que les petits enfants, échappés de ce monde dans l'innocence, sont allaités, au ciel, de la vue de mon Dieu. »

Elle eut un second fils, qui reçut au baptême le nom de Clodomir. Il tomba malade à son tour, et cette fois Clovis manifesta sa colère. Le Seigneur accorda la vie de l'enfant aux prières de sa mère; mais Clovis, malgré ce miracle, n'ouvrit point les yeux aux lumières de la foi.

Il fallait à cette âme forte et sauvage encore, une illumination plus éclatante, et un coup du Ciel qui brisât sa résistance.

Constantin avait eu la vision du Labarum.

Clovis aura la victoire de Tolbiac.

XI

En 495, les Allamans, grande ligue germanique, grossie des Suèves, remontent en masse le cours du Rhin jusqu'à Cologne, et veulent forcer la Gaule. Clovis court au-devant d'eux et les rencontre dans la plaine de Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, entre Bonn et Juliers.

Germains contre Germains, ces masses se heurtent dans un abordage effrayant; la mêlée roule ses vagues dans un lac de sang. Malgré des prodiges de valeur, les Franks sont enveloppés de tous côtés par une multitude d'ennemis qui semble sortir de terre. Ils n'attaquent plus, et tout à l'heure ils ne pourront plus se défendre.

Au milieu de ce désastre, Clovis a senti qu'il n'y a plus de force humaine qui soit capable de le sauver. Les dieux germains sont conjurés contre lui; faut-il périr, et périr vaincu!

Dans le paroxisme du désespoir, le héros frank se dresse sur ses étriers; son front chargé d'éclairs domine la scène sanglante qui tourbillonne autour de lui; il se souvient du Dieu de sa compagne bien-aimée, et levant vers les cieux sa hache d'armes

brisée, il s'écrie : « Dieu qu'adore Clotilde, si tu es plus fort que mes dieux, rends-moi la victoire qui m'échappe, et je croirai en toi!... »

Cette courte invocation, jaillie d'une poitrine qui n'a jamais tremblé, est entendue des Franks : « Dieu de Clotilde, » crient ces héros, « combats devant nous, et nous t'adorerons!... »

Et, comme si une flamme électrique avait subitement ravivé leurs forces, ils se rallient, se serrent comme un mur vivant autour de leur chef, et recommencent la lutte avec une sublime espérance; ils s'étonnent eux-mêmes des coups terribles qui partent de leurs mains. Une terreur panique descend au cœur des Allamans déjà victorieux; leurs regards aveuglés ne savent plus diriger la flèche; leur bras engourdi laisse tomber le glaive ou la framée; ils reculent, tournent le dos et s'abattent sous le carnage, comme une moisson fauchée par la tempête.

Toute la Germanie méridionale, entre le Rhin, le Mein, le Danube et les monts de Bohême, est rendue tributaire du vainqueur de Tolbiac.

Clovis n'avait demandé au Dieu des chrétiens que de ne point faillir à sa gloire, et ce Dieu lui donnait un second royaume.

XII

Fidèle à son vœu, le chef des Franks revient dans la Gaule. Il passe à Toul et emmène avec lui le saint moine Waast, qui fut évêque d'Arras; il passe à Reims et y prend l'évêque Remi : « Ne me quittez plus, » leur dit-il, « et apprenez-moi à connaître le Dieu de Clotilde, qui devient le mien. »

Quand son instruction est achevée, il rassemble autour de lui les combattants de Tolbiac, et leur annonce sa résolution d'embrasser la foi chrétienne. « Je l'ai promis, » leur dit-il, « au Dieu qui nous a livré les Allamans! Clovis ne peut manquer à son serment... »

— « Et nous, » s'écrièrent les guerriers franks, « nous re-

jetons les dieux qui nous abandonnaient sur le champ de bataille ! Nous sommes prêts, comme toi, à adorer le Dieu que prêche Remi ! »

Le baptistère s'ouvre alors dans la basilique de saint Martin, hors de Reims. Trois mille catéchumènes descendent à la suite de Clovis dans la piscine sacrée, et, le jour de Noël 496, la monarchie française est enfantée par l'Église, qui consacre et bénit le premier roi chrétien.

Voyez aujourd'hui quelle longue suite d'événements s'agenouille, dans notre histoire, derrière ce roi néophyte. Trois mille guerriers seulement se convertissent avec lui ; ah ! ne dites pas que c'est peu : le temps est là qui amènera les Franks, tribu par tribu, au pied de la Croix ! La foi ne s'impose pas, elle attire ; elle ne commande pas, elle persuade, et c'est là qu'est sa force.

Les peuples de Clovis imitèrent peu à peu l'exemple du prince ; le spiritualisme de la religion franke n'était pas ennemi des mystères chrétiens. Le nom redouté de Clovis devint en Occident le boulevard de l'orthodoxie catholique, tandis que l'empire d'Orient se dissolvait au creuset des hérésies, et que toutes les grandes races de l'invasion, Visigoths, Bourguignons, Gépides, Vandales, Suèves, croupissaient dans l'arianisme, fléau plus redoutable à la civilisation que l'idolâtrie elle-même. Le pape saint Anastase écrivit à Clovis une lettre de félicitation qui lui donna le titre de fils aîné de l'Église, et ce titre est resté l'indélébile fleuron de la couronne de France.

XIII

La prospérité suivit les armes du roi chrétien. Sa puissance alla grandissant dans les Gaules. Le clergé lui-même en favorisa les progrès, parce que le règne d'un prince catholique était une garantie contre les retours de la barbarie.

L'esprit de conquête qui animait Clovis servait de levier

aux premiers efforts de la civilisation renaissante. Les Bourguignons furent bientôt enchaînés sous sa domination. Les Visigoths, plus indomptables, voulurent opposer guerre à guerre. Clovis, avant de marcher contre eux, mit ses armes sous la protection du Ciel. Il assembla un concile dans Orléans, et tous les évêques gaulois bénirent son expédition qui tendait à rallier toutes les régions de l'empire naissant dans l'unité de sa gloire appuyée sur l'unité de la foi.

Et de quelles grandes choses n'était point capable ce héros d'une héroïque nation, qui pleurait comme un enfant sublime au récit de la Passion du Sauveur, que lui faisait saint Remi avant son baptême, et qui s'écriait, les larmes aux yeux : « Ah! que n'étais-je là avec mes Franks! »

Les Visigoths furent écrasés en 507, à Vouglé, près de Poitiers; Alaric II, leur roi, fut tué de la main de Clovis.

La Touraine, le Maine, l'Anjou, la Bretagne, la Lorraine, l'Albigeois, le Rouergue, le Quercy, l'Auvergne, la Saintonge, le Poitou, le Bordelais, le pays de Toulouse, reconnurent successivement, par traités ou par force, la loi franke et l'autorité du vainqueur. Ses capitaines se cantonnèrent sur le sol conquis; ils y fondèrent des petites principautés qui ne furent que viagères, et qui disparurent dans les agitations du moyen âge, pour ne se réunir à la couronne que mille ans plus tard; mais l'esprit frank devait y rester pour s'infiltrer dans les mœurs et préparer lentement l'impérissable unité des temps à venir.

Rassasié de victoires, Clovis revint à Paris; la ville aimée des Césars romains était digne de concentrer le pouvoir dans son sein.

XIV

A peine le calme s'est-il fait autour de lui, qu'il comprend que l'empire créé par le glaive doit vivre par les mœurs et par les lumières. Or ces lumières et ces mœurs de l'avenir sont en

dépôt dans l'Église; il faut donc que l'Église grandisse et s'étende de tous côtés pour cultiver le champ de la conquête.

Le christianisme de Clovis devait avoir quelque chose de sauvage comme le tempérament de ce grand batailleur. Mais de quelque manière que ce prince et ses premiers successeurs aient compris l'action religieuse, il n'en est pas moins vrai qu'ils reçurent tous les dogmes, qu'ils se soumirent en principe aux lois morales de l'Église, autant que le permettait la fougue des passions germaniques, et que les prêtres chrétiens ne tardèrent pas à jouir de la plus haute influence sur l'esprit de ces conquérants. Ils durent cette influence à des vertus dont les Barbares n'avaient qu'une idée grossière, mais qui commandait le respect à leur imagination frémissante. Moins éloignés des traditions primitives que le vieux peuple qu'ils remplaçaient, les Franks avaient des mœurs chastes, un caractère hospitalier, et c'est ce qui leur fit admirer une pureté de mœurs qu'ils étaient encore si loin d'égaler, et une charité qui surpassait tous leurs sentiments généreux. Ce fut surtout cette charité qu'il n'appartient qu'au Christianisme d'exalter jusqu'à ses degrés les plus sublimes, qui leur rendit si vénérables les hommes qui la pratiquaient. En même temps que les évêques et les prêtres prêchaient sous leurs yeux la justice, l'obéissance, la résignation, et toutes les autres lois évangéliques qui sont la garantie de l'ordre au sein de toute société, on les voyait s'associer à toutes les souffrances, à toutes les misères, se dépouiller de tout ce qu'ils possédaient pour les soulager, et prouver, par de continuels exemples, que le patrimoine de l'Église est celui de tous les infortunés.

Ce fut ainsi que gagnant l'estime et la confiance des vainqueurs, les prêtres purent, dès le commencement, exercer une influence salutaire sur le sort des vaincus. Les évêques furent le principal refuge des Romains et des Gaulois désarmés; ils se rendirent leurs médiateurs, et devenus le lien qui rapprochait les races, leur crédit s'affermit au point de créer, en très-peu de temps, une autorité régulière et légitime, qui, dès les pre-

miers siècles de la monarchie, était déjà la plus forte dans l'État.

L'Église des Gaules, n'ayant point de résistance à opposer à la première avidité des Franks, ses biens avaient été une proie facile que Clovis distribua ou fut forcé de livrer à ses barbares compagnons. Mais, ce que la violence lui avait enlevé, la vertu de ses prêtres le lui rendit bientôt. Lorsque les nouveaux maîtres des Gaules virent le noble et saint usage que le clergé savait faire du peu qui lui était resté, prince et hommes d'armes s'empressèrent d'accroître des ressources dont la dispensation nourrissait les malheureux. Ce fut ainsi que l'Église, non-seulement en Gaule, mais dans tous les pays conquis de l'empire romain, acquit en peu de temps d'immenses propriétés.

XV

Dans le même temps s'élevaient de toutes parts des monastères. Les cénobites offraient une image encore plus frappante de toutes les vertus chrétiennes. Partageant toutes leurs heures entre la prière et le travail des mains, ils consacraient à l'aumône tout ce que pouvait leur fournir le travail au delà de l'absolu nécessaire. Ce fut cette charité ardente, infatigable, qui fertilisa les solitudes, et ce fut donc au profit des pauvres que les moines devinrent légitimes possesseurs d'une partie considérable du sol de la France que leurs sueurs avaient fécondé.

Après la conquête, l'Église avait continué de posséder, selon la loi romaine, ce qui lui était resté de ses biens, et ce que, dans les temps postérieurs, elle avait pu acquérir. Toute la suite des monuments historiques nous prouve qu'exempts des charges publiques lorsqu'ils étaient médiocres et à peine suffisants pour l'entretien de ses ministres, ces biens perdaient leur immunité dès qu'ils devenaient plus considérables. Cette loi romaine continua d'être observée sous la puissance des Franks,

et elle y fut même très-souvent appliquée avec une plus grande rigueur que sous les empereurs romains. Nous voyons que les terres ecclésiastiques payaient un cens, des tributs; que leurs colons devaient au fisc des corvées, et que l'immunité même n'exemptait pas les églises des présents annuels qu'elles étaient tenues d'acquitter envers le roi.

Une autre loi romaine voulait que l'Église possédât ses biens aux mêmes titres que les donateurs qui les lui avaient concédés. Or ces biens étaient nécessairement ou civils ou militaires. Le possesseur d'un bien militaire devait un service personnel, et, s'il ne pouvait servir lui-même, il était tenu de se faire remplacer par ses enfants; le propriétaire d'un bien civil devait des miliciens. Le clergé se vit donc, en sa qualité de propriétaire, obligé de remplir ces conditions de la propriété, et de fournir des soldats à l'État.

Ces milices qu'entretenait la propriété ecclésiastique devaient être toujours sur pied, et dans ces temps d'agitation continuelle, il fallait qu'elles fussent prêtes à marcher au premier signal. C'étaient des hommes libres et non des vassaux, car des prêtres désarmés ne pouvaient en avoir, le vasselage étant une condition particulière et exclusive de la propriété militaire. Pour obtenir le service d'un homme libre, il fallait donc pourvoir à sa solde et à sa subsistance; il fut créé à cet effet, sur les biens ecclésiastiques, des bénéfices ou revenus viagers, qui devinrent la paie des soldats dûs par l'Église.

Ces bénéfices, dont les miliciens n'avaient que l'usufruit, n'étaient point séparés, quant à la propriété du fonds, des autres biens de l'Église, et devaient y rentrer après la mort de l'usufruitier.

XVI

Or, il était difficile que, dans un semblable système, il ne s'introduisît pas de grands abus.

Il arriva donc que les gens d'église ne furent pas toujours libres de choisir leurs *hommes,* et qu'on les obligea de concéder leurs bénéfices à de vieux soldats que l'on voulait récompenser, et qui considéraient ce qu'ils recevaient ainsi, comme un présent direct du souverain qui le leur avait fait obtenir.

Il arriva encore que les chefs auxquels les évêques ou plutôt le prince donnaient la conduite des *hommes libres*, lorsqu'il fallait marcher à l'ennemi, acquérant cet ascendant irrésistible que donne le commandement militaire, déterminèrent facilement leurs miliciens à se faire leurs propres vassaux, et confisquèrent avec cette force les bénéfices dont ils n'étaient qu'usufruitiers.

Sans cesse menacé par ces hommes violents qui se souvenaient encore d'avoir été les vainqueurs des Gaules, et qui se montraient toujours prêts à agir comme aux temps de la conquête, le clergé, réduit en quelque sorte au droit de la défense naturelle, ne crut pas, et sans doute avec quelque raison, devoir rester absolument soumis aux canons qui imposaient aux prêtres, dans un sens général, l'interdiction de porter les armes. Les évêques durent prendre l'épée pour défendre l'Église et résister au brigandage armé; pour faire contrepoids aux hommes de guerre, ils se firent aussi rendre hommage par des vassaux armés. C'est ainsi que le vasselage, le seul lien de cette société temporelle qui fût assez fort pour n'être point rompu, contribuait à raffermir la société spirituelle qui seule pouvait ensuite tout sauver et tout conserver.

Ainsi s'expliquent ces habitudes guerrières que ne cessent de reprocher au clergé des premiers temps du moyen âge, tant de petits esprits qui ne voient rien au delà du temps où ils vivent et des objets qui sont sous leurs yeux. Dans les temps de crise, les sociétés ne se sauvent que par la force.

On peut maintenant apprécier à leur juste valeur ces accusations si souvent reproduites par l'ignorance ou la mauvaise foi de tant d'historiens, et qui taxent d'usurpation du bien

d'autrui un clergé tant de fois dépouillé de son propre bien; qui nous présentent comme des hommes turbulents et sanguinaires, des évêques qu'une triste nécessité forçait à prendre les armes, afin d'opposer quelque résistance à des brigandages dirigés contre le patrimoine des pauvres et contre la vie même des ministres du Dieu de paix.

La folie de l'impiété ne s'arrête point là; elle va chercher dans la fange des chroniques les plus obscures et les plus méprisées, ce que ses suppôts de tous les siècles ont pu écrire de plus infâme, de plus grossièrement calomnieux contre les moines et les prêtres; et opposant avec impudence ce vil amas de turpitudes aux témoignages de l'histoire les plus graves, les plus avérés, les plus éclatants, elle ne craint pas de souiller la mémoire de tant d'hommes qui, d'âge en âge, et jusqu'à nos jours, n'ont cessé de transmettre aux générations les enseignements de l'Évangile. Elle suppose que, par un miracle plus inconcevable que tous ceux qu'elle rejette, ces hommes ont pu et voulu perpétuer des croyances auxquelles ils ne croyaient pas, annoncer des préceptes auxquels ils n'obéissaient pas, prêcher une morale qu'ils ne pratiquaient pas. Elle crée ainsi, au gré de sa haine extravagante, une société de nobles toujours furieux et de prêtres toujours hypocrites, société impossible, qui cependant, dit-elle, a duré quatorze siècles; société qu'elle proclame la plus tyrannique qui ait jamais opprimé les peuples, et qui cependant a donné pour la première fois au monde le spectacle d'une civilisation où il n'y avait plus de maîtres ni d'esclaves.

XVII

Lorsque la conquête franke eut refoulé aux extrémités de la Gaule toutes les résistances qui avaient tenté de lui faire obstacle, Clovis, entouré de quatre fils en qui s'incarnait son rêve de dynastie, eut peur de quelques chefs qui, après l'avoir

puissamment secondé dans ses fortes batailles, s'étaient taillé de petits royaumes dans la largeur de sa gloire.

La dernière page du règne de ce héros chrétien est écrite avec le sang du meurtre. Il lui arriva ce qui arrive à presque tous les hommes que Dieu jette sur la scène du monde avec une mission providentielle : leur vie est un mélange de bien et de mal, et souvent le mal apparent l'emporte sur la somme du bien. Après avoir admiré l'homme providentiel, on voudrait rayer de sa vie les accusations de l'histoire ; mais l'esprit de vérité ordonne de tout dire, pour nous enseigner combien les grandeurs humaines touchent de près aux abîmes.

Sigebert, parent de Clovis, mutilé à Tolbiac, régnait dans Cologne. Il se plaignait imprudemment d'être réduit à un si petit État, et de voir Clovis enrichir les églises aux dépens de sa propre famille. Ses plaintes circulaient parmi les guerriers franks et y trouvaient de l'écho.

Clovis, dit Grégoire de Tours, envoya un affidé à Clodéric, fils de Sigebert, pour lui dire : « Ton père se fait vieux, et son langage me déplaît; s'il parle encore un peu de temps, je donnerai son royaume à un autre; *si tu peux faire qu'il se taise*, sois assuré de mon amitié. »

Clodéric assassina son père, et fit répondre à Clovis : « Mon père ne te déplaira plus, il est mort. Envoie-moi un gage de l'amitié que tu m'as promise. »

Clovis lui envoya des meurtriers qui l'assommèrent. Il les suivait de près, entra dans Cologne, assembla le peuple et dit : « J'apprends d'étranges nouvelles. Votre roi Sigebert a été tué par son fils, et son fils par je ne sais qui. Il y a dans votre ville quelque tyran qui a dirigé tout cela et qui veut sans doute vous asservir. Si vous aimez la liberté, rangez-vous sous ma protection ; n'ai-je pas assez de puissance pour être digne de commander à des hommes libres!... »

Acclamé par le peuple, Clovis fut élevé sur le pavois.

XVIII

Délivré de Sigebert et de Clodéric, il tourna ses piéges contre Cararic, qui s'était fait roi d'Arras. Ce Cararic avait un fils, et tous deux régnaient trop près de Paris. Clovis tombe à l'improviste sous les murs d'Arras, surprend les portes, et menaçant de tout mettre à feu et à sang, oblige les habitants à lui livrer le père et le fils. Quand il les tint en sa puissance, il leur donna le choix entre un monastère ou la mort.

Ces deux infortunés reculèrent devant le trépas et choisirent la vie religieuse. Mais tandis qu'on rasait leur longue chevelure, dont la perte, selon les coutumes frankes, dépouillait du droit de régner, le vieux Cararic, surmontant son accablement, s'avisa de dire : « Quand le tronc n'est pas coupé, les feuilles repoussent !... »

— « Abattez le tronc ! » s'écrie Clovis, et la hache fait voler la tête du père et du fils.

Au-dessus d'Arras, existait un royaume de Cambrai, possédé par deux frères, Ragnachaire et Reigner, qui menaient joyeuse vie. Clovis se déclare le vengeur de la morale publique et paraît devant Cambrai qu'il investit. Mais pour s'épargner les lenteurs d'un siége, il gagne en secret, par des présents et des promesses, quelques notables habitants de la ville. Ces traîtres soulèvent la population en lui faisant redouter les malheurs d'une prise d'assaut. Les deux princes sont saisis, chargés de liens, et portés en cet état dans le camp de Clovis.

Celui-ci les voyant couchés à ses pieds dans la honte de cette captivité, dit à Ragnachaire : « Nous sommes de la même famille; pourquoi l'as-tu déshonorée en te laissant lier comme un esclave?... »

Et d'un coup de hache il lui fend la tête.

Puis, se tournant vers Reigner : « Et toi, » lui dit-il, « pour-

quoi as-tu laissé lier ton frère sans le défendre?... Vous êtes deux lâches, dignes du même châtiment!... »

Et d'un autre coup de hache il exécute ce second meurtre.

Les misérables qui lui avaient vendu le sang des deux frères vinrent ensuite le trouver, pour se plaindre d'avoir été trompés. « Vous nous avez, » lui dirent-ils, « donné des bracelets et des ceintures qui paraissaient d'or; et voilà que nous les avons montrés, pour en connaître le prix : ce n'est que du cuivre!... »

— « Scélérats! » s'écria Clovis, « de quoi vous plaignez-vous? Doit-on autre chose qu'un gibet à des artisans de perfidie?... »

XIX

Grégoire de Tours, qui raconte ces faits avec sa naïveté de chroniqueur, oublie de les condamner, et les complète par une anecdote non moins sinistre.

« Clovis, » nous dit-il, « ayant fait mourir ces princes et plusieurs autres rois (*multis aliis regibus*), et surtout ses plus proches parents, parce qu'il redoutait leurs entreprises contre son pouvoir, étendit sa domination sur toutes les Gaules. Ayant un jour rassemblé ses fidèles compagnons de bataille, on rapporte qu'il leur fit part du chagrin qu'il ressentait d'être privé de sa famille, toute détruite par ses mains, et il ajouta : « Je suis bien malheureux; me voilà réduit à l'état d'un voyageur égaré au milieu d'une nation étrangère; je n'ai plus un seul parent dont, en cas de malheur, je puisse attendre des secours! »

« Ce n'était pas, » continue Grégoire de Tours, « qu'il fût affligé de la mort de ses parents; mais il parlait ainsi par ruse, pour engager ceux qui l'écoutaient à lui découvrir quelques parents, s'il en existait encore, afin qu'il les envoyât tuer... »

On aurait peine à croire des faits aussi étrangement cruels,

s'ils n'avaient pour garant un prêtre digne de foi. Sous la plume énergique de Grégoire de Tours, les déchirements de la race mérovingienne sont retracés avec une simplicité lamentable. La férocité des Barbares et les crimes des rois, l'Église en lutte perpétuelle avec les hérésies, le pillage des édifices sacrés, le massacre des pontifes, tout semble se mouvoir comme une vaste pompe funèbre du passé. On dirait que la lampe du sanctuaire éclaire l'avenue d'un tombeau.

Mais, en regard de ces scènes, il faut aussi remarquer avec quel soin, avec quelle exactitude Grégoire de Tours inscrit les fastes du catholicisme. Tout l'esprit de son époque est là.

Après les crimes qui souillèrent les derniers jours de Clovis, de cruels remords vinrent l'assaillir. Dans l'âpreté de sa nature, le roi barbare avait d'abord considéré le vrai Dieu comme un allié fidèle qui avait droit à sa part de butin; il avait enrichi les églises des dépouilles opimes enlevées aux vaincus. Plus tard, le roi chrétien, près d'aller rendre compte de son pouvoir et de son génie, se prit à redouter les souvenirs des instructions de saint Remi; elles criaient dans son âme et l'appelaient à la pénitence.

Il mourut à quarante-cinq ans, le 27 novembre 511, consumé dans la fleur de sa vie par des regrets trop tardifs.

XX

Autour de son tombeau, les événements se précipitent dans un affreux pêle-mêle. La confusion des temps mérovingiens ressemble à des ténèbres que déchire l'éruption d'un volcan.

La monarchie naissante de Clovis est partagée par ses fils; on voit quatre capitales : Paris, Orléans, Metz et Soissons. Ces quatre villes deviennent les coupes sanglantes où les fils du premier roi chrétien versent l'ivresse de leurs fureurs.

Il fallait que la barbarie eût son cours, comme la corruption romaine avait eu le sien. La séve des passions féroces fermen-

tait au cœur de toutes les familles. Les rois et les puissants donnaient l'exemple, et les masses le suivaient. L'histoire, jusqu'au dixième siècle, n'est qu'un tissu d'atrocités dont le tableau n'appartient pas à mon sujet. On peut les lire dans toutes les chroniques de nos temps primitifs, et surtout dans celles de Grégoire de Tours et de Frédégaire.

L'Église seule protestait sans cesse contre ces atrocités politiques et privées. Tout le sixième siècle est plein de monuments qui en rendent témoignage; la majesté des assemblées sacerdotales étendait sa main jusque sur les rois franks, et si l'autorité de cette justice sans glaive ne put empêcher tous les crimes, elle sauva du moins de l'anarchie les maximes et les exemples de toutes les vertus, en même temps qu'elle donnait droit d'asile aux débris épars de la science humaine.

On se demande avec effroi ce que serait devenu le monde à la merci des Barbares, sans le frein que le Christianisme parvint seul à leur imposer, frein salutaire qu'ils subissaient comme un prestige et qu'ils n'osèrent jamais briser, quoiqu'il ne suffît pas toujours pour les diriger et les retenir? car ce temps où il se commit de grands crimes, fut aussi celui des grandes expiations. Dans nos temps plus policés, nous avons surpassé les crimes, et rarement imité le repentir : c'est qu'autrefois l'homme était plus emporté, et qu'aujourd'hui il est plus corrompu.

De profondes ténèbres couvrirent l'intelligence dans ces temps orageux. Les nobles descendus des Franks de Germanie méprisaient les lettres, parlaient à peine un peu de latin, n'estimaient que la profession des armes, et ne quittaient les camps que pour aller se confiner dans leurs terres. Pendant près de deux siècles, leur ignorance les rendit incapables d'exercer aucune fonction ecclésiastique; tous les clercs étaient romains.

Où se conservaient les dernières lueurs des lettres et des connaissances humaines prêtes à s'éteindre, si ce n'est dans les cloîtres du moyen âge, qui rendirent ensuite à la société mo-

derne ce qu'ils avaient sauvé du grand naufrage de l'ancienne société?

Où étaient les seules écoles qu'il y eût alors? Auprès de la cathédrale et de la demeure des évêques. Là étaient encore l'hôpital pour les malades, l'hospice pour les pèlerins et les pauvres voyageurs; et dans ces asiles de paix, la science et la miséricorde s'étaient reconnues et embrassées.

XXI

Lorsque le pouvoir politique, si faible alors sous des rois faibles, parce qu'il n'était pas naturellement constitué, reprenait un peu de vigueur sous quelques princes guerriers ou d'un ferme caractère, à qui s'adressait le monarque pour le rétablissement de l'ordre et le maintien de la justice, si ce n'est aux évêques, protecteurs naturels des peuples, et qui exerçaient alors la noble mission de porter devant le trône le cri des opprimés, et de demander en leur nom que justice fût rendue? « Les évêques parvenus à l'épiscopat par de bonnes voies, » dit un capitulaire, « doivent montrer le chemin du Ciel par leur bon exemple aussi bien que par la prédication. Ils doivent, autant qu'il est en eux, et tant par eux-mêmes que par leurs subalternes, assister le roi dans l'administration dont il est chargé; et quand la négligence ou la mauvaise volonté d'un homme puissant leur fait rencontrer des obstacles à l'accomplissement de leurs devoirs, ils sont obligés d'en avertir le roi, afin qu'appuyés de son assistance, ils puissent avoir un libre exercice de l'autorité qui leur appartient. »

Qu'était le vasselage, seul lien civil de cette société naissante, sinon le respect pour la foi jurée? Et quel autre garant pouvait-on avoir que la religion, de la foi du serment?

Lorsque tout n'était que trouble et confusion dans l'État, où se retrouvaient l'ordre et l'unité, sinon dans la corporation

religieuse, qui seule demeurait immuable dans ses dogmes, dans ses traditions, dans sa discipline?

Pour cette multitude composée de races mêlées que divisaient sans cesse des intérêts si opposés, des usurpations si manifestes, des préjugés d'indépendance si fortement enracinés, quel autre signe de ralliement que la CROIX, qui, s'élevant de toutes parts, sur le sommet de leurs tours et sur la pointe de leurs clochers, réveillait à tout moment dans leur cœur des sentiments qui leur étaient communs, des croyances qui pour tous étaient les mêmes, et qui appelaient à ne former qu'une seule famille sur la terre, des hommes destinés à n'avoir qu'une même patrie dans les Cieux?

Oui, nous pouvons défier toute la subtilité des incrédules modernes d'expliquer comment il eût été possible que le royaume des Franks, formé par des évêques, eût pu être sauvé de sa ruine autrement que par des évêques; comment sans le Christianisme, ses institutions et ses héros pacifiques, il eût pu exister en France, la capitale des nations, un seul vestige de civilisation après les nouveaux désastres que nous verrons suivre les funérailles de Charlemagne.

XXII

Cet admirable rôle de l'Église, d'abord inaperçu sous les ombres des temps barbares, puis tout à coup rayonnant au zénith d'un monde arraché du naufrage, est le fait dominateur du moyen âge.

Si de l'époque où nous vivons nous remontons en pensée jusqu'au berceau du Christianisme, il nous semble assister, devant son histoire, à une perpétuelle incarnation de son divin chef.

Jésus naît dans une étable et dans les rangs du peuple; il est proscrit et persécuté par les grands, dès son berceau. La plus longue part de sa vie s'écoule obscure et ignorée; et, quand il

reparaît sur la scène du monde, c'est pour humilier la superbe des grands, pour condamner le luxe des riches, pour foudroyer la tyrannie des maîtres, pour relever les opprimés, pour bénir les esclaves, pour s'asseoir à la table des pauvres, pour entraîuer dans le désert le cortége des populations qu'il instruit par sa parole et qu'il nourrit par ses prodiges.

A peine est-il disparu d'ici-bas, que sa doctrine se répand à flots dans le monde, et qu'elle y cause un tressaillement universel. La femme, esclave obscure depuis des siècles, sort chaste épouse de la servitude du gynécée; le serviteur est proclamé l'égal du maître; les enfants cessent d'être exposés sur les grands chemins à la pitié des passants; il n'y a plus de distinction entre les hommes civilisés et les Barbares: tout le genre humain se confond au sein du dogme de la fraternité et de l'égalité religieuse.

A cette lumière qui ne cesse de rayonner, l'invasion s'éclaire, s'instruit et se rassied, après avoir couvert l'Europe de cris, de sang et de ruines. L'Église alors, qui a son centre à Rome, enserre peu à peu la société tout entière; elle détruit d'une main et construit de l'autre; elle combat et civilise; elle fait la chose la plus difficile, elle concilie le developpement libre de l'individu avec l'immuabilité nécessaire de l'ordre social. Peu à peu les campagnes sont défrichées; autour des monastères se groupent les villages; le serf remplace l'esclave; l'homme de la commune et le bourgeois remplacent le serf; la cloche des abbayes fait dresser sur leurs bêches, aux heures de la prière, des milliers d'hommes libres. L'Église frappe d'excommunication, pour cause de tyrannie, les têtes couronnées qui s'opposent à ses bienfaits; elle fonde en même temps les écoles, les universités; elle élève au milieu des cités populeuses de majestueux monuments; toutes les nations la saluent à l'envi comme la protectrice de leurs droits et la sauvegarde de leur liberté.

XXIII

Voilà ce que fut l'Église dans les âges primitifs. Mais on ne veut voir, de nos jours, qu'une face de son histoire, et de l'Évangile qu'une moitié, pour l'accommoder aux erreurs de notre temps. C'est une chose aujourd'hui vulgaire que l'immoralité de toutes les classes sociales au moment de la naissance du Christ. Venu pour régénérer le monde et pour expier une faute dont l'orgueil était le principe, le Christ naquit pauvre et dans les rangs du peuple; mais il appartenait en même temps au sang royal de la famille de David. Par l'humilité de sa naissance et l'obscurité de sa vie, il allait toucher aux classes pauvres et populaires; mais, par l'antiquité de sa race, il marchait aussi l'égal de toutes les maisons princières et des familles patriciennes. Toute sa vie fut un mélange de force et de faiblesse, de grandeur et d'abaissement. Si ses paroles allèrent frapper plus souvent les riches que les pauvres, les maîtres que les esclaves, c'est qu'au sein de cette société perdue, dominait la splendeur des riches et l'audace des hommes puissants; c'est que les pauvres avaient besoin d'être consolés, les esclaves d'être relevés, d'être encouragés dans leurs souffrances et dans leur abaissement séculaire.

Ainsi fit l'Église aux époques de sa puissance. Au-dessus des têtes armées du casque ou ceintes de la couronne se montra l'omnipotence pontificale, veillant aux développements de la civilisation et couvrant de sa protection les races déshéritées de la liberté des enfants de Dieu.

La partie la plus corrompue de l'Humanité, l'obstacle le plus contraire à la régénération sociale se trouvait au sommet du monde et non à sa base; l'équilibre n'existait pas; la répartition des droits, des charges et des pouvoirs était radicalement mauvaise. L'action de l'Église conquérante dut donc se porter et se porta en effet du côté où était le mal, et elle releva une

fraction de la société en même temps qu'elle abaissait l'autre. Mais elle n'appela jamais les classes laborieuses et souffrantes à la révolte et au désordre; elle ne lui reconnut jamais de suprématie, de droits absolus et supérieurs aux droits de la classe dominante; elle ne plaça jamais les masses au-dessus de la loi ni au-dessus des pouvoirs. Voilà pourquoi elle a produit dans le monde la révolution morale la plus inouïe et la plus irrésistible, uniquement par la puissance de la parole, de la persuasion, et d'une autorité purement spirituelle, sans le tumulte, les cris et le sang des révolutions ordinaires.

XXIV

Il ne faut donc pas considérer l'action de l'Église d'une maière absolue, mais bien l'envisager relativement aux besoins, ux temps et aux mœurs. Quand vous la verrez se liguer contre e despotisme des princes, faire une guerre continuelle à la tyannie des puissances temporelles, abriter le peuple dans son ein, lui ouvrir ses monastères, ses abbayes et ses chartes d'afranchissement, il ne faudra pas conclure aux principes déméoratiques de sa constitution de la même manière qu'en lisant es anathèmes de l'Évangile contre les richesses, la puissance t l'oppression, on le présente aujourd'hui comme une espèce e code révolutionnaire à l'usage des haines et des ambitions opulaires de notre temps.

On s'est fait de son dogme d'égalité une arme pour bouleerser les classes, pour attaquer la hiérarchie naturelle des ntelligences et des fonctions, pour saper toutes les conditions 'existence des pouvoirs légitimes; on a couvert de ses naximes de charité, de dévouement et de mansuétude, les déamations les plus sinistres contre les lois de la famille et de propriété, sauvegarde des empires. Mais on a en même mps enveloppé d'un coupable silence les principes de soumison, d'obéissance à l'ordre, de respect pour les droits, écrits

à chacune de ses pages divines; et l'on n'a pas voulu voir que la même Église qui foudroyait jadis, dans la personne du grand Théodose, le despotisme des têtes couronnées, parle de nos jours avec non moins de vigueur au despotisme du peuple.

Le peuple, grâce à ces luttes courageuses de l'Église et à ces principes véritablement libéraux de l'Évangile, dont il ne faut pas pousser les conséquences jusqu'au désordre, occupe son rang et sa place dans l'ordre social. Protégé par la loi qui garantit ses droits, toutes les fois que les révolutions n'en font point une arme de vengeance et d'oppression dans les mains d'un parti, il peut demander à l'ordre politique les améliorations que prépare et fait éclore l'évolution régulière et incessante du progrès humain. Là est ce combat providentiel engagé entre toutes les classes depuis l'origine des sociétés, sur lequel veille encore l'Église aux points qui vont toucher les principes généraux de droiture et de justice distributive gravés dans la conscience du genre humain, et dont elle est la gardienne permanente. Mais la prétendue souveraineté du peuple avec ses conséquences anti-sociales qui tendent à un nivellement radical, et l'Évangile, c'est-à-dire l'ordre par excellence, sont des principes qui se nient. Ne l'a-t-on pas vu trop clairement dans ces temps de bouleversement, de terreur et d'anarchie, où la démocratie victorieuse n'a marqué les jours de sa puissance passagère que par la ruine des temples, la profanation des autels, et le meurtre des apôtres de la paix!...

XXV

Dans tous les siècles du Christianisme, la foi persévérante des multitudes catholiques est le plus éclatant démenti qui ait frappé successivement d'impuissance toutes les coalitions des passions humaines. Mais on est malheureusement obligé d'avouer que, de siècle en siècle, il s'est rencontré des membres du corps de l'Église, et même sur les plus hauts degrés

de sa hiérarchie, qui se sont rendus coupables des plus funestes désordres. L'incrédulité s'est, de tout temps, fait une arme de ces désordres particuliers pour frapper la religion; l'hérésie s'en est toujours fait un voile pour envelopper ses pièges, et pour favoriser l'esprit d'indifférence qui porte tant d'hommes faibles ou bornés à vivre presque sans culte, parce qu'ils voudraient quitter une religion dans laquelle sont nés ou peuvent naître des abus.

Faut-il en conclure contre la légitimité du pouvoir religieux ou contre la réalité de ses bienfaits?

Évidemment non; car l'Église en corps n'a jamais approuvé ni entretenu les fautes de ses ministres. La législation canonique est, au contraire, pleine de ses protestations et de ses sentences.

Quant aux faits particuliers qui se sont produits, se produisent et se produiront encore dans la série des fautes dont les membres de l'Église peuvent se rendre coupables, leur explication éclate aux regards de tout loyal observateur des choses d'ici-bas.

Quelque sainte que soit la profession de chrétien et surtout celle de ministre des autels, l'un et l'autre sont hommes; cela veut dire qu'ils sont d'infortunés descendants d'Adam qui a péché; qu'ils portent eux-mêmes la peine, et qu'ils éprouvent les effets de la funeste concupiscence qui naquit dans le cœur humain avec ce péché. Il est vrai que leur âme a été purifiée par les eaux du baptême, qu'ils trouvent dans les sacrements le remède à leur faiblesse, et qu'ils ont les secours de la grâce qui peuvent les soutenir dans les plus grands combats. Mais néanmoins ce sont des hommes; et comme tels, ils désirent tout ce qui se présente à eux sous l'apparence d'un bien qui leur sourit; ils fuient ce qui leur inspire quelque crainte de mal. Ce sont des hommes, et ils sont sujets à toutes les misères de l'humanité.

Comme chrétiens, pourvus de tant de dons spirituels, ils savent quelquefois, dans les plus violentes tempêtes des pas-

sions, s'attacher courageusement et constamment au bien.

Comme hommes, combattus par tant d'ennemis cachés dans les replis de la matière, ils n'ont pas toujours le courage d'écarter les séductions qui les entraînent vers le mal. Ainsi tantôt la grâce et tantôt la concupiscence triomphe en eux, parce que Dieu, en faisant l'homme chrétien, lui a donné l'une, mais ne lui a pas ôté l'autre, et lui laisse toujours la liberté naturelle d'indifférence.

Pourquoi donc s'étonner qu'il éclate des désordres parmi les chrétiens et même au sein du sacerdoce? Vous me direz : — « Quoi, peut-il en exister chez des prêtres? » — « Oui, » répondrai-je, « car ces prêtres sont aussi des hommes. » C'en est assez; je ne cherche plus ni le nombre ni l'espèce de leurs fautes; je suis certain que parmi les individus il y aura des désordres.

Je dis plus. La profession d'un ministre de l'Église allume une guerre irréconciliable entre la raison et les passions; elle exige les plus hautes vertus et exclut les moindres faiblesses. Il est donc extrêmement difficile d'atteindre cette perfection; le combat est violent, perpétuel : à toute heure il y a un extrême danger de succomber.

XXVI

Il est vrai que le divin fondateur du Christianisme nous a donné la grâce avec la loi, et que ce qui serait impossible à la faiblesse naturelle de l'homme, devient possible, avec la grâce, à l'homme chrétien. Et en effet, une des preuves les plus sensibles de la divinité du Christianisme, c'est que ses lois sont observées par un grand nombre de laïques, et par l'immense majorité des prêtres, ce qui serait impossible sans un secours continuel de Dieu. Mais il faut réfléchir que, dans le Christianisme, il n'y a pas de milieu : celui qui observe exactement ses lois devient bientôt vertueux; celui qui se permet une seule

transgression est coupable d'avoir violé toute la loi, et s'il ne se corrige promptement, vous pouvez prononcer avec assurance qu'en peu de temps ce sera un rebelle.

En voici deux raisons.

La première, c'est que, par exemple, un chrétien qui connaît les peines réservées aux fautes qui offensent Dieu ou qui blessent le prochain, s'il en vient à ne pas faire cas des avertissements que lui donne sa conscience, forme bientôt en lui-même ce raisonnement insensé : ou je me damnerai, et je me damnerai aussi bien pour un crime que pour cent; ou je me convertirai, et la miséricorde divine me pardonnera aussi bien mille fautes qu'une.

La seconde raison, c'est que plus un chrétien se livre au vice, et plus il se rend indigne des grâces sans lesquelles il ne peut rentrer dans le bon chemin. Ainsi il est facile qu'il s'abandonne au désespoir; il imite alors un cavalier monté sur un cheval emporté, et qui ne cherche plus à se glisser à terre, parce qu'il croit le précipice inévitable.

On sait, du reste, à quelle conclusion tendent les philosophes si impitoyables contre les scandales qui ont affligé le Christianisme, et qui le menacent encore. Cette conclusion ne serait rien de moins que la suppression de ses croyances et du corps chargé de conserver ses lois. Il y a eu des abus, des fautes, des crimes, parmi les prêtres : donc il ne faut plus de prêtres! Il y a eu des abus, des fautes, des crimes, parmi les évêques : donc il ne faut plus d'évêques! Il y a eu des abus dans l'exercice du pouvoir confié à l'Église : donc il ne faut plus d'Église!...

Mais continuez les applications de cette logique, et ajoutez : « Il y a eu des abus, des fautes, des crimes parmi les magistrats : donc il ne faut plus de magistrats! Il y a eu des abus, des fautes, des crimes parmi les princes : donc il ne faut plus de princes! Il y a eu des abus, des fautes, des crimes dans l'exercice du droit de propriété : donc il ne faut plus de propriété! Il y a eu des abus, des fautes, des crimes au sein des

familles : donc il ne faut plus de famille ! Il y a eu des abus, des fautes, des crimes au sein de l'espèce humaine : supprimons donc le genre humain !!!

Voilà le dernier terme où aboutit la logique des hommes qu'on appelle philosophes.

Retournons à la logique de Dieu, et voyons-la s'incarner dans les faits de l'histoire, par le travail progressif des ouvriers de l'Évangile.

XXVII

Pour se bien rendre compte des mœurs mérovingiennes, et de l'effroyable barbarie contre laquelle l'Église avait à lutter, citons des faits incontestables : je les tire de nos chroniques religieuses, source unqiue de l'histoire primitive des sociétés modernes.

Vous avez vu le partage du royaume frank en quatre capitales ; ce partage, auquel le sort présida, donna aux Gaules une nouvelle division géographique, et à chaque section des noms nouveaux. Tout le sol situé sur la rive droite de la Loire fut divisé en Austrasie (*Oster-Rike*), royaume oriental, et Neustrie (*Neoster-Rike*), royaume occidental. Le premier comprenait le pays entre le Rhin, la Meuse et la Moselle ; le second embrassait le territoire entre la Meuse, la Loire et l'Océan. Au delà de la Saône et de la Loire s'étendait la Gaule conquise sur les Bourguignons et les Visigoths.

Les fils de Clovis étaient batailleurs comme leur père. Il était naturel qu'en cherchant autour d'eux des ennemis à vaincre, ils eussent la pensée de venger sur la Bourgogne les malheurs de leur mère. Ils s'unirent donc pour y porter la guerre.

Clodomir, roi d'Orléans, prit Sigismond, roi des Bourguignons, fils de Gondebald, et l'amena prisonnier dans Orléans, où il le fit jeter dans un puits avec sa femme et ses enfants.

Cette cruauté fut punie par une trahison. Thierry, roi de

Metz, qui avait épousé une fille de Sigismond, s'empara de Clodomir et le livra aux Bourguignons qui, après avoir épuisé sur lui les supplices, plantèrent son crâne, en trophée de vengeance, sur la pique d'un étendard.

La mort de Clodomir ouvrit la scène d'un drame plus atroce dont Paris fut le théâtre.

Childebert, roi de Paris, Clotaire, roi de Soissons, et Thierry, roi de Metz, voulurent partager à trois l'héritage de la conquête; il fallait pour cela se débarrasser de trois enfants qu'avait laissés leur frère Clodomir.

Or, ces enfants étaient élevés à Paris, auprès de Clotilde, leur grand'mère.

Childebert dit à ses frères : « Notre mère a porté toute son affection sur les enfants de Clodomir; elle s'opposera à nos projets, pour maintenir la part de ses petits-fils, et si nous n'agissons pas avec adresse, elle peut soulever le peuple contre nous. Que ferons-nous de ces enfants?

— « Il faut, » dit Clotaire, « les faire moines, ou les tuer.

— « Pour moi, » dit Thierry, « je suis d'avis de les tondre, et je fournirai les ciseaux; mais je ne tue pas des enfants. Agissez, au surplus, comme il vous plaira, pourvu que j'aie ma part des dépouilles. »

Childebert et Clotaire vinrent trouver Clotilde qui vivait dans une retraite presque monastique, et que Paris vénérait déjà comme une sainte.

« Mère, » lui dirent-ils, « notre frère Clodomir n'est plus; et nous devons aimer comme toi-même les enfants qu'il a laissés. Il est temps de les élever comme des hommes d'armes, afin qu'ils soient dignes de notre race; confie-les donc à nos soins, et nous leur donnerons des couronnes. »

La pieuse Clotilde ignorait que Thierry avait livré Clodomir aux Bourguignons; elle n'osait se rappeler que Clovis avait fait périr tous ses proches; elle ne savait pas que les terribles instincts d'un père se transmettent à ses fils avec le sang.

« J'oublierai, » s'écria-t-elle, « que j'ai perdu mon fils Clo-

domir, si vous devenez les pères de ces orphelins! Partez avec eux, en emportant ma bénédiction. »

XXVIII

Quand les trois enfants furent arrivés au palais du roi de Paris, on les enferma dans un souterrain.

Puis Childebert et Clotaire envoyèrent en message à Clotilde un sénateur de Clermont d'Auvergne, nommé Arcadius. C'était un de ces hommes que l'on choisit dans la race des vaincus pour les attacher au crime comme à la glèbe.

Arcadius se présente devant Clotilde, tenant d'une main une paire de ciseaux, et de l'autre un poignard nu.

« O reine très-glorieuse, » lui dit-il, « voici ce que vos fils vous font savoir. Ils ont promis des couronnes aux trois enfants de leur frère Clodomir. Or, vous plaît-il que leurs cheveux soient taillés en couronne avec ces ciseaux, ou préférez-vous qu'ils meurent par ce glaive? »

Vous savez que la chute de la longue chevelure était, chez les anciens Franks, un symbole de dégradation. Le prince rasé n'était plus apte à commander, jusqu'à ce qu'il eût recouvré ce signe extérieur des races nobles.

Tour à tour bouleversée par la terreur et la colère, Clotilde s'agita longtemps dans un silence convulsif. Ses regards erraient du glaive aux ciseaux.

« Ah! » s'écria-t-elle enfin, dans l'excès de sa douleur, « plutôt les voir morts que spoliés de leurs droits par une si lâche perfidie!... »

Et, comme si une voix sainte eût crié dans son cœur qu'elle venait de prononcer un arrêt de mort, elle voulut ressaisir ses paroles, mais l'émotion l'étouffait; elle tomba à la renverse et perdit connaissance.

Arcadius disparut, sans pitié pour ce désespoir.

Les deux rois l'attendaient avec impatience, car malgré leur

farouche caractère, ils redoutaient le respect dont les Franks entouraient la veuve de Clovis.

— « Eh bien, Arcadius, quelle réponse?...

— « Maîtres, » répond le valet du crime, « la glorieuse reine a choisi le glaive!... »

XXIX

Aussitôt Clotaire saisit l'aîné des enfants, qui avait à peine dix ans, le renverse, et lui enfonce un large couteau sous l'aisselle.

La petite victime se débat dans des flots de sang, avec des cris lamentables.

Le second enfant s'était jeté aux pieds de Childebert; il embrassait ses genoux en pleurant : « Sauve-moi! sauve-moi! ne me laisse pas faire comme à mon frère!... »

Childebert s'attendrit. « Clotaire, » s'écrie-t-il, en serrant sur son cœur le pauvre petit qui l'implore, « accorde-moi la grâce de celui-ci, et je te donnerai tout ce que tu me demanderas! »

Mais Clotaire, exaspéré par l'odeur du sang, écume de rage : « Jette-le moi, jette-le moi tout de suite! » hurle ce monstre. « Oses-tu revenir sur l'accord que nous avons fait? Si tu me trahis, je te tuerai aussi, et je prendrai pour moi seul tout l'héritage! »

Childebert a peur, il recule en repoussant l'enfant, que Clotaire égorge de la même manière.

Au bruit de cette boucherie accourent quelques domestiques des deux princes; grâce à ce secours inespéré, le dernier fils de Clodomir est arraché au couteau. Un homme compatissant qui l'emportait dans ses bras, a l'heureuse idée de le cacher dans un monastère. Ce dernier enfant se nommait Clodoald; le souvenir du sang qu'il avait vu couler ne s'effaça jamais de son imagination terrifiée. Soustrait à toutes les recherches par le

dévouement des moines qui l'avaient recueilli, il ne quitta jamais le sanctuaire. Élevé plus tard au sacerdoce, il ne regretta point les périlleuses grandeurs des princes de sa race, et fonda un monastère à deux lieues de Paris, dans un village où il mourut en odeur de sainteté et qui porte encore le nom de Saint-Cloud (par corruption du mot frank Clodoald).

Clotilde survécut peu de temps à l'horrible chagrin qu'elle ressentit de ces malheurs. Elle mourut sainte, comme devait mourir son petit-fils, en offrant à Dieu ses douleurs maternelles pour l'expiation des crimes qui remplissaient d'amertume sa vieillesse abandonnée.

XXX

Après le partage des fruits du meurtre, Childebert, bourrelé de remords, fonda, pour monument de son repentir, l'église de Saint-Germain-des-Prés. Thierry acheva de vivre en guerroyant. Clotaire, devenu leur héritier, fut châtié dans sa race; ses mains teintes de sang devinrent parricides. Irrité contre son fils Chramn, qui méconnaissait son autorité vieillie, il le poursuivit à main armée, l'atteignit en Bretagne, et le fit brûler vif avec sa femme et ses enfants.

Clotaire n'avait pas seulement versé le sang; il pillait à main armée le patrimoine des églises pour en grossir son trésor. La crainte des jugements de Dieu lui vint tard. Comme Childebert, il se mit à bâtir des églises; mais ce n'était là qu'un dehors de pénitence. Il mourut sans avoir pu calmer les morsures du ver rongeur attaché à sa conscience. Quand il se vit agoniser, il poussait des cris de terreur, comme si d'effrayantes visions lui eussent fait entrevoir l'abîme des châtiments éternels.

Caribert, un de ses sept fils, arracha une vierge de son cloître pour en faire sa concubine. Excommunié par saint Germain, évêque de Paris, il brava toute honte comme il avait perdu toute pudeur. Honorius, évêque de Saintes, ayant osé

lui reprocher en face sa conduite sacrilége, il fit attacher nu ce vénérable pasteur sur un chariot rempli d'épines, et l'exila de son diocèse.

Chilpéric, autre fils de Clotaire, devenu roi de Soissons, puis de Paris, étrangla son épouse Galsuinde pour épouser une servante nommée Frédégonde. Celle-ci fit périr les fils qu'il avait eus de sa première femme. Impie autant que sacrilége, elle envoya des sicaires égorger l'évêque de Rouen, Prétextat, au pied des autels, publiquement, en pleine fête de Pâques.

Cette reine monstrueuse n'avait pas même de sentiments maternels. Elle frappait outrageusement sa propre fille Rigonthe. Un jour, Rigonthe, exaspérée, rendit à sa mère coups pour coups, et se trouva la plus forte. « Ma fille, ma fille, faisons la paix, » s'écrie Frédégonde; « je ne serai plus méchante pour toi. Ton père m'a donné de grandes richesses; elles sont là, dans ce grand coffre de fer; je veux que tu choisisses mes plus précieux joyaux, pour qu'en te voyant parée comme les reines, je sois plus fière de ta beauté!... »

Rigonthe s'apaise. Le coffre est ouvert; Frédégonde en tire à pleines mains des bracelets, des ceintures, des colliers; puis, feignant d'être lasse : « Tout cela n'est rien, » dit-elle à sa fille; « j'ai serré le meilleur au fond de ce coffre : cherche toi-même. »

Rigonthe se penche sans défiance; aussitôt Frédégonde abat le couvercle du coffre sur le cou de sa fille, et pesant dessus de tout son poids, s'efforce de l'étrangler.

Une esclave, présente à cette scène, pousse des cris lamentables, en appelant du secours. Le roi lui-même accourt et délivre la victime expirante.

XXXI

Ces querelles étaient fréquentes, elles pouvaient finir d'une manière fatale, mais Chilpéric aimait sa fille. En l'an 584, Ri-

gonthe est donnée en mariage à Récarède, prince des Goths.

Les noces sont célébrées à Paris. Pour en augmenter la splendeur, Chilpéric fait enlever un grand nombre de pauvres familles parisiennes, et les livre comme esclaves à son gendre. Cinquante chariots suffisent à peine à contenir les meubles précieux, les étoffes rares, et les richesses de toute sorte que l'orgueil de Frédégonde prodiguait à sa fille. Les Franks venus à la cour pour cette fête, s'étonnent de voir tant de trésors au pouvoir d'une seule famille. « C'est, » leur dit Frédégonde, « le fruit de la bonne administration de nos domaines. » Elle eût pu dire, avec plus de vérité : « le fruit de mes spoliations. »

Qu'importe aux seigneurs d'armes la source du bien qu'ils convoitent ; n'ont-ils pas, suspendue à leur baudrier, la clé de fer qui éventre tous les coffres-forts?... Pour eux, voir, c'est envier ; désirer, c'est prendre. Mais comment faire le pillage en la cour plénière du seigneur-roi qui leur a fait largesse ? Faut-il risquer bataille de lances et d'épées, tandis qu'il y a encore tant de coupes de vin du Rhin à vider joyeusement?...

Attendez! vous avez vu les mœurs des rois franks; voici celles des gens de cour et des nobles hommes de la race conquérante.

Le cortége de Rigonthe se met en route. Quatre grands officiers du palais, les ducs Domégisell, Ansoald, Bladaste, et le maire ou majordome Wadon, sont chargés d'escorter la jeune princesse; tous les seigneurs franks qui avaient assisté aux noces veulent escorter ses trésors. Voilà plus de quatre mille hommes, armés de pied en cap, maîtres, écuyers, valets, qui s'en vont de compagnie en cette brillante chevauchée.

La marche allait à petits pas avec cinquante basternes frankes, lourds chariots à roues pleines, que traînaient des bœufs tardifs; au sortir de Paris, par la porte méridionale, un essieu se rompt sous le poids de sa charge.

« Mauvais présage! » murmurent les serfs.

Le soir venu, les voyageurs n'étaient encore qu'à trois lieues de Paris. On fait halte en prairie; les tentes se dressent pour la

nuitée; Rigonthe s'endort, mais ses gardes veillent pour le vol.

Cinquante nobles hommes se lèvent, s'emparent de deux cents chevaux de cérémonie, bridés d'or et caparaçonnés de pourpre; ils fuient à toute vitesse avec cette part de proie. Mais ce n'est que le commencement des malheurs de Rigonthe.

XXXII

Le roi Chilpéric, dit Grégoire de Tours, avait sévèrement prescrit de ne prendre, pour la nourriture des hommes et des chevaux de l'escorte, aucune denrée sur les terres de son domaine; en sorte que bêtes et gens devaient être alimentés par des exactions ou par le pillage. Les campagnes et les villes qui s'échelonnaient sur la route du cortége furent donc impitoyablement rançonnées. « Pendant toute la chevauchée, » poursuit le chroniqueur ecclésiastique, « les hommes d'armes se livrèrent à tant de ravages, et s'enrichirent de tant de butin, qu'il serait impossible d'en rendre compte. Les moindres chaumières des pauvres ne purent échapper à la rapacité de ces brigands. Ils détruisaient les vignes, en coupant les ceps pour avoir le fruit; ils enlevaient les bestiaux; tout fut ruiné sur leur passage, où ils ne laissèrent rien à prendre. Ce désastre eut lieu dans un temps où la gelée et la sécheresse avaient déjà dévasté les récoltes, et ce qu'avait épargné ce double fléau disparut sous la main des pillards de haut lignage. »

Ce n'est pas, au reste, le seul fait de ce genre que signale Grégoire de Tours. Les seigneurs franks étaient coutumiers de ces brigandages. Un certain duc Beppolénus, nommé gouverneur de l'Anjou, avait pris à main armée possession de sa province. Son entrée en charge ressemble à une invasion : blés, foins, vins, bestiaux, il prit tout en vrai larron; ses hommes d'armes enfonçaient les maisons et accablaient de coups les malheureux propriétaires, sans qu'il fût possible d'obtenir justice de l'ordonnateur de ces violences.

Revenons à Rigonthe. A chaque station, nouveau pillage, nouvelle désertion. En arrivant à Toulouse, elle se trouva dépouillée par le duc Désidérius, qui commandait dans cette ville, et qui vint audacieusement saisir le peu qui restait à l'infortunée princesse. Réduite au plus affreux dénûment, elle fut encore obligée de se réfugier dans une église, pour se soustraire aux derniers outrages.

Pendant ce lamentable voyage, Frédégonde faisait assassiner Chilpéric.

Quelques domestiques, fidèles à Rigonthe, mais qui n'avaient pu la défendre, revinrent tristement à Paris, et se présentèrent devant Frédégonde, pour lui raconter les malheurs de sa fille.

Cette reine sauvage leur fit couper les mains et les pieds !...

XXXIII

Si des mœurs du palais, nous passons à celles des manoirs où les puissants hommes d'armes commençaient à fonder leur longue indépendance, nous n'y trouvons pas des scènes moins atroces.

Un duc Rauching avait, parmi ses esclaves, un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient, et qui lui demandèrent la permission de s'unir en mariage. Malencontreuse idée, car le duc convoitait la jeune fille pour lui ravir sa fleur d'innocence, et c'était là un terrible rival. Un prêtre s'interpose, et vient dire à Rauching : « Sire duc, tu es chrétien, et tu sais le respect dû aux lois de la sainte Église ! Je t'adjure de ne point t'opposer à la légitime union de ces deux serfs. Esclaves sur ta terre, ils sont tes égaux devant Dieu ! Anathème sur ta tête, si tu violes la sainteté des liens qui de leurs deux êtres ne feront qu'une seule chair, rachetée par le sang de Jésus-Christ !... »

Le duc n'osa point résister en face à la sommation du ministre sacré. Il permit donc la célébration du mariage. Pour

lui imposer le respect de cette promesse, le prêtre exigea qu'il prêtât serment sur l'autel.

Rauching étendit sa main droite sur le livre des Évangiles, et dit à haute voix : « Je jure de ne jamais séparer ces époux ; la femme que tu vas bénir n'appartiendra jamais à un autre homme qu'à celui qui lui donne sa foi. »

Quand les rites du mariage furent achevés, il retourna dans son manoir, fit abattre un gros arbre de la forêt voisine et ouvrir une large fosse. L'arbre fut creusé en peu de temps à l'aide du feu, en forme de cercueil ; après quoi l'on y étendit, liés l'un à l'autre avec un câble d'écorce, les malheureux époux auxquels le féroce duc donnait cette tombe pour lit nuptial. On les descendit dans la terre, et plusieurs madriers furent disposés de manière à faire voûte au-dessus d'eux, afin qu'ils ne fussent étouffés que par degrés, sous un énorme monceau de terre.

« Allez, allez, » s'écriait le duc, « j'avais juré de ne point vous séparer ; vous voilà joints pour l'éternité ! »

La consternation des autres serfs du manoir devant cette sinistre cruauté ne saurait se peindre. Ils n'osaient ni se révolter, ni même laisser échapper un signe de pitié ; mais l'un d'eux alla avertir le prêtre.

Celui-ci accourut avec le dévouement de la charité : « Duc Rauching, « s'écria-t-il, « tu as menti à Dieu, profané l'autel par un parjure, et déshonoré ta noblesse d'armes par une lâcheté ! »

XXXIV

L'infernal duc devint pâle comme un trépassé, mais ce n'était point pâleur de défaillance ; c'était sa rage concentrée qui le faisait blêmir. Il porta la main sur son glaive à deux tranchants, mais cette main resta comme pétrifiée : le regard du

prêtre, attaché sur le sien, semblait l'enchaîner dans une mystérieuse fascination.

« Duc Rauching, » reprit l'homme de Dieu, « laisse là ton glaive inutile! Quand tu aurais tué le prêtre, crois-tu pouvoir atteindre le maître de la vie?... Ordonne à ta terre de me rendre tes victimes, car, si elles ont péri, je ne prierai plus pour toi!... »

En même temps, d'un geste dominateur, il fit signe aux serfs qui se trouvaient là, de piocher la fosse où gisaient leurs infortunés compagnons.

Rauching était superstitieux comme tous les hommes cruels. Ce calme d'un vieux prêtre désarmé qui bravait sa puissance au nom du Ciel, ne lui donnait point de remords; mais il en avait peur et n'osa résister à son impérieuse sommation.

La fosse ouverte et le cercueil retiré, on trouva le jeune époux respirant encore; mais la femme était suffoquée.

— « Regarde, » dit le prêtre, « voilà ton œuvre!...

— « Eh! » s'écrie le duc avec un atroce ricanement, « que viens-tu réclamer? Ne suis-je pas plus habile qu'un clerc à me préserver de la tentation? Cette fille était pour moi une occasion de péché : j'ai mis le diable en terre!...

— « Monstre, » reprend le prêtre, « tu as semé la mort sur le champ du sacrilége : tu moissonneras la malédiction!... »

XXXV

Le duc Rauching dévora sa colère; il laissa partir sain et sauf le prêtre qui venait de prophétiser son châtiment. C'était cependant un forcené Barbare que ce duc, et nul jusqu'alors, homme libre pas plus que serf, ne se fût risqué, sans le payer de sa vie, à lui reprocher ses féroces instincts. Les Franks avaient trouvé sur le sol conquis la servitude romaine toute constituée, et ils en avaient continué les traditions. Ce duc, dont je viens de parler, traitait ses serfs comme chose encore plus nulle que vile. Lorsqu'un d'eux, selon l'usage, tenait devant

lui, pendant ses repas, un flambeau de résine allumé, il exigeait que ce malheureux eût les jambes nues, et qu'il appliquât sur elles le flambeau jusqu'à ce qu'il fût éteint. Alors il le faisait rallumer pour recommencer le même supplice jusqu'à ce que les jambes du patient fussent entièrement brûlées. On l'assommait ensuite, parce qu'un être ainsi mutilé devenait une bouche inutile....

Je n'irai pas plus loin dans l'exposé de ces traits affreux, dont le recueil complet formerait un gros livre. Les exemples que je donne suffisent à caractériser le temps qui les a produits. Tyrannie d'un côté, servitude de l'autre, voilà le premier fruit de la conquête barbare. L'homme est conquis comme la terre, il en dépend comme un accessoire. Quand un duc, baron ou comte, quand un simple propriétaire de la race dominatrice lègue une portion de terre dont il s'est fait seigneur par le droit d'armes ou qu'il a reçue de la libéralité de son chef de guerre, il transmet avec le sol les hommes qui le cultivent. L'homme des champs ne peut pas plus en être distrait que le donjon du manoir; les chartes frankes sanctionnent ce principe du droit romain. L'esclavage, dit-on, n'existait plus chez les Franks convertis au Christianisme; c'est une erreur commune à tous les historiens; l'antique esclave avait pris le nom de serf, mais il n'y avait qu'un mot de changé. Le serf était la chose du maître, et l'influence du Christianisme ne parvint, jusqu'aux Croisades, qu'à protéger cet infortuné contre le capricieux amour de la destruction qui faisait de l'esclave antique un gladiateur, ou qui le jetait en pâture aux murènes pour amuser l'oisiveté d'un patricien de Rome.

XXXVI

L'âcre séve des descendants de Clovis fut épuisée avec le septième siècle.

A travers les fables qui enveloppent le règne de Dagobert, au huitième siècle, il faut distinguer les efforts que fit ce prince pour fonder l'idée monarchique au sein des masses. Mélange de vices et de vertus, de sainteté et de débauches, il offre un caractère incomplet dont l'histoire n'a guère percé l'obscurité. Arnould, évêque de Metz, fut longtemps son guide politique; disgracié par des intrigues de palais, il fit place à Cunibert, évêque de Cologne : c'est toujours le clergé qui soutient la couronne chancelante.

Des fantômes de rois succèdent à Dagobert. Les hommes puissants sapent le trône; les maires du palais, grands intendants de la monarchie, la défendent à leur profit. Les princes de la race mérovingienne, tiraillés en tout sens par les événements que la fatalité semble rouler au chaos, et par des conspirations incessantes qui remplissent leurs nuits de rêves de meurtre, fléchissent devant la société confuse qu'ils n'ont plus la force de dominer.

Au milieu de ces luttes acharnées, de cette collision des pouvoirs qui va rayer une dynastie usée, apparaît la grande figure de saint Léger. Génie de modération et de charité, l'évêque d'Autun combat contre les ambitions des hommes de force, en faveur des franchises populaires. Mais quand il voit tous les maux de la guerre accumulés sur ceux qu'il ne peut plus défendre, il se dévoue, il se livre lui-même comme un otage. Le maire du palais Ébroïn fait une victime de ce saint évêque qui n'était pas le premier martyr des jours d'anarchie. On lui crève les yeux avec un fer chaud, et on l'enferme dans un monastère. Après un an de cette captivité, Ébroïn apprenant que le vénérable évêque n'a pas succombé à ses souffrances, envoie des bourreaux qui le traînent dans une pièce d'eau semée de cailloux tranchants; on lui coupe ensuite les lèvres et la langue. Replongé au fond d'un cachot, la sainte victime survivait encore à deux années d'agonie, lorsque la hache de son ennemi termine enfin tant d'horreurs.

Le meurtrier de saint Léger périt par les mains d'autres



Charles Martel

à la Bataille de Poitiers

assassins; mais son sang n'éteignit pas l'incendie : l'esprit du meurtre est contagieux.

XXXVII

La mort du maire Ébroïn rouvre carrière à tous les fauteurs de guerre civile, et la race mérovingienne fait un pas de plus vers le néant.

Les maires du palais deviennent à leur tour les instruments providentiels d'une réaction sociale.

Pépin d'Austrasie, dit le Vieux, fonde leur pouvoir en sa personne. Il règne par l'autorité, favorise les écoles et protége l'Église; sa race est appelée à de royales destinées. Dans les alternatives de sa politique, tour à tour favorable ou contraire aux grands propriétaires franks qui vivent armés en face du trône, il se montre en dernier lieu l'expression militante de leur révolte contre la royauté mérovingienne et son principe populaire. On eût pu croire que la puissance nouvelle qui se préparait, allait absorber la nation entière dans l'aristocratie franke. Mais, dès qu'elle atteignit son but, elle rentra comme à son insu, dans la condition nationale et chrétienne qui avait été tant de fois plus forte que la conquête.

De Pépin à Charlemagne, la société s'agite dans une ère de transition.

Vers 732, de nouveaux périls vont l'assiéger. L'islamisme monte de l'Espagne. Toute l'Aquitaine est ravagée par les Sarrazins. L'Arabe Abd-el-Rhaman renouvelle les souvenirs d'Attila. Bordeaux n'a pu l'arrêter; Saintes s'écroule sous le poids de ses armes; Limoges ouvre ses portes, croyant le fléchir; Poitiers, livré au pillage, voit dévorer par le feu sa riche basilique de Saint-Hilaire. L'épouvante est le courrier des victoires du chef sarrazin. Mais tout à coup un héros frank, Charles Martel accourt, fort de Dieu et de son génie. Les plaines de

Poitiers boivent le sang des envahisseurs; Abd-el-Rahman lui-même disparaît dans leur épouvantable défaite.

Si les chroniqueurs de ces époques lointaines ont un peu exagéré la victoire de Charles Martel, il n'en est pas moins manifeste que ce grand homme fut le sauveur de la civilisation. Clovis avait été opposé par la Providence à la domination de la barbarie arienne; Charles Martel écrasa l'invasion de la barbarie mahométane. Son triomphe n'est pas une œuvre humaine. De tous les points de la France des cris d'actions de grâces montent vers le ciel. Une église est érigée à Tours, sous le vocable de Saint-Martin-de-la-Guerre, en mémoire du succès inespéré des armes chrétiennes.

XXXVIII

Après cet événement, Charles Martel pouvait prendre le trône; il se contenta de gouverner. Tout cède ou se pacifie devant son nom redouté. Les Sarrazins, qui avaient reflué dans tout le midi des Gaules, et qui ne cessaient d'y fomenter des intrigues, des soulèvements, des trahisons, sont rejetés derrière les Pyrénées; mais cet affranchissement est payé par le ravage de Lyon, d'Arles, de Marseille, de Béziers, d'Avignon, de Nîmes et de Narbonne.

Vers cette époque, l'hérésie des briseurs d'images, favorisée par les édits de Léon l'Isaurien, met en feu tout l'empire d'Orient. La secousse de ces troubles nouveaux se fait ressentir en Italie : l'invasion des Lombards prend Ravenne. Le pape Grégoire II avait condamné sans fruit l'impiété sacrilége de Léon l'Isaurien; Grégoire III succède à ses vertus et à son zèle, sans pouvoir arrêter la tempête qui éclate sur le sanctuaire. L'Église romaine menacée se tourne vers la France, et invoque l'appui de Charles Martel; mais au moment où de grandes choses allaient s'accomplir et changer la scène du

monde, l'empereur, le pape et Charles Martel meurent presque en même temps.

On a jugé Charles Martel sous le point de vue des ambitions du palais; mais une idée plus haute domine toute sa vie. Les prêtres et les moines qui écrivirent l'histoire contemporaine, l'ont accusé d'exactions contre les biens religieux. Il est vrai que, dans le conflit des séditions et des rivalités des partis, forcé qu'il était de réunir des armes et de l'argent, il dépouilla plusieurs fois le clergé pour payer ses soldats et pour gratifier les chefs qui combattaient sous lui. Mais n'est-ce point le triste résultat des temps de trouble, et la vie entière de Charles Martel fut-elle autre chose qu'un combat?

XXXIX

Toutes les factions se soulèvent autour de son tombeau.

Ses deux fils légitimes, Carloman et Pépin, se partagent le pouvoir.

Pépin prend la Neustrie, la Bourgogne et les contrées méridionales. Il crée pour cette partie des Gaules un simulacre royal : c'est Childéric.

L'Austrasie reconnaît Carloman, qui s'étudie à réparer les maux faits au clergé.

Griffon, fils de Sonnechilde, reine des Bavarois, et bâtard de Charles Martel, dispute aux deux frères une portion d'héritage; mais bientôt ses prétentions s'évanouissent devant une force supérieure : les Bavarois sont vaincus.

Tout à coup, en 746, Carloman renonce au pouvoir, porte au pape de riches présents, et reçoit de lui l'habit monastique au mont Cassin. Cette vocation soudaine, dans laquelle néanmoins tout parut libre à l'extérieur, laisse aux mains de Pépin toutes les rênes de l'État. Griffon tente un vain effort sur l'Austrasie; Pépin s'empare de lui, mais, pour toute vengeance,

lui crée, dans la Neustrie, un apanage de douze comtés avec le titre de duc : nous sommes loin des fils de Clovis!

Monté au faîte de la puissance suprême, le maire du palais voit mourir dans l'obscurité le dernier de ces Mérovingiens que l'indifférence des chroniqueurs avait flétris du nom de rois *fainéants,* comme si toute la philosophie de l'histoire devait se résumer dans un terme de mépris.

Ces rois *fainéants*, la plupart jetés au trône dès le berceau, puis chassés du trône par des morts prématurées, quelques-uns pleins de touchantes vertus, quelques autres ne manquant ni d'éclat ni de courage, se trouvèrent amoncelés dans une période révolutionnaire qui submergeait lentement la race de Clovis. Quand l'inondation des partis se sera retirée, des temps nouveaux seront l'aurore d'une dynastie nouvelle.

Lorsque mourut le dernier Mérovingien, nul en France ne s'enquit s'il manquait une royauté dans l'État que soutenait un chef vaillant. Pépin profite de cette ratification tacite de ses destins; il envoie un député au pape Zacharie, et le sacre reçoit ainsi sa première institution, en plaçant la couronne sur l'autel.

XL

La race de Clovis avait duré deux cent soixante-dix ans. L'avénement de Pépin, qui ouvrit l'ère de la seconde race, ne fut point une usurpation comme on l'a prétendu. L'élection du chef souverain était, parmi les Franks, une coutume nationale qui légitimait chaque pouvoir en lui donnant la vie.

Pépin, proclamé roi, se fait sacrer à Soissons par le légat Boniface; il est le premier qui introduise dans ses diplômes cette formule : « Roi *par la grâce de Dieu.* » Son avénement fut signalé par la restitution qu'il fit aux églises, de la plupart des biens que leur avaient enlevés les pillages de la guerre.

Le pape Zacharie témoigna sa reconnaissance au nouveau roi, en lui donnant le droit de nommer aux vacances des évê-

chés français, ou plutôt il ratifia l'usage où étaient les rois de conférer les prélatures, sans le suffrage du clergé, aux prêtres de leur cour qui avaient le titre de clercs palatins. Le premier fruit de cette bonne harmonie entre le chef de l'Église et la monarchie de France, fut le concile de Verberie, que Pépin convoqua lui-même, dès la seconde année de son règne, afin de remédier à la dépravation des mœurs.

Les églises germaniques relevaient de l'Église de France. Le pape Zacharie confirma le choix qu'avait fait Pépin de la ville de Mayence, pour métropole de Germanie.

Après la mort de ce pontife, Étienne II appelle Pépin au secours de l'Église romaine contre les Lombards. Il se réfugie lui-même en France; le grand chapelain Fulrade le reçoit au pied des Alpes, et le conduit à Ponthyon, en Champagne, où se trouvait la cour. Pépin lui ouvre pour asile l'abbaye de Saint-Denis. Le 23 juillet 754, Étienne fait, en grande pompe, la dédicace de cette basilique, et, par une inspiration divine, avant la célébration des saints mystères, il renouvelle le sacre du roi de France, et lui présente la couronne au nom du Ciel.

XLI

Les deux fils de Pépin, Charles et Carloman, furent baptisés le même jour, et couronnés par le souverain pontife qui leur servit de parrain, en présence et aux acclamations d'une foule immense. Étienne alors, élevant la voix, défendit solennellement à tous les Français, présents et à venir, de se choisir des rois d'une autre race jusqu'après son entière extinction; puis, pour lier davantage Pépin et ses fils à la défense de l'Église, il les nomma patrices romains.

Au milieu de ces solennités, Carloman, le moine royal du mont Cassin, reparaît un moment sur la scène. Il vient au nom d'Astolfe, roi des Lombards, négocier la paix avec la France armée pour la restauration du pape.

Pépin refuse la paix, sort de France, pousse Astolfe dans Pavie, et l'y assiége. La crainte achève le premier succès des armes. Le pape intervient à son tour, pour faire épargner le sang chrétien dans ses ennemis; un traité promet la restitution prochaine de Ravenne et de plusieurs autres villes à l'autorité pontificale. Pépin prend des ôtages et se retire; Étienne rentre à Rome.

Mais bientôt la trahison du roi des Lombards éclate par des excès inouïs. Le premier jour de janvier 755, Rome est cernée; sa campagne est en flammes. Les églises profanées, les monastères livrés au pillage et à tous les genres de violence, se croient revenus aux jours des plus affreuses cruautés païennes.

A la nouvelle de ces désastres, la France repasse les Alpes. Le siége de Pavie recommence; Astolfe, aux abois, exécute par force le traité qu'il avait cru violer impunément, et rend aux papes vingt-deux villes qui deviennent le premier domaine du gouvernement pontifical.

Pépin mourut l'année suivante; il avait assez fait pour sa gloire. Son testament partageait le royaume entre ses deux fils: l'Austrasie échut à Carloman; la Neustrie et la Bourgogne furent la part de Charles. Le premier fut de nouveau sacré à Soissons, par les évêques de France; il avait dix-huit ans. Charles, âgé de vingt-neuf ans, fit bénir sa couronne à Noyon.

XLII

Le début de ce double règne est confus. Le partage du royaume semble indécis; tout annonce une situation douteuse et passagère. Bientôt l'union des deux rois s'altère; aux accommodements factices succèdent les ruptures sérieuses.

Sans le génie de Charles, que l'Europe et l'Asie vont bientôt couronner du titre de grand, c'en était fait de la dynastie de Pépin.

Donnons-lui sur-le-champ ce nom de Charlemagne, consacré par le peuple et par l'Église.

L'expédition d'Aquitaine le montra tout d'abord victorieux à ses ennemis. Un obscur héritier du droit mérovingien cherchait à s'y faire un parti ; Charlemagne paraît et la révolte s'éclipse.

Bientôt la mort de son frère Carloman réunit toute l'autorité sous sa main. C'est le signal d'une transformation politique à jamais mémorable. La vieille Gaule des temps romains s'efface pour toujours : voici la France qui s'assied au chevet de l'Europe.

Au dehors, tout change d'aspect. L'Espagne, l'Italie et l'immensité Germanique vont tomber devant le même sceptre qui s'étendra sur les régions barbares jusqu'à la Vistule. D'un côté, les Sarrazins refoulés seront les prémices des Croisades ; de l'autre, les Saxons, domptés comme des troupes de chevaux sauvages, vont s'atteler au char d'un nouvel empire : car ce n'est pas assez du titre de royaume pour la France de Charlemagne ; il faut la toge impériale à de si hautes destinées.

La législation se féconde à la source du Christianisme, qui s'avance de tous côtés ; l'empire d'Occident se relève vassal de la France, et Rome entre dans l'éternité, sous le règne affermi des successeurs de Pierre.

Le grand Charles fait hommage de ses victoires au pontife Adrien ; il vient demander la sanction de Dieu sous les voûtes apostoliques ; il monte au Capitole chrétien parmi la multitude romaine ; les cantiques joyeux de l'Église l'accueillent, en bénissant « celui qui vient au nom du Seigneur. »

Génie chrétien, poursuis tes sentiers de gloire ! Les Lombards vont te reconnaître avec soumission ; la Saxe demande des chaînes, et son chef redouté, Vitikind, plus vaincu par ta grandeur que par l'effort de tes armes, va courber son front sous la paix du Christ !

Cependant le bruit des armes ne cesse pas encore ; de toutes parts flottent les bannières de France au soufle de la conquête.

Le huitième siècle s'achève par la défaite des Sarrazins d'Espagne. Aix-la-Chapelle se lève aux frontières du Nord, sentinelle vigilante qui tient en échec les populations inquiètes de la Germanie. Charlemagne reparaît en France, où l'hommage des nations lointaines vient chercher l'héritier de la Gaule antique. Jérusalem lui envoie des reliques du sacré tombeau ; Haroun-el-Raschid, législateur du vieil Orient, lui fait de riches présents : l'Occident et l'Orient se saluent et s'inclinent l'un vers l'autre, le Christianisme et l'Islam échangent des signes de paix de chaque côté du Calvaire.

XLIII

L'an 800, Charlemagne rentre dans Rome. Il vient venger le pontife Léon III, que de lâches conjurés ont mutilé dans une émeute. Mais le vicaire de Jésus-Christ imite la clémence du Sauveur; il change en simple exil le supplice ordonné contre les rebelles par la justice du vainqueur.

Le jour de Noël de la même année, au milieu des cérémonies de cette solennité, un grand silence parcourt les voûtes de la basilique de saint Pierre. Léon III s'avance auprès de Charles, prosterné sur les marches du sanctuaire, et posant sur son front un diadème, le salue EMPEREUR.

La monarchie catholique de France recevait ainsi l'investiture du monde, et voici le serment qu'elle jura : « Au nom du Christ, devant Dieu et le successeur du bienheureux apôtre Pierre, je serai le protecteur et le défenseur de cette sainte Église romaine dans toutes ses nécessités, autant que je serai aidé par le secours divin. »

De Rome, le nouvel empereur passe en Germanie, qui réclamait sa présence; puis il retourne en France, et il assemble, à Thionville, une diète générale des premiers d'entre les Franks. Il y paraît entouré de toute la pompe de ses victoires. Les grands apprennent de sa bouche qu'il veut assurer la sécurité

de l'empire en fixant d'avance le partage de sa conquête entre ses trois fils.

Il donne à Louis d'Aquitaine tout ce qui s'étend de la Loire aux Pyrénées, Tours excepté, et toutes les terres d'Espagne. Puis, tirant une ligne sur le centre des Gaules, de Nevers jusqu'au Rhin, il ajoute l'Alsace, une partie de la Bourgogne, le Lyonnais, et suit la chaîne des Alpes jusqu'à la mer, puis de la mer jusqu'en Espagne, par la Provence et le Languedoc.

Pépin, roi d'Italie, doit joindre à ce beau domaine toutes les terres qui sont par delà les Alpes, la Bavière, la partie de la Germanie qui borde la rive méridionale du Danube, et toutes les contrées du Danube au Rhin, et du Rhin jusqu'aux Alpes, vers l'orient et le midi; enfin, la Thurgovie et une partie du pays des Grisons.

Tout le reste de la domination franke venait à Charles : c'était la Gaule en deçà de la Loire, depuis la Touraine. Il y réunissait l'autre moitié de la Bourgogne, la Germanie occidentale, la vieille Neustrie, l'Austrasie, la Thuringe, une portion de la Bavière détachée du domaine de Pépin, la Saxe, et la Frise jusqu'aux bouches de l'Escaut.

Ce testament, signé par tous les personnages de l'assemblée, qui prêtèrent serment de le maintenir, fut envoyé à la sanction du pape.

Quelques années plus tard, Charlemagne, affaibli par l'âge et les fatigues de ses longs travaux, convoque de nouveau, dans Aix-la-Chapelle, une assemblée des grands et des évêques. L'empereur montre à leurs regards son fils Louis d'Aquitaine, le seul survivant des princes qu'il avait créés dans sa famille, et qui tous avaient porté glorieusement le poids de ses travaux. Il fait asseoir ce dernier enfant à côté de lui sur le trône, et ces graves et saintes paroles lui confient tout l'Empire carlovingien : « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce noble peuple, toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte, ma vieillesse même m'échappe, et le temps de ma mort approche. Le pays des Franks m'a vu naître, Christ m'a

accordé cet honneur. Christ m'a permis de posséder en gloire les royaumes paternels : je les ai gardés non moins florissants que je ne les ai reçus. Le premier d'entre les Franks, j'ai obtenu le nom de César et transporté à la race des Franks l'empire de la race de Romulus. Reçois ma couronne, ô mon fils, avec le consentement de Christ, et prends les marques de ma puissance. Le rang où Dieu t'élève aujourd'hui, t'oblige plus que jamais à respecter sa puissance. Voici que, devenant empereur, tu deviens par ce seul fait le protecteur des églises, pour les défendre contre la violence des méchants et des impies. Honore les évêques comme tes pères, aime les peuples comme tes enfants. Que les monastères et les pauvres trouvent en toi leur appui. Choisis des juges et des gouverneurs qui craignent Dieu. Ne dépouilles pas, sans de graves raisons, ceux que tu auras élevés en dignité, et toi-même, sois toujours sans reproche devant Dieu et devant les hommes. »

Le père et le fils s'embrassèrent avec émotion : tous deux sentaient que l'avenir ne leur appartenait pas.

XLIV

Le 8 janvier 814, Charlemagne descendit au tombeau, chargé d'ans et de gloire.

Nulle vie de souverain n'avait brillé de tant d'éclat. Son nom resplendissait du fond de la Pannonie aux grèves de l'Afrique, des solitudes de Bretagne aux merveilleuses cités d'Orient, d'Aix-la-Chapelle à Constantinople.

Sa mémoire fit éclore des épopées sans exemple; les cinquante-deux ou trois expéditions de son règne eurent chacune leur merveilleux chroniqueur. La poésie nationale des Franks naissait ainsi dans le berceau de leur gloire historique.

Soixante-dix ans après la mort de Charlemagne, un moine de l'abbaye de Saint-Gall avait recueilli de la bouche de Wernbert, son abbé, les faits et gestes du grand homme. L'abbé

Wernbert les tenait lui-même de son père Adalbert, soldat de forte encolure qui avait guerroyé contre les Lombards et les Saxons. Adalbert, tout vieux et infirme, était venu prendre au fond du cloître son dernier quartier d'hiver. Il y avait laissé avec ses ossements la chronique vivante des hauts exploits du grand Karle (ainsi se nommait Charlemagne dans le langage de ses compagnons de bataille.) Or, ce n'était que dans les cloîtres qu'on savait écrire, et jugez comme l'imagination des jeunes solitaires s'exaltait en écrivant la chronique du temps, presque sous la dictée des héroïques vieillards qui se souvenaient de la grande guerre! Voyez-vous le vétéran Adalbert racontant à son fils Wernbert les gigantesques coups d'épée du merveilleux empereur et de ses paladins? Charlemagne était de si haute charpente qu'il lui fallait un cheval énorme pour le porter tout armé; et quand il s'en fut à travers les Alpes, à la rencontre du fameux Didier, roi des Lombards, et que son cheval ne voulait point traverser les torrents, Charlemagne le chargeait sur ses épaules de fer, en criant: « Par monseigneur Saint-Gall, où je passerai tu passeras!... »

On sourit en lisant ce fait, car nos héros de guerre ne sont plus de cette taille; mais il faut se rappeler que si l'histoire est la nourrice des grands hommes, la fable en est la berceuse.

XLV

Voulez-vous un petit exemple du style épique de ces chroniqueurs vieux de mille ans, que nous ne savons plus lire, nous qui avons la prétention de mieux écrire qu'eux? Voici l'entrée de Charlemagne en Lombardie, racontée par le moine de Saint-Gall.

« Un des premiers seigneurs du royaume des Franks, nommé Ogier, ayant encouru la colère du terrible Karle, s'était réfugié dans Pavie, auprès de Didier, roi des Lombards.

« Quand ils apprirent la venue du redoutable Karle, Ogier

et Didier montèrent sur une tour très-élevée, d'où ils pouvaient le voir arriver de toutes parts.

« Ils aperçurent d'abord des équipages de guerre plus considérables que ceux de Darius ou de Jules-César, et le roi Didier dit à Ogier le Frank : « Karle n'est-il point avec cette grande armée ? »

« Et Ogier répondit : « Pas encore. »

« Vint ensuite la foule des peuples rassemblés de tous les points du vaste empire des Franks. Didier, après les avoir vus, dit à Ogier : « Certes, Karle s'avance triomphant au milieu de cette immense multitude ?

« — « Non, pas encore, pas encore, » répondit Ogier.

« Alors Didier commença de s'émouvoir et s'écria : « Qu'allons-nous faire, si cet océan d'hommes de guerres grossit toujours ? Avec quel cortége viendra donc le roi Karle ?

« — « Vous verrez, certes, comment il viendra, » reprit Ogier le Frank ; « mais quand il aura paru, Dieu seul peut savoir ce qui nous attend ! »

« Et pendant qu'ils discouraient ainsi, en interrogeant toujours l'horizon, parut la maison royale, le corps étincelant des gardes, qui ne connaît, comme son chef, ni repos ni sommeil.

« A l'aspect de ces hommes gigantesques, qui ressemblaient, sur leurs hauts destriers, à des centaures de fer, Didier, saisi de stupeur, s'écria : « Pour le coup, j'ai vu Karle ! N'est-ce pas lui qui chevauche à la tête de ces colosses ?...

« — « Pas encore, pas encore, » disait Ogier le Frank, l'œil toujours attaché sur l'horizon poudreux d'où montaient incessamment d'autres spectacles.

« A la suite des gardes s'avançait en pompe religieuse les évêques, les abbés de monastères, et les clercs de la chapelle impériale, tous couverts de magnifiques ornements, précédés de la croix et portant les reliques des saints dans des châsses d'une splendeur inouïe.

« Eh quoi ! » s'écria Didier, « le grand Karle a-t-il donc

Dieu même pour auxiliaire dans sa querelle contre moi? Comment pourrai-je me défendre contre les hommes et contre le Ciel? Descendons et cachons-nous au fond de la terre, pour éviter la face d'un si terrible ennemi!... »

« Ogier le Frank qui sentait, lui aussi, combien est terrible l'approche d'un maître irrité, dit alors au roi lombard : « Je ne puis plus supporter la lumière du jour, et mon âme souhaite la mort! Et cependant la majesté de Karle ne paraît pas encore. Mais quand vous verrez, ô roi, les moissons se hérisser d'effroi sur les champs, le Pô et le Tésin devenir noirs comme le fer et battre de leurs flots plombés les murs de la ville, alors vous pourrez croire à l'arrivée du terrible Karle. »

« Il n'avait pas achevé de parler, qu'on commença de voir, au Couchant, comme un nuage poussé par le vent de nord-ouest, et ce nuage changea la clarté du jour en ombres lugubres. Puis, Karle approchant peu à peu, l'éclat des armes fit luire sur les hommes enfermés dans Pavie, un jour plus sinistre qu'aucune nuit.

« Alors parut en personne Karle, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les bras enfermés dans des brassards de fer. Sa poitrine et ses épaules de marbre étaient défendues par une cotte de fer; il élevait de la main gauche une lance dont la lourde hampe était de fer, et sa main droite était toujours étendue sur l'acier de son invincible épée. Le dessus de ses cuisses, que les autres guerriers ne couvrent point d'armure, pour monter à cheval plus facilement, était garni de fer, et rien ne paraissait sur son bouclier qui ne fût de fer. Son cheval même avait la couleur et la force du fer.

« Tous ceux qui le précédaient, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, et l'armée toute entière avaient imité le maître, selon le pouvoir de chacun. Le fer remplissait les champs et les plaines; les pointes d'acier renvoyaient au soleil rayon pour rayon.

Au froid métal hommage fut rendu par la terreur d'un peuple plus glacé que le fer même. Les remparts tremblèrent

d'effroi, l'audace des hommes jeunes fut abattue, la sagesse des vieillards anéantie, et tous les guerriers lombards s'écrièrent, avec des clameurs confuses : « Que de fer, hélas! que de fer!.....»

« Ogier le Frank, qui avait encouru la disgrâce de Karle, et qui s'était réfugié dans Pavie auprès du roi Didier, vit tout cela d'un coup d'œil rapide, et cria au Lombard : « Voilà celui que vous avez tant cherché!...»

Et en poussant ce cri d'alarme, il tomba presque sans vie.

XLVI

Je ne suivrai point sur tous ses champs de bataille le héros impérial dont vous venez de voir la magnifique entrée en scène, copiée sur les souvenirs d'un soldat par un pauvre moine du neuvième siècle. Le soldat et le moine ont disparu; leur chronique n'est plus qu'un parchemin moisi, qui tombe en poussière sous l'ongle de l'antiquaire. Mais voulez-vous savoir ce qui reste du grand Charles, premier et dernier empereur de l'Occident barbare?

Des trois couronnes qu'il porta sur sa tête, la première, couronne germanique, est à Vienne; la seconde, couronne franke, est à Reims; la troisième, couronne de fer des Lombards, est à Milan.

Aix-la-Chapelle, qui fut son berceau, sa capitale et sa tombe, est ainsi nommée en mémoire de l'église qu'il y fonda, en 796, pour recevoir les cendres de Fastrade, sa femme bien-aimée. Le pape Léon III, qui l'avait couronné dans Rome, bénit lui-même cette église en 804, et la légende raconte que deux évêques de Tongres, ensevelis à Maëstricht, se levèrent du sépulcre, pour se joindre aux trois cent soixante-cinq archevêques et évêques qui assistèrent à la dédicace du monument carlovingien.

Charles avait reçu les titres de *saint* et de *grand*, décernés

par l'Église romaine. On raconte que, par une formidable fantaisie des temps héroïques, le cadavre impérial ne fut pas livré au cercueil.

Un fauteuil bas, large, à dossier arrondi, formé de quatre lames de marbre blanc, nues et sans sculptures, assemblées par des chevrons de fer, ayant pour siége une planche de chêne, avait été placé au fond d'une crypte, sur une estrade de six degrés, dont deux de granit et quatre de marbre blanc.

Sur ce fauteuil, la triple couronne en tête, le globe dans une main et le sceptre dans l'autre, l'épée germanique au côté, le manteau de l'empire sur les épaules, un reliquaire au cou, contenant des fragments de la croix de Jésus-Christ, les pieds plongeant dans un sarcophage romain qui avait été, dit-on, le cercueil d'Auguste, l'empereur Charlemagne était assis depuis l'an 814, lorsqu'en 1166, Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, voulut avoir ce fauteuil pour son sacre.

Barberousse était lui-même un prince illustre et chargé de gloire. Il ne se trouva personne pour oser défendre la violation du tombeau carlovingien. Les portes de bronze qui le fermaient depuis plus de trois siècles furent ouvertes.

XLVII

Ce dut être un moment étrange et redoutable, que celui où cet homme couronné se trouva face à face avec ce cadavre également couronné; l'un, dans toute la majesté de l'empire; l'autre, dans toute la majesté de la mort.

L'héroïque soldat ne recula point devant l'ombre héroïque; la gloire vivante dépouilla la gloire trépassée.

L'Église ouvrit au squelette qu'elle avait sanctifié, une châsse funéraire d'un merveilleux travail byzantin, flanquée de seize niches où sont assises, la couronne au front, seize figures d'empereurs d'Orient, pâles césars du Bas-Empire qui sem-

blent députés par la Mort pour former la cour muette de cet immense défunt.

Frédéric Barberousse prit le fauteuil de marbre, et trente-cinq empereurs, dont Charles-Quint fut l'avant-dernier, vinrent s'asseoir après lui, au jour de leur sacre, sur ce piédestal du néant, dans le Hoch-Munster d'Aix-la-Chapelle.

Cette histoire de Barberousse forçant la tombe de Charlemagne, avait vivement frappé l'ardente imagination des légendaires. Quand il mourut dans les croisades, pour s'être livré, comme Alexandre, au courant froid du Cydnus, on ne retrouva point son cadavre. La croyance populaire enveloppa ce trépas de circonstances fantastiques. Le violateur des cendres de saint Karle le Grand pouvait-il disparaître comme un homme vulgaire? Toute l'Allemagne vous raconte encore que, percé d'une flèche sarrazine au milieu du fleuve de Syrie, l'empereur Frédéric fut sauvé des eaux par des génies qui le rapportèrent mystérieusement sur le sol germanique, où, par la permission du Ciel, il est enfermé dans la fameuse grotte de Kayserslautern, pour y faire pénitence de son péché. La légende des bords du Rhin le représente assis, devant une table de pierre, que sa longue barbe, qui croît toujours, a percée d'outre en outre.

Voilà ce que fit naître un cadavre d'empereur que les flots n'avaient point rendu. Partout et toujours, où cesse la certitude historique, l'imagination fait vivre l'ombre, le rêve et l'apparence. Les fables végètent, croissent, s'entremêlent et fleurissent dans les lacunes de l'histoire écroulée, comme la rouge épine et la giroflée d'or dans les crevasses d'un palais en ruine.

XLVIII

Charlemagne avait ajouté à la France la Germanie jusqu'à la Saal, la Saxe jusqu'à l'Elbe, l'Esclavonie jusqu'au Danube

la Dalmatie jusqu'aux bouches du Cattaro, l'Italie jusqu'à Gaëte, l'Espagne jusqu'à l'Èbre. Son empire était à cheval sur le Rhin; Aix-la-Chapelle était comme la guérite d'où il surveillait ses conquêtes.

A la fin de son règne, la paix couvrait cette immensité; la civilisation sortait de l'Église, pour aller instruire les peuples, les écoles s'ouvraient, les études étaient en honneur, la grande œuvre des Capitulaires réglait en Europe les bases fixes de la société civile et religieuse. Rien ne fut étranger au génie de Charlemagne; les hommes supérieurs immortalisent jusqu'à leurs faiblesses.

J'ai indiqué plus haut ce qu'il importe de noter du règne de Pépin le Bref à celui de Charlemagne. Après Charlemagne, l'histoire se compose de jours de gloire et de malheurs. La monarchie est tourmentée par des orages de toute sorte : le clergé se trouve mêlé aux passions politiques; l'Église est battue en brèche, mais elle résiste et fait face à sa mission; la pensée de Charlemagne, conservée dans les Capitulaires, est la sauvegarde de la chose publique.

C'est une admirable chose que ces Capitulaires, dans lesquels sont contenus des préceptes et des instructions pour tous les besoins. Les rois eux-mêmes y lisent leurs devoirs : « Ce sont les envoyés de Dieu pour le bien des peuples; ils avisent à tout ce qui est utile à l'humanité. Les évêques et les comtes sont leurs auxiliaires, chaque ordre selon la nature de ses attributions. Aux évêques, la discipline des prêtres, la fondation et la bonne direction des écoles. Aux comtes, l'exercice de l'autorité au profit de l'Église, d'accord avec les évêques; la distribution de la justice, la conservation du peuple, le patronage des faibles, des pupilles, des veuves, des indigents. A tous, une émulation mutuelle, une sorte de surveillance mutuelle, un examen assidu des misères publiques, le devoir égal de concourir à la mission réparatrice des envoyés de l'empereur. »

Cette interprétation chrétienne de l'exercice du pouvoir se retrouve dans toutes les chartes des assemblées légales et eccle-

siastiques. Dans un concile de Paris et dans un concile d'Aix, on avait entendu ces solennelles paroles, bientôt transformées en texte de loi : « Le ministère impérial ou royal consiste à gouverner le peuple de Dieu, et à le régir avec équité et justice, de telle sorte qu'il jouisse de la paix et de la concorde. Le souverain est d'abord le défenseur des églises et des serviteurs de Dieu ; sa sollicitude et son zèle ont pour objet d'empêcher, autant que possible, qu'il se commette des injustices ; puis, s'il y en a de commises, de ne les point laisser subsister, et de ne laisser à qui que ce soit l'espoir de jouir de sa faute et la sécurité de son méfait. Tous doivent savoir que dès qu'une action mauvaise arrive à la connaissance du souverain, elle ne saurait demeurer impunie ou sans réparation, et que le châtiment sera conforme à la gravité du délit. D'où il suit que celui qui est le juge des juges doit laisser venir à lui la cause des pauvres, et s'éclairer avec diligence, de peur que ceux qu'il a établis pour tenir sa place dans le peuple, ne laissent souffrir aux pauvres les douleurs de l'oppression. »

XLIX

Telle était, en ces vieux temps, la politique de liberté et de popularité que le Christianisme s'efforçait de mettre en vigueur.

L'Église instruisait la Monarchie, et la Monarchie promulguait la loi de l'Église.

Ces règles magnifiques, toutes pleines de l'esprit des conciles, nous font connaître le neuvième siècle dans sa pensée intime. Les âges suivants ont trop méconnu cette action puissante du Christianisme, qui survécut toujours, même aux désordres qui souvent bouleversaient le clergé comme le peuple. L'Église et la monarchie sont inséparables ; toutes deux s'appuient sur leur popularité. L'une agit par des évêques, l'autre par des envoyés (*missi dominici*) ; au rebours de notre époque de décadence, la protection, dans ces temps naïfs, descendait

toujours des sommités sociales ; le sceptre et la croix s'unissaient en faisceau avec la main de justice.

Justice au peuple, telle était la règle incessante proposée au monarque et au clergé. Or, il faut remarquer que dans cette civilisation naissante, qui n'avançait encore que par secousses, la justice était assujettie en bien des cas à une sorte de fatalité. Là où l'autorité supérieure ecclésiastique et civile ne pouvait atteindre, l'arbitrage des particuliers avait inventé des pratiques insensées, auxquelles la barbare coutume du duel a survécu jusqu'à nos jours. Je veux parler des épreuves juridiques par l'eau froide, par l'eau bouillante, par le fer ardent.

Le célèbre Étienne Baluze a retracé toutes les cérémonies qui accompagnaient ces œuvres de superstition. La violence contraignait des prêtres à mêler des pratiques religieuses à ces folies d'un temps barbare. On disait la messe; l'eucharistie était donnée aux malheureux que l'ignorance condamnait à subir cette juridiction du fatalisme. Après avoir béni un réservoir plein d'eau froide, on y jetait l'accusé, pieds et poings liés par une corde qui s'enroulait autour de son corps. S'il tombait au fond, il était réputé innocent; s'il surnageait, il était jugé coupable. M. l'abbé de Fleuri, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit que « c'était une manière sûre de ne trouver personne criminel; » j'ose croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocents. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large et les poumons assez légers, pour ne point enfoncer, lorsqu'une grosse corde, qui les lie par plusieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau.

Le jugement par l'eau chaude s'exécutait en faisant plonger le bras nu de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante; il fallait prendre au fond de la cuve un anneau bénit. Le juge enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet, et si, trois jours après, il ne paraissait sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence etait proclamée.

On raconte que la reine Teuteberghe, bru de l'empereur

Lothaire, petit-fils de Charlemagne, accusée d'inceste avec son frère, nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il retira l'anneau sans se brûler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action d'un petit feu, sans péril, pendant quelques secondes; j'en ai vu des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs qu'ils étaient plus nécessaires; mais il n'en existe point qui nous rendent absolument impassibles. Il y a grande apparence que, dans ces étranges jugements, on faisait subir l'épreuve avec plus ou moins de rigueur, selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Le troisième genre d'épreuve consistait à porter dans la main, l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres; aussi l'histoire en offre-t-elle peu d'exemples.

L

Quelle que fût l'origine de cette judicature du sort, que la superstition osait appeler du nom de *jugement de Dieu*, elle fut combattue sans cesse par les monitoires des rois et par les anathèmes de l'Église comme une profanation. Les Capitulaires de l'an 829 expriment avec énergie cette lutte de la raison chrétienne contre la fatalité aveugle. Ils sont restés un monument du besoin qui toujours pousse l'homme à soumettre sa pensée, son intelligence, sa liberté même à une puissance mystérieuse qu'il appelle le *Sort*, tant qu'il ne sait ou ne veut pas reconnaître la Providence.

A cette époque aussi, l'action armée qui présage la suprématie féodale, commençait à se mêler à l'action sociale, et l'institution pacifique du clergé ne fut pas exempte de son influence. L'existence publique des évêques et des abbés monastiques se vit soumise à des conditions communes aux devoirs

des grands et des seigneurs, et le cliquetis des armes éveilla souvent le silence des cloîtres.

Cette altération de la vie ecclésiastique a été expliquée par la défense, droit légitime, le premier de tous, puisqu'il est l'expression d'un instinct commun que Dieu a mis dans tous les êtres pour leur conservation. Il y avait, au neuvième siècle, des monastères qui devaient au roi des soldats, ou des dons monnoyés, ou seulement des prières. La liste en avait été dressée, en 817, dans une assemblée des grands, des évêques et des abbés, tenue à Aix. Il est remarquable que les monastères qui supportaient l'impôt du service militaire se trouvaient surtout dans les pays régis par la loi germanique; et que ceux qui ne devaient que des prières, appartenaient aux régions méridionales, plus éloignées du contact de la conquête et des périls de l'invasion.

Quoi qu'il en soit de cette variété dans l'organisation publique du clergé régulier, l'action militaire dont il se saisit, selon les lieux, atteste toujours un besoin qui se fait sentir aux existences politiques de toute sorte, de s'armer pour leur défense, lorsque l'autorité supérieure est défaillante et que les efforts de l'anarchie deviennent la loi du moment.

LI

Nous venons de franchir, à vol d'aigle, les origines frankes. C'est une nuit sombre au fond de laquelle scintillent quelques étoiles; c'est un chaos, mais un chaos puissant, dont les flancs portaient un nouvel univers.

Lorsque la barbarie envahit la civilisation, elle la fertilise par sa vigueur et sa jeunesse; quand, au contraire, la civilisation envahit la barbarie, elle la laisse stérile : c'est un vieillard auprès d'une jeune épouse. Ne criez pas au paradoxe : les peuples civilisés de l'antique Europe se sont renouvelés dans le lit des sauvages de la Germanie. Le monde moderne, sorti des

langes du moyen âge a présenté un phénomène sans exemple : les enfants des Barbares se séparèrent de leur race par l'éducation ; ils apprirent, dans les écoles épiscopales, des langues que leurs pères ne parlaient point et qui cessaient d'être parlées sur la terre. Il se forma, au milieu de ces générations brutes, un peuple d'intelligences hors de la sphère où se mouvait la communauté matérielle, guerrière et politique. Ce fut l'enfantement du Christianisme. Les Barbares avaient commencé par égorger les prêtres et les moines ; devenus chrétiens, ils tombèrent à leurs pieds.

Les rois mérovingiens, qui faisaient si peu de cas de la vie des hommes, s'inclinaient devant le capuchon d'un pauvre moine qui leur parlait au nom du Ciel. Les farouches possesseurs de la terre conquise, mystérieusement dominés par l'ascendant chrétien, recevaient d'un humble prêtre de terribles leçons. L'homme de fer s'indignait au-dedans de lui-même contre cette audace irrésistible, mais il osait rarement lui résister en face. La race vaincue subissait la servitude ; mais quand l'opprimé désespérait de la justice humaine, il se jetait dans les bras de l'Église, et l'Église lui donnait un asile inviolable. Clovis avait trouvé ce droit d'asile institué par les empereurs romains, et il l'avait sanctionné. L'esclave du monde païen retournait à la liberté par le Christianisme.

Le corps du clergé était constitué de manière à favoriser chaque pas vers le progrès, et à lui donner l'impulsion dans les circonstances majeures. Légataire unique des traditions romaines, dont il épurait la morale païenne aux sources de la foi, il opposait sans cesse la loi des vaincus aux coutumes arbitraires des envahisseurs ; il s'efforçait de correspondre aux besoins de la foule, par sa lutte contre l'esclavage, par les immunités qu'il prodiguait à ses vassaux, par cette grande arme de l'excommunication devant laquelle devaient tomber les derniers retranchements de la barbarie et les abus de la force.

Par lui seul fut ressoudée la chaîne qui lie le présent aux âges écoulés. Pendant que les hommes de bataille s'évertuaient

à détruire, le clerc, en son école, le cénobite en son cloître, recueillaient les débris soustraits aux ravageurs. Je l'ai dit ailleurs, et l'on ne saurait trop le redire, sans l'instinct providentiel qui arrêtait le pied des Barbares devant une pauvre cellule couverte du signe de la Croix, nous ne saurions pas un mot de l'antiquité.

LII

C'est à travers ces choses mémorables qu'on arrive à Charlemagne.

Charlemagne est Germain; il est fidèle à la langue, à la poésie, à l'esprit de sa race; il écrit une grammaire franke, et fait rassembler les chants nationaux des Germains; mais il comprend aussi que la civilisation est dans les souvenirs du monde romain. Ce monde, qui avait presque entièrement disparu, il le cherche, le retrouve, le recueille débris par débris, et le réorganise. Il fait apprendre à lire à tout le monde, et copier tous les manuscrits existants qu'il peut se procurer. En même temps, il est au courant de tous les besoins de son époque; il est législateur : voyez les Capitulaires; il est théologien : voyez les Livres Carolins. Il appelle auprès de lui le moine Alcuin, cet homme qui présage, dans sa célébrité, les grandes illustrations des ordres religieux.

Alcuin et Charlemagne, voilà les deux types d'un siècle admirable. Par eux les écoles se fondent, l'instruction tend à se faire populaire; il y a entre les deux génies un échange de questions littéraires, philosophiques, religieuses, scientifiques : la lumière en jaillit. Charlemagne trouve du temps pour tout cela, et pour cinquante-trois expéditions guerrières qu'il conduit en personne.

Malheureusement, tandis que ses conquêtes étonnaient l'Europe, il oublia que sa mission était aussi de régénérer, et non pas d'agrandir; il dépensa en guerres stériles le temps et les

forces qui étaient à lui. Malgré les grandes choses qu'il a faites, malgré son bon vouloir et la droiture de ses vastes desseins, il laissa vivre au fond de son empire les germes de dissolution qui se développèrent si vite après lui : on est forcé de reconnaître que le héros conquérant usa le législateur.

Charlemagne fut un chef de siècle; mais les génies de l'épée sont un luxe onéreux pour les peuples. Étudiez-les tous ; il y a dans leur vie deux parts bien distinctes, deux époques en contraste : ils ont joué deux rôles.

Le grand homme comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, les besoins réels, les éléments nécessaires à la vie et à l'épanouissement régulier de la société qu'il domine; il sait s'emparer de toutes les forces sociales, et les dirige vers ce but naturel. De là son pouvoir qu'il exerce sans rivaux sérieux, son ascendant qu'il impose à tout ce qui tente de lui faire obstacle dans sa voie : de là sa gloire. Il est, dès qu'il se montre, écouté, accepté, suivi; tous les instruments de sa pensée se présentent spontanément et concourent à l'action qu'il vient exercer au profit de tous.

Heureux, s'il s'arrêtait là! Mais, les besoins réels et généraux satisfaits, la pensée et la volonté du grand homme vont souvent plus loin. Il s'élance hors des faits actuels, hors de sa mission providentielle, et se livre avec enthousiasme à des vues, à des expérimentations qui lui sont personnelles. Sa tâche était noblement accomplie, il la dépasse; mais la force va faillir à l'effort, le grand homme s'efface, l'ambitieux reste. Il veut étendre indéfiniment son action; il veut étreindre l'avenir, après avoir possédé le présent : ici commencent l'égoïsme et le rêve, dont une chute sera le réveil. Pendant quelque temps encore, et sur la foi de son passé, on suit le grand homme dans la voie nouvelle qu'il veut envahir; on croit en lui, on lui obéit : mais tout à coup la comète s'éteint, il n'en reste qu'une trace lumineuse et qui n'existe bientôt plus que par le souvenir.

LIII

Une des grandes fautes de Charlemagne fut dans le testament qui partagea son empire. Après son retour de Rome, où il avait été couronné empereur d'Occident par le pape Léon III, il passa l'hiver de 806 à Thionville. Il se sentait vieillir, disent les chroniqueurs, et, quoique sain de corps et d'esprit, il voulait assurer à l'avance la paix de ses vastes États en réglant les droits respectifs de ses fils. De trois qu'il avait, deux moururent avant lui. Louis d'Aquitaine, le seul survivant, lui succéda, et suivit l'exemple de son père, en partageant à son tour l'empire dont le fardeau pesait trop à sa faiblesse : mais Charlemagne n'était plus là pour le guider, et il se perdit.

Charlemagne trépassé, les événements traînent par lambeaux l'histoire à leur suite, jusqu'à ce que la puissance féodale arrête cette déroute pour en rallier les débris sous les hauts portiques du moyen âge.

Son fils, Louis d'Aquitaine, prince nul, ne trouve autour de lui que des rivaux d'un sceptre qu'il ne sait pas soutenir. L'insurrection fermente au dedans de l'État ; la révolte des vaincus s'arme au dehors ; et des bruits précurseurs d'invasion font tressaillir les frontières lointaines.

Les factions s'enhardissent, les fils de Louis sont à leur tête, et toutes ces luttes amènent pour résultats deux dépositions et deux restaurations inutiles de Louis, qui meurt de chagrin en 840, avec le triste surnom de Débonnaire.

La France tombe en dissolution sous les Carlovingiens. Incapables de créer dans son sein et de consolider des institutions vigoureuses, ces rois de nom restent sans force pour repousser l'étranger, qui met toujours à profit les divisions sociales des territoires qu'il convoite.

Les courses des hordes du Nord, qui avaient effrayé la prévoyance de Charlemagne, éclairent d'incendies toutes les côtes

de France. Ces nouveaux dévastateurs paraissent, en même temps de la Seine à la Loire, des grèves de la Bretagne armoricaine aux rivages de la Garonne; Toulouse frémit à leur approche, et les Pyrénées, courbant sous eux leurs croupes de granit, les jettent à travers l'Espagne.

L'Europe toute entière était alors un chaos, dans lequel le plus fort s'élevait sur la ruine du plus faible, en attendant l'heure de se voir précipité à son tour. Toute l'histoire politique de cette époque n'est que celle de quelques capitaines barbares, qui se disputaient, malgré la courageuse résistance des évêques, le pouvoir d'opprimer les races conquises. Il manquait aux opprimés deux choses nécessaires pour se soustraire à cette tyrannie ravageuse, la raison et le courage. Tout étant divisé, tout était malheureux et faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie et aux aventuriers nomades de la Baltique.

Ces sauvages trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, et manquant des arts les plus simples qui subviennent aux besoins de la vie, ne cherchaient qu'à se répandre hors des espaces qui ne leur créaient point de patrie. Le brigandage leur était nécessaire, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelait Normands, c'est-à-dire hommes du Nord, terme générique qui dispensait de distinguer leurs différentes races. Dès le quatrième siècle, ils s'étaient mêlés aux flots des autres Barbares qui portèrent la désolation jusqu'à Rome et en Afrique. Les forêts dont leur pays était hérissé leur fournissaient assez de bois pour construire d'innombrables bateaux à deux voiles et à rames. Environ cent hommes tenaient sur chacun de ces grossiers navires, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage aigre et de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, et retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient selon les droits du pillage, à la manière de tous les Barbares.

LIV

Ce drame lugubre des invasions scandinaves a fourni aux poëtes et aux chroniqueurs du moyen âge, des récits qui ressemblent à une lamentable épopée. Quelques-uns de nos meilleurs historiens modernes ont ajouté à ces souvenirs des recherches précieuses, qui portent la lumière dans chaque détour de ce dédale sanglant. Après ces travaux si complets, il ne reste, en les retraçant, qu'à glaner dans le champ du passé.

« Les hommes du Nord, » dit Ermold Nigel, poëte du neuvième siècle, et panégyriste du roi des Franks Louis le Pieux, « les hommes du Nord portaient autrefois et ont gardé le nom de Danns ou Danois. On les appelle aussi Normands dans la langue franke. Ils sont vifs, agiles, et braves à l'excès. Leur renommée s'est répandue dans les contrées les plus lointaines. Citoyens de la mer, ils cherchent leur nourriture sur de frêles radeaux. Leur haute stature, l'énergie peinte sur leurs visages et la fierté de leur maintien ont fait croire que la nation des Franks tirait son origine de ces races. »

Mais les Franks ne descendaient pas plus des Normands, que ceux-ci ne descendaient des Franks. Issus de la même famille, les uns et les autres devaient se ressembler; sortis de la même contrée, mais à des époques différentes, ils s'établirent, les Normands au nord, les Franks au midi de la Germanie, et, lorsqu'ils se rencontrèrent dans les champs de la Gaule, la vanité de ressembler à leurs vainqueurs rappela aux Franks leur communauté d'origine.

Avant que la diffusion de la race germanique eût peuplé la Cimbrie et la Scandinavie, ces deux péninsules avaient eu des habitants auxquels il serait difficile d'assigner une plus ancienne patrie. La première conservait le nom des Kymris ou Cimbres, qui conquirent la Gaule belgique, et peuplèrent ensuite l'île d'Albion, où leur race se conserva pure dans la Cambrie, ou pays de Galles. Les Finnois occupèrent les premiers

la Scandinavie méridionale, d'où ils furent refoulés aux extrémités du Nord, dans la Finlande et la Laponie, à la suite d'une émigration germanique, dont l'époque est aussi incertaine que les causes qui la déterminèrent et les événements qui la suivirent. On a supposé avec quelque vraisemblance que le Scythe Odin ou Woden, après avoir quitté le pays d'Asgard et traversé la Sarmatie, entraîna sur son passage les tribus gothiques de la Germanie, et subjugua avec elles la Chersonèse-Cimbrique et la presqu'île scandinave. C'est ainsi que s'explique à peu près l'origine teutonique des Danois, des Norwégiens et des Suédois, qui est d'ailleurs prouvée par la ressemblance des mœurs, des langues et des institutions.

LV

Odin, après avoir donné des lois aux peuples de la Baltique, leur transmit un système religieux parfaitement en harmonie avec des besoins d'existence qui ne pouvaient se satisfaire que par la guerre. Ce législateur du Nord, admiré de ses farcuches compagnons, devint après sa mort leur principale divinité; il fut adoré comme le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire.

C'est lui dont le choix fatal désignait d'avance les guerriers qui devaient périr dans le combat, et dont les Dyses, ses messagères, venaient chercher les âmes héroïques sur le champ de bataille. Il préparait aux braves les récompenses du Walhalla (palais du carnage), où les vierges Walkyries leur versaient des flots de bière dans les crânes de leurs ennemis. Aux lâches était réservé le séjour du Nastrond (empire de la mort), où Hila les recevait dans le palais de l'Angoisse, à la table de la Faim et dans le lit de la Maigreur.

Douze dieux et autant de déesses formaient la cour céleste d'Odin. Parmi ces divinités, les principales étaient Freya ou Frigga, déesse de l'amour; Loke, ou le mauvais génie; Thor, le

dieu de la foudre, et Niord, qui régnait sur la mer et présidait aux tempêtes. Les sacrifices humains plaisaient à ces divinités, et tous les neuf ans, une assemblée solennelle avait lieu à Leïre, dans l'île de Seeland, où l'on immolait aux dieux une double hécatombe d'hommes et de chevaux.

Cette religion, toute guerrière, inspirait aux hommes du Nord un dédain de la vie qui les portait à se précipiter en aveugles au milieu des plus affreux périls, et à chercher la mort comme la fin de leurs fatigues et le commencement d'une immortalité bienheureuse.

« Il est temps de mourir! » s'écriait le fameux Lodbrog au moment d'une mêlée. « Les Dyses me convient au palais d'Odin, où j'irai boire de la bière, assis sur un trône éclatant, parmi les héros mes ancêtres. Les heures de ma vie sont écoulées, et je souris au trépas! »

Ce passage d'une antique ballade rappelle le caractère des compagnons d'Attila et le chant sauvage d'Hogni et de Gunar, que j'ai rapporté en peignant les mœurs des Huns.

On trouve, d'ailleurs, dans la *Pharsale* de Lucain, un témoignage semblable, rendu par le poëte romain à la valeur fataliste des guerriers scandinaves. Ce courage ne leur était pas toujours inspiré par un sentiment religieux. « Je n'ai aucune confiance aux simulacres divins, » disait Bardur, roi d'Ulfsdall. « J'ai parcouru maint pays; j'ai rencontré des géants et des esprits; ils n'ont rien pu contre moi : aussi je ne me fie que sur mes propres forces. »

Un législateur scandinave, postérieur à Odin, crut cependant devoir imposer des bornes à cette valeur téméraire, qui allait jusqu'à défier les puissances surnaturelles. Il prescrivit aux héros d'attaquer un ennemi seul, de se défendre contre deux, de ne pas céder à trois, mais de fuir devant quatre.

Les *compagnons* dont parle Tacite, et qui se dévouaient aux chefs guerriers de la Germanie, étaient connus dans l'extrême Nord sous le nom de *koemper*, ou champions. Les liens qui les attachaient à la destinée de leurs maîtres ne pouvaient

être rompus que par la mort. Cette espèce de chevalerie barbare avait aussi sa discipline : il était défendu aux koemper d'enlever les femmes et les enfants, de chercher un abri contre la tempête, et de panser leurs blessures avant la fin du combat. Lorsque l'enthousiasme guerrier de ces champions s'exaltait jusqu'à la frénésie, ils prenaient rang parmi les *berseker* (combattants enragés). L'héroïsme étrange de ces hommes affrontait avec une égale joie les coups de l'ennemi et les fureurs de la tempête, car leur genre de vie, qui était pour eux un besoin avant d'être une vertu, leur demandait ce double courage que devaient posséder aussi les *vierges au bouclier*, ces objets de leurs passagères amours.

LVI

Danois et Scandinaves obéissaient à des chefs supérieurs nommés *over-kongar* (sur-rois), et à des chefs tributaires ou vassaux des premiers, et nommés *unter-kongar* (sous-rois). Les uns et les autres de ces chefs rapportaient, pour la pluplupart, leur origine à Odin, et leur succession participait, comme en Germanie, de l'élection et de l'hérédité. Les premiers étaient au nombre de quatre en Danemarck, dont deux dans le Jutland, un à Leïre, et un dans la Scandinavie. La Norwége en comptait jusqu'à dix-huit, et la Suède un moindre nombre. Après les chefs inférieurs venaient les *Iarls* ou comtes, qui avaient au-dessous d'eux des vassaux appelés *herses*, barons, et qui conduisaient à la guerre les bandes des hommes libres.

Quand un chef supérieur laissait en mourant plusieurs fils, ceux d'entre eux qui n'avaient aucune part à la succession territoriale, se faisaient chefs d'aventures, et prenaient le titre de *see-kongar*, ou rois de la mer. On les appelait *wikings*, lorsqu'ils commandaient une station maritime, ou une croisière

permanente, sur les côtes particulièrement vouées à leurs invasions.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte du Nord, pour reconnaître que la mer offrait plus de ressources que la terre aux Barbares de ces contrées, alors que l'agriculture y était dans l'enfance, et que les richesses minérales des monts scandinaves étaient encore ignorées de ceux qui les foulaient sous les pieds. La rareté des blés et l'insuffisance des autres productions végétales obligèrent les premiers peuples septentrionaux de recourir à l'inépuisable fécondité de la mer de Norwége, la plus poissonneuse de notre hémisphère. Mais, malgré cette précieuse ressource, les peuples scandinaves furent souvent exposés à la famine. Celle qui désola le Jutland, sous le règne du kongar Snio, inspira au *thing*, assemblée générale de Wiborg, un horrible décret qui devait livrer à la mort les enfants et les vieillards de la peuplade. Le désespoir d'une mère ouvrit alors un conseil moins cruel et également salutaire; on convint que le sort désignerait ceux qui seraient tenus d'abandonner la terre dont les fruits ne pouvaient les nourrir. De semblables émigrations se renouvelèrent dans la suite, et, s'il faut en croire le témoignage de plusieurs chroniqueurs contemporains, qui avaient recueilli en France les traditions apportées par les Normands, une loi permanente soumit les fils puînés à un exil périodique qui revenait tous les cinq ans. Ces émigrations forcées de la jeunesse se concertaient peut-être avec l'expédition annuelle qui avait lieu chez les Scandinaves, comme auparavant chez les Anglo-Saxons, et que les Vandales n'oublièrent pas, lorsque la grande invasion du cinquième siècle les eut poussés sur la côte d'Afrique. Ces expéditions représentaient la vie de proie des hommes du Nord dans son organisation régulière. Tous les cantons riverains de la mer y concouraient selon leurs forces respectives, et la coutume avait fixé le nombre de holkers, de snekkars et de drakars que chacun d'eux devait fournir à la flotte commune.

Les holkers étaient de simples troncs d'arbres creusés avec

le fer et le feu; les snekkars (serpents) et les drakars (dragons) tiraient leur nom de la forme qu'on donnait à ce genre de barques, ou des figures grossières dont elles étaient ornées.

Le roi ou chef Frodde III commanda jusqu'à trois mille de ces navires, et si parmi les scaldes (poëtes guerriers), qui chantaient les exploits de ces demi-dieux, le Nord avait produit un Homère, la gloire des Argonautes, ces illustres forbans, pâlirait peut-être devant les aventures d'un kongar norwégien.

LVII

Pareils aux Grecs qui allèrent piller la Colchide et les trésors de Troie, les ravageurs normands dirigeaient leurs expéditions vers les côtes qui abondaient en objets d'échange, et surtout contre les cités maritimes dont l'opulence commerciale leur promettait un précieux butin. C'est dans ces villes qu'ils se pourvoyaient d'armes et d'argent monnayé, ces deux grands moyens de commerce; car, on ne saurait trop le répéter, l'invasion scandinave était tout à la fois l'expression de la guerre et la forme barbare des relations mercantiles. Elle fut plutôt marchande que guerrière dans la Baltique, et presque toujours guerrière sur l'Océan. C'est par la Baltique que les villes suédoises de Byrca et de Sygtouna se mirent en communication avec la Reid-Gothie, ou Prusse, et avec le Grika-Land, c'est-à-dire avec cette partie de la Russie qui servait d'intermédiaire entre le Nord et l'empire grec. Plus hardis dans la mer extérieure, les Norwégiens bravèrent les glaces du cap Nord, pour aller trafiquer sur les côtes de la mer Blanche, et sur les bords de la Dwina, avec les habitants de la Finlande.

La position géographique de la Suède dut lui assurer la prépondérance dans la mer intérieure qui baigne tous ses rivages. Ses navires aventureux visitèrent souvent l'Osturweg, région qui comprenait toute la côte orientale de la mer Baltique, depuis la Vistule jusqu'au golfe de Finlande. Les expé-

ditions dirigées vers ces contrées sauvages sont moins connues que les descentes qui apportèrent tant de calamités aux peuples civilisés de l'Occident. Mais il en est une qui appelle un puissant intérêt : c'est celle qui donna naissance au plus vaste empire des temps modernes.

Les Warègues, originaires du Roslagen, avaient formé un établissement au fond du golfe où Pierre le Grand a bâti, dans la suite, la nouvelle capitale de l'empire moskovite. C'était le temps où les richesses de Novogorod-la-Grande excitaient la cupidité des peuples barbares au milieu desquels cette république présentait le spectacle d'une société déjà régulière. La civilisation avait formé une oasis dans le désert de la barbarie. Les Slaves novogorodiens, déchirés par de cruelles divisions et menacés par les Finnois, se décidèrent à chercher le repos sous la protection des étrangers dont ils étaient déja tributaires. A l'instigation d'un vieillard, nommé Gostomyst, ils allèrent demander aux Warègues un prince qui pût mettre fin à leurs dissensions, et les gouverner selon leurs lois. Trois frères, Rurik, Sinaf et Trouwor, répondirent à cette invitation, et arrivèrent avec leurs guerriers sur les bords du lac Illmen.

Cependant, les Novogorodiens ne reçurent pas d'abord dans leurs murs ces dangereux pacificateurs. Ils leur confièrent seulement la défense du pays, et les placèrent aux avant-postes de leur république. Rurik s'établit au vieux Ladoga, pour arrêter les courses des Finnois. La bourgade de Bielozero fut donnée à Sinaf, qui devait s'opposer aux pillages des Biarmiens, et Trouwor, mis en possession d'Isborg, promit de repousser les agressions des Tchoudes de Livonie.

Peu d'années après cet établissement militaire des Warègnes, les trois colonies furent réunies en une seule par la mort de Sinaf et de Trouwor, et Rurik transporta sa résidence à Novogorod. Les habitants s'aperçurent bientôt qu'ils avaient un maître; mais les efforts qu'ils tentèrent pour recouvrer leur indépendance ne firent qu'appesantir sur eux le joug de l'op-

pression étrangère. Rurik prit alors le titre de Véliki-knès (grand chef), qui servait à désigner les plus puissants conducteurs des nations slaves ; et c'est ainsi qu'un obscur wiking des bords de la Néwa fonda une dynastie qui donna des souverains à la Russie jusqu'à la fin du seizième siècle.

LVIII

Deux compagnons de Rurik, nommés Askold et Dyr, entraînés vers le Midi par un instinct aventureux, avaient découvert la ville de Kief, alors tributaire des Khozans, et s'en étaient rendus maîtres. De nouveaux Scandinaves vinrent se joindre à eux, et bientôt le Borysthène versa dans la mer Noire les écumeurs de la Baltique. Askold et Dyr parurent devant Constantinople avec une flotte de deux cents navires, dans le même temps que d'autres émigrations du Nord menaçaient Londres et Paris.

La ville des Césars byzantins se trouva exposée à des attaques plus dangereuses, lorsqu'après la mort de Rurik, son successeur Oleg eut dépouillé les conquérants de Kief, et proclamé cette ville, en 862, la métropole de la Russie. La réunion, sous les mêmes rois, des deux plus florissantes cités slaves, rendit la monarchie de Rurik redoutable à tous les peuples de la mer Noire, et Constantinople, assiégée par mer, sous les règnes d'Oleg et d'Igor, en 904 et 941, échappa à un plus grand danger, lorsque le victorieux Swiatoslaf annonça le dessein de transporter le siége de son empire au midi du Danube. La Russie, illustrée dès son berceau par les exploits de ses premiers souverains, fut, bientôt après, redevable à l'esprit religieux de Wladimir et à la sagesse de Jaroslaf, de deux éléments de puissance qui semblaient devoir affermir sa grandeur. Mais le moment n'était pas loin, où la prédominance de la population slave allait entraîner, dans une longue et misérable

anarchie, un empire qui avait jeté tant d'éclat dès les premiers jours de son existence.

Vers le même temps où les Normands de la Suède fondaient la monarchie russe, les Norwégiens établissaient en Islande, sous la conduite d'Ingulf, en 874, une république au sein de laquelle la guerre ne fut pas sans gloire, ni la barbarie sans culture. Douze lagmanners, ou hommes de la loi, gouvernèrent cette île jusqu'au moment où elle passa sous la domination des rois de Norwége.

Plus tard, sous le règne d'Olaf I[er], des fugitifs islandais, conduits par Éric le Roux, eurent la singulière fortune de découvrir un second continent, et résolurent ainsi, à l'insu de leurs contemporains, un problème géographique de l'antiquité savante. Ils fondèrent, au dixième siècle, dans le Groenland, une colonie que la rigueur du climat condamna à n'être, pendant plus de quatre siècles, qu'une station sans importance, et seulement connue des navigateurs scandinaves qui allaient chaque année à la pêche de la baleine. Qui peut dire ce que serait devenu le nord de l'Europe, si les vents avaient poussé les navires islandais quelques degrés plus près de l'Équateur?

LIX

Dans les mers de notre hémisphère, c'est surtout vers le midi que l'instinct du pillage attira de bonne heure les flottes des Normands. Ils y avaient été précédés par leurs voisins les Saxons, qui, malgré les précautions de défense prises par les empereurs romains, et la vigilance des *comtes du rivage saxonique,* institués sur les deux côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne, formèrent presque en même temps des établissements durables dans l'une et l'autre de ces contrées.

La colonie saxonne établie à Saisseau (Saxonia), à Bayeux, à Caen, était encore indépendante à l'époque où Clovis étendit sa domination sur cette partie de l'ancienne Armorique; et

lorsque, quatre siècles plus tard, d'autres envahisseurs vinrent s'établir dans leur voisinage, tous ces hommes du Nord se reconnurent à la communauté de langage.

Quant aux Anglo-Saxons qui conquirent la Grande-Bretagne aux cinquième et sixième siècles, leur affinité avec les Danois résulte non-seulement de leur langue, mais aussi du culte d'Odin, que suivaient les compagnons d'Hengist et les autres fondateurs de l'heptarchie anglaise.

Les Normands du Danemark et de la Norwége se trouvèrent aux prises avec les Anglo-Saxons, lorsque ceux-ci eurent renoncé aux courses maritimes pour cultiver les champs ravis à la race des Bretons. La conquête des îles Orcades les ayant rapprochés des îles Britanniques, ils intervinrent souvent, comme alliés ou comme ennemis, dans les querelles des Écossais, des Anglo-Saxons et des Irlandais. Dans leurs navigations le long de la côte orientale de la Grande-Bretagne, ils aperçurent le Walland ou pays des Gaulois, et les richesses que semblait leur offrir cette belle contrée les attira sur ses rivages.

Mais la défaite de Chlochilaïg sur les bords de la Meuse, en 515, leur apprit que la Gaule avait été conquise, avant leur venue, par une race belliqueuse et capable de garder sa proie. Théodérik le Frank, fils de Clovis, disent les chroniqueurs, eut à repousser la soudaine attaque d'un peuple nouveau qui commençait à se montrer dans le Nord, derrière les Saxons, avec lesquels il avait une étroite affinité d'origine et de mœurs; c'étaient les Danois, qui donnèrent leur nom à l'antique presqu'île des Cimbres et aux îles voisines. Ces Danois arrivèrent en flotte, par la haute mer, à l'embouchure de la Meuse, entrèrent dans le fleuve, débarquèrent et ravagèrent cruellement tout le pays jusqu'au nord de Cologne. Ces Barbares avaient chargé leurs navires de captifs et de butin; mais ils n'eurent pas le temps de reprendre le large. Les guerriers de Théodérik accoururent. Chlochilaïg, chef des Danois, qui restait le dernier sur le rivage pour protéger l'embarquement des siens, fut tué avec ses plus braves compagnons, et la flotte ennemie

fut vaincue et prise dans les bouches de la Meuse par les bateaux des Franks, qui n'avaient pas oublié leur vieille habitude de la mer.

Cette apparition des Danois sur les côtes de la Gaule ne fut qu'un accident sans suite; le temps des Normands n'était pas encore venu. Dès lors, les îles Britanniques furent seules exposées aux déprédations des hommes du Nord, et l'Irlande reçut une colonie danoise.

Plus tard, l'invasion se remontra de nouveau sur les côtes de France et d'Angleterre, et ses attaques furent concertées avec assez de suite et d'ensemble pour donner à croire qu'il ne s'agissait plus seulement, pour les Barbares, de butin et d'aventures guerrières, mais de conquêtes et de domination.

LX

Plus de trois cents ans s'étaient écoulés depuis le désastre de Chlochilaïg, lorsque les Normands descendirent sur nos rivages. La faiblesse des rois mérovingiens ne les y avait pas attirés; ils n'en furent pas détournés par la puissance de Charlemagne. On a même cru pouvoir supposer que les conquêtes de ce grand homme sur les bords de l'Elbe, provoquèrent alors une réaction du Nord contre le Midi, en donnant aux Danois les Saxons fugitifs pour instigateurs et pour auxiliaires. Quoi qu'il en soit, les Normands firent plusieurs descentes en Frise du vivant de Charlemagne, et leur audace fit éprouver à ce monarque les plus sinistres pressentiments.

Le moine de Saint-Gall raconte à ce sujet un trait remarquable.

« Il arriva, » dit-il, « qu'un jour l'empereur Karle (Charlemagne) vint subitement, et sans être attendu, dans une ville maritime de la Gaule narbonnaise. Comme il se mettait à table, voici que d'énormes barques, remplies d'hommes du Nord, parurent en vue du port.

« Les uns les prenaient pour des marchands juifs, les autres pour des Africains, ou encore pour des Bretons. Mais le sage Karle, à la structure et à l'agilité de ces navires, reconnut que ce n'étaient pas des bâtiments de commerce, mais bien des machines de guerre. « Ces vaisseaux, » s'écria-t-il, « sont remplis, non de marchandises, mais d'implacables ennemis! »

« A ces mots, l'un s'efforce de prévenir l'autre; tous les assistants s'élancent pour attaquer ces navires, mais en vain, car les hommes du Nord comprenant que c'était là celui qu'ils avaient coutume de nommer Karle *au marteau* (Karolus martellus), et tremblant que leurs armes ne tombassent en poussière en touchant ce héros qu'ils croyaient invulnérable, échappèrent avec une vitesse inouïe, non-seulement aux coups, mais aux regards des Franks qui les poursuivaient.

« Or, le religieux Karle, se levant de table, s'appuya sur une fenêtre et y resta longtemps à rêver, le visage tout mouillé de pleurs. Comme nul n'osait l'interroger sur sa tristesse, il leur expliqua lui-même le sujet de ses larmes. « Savez-vous, » leur dit-il, « ô mes fidèles, pourquoi j'ai tant pleuré? Je ne crains pas que ces gens-là me puissent nuire par leurs vaines menaces, mais je m'afflige grandement que, de mon vivant, ils aient osé insulter ce rivage; et je suis tourmenté d'une douleur extrême, parce que je prévois combien de maux ils feront à mes descendants! »

Cette anecdote est caractéristique, bien qu'on n'y doive pas ajouter une foi entière. Le nom de la Gaule narbonnaise est peut-être une erreur du moine de Saint-Gall, très-sujet à caution, quant aux noms et aux dates. Les hommes du Nord, sous le règne de Charlemagne, ne se montraient guère encore dans la Méditerranée, et ce fut moins contre eux que contre les Maures et les Sarrazins, que ce prince eut à protéger les côtes de la Septimanie, de la Provence et de l'Italie.

LXI

Les sinistres pressentiments de Charlemagne commencèrent à se réaliser sous Louis le Débonnaire.

Ce prince commit l'étrange et irréparable faute de céder une province aux menaçantes exigences du Danois Harold. Toutes les faiblesses s'engendrent et deviennent complices l'une de l'autre. Les autres hordes du Nord apprirent d'Harold qu'il n'y avait qu'à paraître sur le sol frank pour obtenir, sans grand effort, les héritages plantureux que l'âpre terroir de la Scandinavie refusait au plus grand nombre de ses enfants. Mais il est avéré que l'invasion des Normands proprement dits ne commença, dans l'empire carlovingien, qu'après la bataille de Fontenay, où périrent les guerriers qui auraient pu le défendre.

Ces irruptions n'eurent de commun avec les anciennes invasions de Barbares que les maux qu'elles causèrent. Ce n'étaient plus là des peuples quittant leurs foyers en masse pour se ruer pesamment sur des pays plus favorisés de la nature, mais bien des associations peu nombreuses de guerriers d'élite, sans femmes, sans enfants, sans esclaves. Matelots et soldats tout ensemble, parcourant les mers, aussi rapides que les oiseaux de tempêtes, ils opéraient leurs descentes avec une soudaineté et une impétuosité qui paralysaient la défense, et qui glaçaient de terreur leurs ennemis vaincus avant d'avoir livré bataille.

Dans les nuits orageuses des équinoxes, quand les marins des autres peuples se hâtent de chercher un abri ou de rentrer au port, les Normands mettent toutes voiles au vent; ils font bondir leurs frêles esquifs sur les flots furieux, ils entrent dans l'embouchure des fleuves avec la marée écumante et ne s'arrêtent qu'avec elle. Ils se saisissent d'un îlot, d'un fort mal gardé, d'un poste de difficile accès, propre à servir de cantonnement, de dépôt et de retraite; puis ils remontent le fleuve et ses affluents jusqu'au cœur du continent, sur leurs longues

et sveltes embarcations, drakars serpentiformes, à la tête menaçante, avec deux voiles blanches comme les ailes de la mouette, à la proue aigüe, à la carène aplatie pour glisser sur les bas-fonds.

Le jour, ils restent immobiles dans les anses les plus solitaires, ou sous l'ombre épaisse des forêts du rivage. La nuit venue, ils abordent; ils escaladent les murs des monastères, les tours des châteaux, les remparts des cités endormies; ils portent le fer et la flamme; ils improvisent une cavalerie avec les chevaux des vaincus, et courent le pays en tous sens, jusqu'à trente ou quarante lieues de leurs flotilles.

Et quel immense avantage un tel système d'attaque ne doit-il pas avoir sur un État désorganisé, où les milices ne se rassemblent que lentement et péniblement; où les petits despotes locaux sont bien moins disposés à se secourir qu'à s'entre-détruire! Les grands propriétaires gallo-franks faisaient pis encore que de ne pas se secourir; ils appelaient eux-mêmes les Barbares contre leurs adversaires ou contre l'autorité du souverain. Leurs fatales discordes, entremêlées de perfidies, ouvraient de toutes parts le sol aux flots de l'invasion.

LXII

Depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Guadalquivir, les provinces maritimes de la Germanie, de la France et de l'Espagne furent exposées aux ravages des forbans septentrionaux. Si les contrées riveraines de l'Elbe et du Wéser eurent moins à souffrir que la France de leurs incursions fluviales, il ne faut l'attribuer qu'à l'inculture du pays. Quoiqu'ils eussent pillé Hambourg en 845, et brûlé les églises bâties par saint Anschaire, ils ne pénétrèrent en force dans l'intérieur de la Saxe que vers la fin du neuvième siècle, lorsque la civilisation importée par Charlemagne dans les provinces saxonnes en eut fécondé la richesse foncière par le premier établissement des

monastères et des villes. C'est alors que les Normands tentèrent de fonder une colonie sur l'Elbe, et qu'ils remportèrent, en 880, une sanglante victoire sur le duc Brunnon, qui périt avec toute sa noblesse d'armes et deux évêques. Les Saxons vengèrent, peu de temps après, ce cruel revers, en taillant en pièces une autre émigration danoise, à la bataille de Norden, en Westphalie, où les vainqueurs contemplèrent avec admiration, gisantes sur la poussière, ces grandes et belles statures des enfants du Nord, qui n'avaient point d'égales dans la nation des Franks.

D'autres causes firent que l'Espagne fut, plus rarement que la France, exposée aux courses des Normands. Outre son éloignement, les tempêtes du golfe de Gascogne la protégèrent, et les Arabes, dont je parlerai bientôt, étaient assez forts pour tenir leur empire fermé aux invasions. Cependant, les Normands s'y montrèrent de bonne heure; en 827, ils allèrent brûler Séville, après avoir été repoussés de la Galice par le roi de Léon, Ramire I[er].

C'était un singulier hasard que cette rencontre de deux races également conquérantes, dont l'une venait des glaces boréales et l'autre des sables brûlants de l'Afrique, et qui, peut-être, n'avaient jamais entendu parler l'une de l'autre! La même cause pourtant, l'esprit aventurier avait rapproché ainsi, au pied de la Sierra Morena, les sectateurs d'Odin et ceux de Mahomet. Ils se chargèrent avec furie, comme des adversaires qui ont l'instinct de leur mutuelle valeur. Maîtres de Séville, les Normands voulurent, selon leur usage, dévaster les campagnes; mais les vaincus faillirent brûler leur flotte et leur fermer toute retraite. Forcés de reculer devant une tactique supérieure, ils allèrent surprendre Lisbonne, qui fut pillée pendant treize jours, doublèrent le cap Saint-Vincent, et après avoir remonté le Guadalquivir, ils se dirigèrent du côté de Cordoue et d'Alicante; mais l'approche d'une nombreuse cavalerie arabe les obligea, encore une fois, de regagner leurs navires. Rendus à leurs courses de découvertes, ils reconnurent

alors le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique. Un des plus célèbres *rois de la mer,* Hasting, devait le franchir bientôt, pour aller infester la côte d'Italie.

LXIII

La France, plus rapprochée du nord que l'Espagne, presque aussi riche qu'elle, malgré les désastres du cinquième siècle, ouverte aux petits navires par un grand nombre de fleuves navigables, et surtout affaiblie par l'anarchie qui rongeait toutes ses provinces, la France, dans de telles circonstances, devait être le but des plus constants efforts de l'irruption scandinave.

Charlemagne avait songé trop tard à munir les côtes de l'Océan de moyens d'attaque et de défense, de vaisseaux et de fortifications. Vers la mi-mars de l'an 800, dit une chronique contemporaine, il avait quitté Aix-la-Chapelle, sa ville impériale, pour visiter tout le rivage de l'océan gaulois, et disposer des postes le long de cette grève où les Barbares du Nord venaient souvent essayer des descentes. Il ordonna même de construire une flotte pour garder l'embouchure des fleuves qui, de la Gaule et de la Germanie, se versent dans la mer du Nord. Tel est le début d'une guerre qui ne devait plus cesser qu'après la dissolution de l'empire des Franks et la formation d'une société nouvelle en Europe. La ruine de la Saxe par les victoires de Charlemagne avait fait reculer, mais n'avait pu détruire le paganisme d'Odin. Vaincu sur la terre, il recommençait la lutte sur les eaux ; il se réfugiait dans les deux péninsules du Nord, dans le Danemark et la Scandinavie, son berceau ; il lançait des nuées de ravageurs amphibies du fond de leurs havres sauvages et glacés. Les fugitifs saxons, qui aimaient mieux s'expatrier volontairement que de se laisser déporter dans les Gaules, affluaient par milliers chez les hommes du Nord, et faisaient passer dans tous les cœurs la soif de ven-

geance dont ils étaient animés contre leurs conquérants chrétiens.

Après Charlemagne, comme je l'ai déjà dit, les querelles intérieures firent abandonner le soin des côtes. L'Aquitaine était sans vaisseaux; et si l'on voyait encore quelques navires sur les côtes de la Neustrie, ils étaient destinés à la pêche de la baleine, et quittaient les ports franks aussitôt que la saison propice ramenait dans leurs eaux les flotilles normandes. Encore faut-il observer que cette marine privée appartenait aux Bretons armorikains, qui furent, il est vrai, les ennemis des Normands, mais non les défenseurs de la terre française. La désastreuse bataille de Fontenay, et surtout la querelle des comtes Lambert et Rainald, qui se disputaient la ville de Nantes, mirent à découvert le flanc de la patrie, dit un chroniqueur contemporain, et les ducs qui devaient défendre l'empire, préférant aux intérêts publics leurs querelles particulières, donnèrent aux Barbares le moyen de déshonorer la France par toute sorte de rapines et d'incendies.

Mais le crime des seigneurs franks préposés à la garde des côtes ne fut pas seulement d'en abandonner la défense. La plupart eurent recours aux Normands, pour s'en servir d'auxiliaires dans leurs guerres privées ou dans leurs rebellions contre le trône. Trois mois avant le traité de Verdun, qui termina, au mois d'août 843, par le morcellement de l'empire de Charlemagne, la guerre civile que se faisaient les fils de Charles le Chauve, Charles le Gros ayant refusé le gouvernement de la Marche de Bretagne au comte Lambert, pour confier le comté de Nantes avec le Poitou au Poitevin Rainald, Lambert souleva les Bretons, auxquels il promit l'indépendance, se mit à leur tête, attaqua Rainald sur le territoire de Rennes, le tua, et dispersa ses troupes nantaises et poitevines; puis il courut se joindre au Normand Hasting, lui servit de pilote autour de la Bretagne, et l'introduisit dans la Loire.

Avec tant de facilités pour envahir la France, doit-on s'étonner que les Normands aient parcouru sans obstacle la province

de Lorraine, l'Aquitaine et la Neustrie, et que toutes les villes de ces trois royaumes aient éprouvé, au moins une fois, dans le cours du neuvième siècle, la fureur de ces Barbares?

LXIV

Les monastères les attiraient par leur richesse, les enhardissaient par la faiblesse de leur défense, les irritaient par les pompes d'un culte qui était devenu odieux à tous les peuples du Nord depuis qu'il avait tenté de détruire leurs superstitions par le bras fort de Charlemagne. Aussi, peu de couvents parvinrent-ils à échapper à la destruction, et la plupart purent appliquer aux Normands ces paroles du Psalmiste : « Ils ont répandu le sang des saints, et il ne s'est trouvé personne pour les ensevelir. »

Les pieux cénobites songèrent moins à se défendre qu'à soustraire les reliques aux outrages des païens; on transporta ces trésors sacrés dans les lieux les moins accessibles à l'avide recherche des envahisseurs, et surtout à Dijon, qui était doublement protégé par ses inexpugnables remparts et par l'éloignement des cours d'eau navigables. Lorsque les jours de tribulation eurent cessé, chaque monastère, rentré dans sa paix, réclama, quelquefois en vain, le trésor confié à la terre lointaine. La reconnaissance des habitants de Tours offrit le siége métropolitain de cette église à un abbé de Marmoutier, qui, après avoir gardé trente ans dans l'exil le corps de saint Martin, l'avait rapporté sur ses épaules, malgré le poids des ans qui accablait sa vieillesse.

Des moines en fuite, portant à travers la France les reliques de leurs saints pour les soustraire aux outrages des Barbares, ne pouvaient que répandre la consternation dans tout le peuple. Si ces ossements des saints, auxquels on attribuait un pouvoir surnaturel, ne pouvaient être sauvés que par la fuite, quel espoir de salut restait-il aux hommes? Des religieux qui au-

raient marché avec ces reliques contre les païens, comme on en a vu des exemples dans l'histoire, eussent peut-être excité un patriotisme général : leur fuite n'était propre qu'à épouvanter la nation.

Les incursions des Normands s'étendaient dans tous les bassins de la vieille Gaule qui descendent vers l'Océan; de telle sorte qu'on peut leur assigner pour limite la côte qui, prenant naissance près de Worms, s'élève jusqu'à Remiremont, ma ville natale, se détourne vers Langres et Autun, traverse le Beaujolais et le Forez, puis va, par les Cévennes, se lier à la chaîne des Pyrénées.

Au delà de cette enceinte de montagnes, les vallées du Haut-Rhin ne furent jamais visitées par les hommes du Nord; et le vaste bassin du Rhône, qui comprenait les deux royaumes de Bourgogne, eut assez de malheurs à déplorer, de la part des Sarrazins et des Hongrois, sans être encore exposé à d'autres dévastations. Cependant, le Rhône reçut une fois les Normands, qui, de l'île de Camargue, où la tempête avait jeté la flotille d'Hasting, remontèrent avec effort jusqu'à Valence. La rapidité de son courant, en arrêtant cette tentative, sauva peut-être Lyon.

LXV

« Les Normands, » disent les annales de saint Bertin, « n'avaient pas manqué de tirer profit des troubles de la France. Un seul des fleuves du nord, la Somme, avait été jusqu'alors négligé par eux; cette rivière marécageuse ne les attirait pas comme les larges et magnifiques embouchures de la Seine, de la Loire et de la Gironde; mais ils surent qu'il y avait là aussi de riches abbayes à piller; et une nombreuse flotte, arrivée du Nord sous la conduite du roi de mer Weland, pénétra dans la Somme en 859. Saint-Valery, Saint-Riquier, et la ville d'Amiens furent dévastés par le fer et le feu. Les

Normands de la Seine allèrent de leur côté à Noyon par l'Oise, prirent et emmenèrent captifs l'évêque avec une foule de clercs et de laïques, et tuèrent, chemin faisant, tous ceux dont ils ne pouvaient espérer de bonnes rançons.

« Une autre flotte, qui avait tourné l'Espagne, pillé les côtes lusitanienne et andalouse, et pénétré jusqu'à Séville, poussée par la tempête dans les bouches du Rhône, vint s'établir dans l'île de la Camargue, et, en 860, ravagea les deux bords du Rhône jusqu'à Valence. Repoussée par Gérard de Roussillon, elle redescendit le fleuve et quitta la Provence, pour aller saccager Pise et d'autres villes maritimes d'Italie. La famine et les maladies contagieuses suivaient partout ces horribles dévastations qui anéantissaient l'agriculture et le commerce, et la nature elle-même semblait conjurée avec les Normands pour la ruine de la Gaule. Des hivers désastreux, des tremblements de terre, des phénomènes sinistres, achevaient de désoler les populations épouvantées. »

La contrée qu'arrosent la Garonne et ses nombreux affluents eut moins à souffrir que les bassins des autres fleuves occidentaux. Elle dut sans doute cet avantage à son éloignement, et plus encore aux obstacles, souvent insurmontables, que ces rivières présentaient, alors comme aujourd'hui, à la navigation ascendante.

Cependant les côtes d'Aquitaine furent saccagées à différentes reprises par Hasting, le plus audacieux des rois de la mer. Entre les années 843 et 848, les Normands remontèrent plusieurs fois la Charente, la Garonne et même l'Adour. La cité de Bordeaux fut trois fois pillée, et deux ducs de Gascogne, Sigevin et Guillaume, perdirent, pour la défendre, l'un la vie, l'autre la liberté.

Dans ces incursions, les Normands prirent Saintes, remontèrent jusqu'à Périgueux, ravagèrent les faubourgs de Toulouse, et, s'avançant jusque dans les gorges des Pyrénées, ils incendièrent Bigorre, Tarbes, Oleron et Bayonne. Tarbes avait alors de hautes murailles, de larges fossés, et un bon château fort :

c'était le nid féodal des comtes de Bigorre; mais que pouvaient murailles, fossés et châteaux contre les vautours scandinaves? Un siècle après leur passage, les ruines écroulées gardaient encore leur mémoire. Les gens des montagnes vengèrent pourtant ceux du plat pays. Embusqués dans leurs rochers, ils surprirent la retraite des pillards, en tuèrent un grand nombre et reprirent tout le butin ; mais ils ne le rendirent point aux propriétaires dépouillés : c'étaient les épaves de la victoire.

Malgré cet échec, les Normands reparurent en 864, et Toulouse eut à subir une nouvelle exécution. Ils rançonnèrent Poitiers, et eurent l'audace de s'aventurer jusqu'en Auvergne, après avoir défait et tué le comte d'Angoulême, dont ils ravagèrent la province. Étienne, comte d'Auvergne, périt sous leurs coups, et la ville de Clermont fut dévorée par les flammes. En se retirant, ils voulaient achever la destruction de Toulouse, mais les habitants se défendirent avec le courage du désespoir, et sauvèrent les débris de leurs foyers.

Depuis ce temps, le pays compris entre la Charente et les Pyrénées ne revit plus les Normands; mais il n'en fut pas ainsi des contrées qui bordent la Loire, la Seine, la Meuse et l'Escaut. Sur ces points, les invasions se multiplièrent avec plus d'ensemble et de durée. Elles créèrent sur chacun de ces fleuves des stations fortifiées, qui servirent de rendez-vous aux flotilles du Nord, de centre et de point d'appui à leurs attaques, et d'entrepôts pour le butin. Ce furent de véritables colonies, qui ont chacune leur part d'histoire dans cette époque de désolation.

LXVI

Depuis qu'Harold le Danois avait obtenu de Louis le Pieux la concession d'une partie de la province batave, d'autres chefs scandinaves se présentèrent, avec l'espoir de fonder une domi-

nation décisive dans ce pays de toute part accessible à leurs navires.

Après avoir pris Doërstad, égorgé la population d'Utrecht, incendié Anvers et détruit Witta, à l'embouchure de la Meuse, il ne leur fut pas difficile de s'emparer de l'île de Walcheren, qui devint, en 837, leur première station. Quand l'empereur Lothaire leur eut cédé tout ce qu'ils avaient conquis, ils ne tardèrent pas à s'établir à Louvain, dont ils firent leur place d'armes. C'est de là qu'ils partaient pour aller mettre à feu et à sang les contrées voisines. Baudouin Ier sut défendre la Flandre; mais la basse Lorraine, la Frise, et plus tard la Neustrie septentrionale, se ressentirent souvent du voisinage de l'Escaut.

On voit encore, après dix siècles, au bord de la fontaine de Val-Saint, dans le diocèse de Bayeux, les ruines d'une chapelle tombée de vétusté; c'est l'antique ermitage de Livri, et le tombeau de Sulpice, évèque de Bayeux. L'héroïque pasteur n'avait pas voulu fuir à l'approche d'une horde normande accourue de l'Escaut; il voulait défendre son bercail malgré la dispersion du troupeau, et mourut, la face tournée contre l'ennemi, en jetant vers le ciel ce cri sublime : « Dieu veuille que mon sang soit le dernier versé ! » L'évèque Sulpice était le Bayard du sanctuaire. Les hommes des champs racontent sa légende au voyageur; ils vont prier sur sa tombe quand un danger les menace ou qu'une calamité les afflige.

Les principaux chefs des ravageurs de la Flandre furent Rurik, qui obtenait, en 870, le duché de Frise de la faiblesse de Charles le Chauve, en même temps qu'un Scandinave du même nom fondait un empire dans le nord de l'Europe; — Rodulfe, qui pilla la Germanie et fut tué en 863; — Rollon, qui, après avoir désolé la Hollande, et battu sur l'Escaut les lieutenants du roi de France, abandonna l'île de Walcheren pour aller commander, en 876, la colonie jetée sur la Seine; — enfin, Godfried, qui descendit sur les bords de la Meuse avec une partie des guerriers danois qui avaient refusé d'embrasser le

Christianisme dans l'Est-Anglie, sous les lois d'Alfred le Grand. Ce Godfried peut être regardé comme le plus puissant de tous les chefs normands qui rendirent leur nom redoutable au nord de la Gaule. La victoire de Thuin-en-Ardennes, où périt un fils de Louis le Germanique, affermit sa domination sur les rives de l'Escaut et de la Meuse; il se fortifia dans Nimègue, d'où le roi de Germanie ne put le chasser, bâtit une citadelle à Courtrai, et fonda une nouvelle colonie à Ascaloha (Hasloo, Esloo), à deux lieues de Maëstricht.

Tout le territoire compris entre la Meuse et la Somme se trouvant réduit au pouvoir des Normands, ceux de l'Escaut vinrent, sous la conduite de Wermund, brûler Corbie, Amiens, Arras, Térouane; et si, en 881, ils essuyèrent une défaite à Saucourt-en-Vimeu, sous Abbeville, le vainqueur ne retira de ce triomphe qu'une gloire stérile; car Anvers, Gand, et la plus grande partie de la Flandre restèrent aux Barbares.

LXVII

L'année suivante, la colonie d'Ascaloha vengea le revers de Saucourt par une terrible invasion dans le royaume de Lorraine. Godfried, suivi de son frère Siegfried, et de ses lieutenants Half et Gorm, parcourut les bords de la Sambre, de la Meuse et du Rhin, livant au viol, au meurtre, au pillage, à l'incendie les villes de Tongres, Cologne, Bonn, Juliers, Trèves, Metz et Aix-la-Chapelle.

Ce fut alors que la basilique de Charlemagne servit d'écurie aux chevaux des Normands, et que le palais du grand empereur fut réduit à une masure. Le sac d'Aix-la-Chapelle semblait annoncer que l'empire de Charlemagne s'était écroulé parmi ses ruines. Tandis que les seigneurs et les clercs, éperdus, ne songeaient qu'à la fuite, le peuple prit les armes avec le courage du désespoir, et se fit hacher par les féroces vainqueurs dans les clairières des Ardennes.

Le roi de Germanie, atteint d'une maladie mortelle, ne pouvait défendre ses malheureux sujets; il avait pourtant donné l'ordre à ses vassaux de marcher contre les Barbares, mais il expira le 20 janvier 882. Charles le Gros, qui régnait alors, osa se présenter avec une armée devant les murs d'Ascaloha, pour punir tant d'excès; mais, ne pouvant forcer Godfried dans ses retranchements gigantesques, il fut réduit à lui proposer un accommodement qui put sauver en apparence l'honneur de ses armes. Les chefs normands s'engagèrent à recevoir le baptême, et Godfried obtint à ce prix la donation du duché de Frise.

Mais il ne faut pas croire que ces primitives conversions au Christianisme fussent de véritables conquêtes pour l'Église, ni qu'elles marquassent déjà l'époque d'un prochain acheminement des Normands à la civilisation. Une anecdote rapportée par le moine de Saint-Gall prouve que ces conversions étaient plus intéressées que sincères. Comme les néophytes barbares savaient que le baptême était une occasion de recevoir des présents, ils se présentèrent en si grand nombre, qu'on n'eut pas le temps de préparer pour tous les robes blanches de fin lin dont l'usage de l'Église était de revêtir les nouveaux chrétiens. Il fallut en confectionner à la hâte de plus grossières. Or il arriva qu'un des compagnons de Godfried, à qui l'on présentait une de ces robes de moindre qualité, la jeta au nez du clerc, en s'écriant: « Garde ta casaque pour des bouviers! Voilà, grâce au Ciel, la vingtième fois que je me fais baptiser, et jamais l'on n'avait eu l'insolence de m'offrir un pareil haillon! »

La Frise manquait de vignes, et il fallait des flots de vin du Rhin pour remplir la coupe de Godfried. Le fier Normand n'avait qu'à étendre la main pour cueillir toutes les grappes qui mûrissent au bord du grand fleuve. Charles le Gros le savait bien, mais que pouvait-il? A défaut de puissance il fut traître. Il promit à Godfried de lui céder Coblentz et Andernach, deux territoires plantureux dont les fruits lui prodigueront la douce ivresse chère aux hommes du Nord. Mais, dans

une entrevue qui eut lieu à Hérispich, petite île située au confluent du Rhin et de la Wahl, entre le duc de Frise et le comte Henri de Franconie, le vassal impérial poignarda Godfried, et crut avoir gagné plus qu'une bataille : il ne réussit qu'à perdre l'honneur de son maître avec le sien.

LXVIII

Après la mort de Godfried, les Normands de Louvain se déchaînèrent avec une nouvelle furie. Son frère Siegfried, qui lui avait succédé, vint d'abord ravager les bords de l'Oise, d'où le roi Carloman l'éloigna, moyennant douze mille livres d'argent. L'année suivante, il vint se joindre aux Normands de la Seine, pour faire avec eux, en 885, le siége de Paris ; et lorsqu'après de nombreuses expéditions sur toutes les rivières de la Neustrie, il fut revenu dans la basse Lorraine, l'archevêque de Mayence périt en voulant l'arrêter.

Le roi Arnulfe courut ensuite à sa rencontre à la tête des Franks orientaux, et l'assiégea dans une citadelle que les eaux de la Dyle rendaient presque inaccessible. Malgré ces difficultés, le roi des Franks monta lui-même à l'assaut. Siegfried fut tué ; plusieurs milliers de Danois furent culbutés dans la Dyle, et seize étendards, trophées de cette victoire, annoncèrent à la nation germanique la délivrance de la Lorraine.

Mais les Normands de la Loire et de la Seine étaient réservés à un autre avenir.

Dès le règne de Louis le Pieux, une de ces colonies belliqueuses avait pris position à l'embouchure de la Loire ; et quand, après la mort de cet empereur, la turbulence du comte Lambert eut détourné à son profit les forces qui auraient pu repousser l'ennemi commun, on vit les Normands voguer à pleines voiles dans un fleuve qui leur ouvrait le cœur du royaume.

Ils s'étaient établis, vers la fin de 843, dans l'île de Her,

dont le nom, changé en celui de Noirmoutier (*Nigrum monasterium*), rappelait l'incendie du couvent de Saint-Philibert. Un peu plus tard, lorsque Nantes fut tombée une première fois en leur pouvoir, ils transportèrent leur principale station dans l'île de Bière, sous saint Florent, où des milliers de cabanes prirent bientôt l'aspect d'une ville. C'est là qu'ils déposaient leurs captifs et leur butin, en attendant l'expédition de retour qui devait transporter ces richesses dans leur patrie; c'est là qu'ils venaient se reposer de leurs fatigues ou se guérir de leurs blessures.

Horrik, qui avait le premier conduit les Normands dans l'île de Her, prépara les voies à Hasting. Celui-ci débuta dans sa carrière de dévastations par une incursion sur les bords de la Somme, bientôt suivie d'une expédition sur la Loire, dont Amboise, incendiée en 838, devait garder longtemps le souvenir.

LXIX

Ce guerrier, que les chroniques contemporaines nous représentent comme le plus méchant homme qui fut jamais, aurait, s'il faut en croire les anciens historiens de ces temps malheureux, reçu le jour dans ce même pays de France dont il fut le fléau. Il avait réuni une des flottes les plus formidables dont il soit fait mention dans le neuvième siècle. De tous les points de la Scandinavie, des milliers d'aventuriers étaient venus se ranger sous sa bannière, et le grand chef Ragnar-Lodbrog lui avait confié son fils Biœrn, surnommé Côte de Fer.

Les compagnons d'Hasting côtoyèrent la Loire, guidés par le comte Lambert, qui voulait, pour prix de ce service, ressaisir avec leur secours le gouvernement de Nantes; mais son alliance avec les Barbares ne lui rendit que des ruines sanglantes.

Au milieu de la terreur générale, Tours donna seule un héroïque exemple. Ses habitants s'étaient confiés à la protection de saint Martin, l'illustre fondateur de leur église. Mais, en

même temps, fidèles à la devise : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » ils avaient aussi pris les armes. Les reliques de saint Martin furent portées avec la croix sur les murailles de la ville, pour servir aux combattants de signe de ralliement et d'espérance. Ne doutant pas que l'âme du saint évêque n'obtînt leur délivrance, ils repoussèrent les assauts des Normands avec un courage digne de la victoire. Peu accoutumés à une résistance aussi énergique, les assaillants se troublent et reculent; les assiégés, persuadés que le Ciel les protége, redoublent d'efforts, et risquent une sortie, en portant au premier rang la châsse de saint Martin ; tout cède, fuit ou succombe devant leur enthousiasme religieux.

Après cette victoire bien digne d'être célébrée, tant elle était rare et consolante pour les Franks, la dévote reconnaissance du peuple de Tours rapporta au bienheureux évêque tout l'honneur du succès. On éleva dans le lieu où s'était arrêté la poursuite des vaincus une église dédiée à saint Martin de la Guerre. Une autre église fut érigée sur la partie des remparts où les reliques avaient été exposées pendant le siége. Le clergé tint un synode dans lequel fut décrétée une fête anniversaire de la délivrance de Tours. Heureuse la France, si, alliant partout la piété au courage, elle avait partout imité l'exemple une seule fois donné par les Tourangeaux ! peut-être se serait-elle épargné un siècle de calamités.

Les autres villes de la Loire auraient subi le désastre de Nantes, si le génie d'Hasting ne l'eût entraîné vers des exploits plus périlleux. Il reparut dans la Loire, à son retour d'Espagne, et, pendant plusieurs années, il s'y rendit funeste, jusqu'à ce que, rêvant des aventures merveilleuses, cet homme de fer voulut tenter les routes inconnues de la Méditerranée. En 860, il passe le détroit de Gibraltar avec cent barques, gagne les côtes d'Italie, et les pille. Jeté au retour dans les eaux du Rhône par une tempête, il ravage la Provence dont il rapporte les dépouilles à Noirmoutier, et reparaît sur la Loire.

LXX

On ne se souvenait point d'avoir vu des apparitions si soudaines, si rapides, qu'elles semblaient, comme la foudre, couvrir d'un même éclair les points les plus opposés.

Hasting avait ouï parler de Rome. Sa naïve cupidité en rêvait des merveilles; il en demandait partout les chemins, et quand il s'était vu en pleine Méditerranée, ce sauvage avait cru découvrir à l'horizon bleuâtre la proie mystérieuse qu'il attendait de ses dieux farouches.

Les vents le poussèrent dans un port qu'il prit pour Rome. L'erreur n'était pas étrange; de hauts remparts flanqués de tours, qui laissaient apercevoir les faîtes de splendides édifices, et dont la base s'élargissait en amphithéâtre sur les grèves, donnaient à la ville qu'il avait devant lui un aspect imposant et splendide. La blancheur des murailles, sous l'ardent soleil du Midi, semblait projeter dans les eaux des reflets d'argent, et, au loin, la campagne plantureuse s'émaillait de sveltes habitations qui ressemblaient à des perles enchâssées dans une ceinture d'émeraudes.

Est-ce là cette fameuse Rome dont le renom formidable avait porté jusqu'au pôle glacial ses légendes gigantesques? Hasting le guerrier, le héros d'aventure, ploie ses voiles, et fait cingler vers la rive à force de rames.

Les habitants célébraient la fête de Noël, lorsque la nouvelle se répandit que le port se remplissait de cent barques chargées d'hommes d'une race inconnue.

En un clin d'œil, la cathédrale fut déserte, les portes de la ville se fermèrent, et les citoyens prirent les armes; car, en ces temps de guerres incessantes, il fallait être partout sur ses gardes contre toute surprise.

Les magistrats de la cité envoyèrent au port des commissaires, pour s'enquérir des intentions de la flottille voyageuse.

Hasting, avec l'instinct des hommes de proie, sentait que les remparts étaient trop hauts, et trop garnis de bras armés pour qu'un débarquement fût aisé et l'assaut praticable. Il rusa.

« Nous sommes, » dit-il aux commissaires, « des hommes du Nord, que la stérilité de notre pays réduit à émigrer. Les Franks ont voulu nous fermer les chemins du monde; nous avons combattu les Franks, et nous nous sommes creusé la route à travers leurs cadavres. Poussés dans cette mer par les caprices de la destinée, nous allons à la recherche d'une terre hospitalière qui nous offre la subsistance due au travail. Une longue et périlleuse navigation sur des flots inconnus a délabré mes barques ; je demande qu'il nous soit permis de les réparer paisiblement, et que vous ne nous refusiez pas les secours nécessaires. Vous n'avez rien à craindre de notre approche; les hommes qui m'obéissent ne font de mal qu'à leurs ennemis. Quant à moi, je suis las d'errer sur les flots à la merci des orages; si vous étiez disposés à nous accueillir en frères, je prouverais ma reconnaissance en adorant votre Dieu. »

LXXI

Quand les commissaires apportèrent cette réponse, les hommes prudents de la ville ne furent pas convaincus de sa sincérité. La terrible renommée des hommes du Nord avait semé au loin trop de lamentables histoires pour que l'on pût seulement ouïr parler d'eux sans frémir. Mais la charité de l'évêque fut surprise par l'espoir d'acquérir à la foi chrétienne les intrépides Barbares dans lesquels il ne voyait plus qu'une émigration d'exilés. C'était peut-être la Providence qui les poussait vers ce rivage pour les changer en soldats du Christ. Si cela était, pourrait-on sans crime opposer à leurs bonnes intentions l'obstacle d'une crainte pusillanime? Le divin Sauveur n'appelait-il pas sans cesse à lui toutes les races de la terre?

Ces instances du pieux évêque furent écoutées avec respect. On

fournit aux compagnons d'Hasting toutes les ressources dont ils avaient besoin pour être en état de reprendre la mer. Hasting put débarquer pour recevoir le baptême ; il joua son rôle, en cette circonstance, avec des apparences de simplicité qui trompèrent tous les regards ; mais la ville hésitait toujours à permettre aux Normands de descendre à terre, et les habitants ne cessaient d'exercer sur eux, nuit et jour, la surveillance la plus active.

Hasting, dévoré d'impatience, voyant que sa ruse avait échoué, et qu'il tenterait, avec des forces trop peu nombreuses, une attaque inutile, eut recours à un autre stratagème. Il feignit d'être atteint d'une maladie grave et subite. Des chrétiens, dont il était devenu le frère par le lien du baptême, pouvaient-ils le condamner à souffrir sur une barque, exposé à l'humidité d'une rade et aux miasmes qui s'exhalent d'un entassement d'hommes dans un espace trop étroit ; et, si on lui accordait la faveur de dresser une tente sur le rivage, pouvait-on refuser à ses fidèles compagnons le droit de camper autour de lui ? Et ne serait-ce pas faire injure à sa foi de guerrier, en même temps qu'au titre sacré de chrétien, que de fermer à sa détresse les asiles ouverts par l'Église à toutes les douleurs ?...

L'évêque de la cité fut, cette fois encore, l'avocat du Normand contre les défiances de ses concitoyens. On permit à Hasting de débarquer sa troupe et de camper sous les remparts. C'était un pas de plus vers le succès de ses desseins ; mais il fallait ruser encore, car les remparts étaient chargés de sentinelles vigilantes, et les portes demeuraient fermées comme dans les temps de blocus.

Tout à coup, le camp retentit de cris lamentables ; Hasting le brave vient d'expirer !... Ses compagnons le pleurent à la mode de leur pays ; les bardes héroïques chantent sur son corps les complaintes du deuil. Mais ces cérémonies sont païennes. L'évêque qui a conféré le baptême à ce néophyte d'illustre race, ne va-t-il pas lui rendre les honneurs funèbres et bénir la fosse

où les Normands planteront son glaive au pied de la croix! Hasting mort, est-il encore à redouter?

L'évêque descend de la ville avec son clergé. Les Normands désarmés l'accueillent avec respect, et, quoique idolâtres, semblent s'unir aux prières qui honorent la mémoire de leur chef; comment le pasteur des chrétiens ne serait il point touché jusqu'aux larmes de la simplicité naïve de ces Barbares qui s'inclinent devant la majesté d'un culte inconnu? Dans son pieux attendrissement, il ordonne que le cadavre soit transporté dans la ville; c'est dans sa cathédrale qu'il veut célébrer le saint office des funérailles: c'est au pied des autels où Hasting s'est naguère agenouillé, qu'il espère obtenir la conversion spontanée des compagnons du Normand.

LXXII

Le lugubre cortége se met en marche, au chant des psaumes; les guerriers scandinaves suivent la croix à pas lents, en portant sur leurs épaules le cercueil de leur chef; les chrétiens de la cité contemplent ce spectacle avec recueillement. La défiance abdique toute précaution devant l'imposante majesté de la mort; qui donc oserait se permettre une mauvaise pensée autour de ce corps qui a longtemps été l'instrument des mauvaises passions, mais que la Religion miséricordieuse conduit à cette heure en terre sainte, pendant que l'âme purifiée par le baptême entre dans l'héritage des pécheurs réconciliés!

La cathédrale ombreuse prodigue ses luminaires, comme aux temps de grandes solennités. Les clercs disent à haute voix l'Évangile de la résurrection, et le peuple leur répond, sous les voûtes sonores, par l'*amen* de l'espérance.

Et voilà que tout à coup un cri formidable déchire l'harmonie des hymnes de la vie future.....

Le mort bondit hors du cercueil, et, au cri qu'il a poussé,

tous les Normands, armés de courtes dagues qu'ils cachaient sous leurs habits, ont frappé chacun une victime.....

Hasting, le perfide, a choisi l'évêque pour sa proie, et, franchissant le cadavre du pontife, il s'est élancé, comme un pirate à l'abordage, sur l'autel éclaboussé de sang.

Le voilà debout, rugissant, affamé de désastres; il pousse un second cri qui se mêle au râle des égorgés, et chaque Normand frappe une seconde fois. Clercs et laïques ont le même sort; ceux qui veulent fuir ne rencontrent de tous côtés que des pointes de fer sanglantes; l'homicide profanation du lieu saint bouleverse tous les esprits; la mort fauche à pleines mains.

Maître de la cathédrale qu'il menace d'incendier, Hasting voit bientôt toute la ville à ses pieds. Ce mécréant, ce possédé de l'enfer se croit dans Rome, parce qu'il voit trembler des Romains. Il demande les richesses des empereurs, comme s'il y avait encore des empereurs! On a grand'peine à le détromper. Il se venge alors de la part de butin dont il se croit frustré, en joignant aux fruits du pillage les plus belles femmes de la cité pour en faire ses concubines, et tous les jeunes hommes pour recruter ses rameurs.

Cette scène de désolation se passait à Luna, ville célèbre de l'antique Étrurie, qui subissait le sort de la décadence romaine, et qui n'est plus, de nos jours, qu'un port à peine indiqué sur la carte de l'histoire, au bord du golfe de Spezzia, dans l'État de Gênes.

Rome ne fut point livrée à Hasting; elle avait payé sa dette aux catastrophes. Il ne la chercha plus et regagna subitement la mer du Nord, comme si un invisible pouvoir lui eût fait rebrousser chemin.

LXXIII

Pendant que ces dépradations jetaient l'épouvante sur les côtes de Toscane, Charles le Chauve avait confié à Robert le Fort, comte de la Marche-Angevine, le gouvernement et la défense de tout le pays compris entre la Loire et la Seine. La lutte devint ainsi plus égale, mais Hasting n'en continua pas moins ses courses dans l'intérieur des terres. Il revenait de piller le Mans, à la tête de quatre cents cavaliers, lorsque le duc de France et le duc d'Aquitaine le surprirent à Pont-sur-Sarthe, à cinq lieues d'Angers. Là s'engagea, dans l'été de 866, un combat désespéré.

Hasting, qui n'avait avec lui que quatre cents hommes, se jeta aussitôt, avec la plupart des siens, dans l'église de ce village, qui était grande et construite en pierres. Les capitaines franks passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouvèrent hors de cette enceinte; et, voyant que l'église pouvait résister quelque temps, ils plantèrent leurs tentes à l'entour, afin de l'attaquer le lendemain avec des machines de guerre qu'ils amenaient avec eux.

Le soleil se couchait. Robert, duc de France, accablé de chaleur, avait ôté son casque et sa cotte de mailles pour se rafraîchir un peu, lorsque tout à coup les Normands s'élancèrent hors de leur asile, et se ruèrent à grands cris sur Robert et ses compagnons. Les Franks coururent aux armes et repoussèrent l'ennemi; mais Robert, en poursuivant les fuyards et combattant la tête et la poitrine découvertes, fut tué sur le seuil même de l'église; et Rainulfe, comte de Poitiers, qui le suivait de près, fut, un instant après, mortellement blessé d'une flèche tirée par une fenêtre.

La petite église qui fut la scène de ce combat meurtrier existe encore; quoique reconstruite à diverses reprises, elle a néanmoins conservé sa vieille nef, et les savants antiquaires

croient qu'elle date de l'époque où les Normands s'y renfermèrent. Un seul côté de cette nef, celui de la droite, est percé de petites croisées; il y en a trois à plein cintre, outre deux autres qui ont été murées; c'est de l'une de ces ouvertures que partit la flèche qui tua Rainulfe.

Le corps de Robert, retrouvé après le départ des Normands, fut enseveli dans l'église de Séronne, aujourd'hui Châteauneuf, qui était le chef-lieu de son duché, et qui n'est plus qu'un petit bourg où nul n'a souvenance du héros frank qui fut l'aïeul de la troisième race de nos rois. Sa tombe même, dans la modeste église de Notre-Dame de Séronne, ne fut décorée d'aucun monument; mais, tant que sera debout la vieille nef de Pont-sur-Sarthe, le voyageur français qui passe en longeant les bords de la rivière, sentira son cœur battre devant la place où mourut, l'épée haute, un des ancêtres de nos gloires.

LXXIV

L'armée franke, ayant perdu son chef, se dispersa, remplie de deuil, et les Barbares triomphants regagnèrent leur flotte. Hasting remonta la Loire, aussi loin qu'elle put porter ses barques, et courut dévaster Clermont d'Auvergne, où s'arrêtèrent enfin ses ravages.

La France put respirer un moment, lorsqu'au retour de cette expédition, Hasting alla se joindre, avec ses principaux guerriers, à la confédération des Iarls scandinaves qui envahirent l'Angleterre, en 867, pendant la jeunesse d'Alfred le Grand. Mais quand ce prince anglo-saxon eut affranchi son royaume du joug étranger, ceux des Danois qui refusèrent d'adhérer à la soumission de leur chef Gudrun, vinrent reprendre, en deçà de la mer, le cours de leurs agressions. Rollon, Godfried et un second Hasting descendirent sur nos rivages.

Les Normands de la Loire venaient d'essuyer, en 876, un

rude échec dans la ville d'Angers, où Charles le Chauve les força de capituler en détournant les eaux de la Mayenne qui laissa leur flotte à sec. Renforcés par Hasting et par un autre chef nommé Gerlon, ils reprirent bientôt l'offensive, et c'est alors que la France leur opposa trois hommes d'épée, dignes de cette mission libératrice : Hugues, duc de France depuis la mort de Robert le Fort; Eudes, seigneur de la Marche d'Outre-Maine, et Ingelger, comte d'Anjou.

Cependant quelques défaites n'empêchèrent pas Gerlon et Hasting de dicter eux-mêmes les conditions de la paix. Le premier se fit céder le comté de Tours, et le posséda longtemps sous le nom de Théobald qu'il prit en recevant le baptême.

Hasting II, dont le nom s'entourait de la sinistre auréole de son prédécesseur, inspirait, à ce titre, une terreur populaire si générale, que le roi de France assembla un conseil de seigneurs et d'évêques, pour délibérer sur les moyens d'apaiser un ennemi si redouté. Suivant l'historien Benoît de Saint-Maur, chroniqueur du duché de Normandie, les conseillers du roi, évêques et seigneurs, furent unanimes pour proposer de changer la pâle défense du royaume en guerre à outrance contre les Normands, qu'il fallait chasser de vive force, avec l'aide de Dieu.

Mais le pauvre sire roi n'avait pas dans ses veines le sang de Charlemagne, et son bras était trop mou pour brandir la framée de Clovis. Il se décida pour les voies de la paix à tout prix.

Alors l'abbé de Saint-Denis et plusieurs évêques se rendirent auprès d'Hasting. L'éloquence était la part du haut clergé; les prélats en firent un heureux usage auprès du chef normand. A force de supplications, de prières et de présents, ils fléchirent son âme sauvage. Il se laissa conduire devant le roi, et consentit à recevoir le baptême, moyennant une forte somme d'argent et la concession du comté de Chartres.

La paix fut jurée sur le livre des Évangiles; mais Hasting se souvint de Godfried, assassiné à Hérispich; la crainte de subir

le même sort le détermina bientôt à vendre ses terres à Théobald, et à quitter la France, où il ne reparut jamais.

Théobald, maître de Tours, de Chartres, et même de Blois, avait renoncé pour toujours aux mœurs et à la religion de sa sauvage patrie; et en acquérant à sa postérité la plus belle seigneurie du duché de France, il ferma la Loire aux hordes du Nord, dans le même temps qu'un *roi de la mer,* de sa famille, mettait un terme à l'invasion scandinave, en lui assurant la possession de la Neustrie maritime. Toutefois, la colonie primitive de la Loire se maintint encore dans la Basse-Bretagne, d'où elle sortit souvent, sous les ordres de Rheinhold, soit pour profiter des divisions qui troublèrent le royaume pendant les règnes de Charles le Simple et de Raoul, soit pour se venger des Normands neustriens qui prétendaient l'assujettir à leurs lois.

LXXV

A travers les drames de cette époque confuse, nous arrivons enfin au récit des événements dont Paris même fut le théâtre. Paris, que les prières de sainte Geneviève avaient préservé du passage d'Attila, devait traverser, à son tour, d'effroyables catastrophes, et, à défaut de courage dans les princes, trouver dans ses évêques et dans son peuple des héros libérateurs.

En 820, une flotille de treize barques, poussée par un orage dans l'embouchure de la Seine, en avait reconnu les abords; vingt ans plus tard, ces éclaireurs de la Mort devaient revenir.

Le 15 mai 841, pendant que la guerre civile préparait le tombeau de soixante-cinq mille Franks ou Germains dans les plaines de l'Auxerrois, une nouvelle flotte normande, conduite par Osker, avait remonté la Seine, surpris, saccagé, brûlé Rouen, Jumièges, Fontenelle, Saint-Wandrille. Tous les monastères, villes et bourgades des rives du fleuve, entre Rouen

et la mer, avaient été pareillement pillés, incendiés ou mis à rançon.

Plus hardi et plus heureux qu'Osker, le Norwégien Ragnar-Lodbrog, héros fameux dans les traditions scandinaves, amena, au mois de mars 845, cent vingt barques chargées d'hommes de proie qui pénétrèrent par la Seine, s'arrêtèrent un moment à Rouen pour y renouveler les ravages d'Osker, remontèrent le fleuve jusqu'à Paris, et descendirent, la veille de Pâques, dans l'île de la Cité et dans les faubourgs des deux rives.

Les habitants avaient fui, soit dans les forêts voisines et dans les marais de la Bièvre, soit à Saint-Denis, où était le roi Charles le Chauve avec sa maison et quelques milices. Les Barbares pillèrent, sans rencontrer aucune résistance, la Cité et les grands monastères de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-des-Prés, où les rois mérovingiens avaient entassé d'immenses richesses.

L'église de Saint-Germain était soutenue par des colonnes de marbre; elle avait des parois peintes de fresques éclatantes, et un pavé en mosaïque de diverses couleurs. Son toit, couvert de cuivre doré, réfléchissait les rayons du soleil, et nul regard n'en pouvait soutenir les reflets éblouissants; les anciennes chroniques, pleines d'admiration pour cette splendeur, appelaient l'église de Saint-Germain-des-Prés, « le palais de Saint-Germain-le-Doré. »

Les tombeaux de Clovis et de sa femme Clotilde furent ruinés par les Barbares qui cherchaient de l'or jusque dans la poussière des morts. Les enfants d'Odin venaient, du fond de la Scandinavie, venger la religion du Nord sur les restes du déserteur de leurs dieux.

Le roi Charles, disent les annales de Saint-Bertin, eut dessein de marcher contre eux; mais voyant que les siens ne pouvaient en aucune façon prévaloir contre la fougue irrésistible des Normands, il pactisa avec eux et leur donna sept mille livres d'argent, afin qu'ils se retirassent; et encore ceux-ci n'acceptèrent-ils ce traité que, parce qu'ils étaient décimés par

une cruelle dyssenterie que les chroniqueurs du temps regardèrent comme le signe de la vengeance des saints.

LXXVI

Ce traité était une honte pour les Franks. Loin d'obtenir aucune garantie contre les nouveaux ravages de ces féroces Barbares, le peuple était encore forcé, par la lâcheté de ses maîtres, d'acheter à deniers comptants la retraite de l'invasion, et de voir embarquer ses dépouilles par une horde maladive qui ne laissait que la disette sur les champs incendiés.

La misère de ce peuple offrait un spectacle si navrant, que les évêques s'assemblèrent en concile à Meaux, pour chercher quelque moyen de remédier à tant de détresse. Le préambule des actes de ce concile constate l'expression de sa douleur sur des souffrances *inouïes* et d'*horribles* calamités. Le cœur des riches s'était endurci au milieu du malheur universel; ceux qui avaient encore de l'argent ne consentaient à s'en dessaisir qu'au prix de l'usure la plus effrénée, et ceux qui avaient tout perdu étaient réduits à regretter de n'avoir point péri sous le fer des Normands. Le concile, pour mettre un terme à la rapine des usuriers, proscrivit *tout* prêt d'argent, sous peine d'excommunication. Mais c'était un remède pire que le mal, et auquel il fallut bientôt renoncer.

Ragnar-Lodbrog et les autres chefs allèrent visiter Charles à Saint-Denis, lui jurèrent *par leurs dieux et leurs armes* de ne jamais repasser les frontières de son royaume, et se rembarquèrent tranquillement avec leur magnifique butin. Mais ils violèrent leur promesse presque aussitôt après en avoir reçu le prix. Charles le Chauve, en achetant ainsi la paix, n'avait fait que leur donner de nouveaux moyens d'activer la guerre, et s'ôter celui de la soutenir.

Les Normands ravagèrent par le fer et le feu, dans cette retraite, les deux bords de la Seine-Inférieure, puis les côtes du

Ponthieu, et allèrent piller le monastère de Saint-Bertin à Saint-Omer. Aussi l'étonnement et la joie furent grands dans le Nord, quand Ragnar-Lodbrog, étalant à la cour du roi danois Horrik les dépouilles de la Neustrie, les débris du toit de cuivre doré de Saint-Germain-des-Prés et les serrures des portes de Paris, annonça qu'il avait *soumis au tribut* tout le royaume de Charles. Toute la jeunesse danoise et scandinave se pressait autour du héros, pour l'entendre raconter comment il avait parcouru une terre bonne et fertile, et remplie de toute sorte de biens, que ses habitants peureux et mous ne savaient pas défendre. Ses récits enflammaient la cupidité et redoublèrent l'audace des Barbares.

LXXVII

Cependant les malheurs des Franks provenaient d'autres causes que ne le pensaient leurs ennemis. Ce n'était pas mollesse et lâcheté, mais absence d'habitude des armes chez les serfs et les colons du royaume; c'était impuissance et isolement chez les petits propriétaires libres, égoïsme brutal chez les grands qui agglomέraient autour d'eux presque toute la population militaire. Suivant les historiens du temps, le roi eût voulu combattre : les seigneurs s'y refusèrent. Plusieurs d'entre eux avaient été gagnés par les présents des chefs normands: ils acceptaient la dîme du pillage de la patrie!

Les villes, qui eussent dû opposer à l'invasion des centres de résistance, avaient désappris la guerre depuis la mort de Charlemagne, et leurs vieilles murailles romaines étaient aussi mal entretenues que mal gardées. Aux ravages vint s'ajouter une cruelle famine.

Lorsque la France, la Germanie et l'Italie, réunies au congrès de Mersen dans la personne de leurs rois, s'abaissèrent, en 847, à demander la paix au *kongar* des îles danoises, l'honneur de trois couronnes fut compromis en pure perte; car, le 13 octobre 851, la flotte des Normands, après avoir

pillé la Gascogne, reparut dans la Seine. Ce même Osker, qui avait brûlé Rouen en 841, renversa ceux des monastères des deux rives qui s'étaient rachetés à prix d'or de sa première invasion. Il ruina de fond en comble l'abbaye de Fontenelle, et resta, tout l'hiver et tout le printemps suivant, maître des rives de la basse Seine, qu'il traita de telle sorte, qu'au dire des chroniqueurs, on n'avait jamais ouï parler d'une semblable extermination dans ces contrées.

Mais, au mois de juin 852, ayant poussé à travers terre jusqu'à Beauvais, qu'il mit à sac, il fut surpris à son tour par les seigneurs du pays; sa troupe fut taillée en pièces, et le petit nombre de ceux qui échappèrent au carnage s'enfuirent dans les bois et regagnèrent à grand'peine leurs barques pontées.

Ces faibles représailles ne suffirent point pour décourager les Normands.

Au mois d'octobre, Godfried, roi de mer, s'avança jusqu'à Vernon, où il tenta l'établissement d'une colonie fortifiée, qu'il abandonna au mois de juin 853, pour aller rejoindre dans la Loire les bandes de Rurik. La dévastation s'étendit alors avec une nouvelle furie dans la Haute-Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Touraine; Nantes, Angers, Tours, furent livrés aux flammes.

L'incendie dévora, aux environs de Tours, le monastère de Marmoutier, cet illustre sanctuaire de la Gaule mérovingienne. Les restes de saint Martin, l'apôtre des Gaules, avaient été transférés à Orléans, d'où on les porta à Auxerre, quand Orléans fut menacé à son tour. Cent vingt moines périrent dans le saccagement du monastère. Vingt-quatre étaient parvenus, avec Herbern leur abbé, à se réfugier dans une grotte des rochers d'alentour. L'abbé eut l'imprudence de se risquer à travers les ténèbres, pour aller voir si les Barbares s'étaient éloignés. Il fut pris et atrocement torturé; on lui brûla la plante des pieds pour le forcer de révéler la retraite de ses compagnons d'infortune et le lieu où il avait caché les trésors de son église. Herbern subit avec une constance héroïque l'effroyable

supplice que ces monstres à face humaine lui firent endurer. On l'abandonna sur les ruines fumantes de son cloître, dans un état pire que la mort. Les vingt-quatre moines qui lui devaient leur salut furent retrouvés par les gens de Tours avec ce martyr de la charité.

LXXVIII

L'an 854 touchait de près à ces désastres, et venait encore les étendre.

Tous les chemins étaient couverts de peuple, de moines et de prêtres fugitifs; les reliques des saints, autrefois si redoutées des conquérants Teutons, fuyaient de toutes parts devant les bannières d'Odin. Une contrée ne se reposait du pillage que pour écouter le gémissement de la contrée voisine, sans pouvoir lui porter secours.

Les ravageurs de la Loire, continuant leurs courses dans l'ouest, mirent Blois à feu et à sang; ceux de la Garonne vinrent camper dans Bordeaux désert. Leurs victimes commencèrent cependant à reprendre quelque espoir, lorsqu'on reconnut qu'il n'était pas impossible de les vaincre en les divisant.

Sydrok, qui avait commandé avec Godfried l'invasion de la Seine en 853, vendit son alliance aux Bretons de l'Armorike, et vint assaillir les bandes cantonnées autour de Nantes et dans l'île de Bière ; mais les assiégés achetèrent sa retraite, et laissant là ses alliés chrétiens, le Scandinave voulut retourner de la Loire dans la Seine, pour faire jonction avec la flottille de Biœrn Côte de Fer. Cette fois l'invasion rencontra une vigoureuse résistance, et Charles le Chauve, après tant de revers, obtint enfin un succès ; il fit de ces Barbares un grand carnage dans la forêt du Perche, et crut les avoir anéantis, tandis que les Normands de la Loire se voyaient écraser devant les murs de Poitiers.

Le royaume avait encore plus de force qu'il n'en fallait pour

se débarrasser des brigands qui le désolaient ; mais ses plus dangereux ennemis étaient ses propres enfants, et les discordes politiques étouffèrent bientôt le fruit des avantages qu'on venait de remporter. Les Normands en profitèrent, pour piller Orléans, au mois d'avril 856 ; l'année d'après, Chartres eut le même sort, et Poitiers surpris paya chèrement, à son tour, par une ruine complète, l'honneur d'avoir donné un héroïque exemple.

Biœrn Côte de Fer, maître de la basse Seine, prit tranquillement ses quartiers d'hiver sur ses rives dévastées, et, au printemps suivant, il affronta Paris sans obstacle. La basilique de Sainte-Geneviève, déjà pillée en 845, fut réduite en cendres; ce monument de la dévotion de la fameuse reine Clotilde, orné de fresques et de mosaïques au dedans et au dehors, n'était pas inférieur en magnificence à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Saint-Germain, cruellement dégradé lors du sac de 845[1], échappa du moins aux flammes, ainsi que la cathédrale. Les moines de ce monastère et ceux de Saint-Denis rachetèrent leurs vies pour des sommes d'argent considérables; mais l'île de la Cité et les entrepôts des commerçants de la Seine furent livrés au pillage : « Lutèce, dit un hagiographe du temps, « cette noble capitale resplendissante de gloire, ce trésor des rois, ce port des nations, n'est plus qu'un amas de décombres. »

« La Seine, » écrivait Hildegher, évêque de Meaux, « roule à la mer d'innombrables cadavres chrétiens; la poussière des os des captifs morts entre les mains des Barbares, blanchit toutes les îles du fleuve. »

Cependant, cette fois, ni jamais, Paris ne tomba tout entier au pouvoir de l'invasion, et, de toutes les villes de la France occidentale, Sens partage seul cette fortune inespérée.

LXXIX

L'expédition qui répandit alors dans Paris de si vives alarmes, était venue de l'île d'Oissel, près Pont-de-l'Arche, point de ralliement ordinaire des envahisseurs de la Seine.

L'année suivante, Biœrn Côte de Fer, qui commandait cette station, parut se laissser gagner par les négociations de Charles le Chauve, et vint lui prêter, moyennant ses riches présents, serment d'alliance et de fidélité ; mais ses compagnons d'aventures ne tinrent aucun compte de cette vaine cérémonie, car ils s'emparèrent de l'abbé de Saint-Denis, petit-fils de Charlemagne, et le roi fut réduit à mettre un impôt sur tous les évêques, abbés de monastères, comtes et autres vassaux, pour acquitter la rançon de son cousin, qui s'élevait à six cent quatre-vingt-cinq livres d'or, et trois mille deux cent cinquante livres d'argent.

Il fallait, en outre, payer à Biœrn une énorme contribution de guerre, et désarmer à prix d'or les Normands de la Somme, qui pillaient les villes, brûlaient les couvents, massacraient les prêtres, et n'éprouvèrent de résistance locale que de la part des abbés de Saint-Riquier, près d'Abbeville, gouverneurs ordinaires de cette partie de la côte maritime.

Charles le Chauve n'ayant pu délivrer l'île d'Oissel de ses féroces dominateurs, les vit, en 864, venir se fortifier dans l'île Saint-Denis, aux dépens de l'abbaye qui resta vingt jours à leur discrétion. Il ne put obtenir leur éloignement qu'à force de nouveaux sacrifices pécuniaires, et en rétablissant sur le peuple aux abois l'humiliante contribution connue sous le nom d'impôt des Normands. Ce secours trompeur n'aurait pas été nécessaire, si le roi et ses comtes avaient osé faire un généreux appel aux armes de la nation tout entière, au lieu de l'accabler de charges incessantes pour acheter la paix des Barbares. Mais on craignait d'armer les serfs, et lorsque, par un mouvement spon-

tané, les populations neustriennes se levèrent en masse pour s'affranchir par leurs propres mains, les seigneurs s'alarmèrent de cette ligue tumultueuse qui, après une victoire, aurait pu tourner ses forces contre la tyrannie féodale. Leur abstention rendit cet effort infructueux, et l'insurrection nationale manquant de chefs et de direction, fut facilement étouffée par les Normands dès sa première tentative.

A bout de ressources, Charles le Chauve essaya encore une fois de se débarrasser d'une partie de ces vampires en les mettant aux prises les uns avec les autres. Il offrit aux chefs danois cantonnés sur la Somme trois mille livres d'argent, à condition qu'ils expulseraient les bandits de la Seine. Mais la taxe levée pour cet effet sur les églises, les manoirs et les propriétaires, parvint à peine à réunir en une année le chiffre convenu.

Las d'attendre ce paiement qu'ils exigeaient qu'on leur fît à l'avance, et exaspérés par l'insuccès d'une expédition qu'ils venaient de tenter sur les côtes de l'Angleterre, les Barbares de la Somme recommencèrent en 861 la dévastation du Ponthieu. Charles ne leur en compta pas moins la somme promise, et ils se dirigèrent alors vers l'embouchure de la Seine.

LXXX

Les Normands de la Seine étaient rentrés à Paris le jour de Pâques, et, après avoir pillé de nouveau la Cité et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ils étaient retournés, chargés d'un immense butin, à leur repaire fortifié dans l'île d'Oissel. Ceux de la Somme vinrent les y assiéger avec trois cents barques, et les réduisirent à la famine; mais, au moment de terminer cette campagne selon l'intérêt du prince qui avait acheté leur secours, ils transigèrent tout à coup avec les assiégés, et ne se servirent de l'avantage de leur position que pour contraindre leurs compatriotes à partager avec eux les dépouilles de Paris; puis, sous le prétexte que les approches de l'hiver ne leur per-

mettaient pas de reprendre la mer pour se retirer dans leur pays, ils se cantonnèrent sur les deux rives et dans tous les petits ports du fleuve, depuis Melun jusqu'à Saint-Maur-des-Fossés.

L'année suivante, ils se jetèrent dans la Marne, envahirent les plaines de la Brie et saccagèrent Meaux. Mais Charles, cette fois, montra quelque énergie ; accouru de Senlis, il barra la Marne par un pont de bateaux près de l'île de Tribaldou, occupa les deux rives avec tout ce qu'il put réunir de gens disposés à combattre, ferma la retraite aux Normands, et, s'il ne put les détruire, il les réduisit du moins à traiter. Tout le butin qu'ils avaient fait fut restitué; ils durent quitter le pays sous une double escorte qui les surveillerait en côtoyant les deux rives de la Marne et de la Seine, et leur chef fut obligé de recevoir le baptême, pour jurer la paix sur les saints Évangiles : vaine formalité qui n'engageait point ces Barbares, habitués qu'ils étaient à trafiquer de la ruse quand la force leur manquait. Une grande partie de leurs bandes s'en allèrent vers la Bretagne, et se mirent au service des seigneurs qui guerroyaient les uns contre les autres. Délivré de leur présence, Charles le Chauve s'occupa d'en prévenir le retour; tous les petits seigneurs riverains de la Seine eurent ordre de se fortifier, et un barrage fut construit au confluent de ce fleuve avec l'Eure et l'Andelle, auprès de l'île d'Oissel, qu'il importait de soustraire à une nouvelle occupation.

LXXXI

Cet éclair d'énergie ne pouvait sauver la race de Charlemagne. L'empire d'Occident, ressuscité sous ce grand nom, n'était qu'une ombre du passé. Il avait fait violence aux mœurs, aux coutumes, à la nationalité des peuples; il avait placé l'unité de la conquête au milieu des Franks, des Bourguignons, des Lombards, des Germains, des Aquitains, si divers d'ori-

gines et d'habitudes; il avait fondu dans un même tout des nations qui avaient besoin de gouvernements appropriés à leur nature. Dès que Charlemagne disparut, il y eut tendance dans chaque peuple à reprendre sa force et sa nationalité. Le Frank voulut avoir son roi, comme le Germain. Les Carlovingiens étaient issus de race germanique, mais c'étaient des hommes énervés; le cri général appelait au commandement la succession de ces chefs que les chroniques du temps appellent les Machabées de la France et qui avaient défendu le peuple contre les Normands. La souveraineté tendait à se formuler dans les familles des Robert le Fort, des Raoul, duc de Bourgogne. Que pouvaient être aux yeux de ces familles guerrières ces Carlovingiens que la naïveté populaire abaissait par les surnoms de *Débonnaire*, de *Chauve*, de *Bègue*, de *Simple,* de *Gros*, tandis que les comtes franks, valeureux et fiers, recevaient les titres de *Fort* et de *Grand?* Comtes, ducs ou rois, qu'importaient les titres à ces hommes de fer?

Charles le Chauve s'éclipsait en 877, ne laissant dans l'histoire qu'une renommée douteuse. Sans les évêques, il n'eût pu se soutenir sur un trône battu par toute sorte d'orages; et cependant il n'avait pas su comprendre le principe de l'union épiscopale avec l'élément monarchique. Quand les circonstances lui vinrent en aide, ce fut malgré lui-même, car il ne sut jamais rien dominer. Il laissait un fils, Louis le Bègue, sans habileté, sans expérience, dépourvu d'autorité et de génie, mais qui du moins eut l'instinct de s'appuyer sur le clergé. Sa royauté fut rapide et sans influence; on était dans un de ces temps de passage où il semble que Dieu laisse défaillir et crouler, une à une, toutes les choses existantes, pour faire place à l'avenir.

Les seigneurs, manquant de lien, d'unité, et réduits à leurs forces individuelles pour résister à l'envahissement des nouveaux Barbares, ou aux prétentions des rivalités intestines, profitaient de cette fatale occasion pour créer autour d'eux des cercles de puissance. Paris, qui, sous la race carlovingienne,

n'avait plus figuré, dans l'empire agrandi par la conquête, que comme une simple province, devint la résidence d'un comte et le chef-lieu du duché de France. Pendant que la décadence usait le trône de Charlemagne, Paris préparait le sien.

LXXXII

Ce fut vers l'automne de 885, qu'à travers les agitations incessantes qui bouleversaient le royaume, la Seine reçut dans son lit une nouvelle flotte scandinave, qui lui apportait, cette fois, non plus le massacre et la destruction, mais une paix prochaine et un ordre de choses plus heureux que ne l'avait fait entrevoir l'époque la plus puissante de la monarchie.

Rolf ou Rad-Holf, plus connu sous le nom populaire de Rollon, fils d'un chef de clan de la Norwége, et condamné au bannissement par le chef suprême de sa nation pour certains actes de violence, s'était jeté, tout jeune encore, dans une bande d'aventuriers qui se souvenait des riches expéditions de Hasting et de Biœrn Côte de Fer. L'ardente imagination de Rolf s'illuminait aux éclairs d'un génie naissant. Il considérait son exil comme une prédestination à de grandes choses, et n'aspirait à rien de moins que la conquête d'un empire. Malgré sa grande jeunesse, il avait déjà semé des prodiges d'audace; c'était son titre au commandement : ce commandement lui fut donné avec enthousiasme.

Une expédition plus nombreuse que toutes celles qui avaient jamais effrayé les Gaules s'organisa dans les plaines du Brabant. A l'appel de Rolf, les plus braves *rois de mer* du Nord accoururent avec leurs champions, et l'armée des Normands se mit en marche sur deux colonnes, par terre et par eau.

Le rendez-vous général était fixé à Rouen. Rolf, arrivé par terre, y entra sans obstacle, le 25 juillet, et en prit possession. Sa flotte ne le rejoignit qu'au mois de novembre; mais malgré

la rigueur de la saison, le chef des Normands prit aussitôt la route de Paris.

Charles le Gros, âme lâche, intelligence obtuse, réunissant sous son sceptre débile tout ce qui restait de l'empire de Charlemagne, se querellait avec quelques seigneurs d'Italie et d'Allemagne qui disputaient leur soumission ; la race carlovingienne touchait à l'excès de sa décadence; Paris semblait ouvert sans défense aux assauts d'un conquérant qui avait pour lui la force et la résolution de gagner un trône.

L'armée envahissante enleva le château de Pontoise, et arriva devant Paris le 25 novembre.

LXXXIII

Les abords de l'île qui fut le berceau de Paris n'étaient primitivement fermés que par la Seine ; aucune muraille ne protégeait ses rivages, où l'on abordait des deux côtés par des ponts de bois, selon le témoignage de l'empereur Julien dans son *Misopogon*. Ce ne fut guère que vers le cinquième siècle qu'une première enceinte fut érigée, et, au début des invasions normandes, on avait ajouté à ce rempart quelques fortifications militaires.

Les Barbares comptaient plus de trente mille hommes, montés sur sept cents barques peintes qui couvraient une étendue de deux lieues. Cette race audacieuse, qui, en quarante ans, avait pillé trois fois Paris, ne s'attendait à aucune résistance, et croyait pouvoir remonter le fleuve jusqu'à sa source. Elle s'arrêta stupéfaite, en trouvant la ville toute armée, et la Seine barrée par deux ponts de bois, que protégeaient d'énormes tours.

Trois des principaux seigneurs de la Neustrie, Hugues, marquis d'Anjou, Goslin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, élu depuis peu évêque de Paris, et Eudes, comte de Paris, s'étaient enfermés dans l'île de la Cité avec tout ce qu'il y avait de gens

de cœur dans le pays d'alentour, et ils excitaient les habitants à vaincre ou mourir avec eux. La valeur guerrière renaissait enfin de l'excès du péril et du désespoir. Eudes avait récemment succédé dans le comté de Paris à Conrad, frère de Hugues, marquis d'Anjou; ce jeune homme était l'aîné des fils de Robert le Fort, et marchait sur les traces paternelles, ainsi que son frère Robert, qui partagea ses dangers et ses exploits.

En arrivant devant Paris, Sigfried, qui conduisait l'avant-garde des Normands, demande une entrevue à l'évêque Goslin, pour qu'il lui soit permis de franchir le barrage de la Seine, et de suivre le cours du fleuve au-dessus de la ville.

— « L'empereur Charles, » répond le courageux évêque, « nous a confié Paris, non pour la perte du royaume, mais pour son salut. Si, par hasard, la défense de ces murs avait été remise à ta foi, comme elle l'est à la nôtre, ferais-tu ce que tu prétends que je peux t'accorder avec justice?

— « Non, certes! » s'écrie Sigfried, « et si j'en étais capable, que ma tête tombe sous le fer, et soit jetée en pâture aux chiens! Cependant, si tu me refuses le passage, nous viendrons tous les ans saccager ta ville. »

L'héroïque et pieux Goslin ne répliqua rien à cette bravade, mais il montra le ciel au guerrier normand, et rompit brusquement la conférence.

LXXXIV

L'attaque commença le lendemain au soleil levant.

Les deux ponts de la Cité étaient où se trouvent maintenant le Pont au Change et le petit pont, et les deux tours principales correspondaient au grand et au petit Châtelet.

Les Normands dirigèrent d'abord leurs efforts contre la tour du grand pont ou de la rive septentrionale, parce que cette

tour était encore inachevée. On combattit sur ce pont pendant deux jours, avec une opiniâtreté sans égale. Citoyens, moines et prêtres, tous prirent glorieusement part à l'action.

L'abbé Ebles, neveu de l'évêque Goslin, rivalisa de vigueur et de courage avec le comte Eudes, et Goslin fut lui-même légèrement blessé d'un javelot.

Les assaillants, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'emporter la tour ni la Cité d'un coup de main, convertirent le siége en blocus, assirent leur camp dans le faubourg du nord, autour de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et ne reprirent les attaques de vive force qu'au bout de quelques semaines.

Tout ce qui subsistait des traditions de la science militaire des Romains fut employé par ces Barbares, dont l'orgueil autant que la cupidité était intéressé à triompher à tout prix. Le moine Abbon, qui a écrit la chronique de ce siége, rapporte qu'ils se servirent du bélier pour battre les murs; cette invention est presque aussi ancienne que celle des remparts, car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Ils fabriquèrent ensuite une tour roulante à trois étages, et la poussèrent contre celle du grand Châtelet; mais les Parisiens tuèrent à coups de flèches les hommes qui dirigeaient cette machine.

Les Normands s'approchèrent alors de la tour du grand-Pont, les uns sous des mantelets mobiles, couverts de cuirs frais, les autres en faisant la tortue avec leurs boucliers disposés en voûte au-dessus de leurs têtes. Ils assaillirent à la fois le pont par eau, la tour par terre; ils s'efforcèrent de combler le fossé de la tour, en y jetant pêle-mêle des mottes de terre, des arbres, des cadavres d'animaux, et enfin jusqu'aux corps de leurs prisonniers, qu'ils égorgèrent à la vue des assiégés. Ils ébranlèrent la tour avec trois béliers, tandis qu'ils cherchaient à écarter les Parisiens par une grêle de traits et de balles de plomb lancées avec des frondes. Ils poussèrent enfin trois de leurs barques, remplies d'arbres enflammés, contre les piles du pont.

Bientôt des serpents de feu s'enlacent aux charpentes, et l'incendie va ouvrir la brèche.

LXXXV

A l'aspect de cette ruine imminente, l'héroïque évêque de Paris s'élance vers les tours qui dominent au loin les assiégeants. Il s'agenouille avec des supplications et des larmes, au milieu des javelots qui sifflent autour de lui, et il s'écrie :

« Mère de Dieu, qui as enfanté le salut du monde, étoile de la mer, dont l'éclat surpasse la splendeur de tous les astres, prête une oreille miséricordieuse à mes humbles prières! Si jamais il m'a été doux de célébrer les saints mystères en ton honneur, fais que ce peuple impie et cruel qui nous désole tombe enveloppé dans les filets de la mort! »

Et, en achevant sa prière pleine de foi, Goslin lance lui-même une flèche contre l'ennemi. Son exemple relève tous les courages; la défense s'organise sous toutes les formes que peut imaginer le génie du salut public; on fait monter, à force de bras, d'énormes pierres sur les tours, et bientôt les barques incendiaires, écrasées par la chute de si lourdes masses, s'abîment dans les flots.

Forcés de reculer, les Normands se replièrent sur leur camp; les assiégés croyaient toucher au moment de la délivrance, quand un funeste accident faillit tout perdre.

Dans la nuit du 6 février 886, une crue subite de la Seine emporta une partie du petit pont de la rive méridionale, qui n'avait point été attaqué jusqu'alors, et isola ainsi de la Cité la tour qui servait de poste avancé.

Les Normands y coururent en foule. Douze hommes, qui gardaient cette tour, se défendirent héroïquement, toute la journée, contre une armée entière, à la vue des Parisiens qui contemplaient avec fureur et désespoir les inutiles exploits de ces braves gens qu'on ne pouvait secourir.

La tour fut incendiée. Ses douze défenseurs se retirèrent sur les débris du pont, et y combattirent longtemps encore. Vers le coucher du soleil, ils se rendirent enfin, sur la promesse d'avoir la vie sauve ; mais à peine eurent-ils déposé leurs armes, que les Normands les massacrèrent tous.

Les noms de ces intrépides héros du peuple, qui fécondèrent de leur sang le berceau de la nationalité française, ont été conservés à la postérité. Ils s'appelaient Ermenfred, Hervé, Odowaker, Eriland, Arnold, Solin, Erwig, Gosbert, Gui, Ardrade, Einard et Goswin. La chronique raconte qu'Hervé avait été d'abord épargné ; à la noblesse de sa figure et de son port, les Barbares l'avaient pris pour un roi et en espéraient une riche rançon ; mais quand il eut vu égorger à ses côtés tous ses vaillants compagnons, il ne voulut pas leur survivre, et se jeta au milieu des glaives, en criant : « Dieu et Notre-Dame gardent Paris ! »

LXXXVI

Ce sauvage massacre ne produisit point la terreur que les Normands en avaient espéré. La mort des douze héros parisiens ne fit qu'affermir la résolution des assiégés ; certains de ne trouver leur salut que dans la victoire, ils devinrent invincibles.

La diminution des forces ennemies les encouragea même à tenter des sorties. Une grande partie des Normands, ennuyés de la longueur du siége, s'étaient séparés du gros de l'invasion, pour aller piller les campagnes entre Seine et Loire. Bayeux, Évreux, furent saccagés par Rolf ; mais d'autres bandes furent défaites, devant Chartres et le Mans, par les populations que dirigèrent deux vassaux du comte Eudes.

Cette belle résistance des Parisiens à un siége de plusieurs mois, avait retenti dans tout l'empire, qui n'était plus accoutumé à des bruits de gloire. Henri de Germanie, duc des

marches saxonnes et frisonnes, le plus puissant et le plus renommé des chefs germains, marcha enfin au secours de la Neustrie, pénétra de nuit, par surprise, dans le camp des Normands, malgré ses fossés et ses retranchements de bois et de terre, et parvint même à jeter quelques renforts dans Paris. Mais il fut bientôt contraint à la retraite par la foule des Barbares rassemblés de toutes parts, et la situation des assiégés devint plus critique que jamais.

Aux désastres de la guerre étaient venus se joindre ceux de la peste. Les plus intrépides défenseurs de Paris succombaient chaque jour. La mort de l'évêque Goslin jeta dans la cité une sombre tristesse, que redoubla le départ du comte Eudes, qui jugea nécessaire d'aller en personne réclamer les secours de Charles le Gros et des principaux chefs de la Germanie. Goslin n'avait pu résister aux fatigues de la guerre; la gangrène s'était mise dans sa blessure, et, sentant venir l'agonie, il s'était fait porter sur les murailles, pour expirer en demandant au Ciel le salut de sa ville.

L'abbé Ebles, son neveu, resta chargé de tout le poids de la défense. Il ceignit l'épée sur sa robe de moine, disent les *Annales de saint Waast*, et commanda lui-même plusieurs sorties contre le camp des Barbares, en donnant à ses cavaliers le costume danois pour tromper leurs sentinelles.

Les assiégés, cependant, ne tardèrent pas à voir briller sur la colline de Montmartre les casques et les boucliers du comte Eudes et des guerriers qu'il amenait. Les Normands essayèrent de lui fermer le passage; mais ce vaillant homme traversa leurs masses à bride abattue, suivi de ses rudes escadrons qui roulaient comme des avalanches. Il rentra bientôt dans la tour du Grand-Pont, et rendit confiance au peuple affligé, en annonçant le retour du duc Henri à la tête d'un nouveau corps d'armée, qui n'était, disait-il, que l'avant-garde des troupes de Charles le Gros.

LXXXVII

Malheureusement, les espérances fondées sur ce secours ne tardèrent pas à s'évanouir.

Tandis que Henri, peu accompagné, poussait une reconnaissance autour du camp des ennemis, son cheval s'abattit dans des trous creusés en avant des lignes normandes et recouverts de claies chargées de légers feuillages. Les Normands le massacrèrent avec son escorte, et l'armée germanique, démoralisée par la perte de son chef, se mit en retraite à la vue des Parisiens consternés.

On était au mois de juillet. Les assiégeants croyaient enfin trouver un terme à leurs travaux. Plus acharnés que jamais, ils livrèrent un assaut général, par terre et par eau, à toutes les défenses de Paris.

De nouvelles machines rallumaient l'incendie, quand tout à coup, dit une chronique, les flammes se divisent et se courbent sous le vent du ciel qui repousse la fumée vers le sol. Du côté de l'est, à l'endroit même où, depuis six siècles, une cathédrale gothique est consacrée à Notre-Dame, un religieux à face resplendissante apparaît debout sur la plus haute tour de la cité; il porte une grande croix d'où semblent jaillir des éclairs...

A cette apparition imprévue, les Normands sont frappés d'épouvante, et une sortie furieuse des assiégés les refoule avec un furieux carnage.

Cet assaut fut le dernier qu'essuya Paris; mais, durant trois mois, le camp des Barbares resta devant la Cité, et Charles le Gros ne parut qu'en octobre au sommet de Montmartre, quoique depuis le mois de juillet il fût arrivé à Metz. Craignant alors d'avoir à se mesurer avec des forces nombreuses et aguerries, les Normands évacuèrent leurs premiers retranche-

ments, et se portèrent sous les murs de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Paris s'attendait à voir ses maux vengés par une éclatante victoire. L'empereur semblait appelé à renouveler le rôle de Camille dans Rome envahie. Clovis, Pépin le Bref ou Charlemagne l'eussent fait; ces grandes ombres durent s'indigner dans leur tombe, quand il fut acquis à l'histoire qu'à l'exemple de Charles le Chauve, Charles le Gros payait lâchement aux envahisseurs sept cent livres pesant d'argent pour la rançon d'une ville invincible, et leur donnait, en outre, le droit d'aller ravager la Bourgogne. Puis cet empereur s'en retourna vers l'Allemagne, traînant sa majesté dérisoire parmi le mépris des nations.

LXXXVIII

Tel fut le honteux dénouement du siége de Paris. Mais ses habitants ne trahirent point la gloire immortelle dont ils venaient de se couvrir; et, lorsqu'en vertu de leur traité avec Charles le Gros, les Normands réclamèrent le droit de remonter la Seine pour se rendre en Bourgogne, on vit l'abbé Ebles et l'évêque Anskérik, dignes émules de Goslin, et fidèles à son héroïque mémoire, appeler de nouveau le peuple sur les remparts.

Les Normands furent réduits à mettre leurs barques à sec, pour les transporter par terre au delà de la Cité; et cette manœuvre ne fut tolérée qu'après qu'ils eurent livré des otages, comme garantie du serment qu'on leur imposa de ne plus infester ni les abords de Paris, ni les environs de la Marne. Ils passèrent de la Seine dans l'Yonne, et assiégèrent Sens qui suivit avec gloire l'exemple de Paris, en lassant tous leurs efforts après un siége de six mois.

Charles le Gros paya de son trône sa honte ineffaçable. Son

neveu Arnoulf lui ôta le pouvoir, et le réduisit à mourir, quelques mois après, au fond d'un monastère de Souabe.

L'année suivante, disent les Annales de Metz, le 24 juin 888, Eudes fils de Robert le Fort, vaillant homme qui surpassait tous les autres en beauté de visage, en hauteur de taille, en force et en sagesse, surprenait les Normands dans les bois et les défilés de l'Argonne, et en passait dix-neuf mille au fil de l'épée. L'éclat de ce triomphe était digne de la couronne qui en fut le prix.

Cependant la lutte contre les dernières agressions scandinaves ne fut pas éteinte. Les Barbares avaient rallié leurs débris, et leur nombre avait suffi pour désoler Toul et Verdun; Troyes venait de subir leurs farouches excès, et Paris les revit encore, l'an d'après, devant ses murs; mais ils n'osèrent l'assaillir de nouveau, et transportèrent leurs navires par terre, comme ils avaient été contraints de le faire pour remonter la Seine. Ils prirent de là le chemin de l'Ouest, et allèrent réduire par la faim et la disette d'eau le château de Saint-Lô, que Lista, évêque de Coutances, défendit contre eux avec un courage digne d'un sort plus heureux. Les assiégés ouvrirent leurs portes sur la foi d'une capitulation et furent égorgés. Mais cette catastrophe borna les succès des Normands; ils furent défaits sur les landes de Bretagne, et, de quinze mille qu'ils étaient, quatre cents à peine purent regagner leurs barques.

LXXXIX

C'est une triste et obscure époque que nous venons de parcourir; mais si l'on examine attentivement les autres événements de l'histoire de France, on reconnaît que, si la dynastie carlovingienne est arrivée à la dernière période de sa décrépitude, la dissolution de l'état social ne fait plus de progrès. Un ordre nouveau tâche de se constituer : les familles féodales

se fondent, les rapports hiérarchiques commencent à s'établir; les existences et les propriétés sont encore exposées à de violentes attaques, mais la résistance contre les brigandages nationaux ou étrangers, grandit chaque jour.

Les métairies ouvertes et les maisons de bois qui parsemaient les campagnes se sont transformées en donjons de pierre; toutes les abbayes deviennent des châteaux forts; chaque propriétaire rural fait de son domaine une place d'armes; sur chaque colline s'élève une tour crénelée. Les Normands décimés sont encore là, courant par toute la Neustrie, l'Aquitaine et la Bourgogne; mais le butin devient de jour en jour plus rare, et plus disputé par les résistances partielles qui éclosent à chaque pas.

Le roi Eudes était mort, et les flottes de Barbares reparurent sur la Seine; mais, cette fois, l'expédition scandinave ressemblait moins à une association de guerriers aventureux qu'à une colonie d'émigrants et de bannis.

Une sanglante bataille navale avait renversé dans le Nord l'indépendance des chefs norwégiens aux pieds de Harold Harphager; une foule de petits princes, ne pouvant supporter la servitude, s'étaient réunis sous la conduite de Rolf, qui les ramena vers la Neustrie.

A leur approche, Witton, archevêque de Rouen, voyant sa ville hors d'état de résister, alla trouver le chef normand à son camp de Jumiéges, sur la Seine, et offrit de lui remettre sa cité, à condition que les habitants seraient épargnés.

Rolf accepta, et considérant le site avantageux de Rouen, il en fit le chef-lieu de sa colonie.

Évreux, Bayeux et la plus grande partie des cités de la Neustrie acceptèrent également des colons qu'il n'était guère possible de repousser sans recommencer des guerres déplorables.

Le nom de Normandie devint donc, dès la fin du neuvième siècle, celui d'un vaste établissement dont le chef se conduisit dès lors en maître intelligent plutôt qu'en destructeur aveugle.

Il avait voulu un royaume en terre fertile, et ce royaume lui était donné par un dessein de la Providence qui l'appelait au Christianisme comme un autre Clovis.

XC

La paix qu'il sut maintenir dans sa petite capitale ramena autour de lui, sur les deux rives de la Seine-Inférieure, la plupart des habitants qui les avaient désertées. De temps à autre, les hommes du Nord recommençaient quelques expéditions ; mais, comme ils ne se faisaient pas réciproquement la guerre comme les seigneurs franks, les terres devenues normandes demeuraient tranquilles derrière eux pendant qu'ils étaient en course.

Les premières années du dixième siècle les revirent pénétrer jusqu'au fond de la Bourgogne, de l'Auvergne et du Berry; en 911, trois flottes remontèrent simultanément la Seine, la Loire et la Gironde. Il paraît, disent les chroniques, que Rolf avait rallié à sa fortune tous les aventuriers normands qui couraient les rivières de France, et qu'il méditait l'extension de sa puissance à l'aide des bandes qui connaissaient toutes les localités des trois grands fleuves qui se jettent dans l'océan Atlantique.

Sous la direction d'un chef intelligent et qui possédait leur confiance, les trois flottes se montrèrent plus redoutables que toutes les précédentes, parce qu'elles agissaient d'après un plan combiné. Nantes, Angers, Saumur et Tours furent saccagés; les eaux de la Loire reflétèrent sur une immense longueur l'incendie de ses deux rives.

Les moines de Saint-Florent du Mont-Glonne, emportant les reliques de leur patron, s'étaient joints dans leur fuite à ceux de Saint-Philibert-en-Mauge. Ces derniers s'étaient engagés à procurer aux habitants des deux abbayes une retraite chez les moines de Tournus en Bourgogne, à condition que ceux de Saint-Florent payerait les frais de la route. Pressés de

s'enfuir, ceux-ci avaient souscrit à la condition, et les deux communautés se hâtèrent de gagner le saint asile. Lorsque, dans la suite, les moines de Saint-Florent quittèrent leurs hôtes pour regagner leur monastère, ils furent obligés de laisser leurs reliques en garantie de leurs dépenses. A leur retour au Mont-Glonne, ils ne trouvèrent que des ruines et la misère; le pays dévasté ne leur offrant aucun secours, l'abbaye ne fut point relevée.

Les pauvres moines se dispersèrent de côté et d'autre. Mais il y en eut un qui voulut à tout prix reconquérir les reliques de Saint-Florent; n'était-ce pas chose licite que de les reprendre au monastère peu charitable qui les tenait captives comme en prison pour dettes?

L'entreprise n'était pas aisée; le bon moine dévot à Saint-Florent eut recours à la ruse. Il s'en fut à Tournus en habit de pèlerin, et se présenta au couvent, où nul ne le reconnut. Admis parmi les frères, il épia pendant vingt-cinq ans, l'occasion d'approcher du précieux trésor qu'il voulait rapporter aux bords de la Loire. A la fin, dit la légende, le bienheureux Saint-Florent, touché de la patience de son serviteur, inspira aux moines la pensée de le faire sacristain. Cette fonction lui donnait accès près des reliques. Une nuit, il les enleva, et revint mourir à côté du saint fardeau, dans les ruines de son monastère.

Je n'approuve point cette fraude pieuse, mais je n'ai pas la force de la condamner : il y a des fautes si touchantes, qu'il est permis de penser qu'un sourire de Dieu les efface.

XCI

Dans l'expédition qui ruina le monastère de Mont-Glonne, les Normands abîmèrent la cité de Bourges, et tuèrent Madalbert son évêque, qui l'avait courageusement défendue.

Charles le Simple avait succédé au roi Eudes. Prince sans

énergie comme les autres Charles qui traînaient le nom de Charlemagne dans l'humiliation, il ne savait que déplorer les malheurs de la patrie. Il s'adressa à Francon, archevêque de Rouen, pour que ce prélat essayât de fléchir le terrible Rolf. «Je perds tous les jours de mes sujets, » disait-il; « le royaume est dévasté, on ne laboure ni ne sème plus. Annoncez à Rolf que, s'il veut nous épargner, je lui donnerai de vastes domaines, et que, s'il veut se faire chrétien, je partagerai avec lui tout ce que j'ai. »

Rolf accorda une trêve, dont nous ignorons les conditions. Mais ce temps de répit fut bien court, et les ravages recommencèrent de tous côtés. Paris même revit les Normands sous ses murs. Rolf, repoussé, vint mettre le siége devant Chartres.

C'est avec toutes les machines de guerre connues que l'antique cité des Carnutes, armée d'un fort sur la montagne, fut assaillie par les hordes normandes. Chartres était un des lieux sacrés de la Gaule druidique. Dans une des grottes de la montagne on conservait précieusement une vieille statue de la Vierge Marie, à figure noire, qui datait d'un temps immémorial. Au-dessus de cette crypte avait été bâtie la cathédrale. A l'approche des Barbares, l'évêque de Chartres, Anthelme, envoya requérir les secours de Richard, duc de Bourgogne, d'Ebles, comte de Poitiers, de Robert, comte de Paris, frère du roi Eudes. Ceux-ci rassemblèrent un corps de Franks et de Bourguignons. Richard et Robert arrivèrent les premiers au secours des Chartrains et livrèrent bataille à Rolf, pendant que l'évêque, à la tête du peuple, faisait une sortie sur les derrières de l'ennemi.

L'évêque n'avait rien négligé pour enflammer ses ouailles du courage qui l'animait. Apercevant la perplexité des Chartrains, il les avait rassemblés à l'église. Là, il monta en chaire, leur prêcha (dit un manuscrit du neuvième siècle) comment Normands étaient ennemis de Dieu et Sarrasins, et que tous ceux qui mouraient en les combattant étaient admis en paradis par

privilége. Puis il donna aux bourgeois l'absolution de leurs péchés et célébra les saints mystères. Les Chartrains, reconfortés par la divine Eucharistie, coururent ensuite aux armes; avec eux, et assisté du comte de la ville, sortit le bon évêque au-devant de l'ennemi, tout aussi majestueusement qu'il avait chanté la messe. Revêtu de ses habits épiscopaux, il était précédé d'une grande croix, et portait au bout d'une lance, en manière d'étendard, la tunique de la Vierge Marie, que Charles le Chauve avait reçue de Constantinople, et que l'on conservait avec respect dans la cathédrale de Chartres, comme le palladium de la cité. Tout le clergé suivait en chantant des hymnes en l'honneur de la reine du ciel.

Les Normands ne purent résister à cette double attaque; ils se replièrent avec un tel désordre qu'on leur tua six mille huit cents hommes, sans compter ceux qui se noyèrent dans la rivière d'Eure. Rolf s'enfuit vers Rouen avec les restes des vaincus; la plaine auprès de la porte Drouaise, où les Normands furent défaits, reçut le nom de pré de *la Reculée*, et un bas-relief du chœur de la cathédrale fut destinée à retracer le triomphe de l'évêque Anthelme et des Chartrains.

XCII

Charles le Simple, successeur du roi Eudes, ne profita point de cet avantage pour tenter, par un suprême effort, de jeter les Barbares hors de France. Eût-il même été capable de cet effort, nul ne lui aurait tendu la main pour l'appuyer, car les grands, le clergé et le peuple n'avaient qu'une seule voix pour déplorer les misères de l'invasion. Il prit alors une détermination qui devait avoir un grand avenir.

Acheter la paix à prix d'argent, était toujours une honte inutile; l'expérience l'avait prouvé trop souvent. Enchaîner les Normands par une sage alliance était un essai à risquer;

Charles s'y résigna, comme au seul parti qui pouvait fermer une ère de désastres.

L'archevêque Francon fut député à Rouen, auprès de Rolf, pour lui offrir en mariage la main de Ghizèle, fille naturelle de Charles le Simple, avec le choix entre les seigneuries de Flandre et de Neustrie. Une trêve de trois mois fut conclue pour qu'on pût négocier cette affaire, et désigna le village de Saint-Clair, sur la rivière d'Epte, pour siége des conférences.

Le roi de France et le chef des Normands arrivèrent au rendez-vous, chacun de leur côté. L'Epte les séparait, et l'archevêque de Rouen, chargé de l'échange des pourparlers, eut à remplir plusieurs messages avant que les deux partis pussent s'entendre.

Rolf refusa la Flandre à cause des immenses marais qui la couvraient encore; et, en acceptant la Neustrie, il demandait qu'on y joignît la Bretagne, comme une compensation de l'état d'inculture et de solitude auquel avait été réduite par la guerre la plus grande partie du territoire de Rouen.

La Bretagne n'était point soumise à Charles le Simple; il ne lui en coûtait rien d'en promettre la conquête au héros scandinave. Quand tout fut convenu, il engagea Rolf à passer la rivière pour accomplir la cérémonie de l'investiture, car c'était à titre de vassal de la couronne de France que le Normand devait prendre possession de sa province.

D'après une vieille coutume empruntée à la cour de Byzance, le vassal était tenu de baiser le pied du prince dont il recevait un bénéfice.

Rolf, averti par l'archevêque Francon de la nécessité de se soumettre à cette formalité, ordonna à un de ses compagnons de la remplir pour lui.

Le Normand prit le pied du roi, qui était debout, et l'élevant, sans se baisser, jusqu'à ses lèvres, jeta Charles à la renverse.

XCIII

Malgré le scandale de cette scène, l'affaire fut achevée, et Rolf repartit pour Rouen, où il consentit à recevoir le baptême.

Robert, duc de France, y conduisit Ghizèle, fille à peine nubile, que la politique immolait à la terreur.

Le brûleur de tant de monastères et d'églises, montra tout à coup la docilité d'un enfant dès qu'il fut entre les mains de l'archevêque Francon, chargé de le catéchiser. Par le conseil de ce prélat, il fit, pendant les sept jours qu'il garda la robe blanche de néophyte, de grandes donations aux églises, pour expier les ravages de sa race. Le premier jour, il dota Notre-Dame de Rouen; le second, Notre-Dame de Bayeux; le troisième, Notre-Dame d'Évreux; le quatrième, Saint-Michel sur la Mer; le cinquième, Saint-Pierre et Saint-Ouen dans le faubourg de Rouen; le sixième, Saint-Pierre de Jumiéges; et enfin, le septième jour, l'abbaye de Saint-Denis.

La plupart de ses compagnons embrassèrent comme lui le Christianisme; mais les Scandinaves établis autour de Bayeux et de Coutances restèrent encore, pendant plus d'un siècle, fidèles au culte d'Odin.

Le premier duc de Normandie divisa en lots les terres désertes de sa province, et le sort fit la part de chacun de ses compagnons. Les Normands, transformés en propriétaires, invitèrent à venir cultiver leurs champs les colons fugitifs qui les avaient naguère abandonnés, et comme la Normandie, couverte des fortes races du Nord, offrait déjà plus de sécurité qu'aucune autre partie du royaume, la population, qui des bords de l'Océan s'était amassée vers le centre de la France, rentra, pour ainsi dire, dans son lit. Beaucoup de serfs des régions voisines du domaine de Rolf désertèrent la glèbe à laquelle ils vivaient attachés, pour venir jouir de la liberté qui

leur était promise, et il se forma dans le duché normand une classe nombreuse de paysans, libres comme les terres rendues par eux à la culture.

XCIV

Au bout de peu d'années, dit la chronique de l'abbaye de Fontenelle, la Normandie fut la province la plus riche et la plus populeuse de France. Rolf se concilia l'affection des gens de toute race et de tous métiers, et fit un seul peuple de tant d'hommes de nations diverses. Il releva les églises ruinées, répara et augmenta les fortifications des villes, subjugua les Bretons, et sustenta toute sa seigneurie avec les denrées enlevées de la Bretagne. Ses vassaux se cantonnèrent dans leurs terres, où ils bâtissaient des châteaux et des églises, autour desquels se groupèrent les habitations des colons. Ces chefs-lieux d'exploitation agricole sont aujourd'hui des bourgs et même des villes, qui conservent encore dans leurs noms le souvenir de leurs fondateurs et la trace de leur origine.

Lorsque les traditions du paganisme scandinave, lorsque les inimitiés nationales eurent cédé au temps et à la puissance de l'habitude, les Normands renchérirent sur leurs voisins de France, et les prêtres acquirent un grand empire sur les enfants de ces Barbares qui les avaient poursuivis avec tant de fureur. C'est par là que ce peuple nouveau entra dans les voies de la civilisation. Alors commencèrent à s'élever ces nombreux et magnifiques monuments d'architecture religieuse, qui, debout ou couchés à terre, font encore de la Normandie le sol classique du moyen âge. Les monastères qui sortirent de leurs ruines au onzième siecle, Fontenelle, Jumiéges, et une foule d'autres, reprirent en sous-œuvre le défrichement des déserts et la culture des esprits.

Les véritables dominations sont celles qui savent faire des lois. Leur puissance est stable ; les autres sont des torrents qui

passent. Quand Rolf eut posé les armes, il fut le seul législateur de son temps dans le continent chrétien. On sait avec quelle inflexibilité il rendait la justice. Il abolit le vol chez ses compagnons d'aventure, qui jusque-là n'avaient vécu que de rapines. Longtemps après lui, son nom prononcé était un ordre aux officiers de justice d'accourir pour réprimer la violence; et de là est venu cet antique usage de la clameur de haro (appel à Rolf), si commune en Normandie. Le sang des hommes du Nord, mêlé à celui des Franks et des Gaulois, produisit ensuite dans ce beau pays les héros qui devaient conquérir l'Angleterre.

XCV

Cette transformation semble tenir du prodige; mais son mystère se dévoile au regard qui sonde la vie morale des peuples scandinaves, leurs coutumes et leurs idées.

Si l'on cesse un moment de considérer les Normands au point de vue de leurs ennemis et de leurs victimes, si on les suit dans leurs courses orageuses, ou parmi les rocs glacés de leur patrie primitive, si l'on écoute les chants de leurs scaldes, ils apparaissent tout à coup sous un jour remarquable. Ces bandits, sans foi ni loi envers les étrangers, se gardaient entre eux une fidélité inviolable, un dévouement héroïque; la perpétuelle communauté du péril leur inspirait des sentiments d'égalité et de fraternité qui révèlent le secret de leur force et de la faiblesse des nobles franks, si égoïstes et si anarchiques. La nécessité d'un état de guerre perpétuel les avait habitués à accepter la discipline ; et lorsque la flotte errante s'arrêta pour devenir nation sédentaire, les habitudes et les sentiments antérieurs suivirent ces mêmes hommes dans le nouvel ordre de choses.

La facilité avec laquelle ils renoncèrent au paganisme s'explique par leur longue fréquentation avec les peuple chrétiens

qui avaient affaibli leur fanatisme. La religion dont ils devinrent les adeptes introduisit parmi eux, à sa suite, la civilisation qui pacifie les hommes en leur faisant connaître les biens que la Providence a départis à chaque pays, et en leur apprenant les arts qui rendent ces biens accessibles aux besoins de la famille et de la société.

L'Évangile s'étendit enfin dans tout le Nord. Le roi Canut, en Danemark, et le roi Olaf, en Norwége, méritèrent de l'Église le titre de saints, par le zèle qu'ils déployèrent pour la propagation des doctrines et des mœurs chrétiennes. Ainsi se turent, après trois quarts de siècle, ces litanies lugubres qui suppliaient incessamment le Ciel de délivrer la chrétienté occidentale de la fureur des Normands :

« *A furore Normannorum, libera nos, Domine!* »

Ainsi fut accomplie cette surprenante révolution qui va faire surgir du sein de la plus profonde barbarie les Robert le Magnifique, les Guillaume Bras de fer, les Tancrède de Hauteville, fleurs de la chevalerie que nous verrons éclore sur le chemin des Croisades.



Mort de Mahomet

LIVRE NEUVIÈME

APPARITION DE L'ISLAM

I

Tandis que l'empire de Charlemagne se démembrait, et que les inondations des Normands désolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais dépouillé de quelques racines, et assailli de tous côtés par la tempête.

Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie et une partie de l'Asie Mineure lui étaient enlevées. Il défendait, contre les assauts des Barbares, ses frontières vers l'orient de la mer Noire; et, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins se fortifier contre eux par un usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube, et vers le bord occidental de l'empire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares, et les Bulgares, autre branche de Scythes dont la Bulgarie a gardé le nom, dévastaient tous ces beaux climats de la Romanie où Adrien et Trajan avaient autrefois construit de si belles villes et d'immenses voies romaines, dont il ne subsiste plus que quelques chaussées. Les Abares surtout, répandus dans la Hongrie et dans l'Autriche,

se jetaient tantôt sur l'empire d'Orient, tantôt sur celui de Charlemagne. Ainsi des frontières de la Perse à celles de France, la terre était en proie à des incursions presque continuelles.

Si les frontières de l'empire byzantin étaient toujours resserrées et toujours désolées, la capitale était le théâtre des révolutions et des crimes.

Un mélange de l'artifice des Grecs et de la férocité des Thraces formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel spectacle offre Constantinople du cinquième au neuvième siècles?

Vous avez vu Zénon le Thrace, monté au trône par le meurtre du légitime héritier, déshonorer le pouvoir par sa lâcheté, et abandonner Rome et l'Italie aux Hérules d'Odoacre. Le régne des Hérules dura peu. Les Ostrogoths vinrent à leur tour dépecer le cadavre romain, et Zénon s'avilit jusqu'à reconnaître leur droit d'invasion. Pouvait-on, au reste, attendre autre chose d'un Barbare? Une mort affreuse fut le terme du mépris qu'il avait inspiré à tout ce qui l'entourait. Tombé dans une sorte de léthargie à la suite d'un excès de table, il fut porté vivant dans la tombe, par l'ordre de sa propre femme.

Justinien, son troisième successeur, après deux régnes également dégradés, reconquit l'Afrique et Rome par l'épée de Bélisaire, l'Italie par le génie de Narsès.

Bélisaire, soldat illustre, qui eût mérité le trône d'Occident, moissonna des disgrâces pour prix de ses services; il mourut aveugle et mendiant.

Narsès, eunuque de palais, dont l'âme était restée virile, survécut à Justinien, pour noyer sa gloire dans l'égout des trahisons. Devenu odieux à l'Italie par quinze ans de rapines effrénées, et frappé d'une tardive destitution, il appela les Lombards et leur livra le pouvoir qu'il venait d'avilir.

Justinien, qui s'était servi de Bélisaire et de Narsès pour gagner des batailles, avait choisi Tribonien pour rendre à l'empire une législation forte et durable. Tribonien était la

vivante encyclopédie de toutes les sciences de son siècle Chargé de codifier toutes les lois des empereurs, il en fit un recueil enrichi de commentaires, qui est parvenu jusqu'à nous.

Mais ce monument des institutions romaines ne pouvait prendre base au milieu d'un empire dont tous les éléments se dissolvaient; la corruption des mœurs était trop profonde pour soutenir le poids d'une réforme.

II

Au delà de Justinien tout se précipite. On ne voit plus que des princes rivaux de vices, assassinés par des complots de palais, ou s'entr'égorgeant l'un par l'autre. Les armées grecques, pâles copies des légions latines, traînent la pourpre à l'encan des révoltes et se font les sicaires de chaque révolution.

Maurice et ses cinq enfants sont massacrés par Phocas, qui périt assassiné à son tour pour prix de ses meurtres et de ses incestes;

Constantin est empoisonné par l'impératrice Martine, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez à Héracléonas, son fils;

Constant tue son frère, et, à son tour, ses domestiques l'assomment dans un bain;

Constantin Pogonat fait crever les yeux à ses deux frères;

Justinien II, son fils, prêt à renouveler dans Constantinople le massacre de Thessalonique ordonné par le grand Théodose, est surpris, mutilé, enchaîné par Léonce, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens;

Léonce est bientôt traité lui-même comme il avait traité Justinien II;

Ce même Justinien rétabli, fait couler sous ses yeux, dans la place publique, le sang de ses ennemis, et périt enfin de la main du bourreau;

Philippe Bardanes, détrôné, est condamné à perdre les yeux par la brûlure d'un fer chaud;

Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme, meurent à la vérité, dans leur lit, mais après un règne sanguinaire, aussi malheureux pour le prince que pour les sujets;

L'impératrice Irène, la première femme qui monta seule sur le trône des Césars, est la première mère qui fit périr son fils pour régner; mais ses propres complices deviennent les vengeurs de son crime; enlevée du trône et jetée dans l'île de Lesbos, elle y expire de rage et de misère après un an d'agonie;

Nicéphon, son successeur, détesté de ses sujets, tombe aux mains des Bulgares; on le décapite, et de son cadavre, livré en pâture aux bêtes, le crâne seul est conservé pour servir de coupe à son vainqueur;

Enfin, Michel Curopalate, contemporain de Charlemagne, confiné dans un cloître, mourut moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs;...

C'est ainsi que l'empire est gouverné pendant trois cents ans.

III

Au milieu de ces désastres politiques, le Christianisme déchiré par des hérésies sans cesse renaissantes, n'avait pas de pire ennemi que les empereurs chrétiens.

Par une singulière tolérance des conquérants lombards, ces princes de la décadence avaient obtenu de conserver un pied à terre en Italie. Rome et Ravenne, avec le territoire de la Pouille, demeuraient annexés au Bas-Empire: Rome, capitale du monde chrétien; Ravenne, tombeau du monde romain. Un commissaire, envoyé de Constantinople avec le titre d'exarque, personnifiait dans Ravenne le spectre des Césars. Il y avait à Rome un préfet, une ombre de sénat, un semblant de liberté municipale, et beaucoup de misère. Le pape saint Grégoire, unique défenseur du siége apostolique, fut le grand mission-

naire des Lombards; mais pour les amener à la Foi, il fallait adoucir leurs mœurs, et jamais conquérants ne s'étaient montrés plus durs aux vaincus. Les camps barbares s'étendaient jusqu'au Tibre, et chaque jour éclairait de nouvelles dévastations que l'exarque, enfermé dans Ravenne, ne pouvait ni contenir, ni réparer.

Du fond de cette espèce de captivité, la puissance pontificale ne cessait cependant point de rayonner sur le monde. Elle assemblait des conciles pour condamner les hérésies jusque dans la personne des empereurs, et, quoique dépourvue de toute force temporelle pour assurer ses décrets, elle imposait aux peuples le respect que lui refusaient les princes. Je vous ai exposé ailleurs les bases du droit divin qui constituait au sein de l'Église de Rome cette souveraineté morale que le temps et les révolutions n'ont pu diminuer. Il faut que je vous montre encore au prix de quelles épreuves la papauté se maintenait au sommet du Christianisme, pour éclairer et gouverner la marche des siècles.

IV

Depuis que les empereurs s'étaient annihilés devant les Barbares, la cour d'Orient, déchue des splendeurs de l'épée, n'offrait plus au monde qu'une école disputeuse où toutes les hérésies capables de défigurer le dogme et la tradition des apôtres, obtenaient droit d'asile et se couvraient de la pourpre. C'est ainsi qu'après l'arianisme, on avait vu surgir Pélage, Nestorius, Eutychès, les Monothélites, et une foule de ramifications de ces erreurs principales, qui fomentaient la guerre civile dans les esprits, pour retourner par le fanatisme à la persécution. Entourés d'intrigues et de basses flatteries par des prélats corrompus, les pâles successeurs du grand Théodose sacrifiaient le salut de l'empire à des arguties religieuses aussi stériles que sacriléges. Envahisseurs du domaine des con-

sciences, ils ripostaient aux conciles de Rome par des édits contraires, et frappés du blâme de l'Église orthodoxe, ils en appelaient tour à tour à la violence ou à la perfidie.

Le pape Martin avait assemblé en 650, dans la basilique de Latran, cent cinq évêques, dont la sentence frappa la tête de l'hérésie dans la personne du patriarche de Constantinople.

Constant II se déclara le protecteur du patriarche excommunié, et ne pouvant triompher de la fermeté du pape, imagina de le faire assassiner. Plusieurs tentatives ayant échoué, il eut recours à l'arme la plus sûre des pouvoirs oppresseurs, en accusant Martin de conspirer contre l'empire et d'entretenir de coupables intelligences avec les Barbares. Ordre fut donc donné à l'exarque de Ravenne de s'emparer du pontife et de le faire transférer à Constantinople, pour rendre compte de son prétendu complot devant les officiers de la haute justice impériale.

V

L'infortuné pontife pressentit le sort que lui réservaient ses ennemis. Il n'avait qu'un mot à dire pour soulever le peuple, et pas un cheveu de sa tête ne serait tombé; il pouvait fuir la persécution et chercher un asile assuré parmi les Barbares convertis; mais le premier de ces partis blessait son héroïque abnégation, et le second eût peut-être compromis la majesté du souverain sacerdoce. Aux murmures du peuple il imposa silence; aux prières de son clergé, qui le suppliait de se mettre en lieu de sûreté, il répondait par l'exemple des martyrs.

Les envoyés de l'empereur, et, à leur tête, l'exarque Théodore Calliopas, s'étant présentés avec des soldats pour exécuter leur mandat, trouvèrent le pape alité, malade depuis longtemps, et résigné à tout. On ne savait comment le saisir dans ce pitoyable état, sans provoquer une indignation générale. Calliopas ayant donné lecture des ordres de Constant, formulés

dans un style plein d'outrages, tout le clergé se récria contre ce sacrilége attentat du pouvoir temporel à l'inviolabilité du chef de l'Église.

L'anathème s'éleva d'une commune voix entre les persécuteurs et la victime.

Calliopas recula devant la majesté de cette protestation.

« L'obéissance n'est pas due au violateur du sanctuaire, » disaient les prêtres; « nous ne livrerons pas au tyran le père des fidèles!... Arrière les séides de l'impie!... »

Cette scène était pleine de terreur. D'un côté une horde de soldats farouches, de l'autre une poignée de clercs désarmés allaient s'arracher un vénérable vieillard; ceux-ci pour le sauver malgré lui, ceux-là pour en faire un martyr.

Autour de la basilique de Latran s'agitait une foule immense, prête à défendre ou à venger son pasteur.

« Vous le voyez, » dit le pape à Calliopas, « si les hommes se taisaient pour attester mon innocence, les pierres elles-mêmes parleraient pour lui rendre témoignage. Vous ne croyez pas plus que moi à la sincérité des accusations qui me poursuivent; mon seul tort, aux yeux de votre maître, c'est ma résistance aux troubles qu'il s'efforce de susciter dans l'Église. Cette résistance fait partie de mes devoirs et je la maintiendrai; mais je suis le disciple d'un maître qui ordonne aussi de rendre à César ce qui appartient à César. Prenez donc ma personne, et faites-en ce que vous voudrez. Je me livre à vous de ma pleine et libre volonté. Si votre mission est de me conduire devant l'empereur, permettez à quelques prêtres, que je désignerai, de m'accompagner en toute sûreté; si vous avez le dessein de m'ôter la vie, j'irai seul avec vous, mais ne me frappez point dans l'enceinte de Rome, afin d'éviter une collision que je prévois et des malheurs irréparables.

VI

L'exarque sentait bien le péril de sa situation; mais il était de race grecque, habituée à la fourberie. « Mes ordres, » dit-il au pontife, « sont de vous conduire à Constantinople avec les égards dus à votre rang, en prenant seulement les précautions nécessaires pour que force appartienne aux volontés de l'empereur. Dès cette heure, jusqu'à celle de votre embarquement, vous devez avoir mon palais pour prison; les soldats qui m'entourent vous garderont à vue, sans manquer au respect que vous doivent des chrétiens, et les personnes qui voudront vous suivre n'ont à redouter ni obstacles, ni mauvais traitements. »

Plusieurs évêques étaient présents : « Nous suivrons tous le souverain pontife! » s'écrièrent-ils, « quel que soit son sort, notre place est auprès de sa personne sacrée!...

— « Mes frères, » dit le pape, « que la volonté de Dieu s'accomplisse sur la terre comme au ciel! En allant de Rome à Constantinople, je me rapproche du Calvaire; à chaque pas, mon courage s'appuiera sur la croix. Mais il n'est pas convenable que tous les pasteurs s'éloignent à la fois du troupeau; je ne veux emmener qu'un ou deux prêtres, pour être les témoins de ma foi et les confidents de mes dernières pensées. Si le Seigneur a marqué mon jour suprême, ils rapporteront au milieu de vous ma mémoire : elle vous sera chère et vous la défendrez..... »

Les portes de la basilique s'ouvrirent. Martin sortit au-devant du peuple, soutenu par les évêques à cause de sa grande faiblesse. Tous les fronts s'inclinèrent devant cette solennité du malheur; mais ces fronts se relevèrent devant l'exarque et l'orage gronda dans une seconde clameur.

« Mes enfants, » dit le pape avec effort, « gardez la paix de Jésus-Christ! Toutes les choses de ce monde sont dans la main de l'Éternel, et il ne tombe pas une plume de l'aile d'un pas-

sereau sans sa volonté. Il a mis des princes sur la terre afin qu'on leur obéisse, et il se réserve de les juger lui-même. Souvenez-vous que les martyrs donnaient leur vie aux bourreaux sans se révolter contre les pouvoirs qui les envoyaient à la mort; souvenez-vous que Jésus-Christ, qui disposait des légions du ciel, s'est livré aux méchants avec la douceur d'un agneau. Vous n'assistez à rien de semblable; nos temps sont doux, auprès de ceux que l'Église a traversés si souvent : laissez-moi donc aller où Dieu me veut, et ne m'ôtez pas le mérite de la patience. »

L'onction de cette parole évangélique apaisa, comme par enchantement, les colères prêtes à éclater. Le peuple ouvrit ses rangs devant le triste cortége qui traînait le saint pape vers des destins ignorés; et quand, du haut des balcons du palais de l'exarque, ses mains défaillantes laissèrent tomber sur cette foule la bénédiction des adieux, il y eut des âmes qui comprirent qu'une suprême séparation allait s'accomplir, et des voix s'écrièrent : « Bienheureux confesseur du Tout-Puissant, priez pour nous! »

VII

Ce calme n'était qu'apparent. Des groupes nombreux, que les soldats n'osaient refouler, de peur d'allumer une sédition qui n'attendait qu'un signal, gardèrent jusqu'à la nuit close les abords de l'édifice où commençait la captivité du pontife.

Calliopas cherchait des stratagèmes pour emmener de Rome son prisonnier, sans risquer une bataille. Il fit proclamer que tous les membres du clergé qui voudraient accompagner le vénérable Martin à Constantinople, y seraient transportés avec lui aux frais de l'État, et que trois jours leur étaient accordés pour se préparer au départ. Jusque-là, le pontife aurait la faculté de recevoir tous les visiteurs, avec autant de liberté qu'en sa maison épiscopale. N'était-ce pas une preuve du respect que

l'empereur professait pour la religion, et, ces convenances gardées, ne fallait-il pas que la justice eût son droit de libre examen, nonobstant le haut rang de l'accusé? Si le pape faisait éclater son innocence et confondait ses accusateurs, ne reviendrait-il pas à Rome avec une gloire assez grande pour compenser quelques jours de disgrâce imméritée?

Pendant que ces formules d'une bienveillance captieuse endormaient l'inquiète agitation du sentiment populaire, un navire se préparait en secret. La nuit suivante, Martin fut enlevé du palais.

L'escorte qui assurait cette expédition fit fermer derrière elle les portes de la ville, afin que, si l'alarme était donnée, l'illustre captif ne pût être rejoint par ses défenseurs.

Cette précaution demeura inutile. Une barque amarrée sur le Tibre reçut la précieuse proie des bourreaux de Constantinople, et descendit à force de rames jusqu'à Ostie, où les agents de l'empereur se tenaient prêts à mettre à la voile.

Le pape souffrait cruellement; la fièvre et la dyssenterie s'unissaient au chagrin pour précipiter la fin de ses jours. Les misérables chargés de le conduire se montraient sans pitié; peut-être avaient-ils l'ordre secret de le faire mourir d'épuisement. En arrivant à l'île de Naxos, il paraissait si accablé, que ses gardiens s'arrêtèrent, comme pour attendre son dernier souffle. Mais Dieu qui lui réservait la couronne des martyrs, voulait que le crime de l'empereur hérétique parcourût toutes les phases de l'horrible.

VIII

Après une année entière de misères et d'abandon l'infortuné pontife, traîné de station en station, arriva enfin dans le port de Constantinople. Il n'avait survécu que par un véritable miracle à ce long emprisonnement dans la sentine d'un na-

vire. Ses persécuteurs eux-mêmes étaient affrayés de le voir plus fort que leur lâche cruauté.

On le porta sur le quai, dans un état voisin de l'agonie. Il y resta tout le jour, exposé au grand soleil, sans autre asile qu'un grabat plein de vermine. Des soldats brutaux, rangés autour de lui, le laissaient outrager par la populace, et frappaient du bois de leurs lances les rares catholiques qui osaient s'approcher pour lui offrir des consolations ou des secours.

A la fin de cette journée d'angoisse, un scribe du palais, nommé Sacolève, arriva porteur d'un ordre impérial qui ouvrait au pontife la prison des malfaiteurs. Saint Martin, déposé dans un humide cachot, passa quatre-vingt-treize jours entre la vie et la mort.

Le vendredi, 15 décembre 654, il fut tiré de ce cloaque, et amené devant le sénat. Il fallut l'apporter sur une chaise longue; c'était plutôt un squelette qu'un homme. L'aspect d'un criminel réduit en cet état de détresse eût inspiré de la compassion aux cœurs les plus durs; mais les douleurs de l'innocent sont la joie de ses ennemis. Dans cette ville immense, tout entière à l'hérésie, le malheureux pape ne devait pas trouver une seule voix pour le plaindre; quand l'esprit religieux est faussé par les passions ou l'erreur, il engendre des monstres.

Le grand trésorier Buccoléon présidait l'assemblée patricienne. C'était un homme sans entrailles comme sans foi, adulateur intéressé de tous les pouvoirs, tyran des faibles, et plus apte au métier de geôlier qu'aux fonctions de grand juge. Dépourvu de ce sens délicat qui impose à toutes les natures honnêtes le respect de l'infortune, il exigea que le pape se tînt debout devant lui, appréhendé au corps plutôt que soutenu par deux soldats.

Il n'y eut pas même un murmure sur les bancs du sénat, pour appeler la honte sur le front de Buccoléon; et cependant tous ces hommes-là se disaient chrétiens!...

IX

Le vénérable Martin, qui n'avait plus de force que dans le cœur, inclinait sa tête pâle et fléchissait sur ses membres exténués. Si ce pauvre corps n'eût trahi son reste d'existence par quelques douloureux tressaillements, le spectateur, placé à peu de distance, eût cru contempler une descente de croix.

« Misérable ! » s'écria rudemment Buccoléon, « que de temps il a fallu pour t'amener ici ? Tu ne feignais point la décrépitude, quand il s'agissait de conspirer contre le glorieux empereur !... »

Le pape gardait le silence. Vicaire de Jésus-Christ, il pouvait subir l'outrage, mais, à l'exemple du divin maître, il n'y avait point répondu.

Ce calme irritait Buccoléon. « Qui ne dit mot, s'accuse ! » reprit-il en redoublant les épithètes injurieuses dont il croyait flétrir la dignité du pontife. « Qu'on produise les témoins !... »

Vingt hommes furent introduits, la plupart soldats ou gens mal famés. Leur déposition, qu'ils récitaient comme un rôle de théâtre maintes fois répété, n'attira même pas l'attention des juges. Il était aisé de voir que ces valets de tyrannie n'avaient pas devant eux un accusé, mais une victime dont la sentence était prête. Ils parodiaient les formes de la justice pour tromper l'histoire, mais pouvaient-ils tromper Dieu ?

A mesure que ces faux témoins paraissaient à la barre du sénat, une sacrilége ironie leur demandait de prêter serment sur les Évangiles, et ces âmes viles obéissaient pour gagner le salaire de leur parjure.

Le pape, que tant de souffrances semblaient laisser impassible, ne put contenir plus longtemps une généreuse indignation. « Je me suis livré à votre malice, » s'écria-t-il, « faites de moi ce que vous voudrez ; mais quel démon vous anime à

perdre ces gens-là? Ne savez-vous pas qu'un mensonge proféré sur l'Évangile est un blasphème contre le Saint-Esprit? Qu'est-il besoin de tant de fourberie pour détruire un vieillard qui ne vous résiste pas? Nul d'entre vous n'ignore l'absurdité du crime que l'on m'impute; ce n'est point un conspirateur que vous voulez frapper, mais le défenseur de la foi que vous avez désertée. N'est-ce point donc assez de commettre un crime, faut-il y joindre encore les lâchetés de l'hypocrisie?

X

Les juges déconcertés levèrent la séance en tumulte. Buccoléon se rendit auprès de l'empereur, pour délibérer sur le sort de l'auguste prisonnier. Saint Martin fut porté par les gardes dans la cour du prétoire, où une foule nombreuse attendait la sentence du sénat.

C'était une scène lamentable. On n'avait pas encore vu des chrétiens se faire les bourreaux du chef de l'Église. L'étrangeté de ce crime agitait sourdement les consciences; la résignation de la victime rappelait au fond de plus d'un cœur le lointain souvenir de l'immolation du Calvaire. Si la pitié restait muette, la crainte était près d'éclater; il y a des heures où l'éternelle justice nous avertit sans se montrer.

Un instant de plus, le peuple était reconquis à la foi par la majesté du martyre; le pape était sauvé; une révolution religieuse relevait sur l'Orient la bannière catholique : mais Buccoléon reparut. L'appareil de la puissance refoula par son prestige le tressaillement fugitif de cette générosité instinctive qui s'exhale des grandes foules; il ne resta plus que la bestiale curiosité des hommes vulgaires en présence des spectacles tragiques.

Les licteurs fendirent la presse devant Buccoléon. Le grand trésorier resplendissait d'orgueil; il y a des gens pour qui tout est grandiose, et qui, trop lâches pour manier l'épée du soldat, porteraient fièrement la hache du bourreau.

« Préfet du prétoire, » s'écrie Buccoléon, « le glorieux empereur Constant veut que justice soit faite des ennemis de l'empire; le prisonnier Martin vous est remis : faites votre office. »

Aussitôt, sur un signe du préfet, les licteurs se saisissent du pape. On arrache au saint vieillard ses vêtements tout usés par la fange des prisons; un carcan de fer est rivé à son cou; de ce carcan part une chaîne qui lie le captif à un geôlier : cette double attache est le signe précurseur des exécutions capitales.

Martin est traîné ainsi, le long des murs de la ville, depuis le palais jusqu'à la prison de Diomède, précédé d'un licteur qui porte nu, devant lui, le glaive décapiteur.

En arrivant à la prison, l'infortuné pape, qui s'était abattu vingt fois sur sa voie douloureuse, fut poussé sur les degrés avec une telle violence que ses gardiens le crurent brisé par cette dernière chute. Ramassé tout sanglant, il fut porté, presque évanoui, sur un banc de pierre où on le garrotta, sans même couvrir d'un haillon ses membres meurtris.

XI

Tout à coup, un officier du palais apporta l'ordre de surseoir à l'exécution.

Le patriarche de Constantinople, atteint d'un mal mortel, venait d'avoir une vision des jugements de Dieu. Complice de l'empereur dans sa révolte contre l'Église de Rome, et instigateur des atrocités que je viens de redire, il sentait accourir l'heure vengeresse de ce forfait. Il avait dit à Constant : « J'ai péché contre le Ciel; le sang de l'évêque Martin va me marquer au front du signe des maudits! Le glaive qui doit le frapper est la clé qui m'ouvrira l'abîme éternel : si vous craignez de m'y suivre, sauvez l'évêque Martin!... »

Et par un juste arrêt de Dieu, le patriarche était mort dans les transes d'un stérile repentir, car ce repentir n'était que de la frayeur.

Constant retint suspendue la hache sacrilége; il avait peur, lui aussi, de la voix du sang des saints; mais son âme, profondément dégradée, n'était plus capable de s'élever aux grandes expiations. Il n'osa point consommer le meurtre du successeur de saint Pierre, mais il ne pouvait lui pardonner son héroïque fermeté. Le rendre à l'Église, s'était s'avouer vaincu, c'était confesser devant les peuples qu'il existe un pouvoir supérieur au despotisme, c'était dire à tous : Je me suis élevé au trône, les pieds dans le sang; je règne par un continuel attentat, mais je n'ai pas jusqu'au bout l'audace des tyrans : voyez, un pauvre prêtre suffit à me faire trembler!... »

Par ordre impérial, l'eunuque Grégoire, préfet de Constantinople, fit porter à saint Martin des aliments de sa table pour le réconforter; par le même ordre on lui ôta ses fers. Ces tardifs égards étaient accompagnés de paroles séductrices.

Le pape refusa tout.

« Quand mon divin maître fut élevé en croix, » dit-il aux envoyés du préfet, « l'on tendit à ses lèvres une éponge imbibée de vinaigre et de fiel, et la trois fois sainte Hostie pria pour ses bourreaux. En repoussant les douceurs que vous offrez à ma misère, je vous remercie de mes souffrances, et je vous bénis, car, grâce à vous, j'imite de loin le Sauveur, et je lui demande, pour couronne de mes douleurs, de rechercher ceux qui me persécutent, et de les amener à pénitence. »

XII

Quatre-vingt-cinq jours s'écoulèrent encore dans la prison de Diomède; jours d'angoisse pour le pontife, qui ne savait plus à quoi s'attendre de la part de ses ennemis; jours d'hésitation, de demi-remords et de colère comprimée chez l'empereur, qui s'irritait de voir saint Martin condamner, du fond de son cachot, avec une persévérance surhumaine, l'intru-

sion d'un nouveau patriarche à la tête des hérésies de l'Orient.

« Quand vous me feriez hacher en mille pièces, » disait le vicaire de Jésus-Christ, « je ne cesserai pas, jusqu'à mon dernier souffle, d'infliger l'anathème à vos révoltes contre l'unité de l'Église, mais je vous pardonne le mal qui n'atteint que ma personne. »

Enfin, le 10 mars 655, le scribe Sacolève descendit dans la prison de Diomède, pour annoncer à saint Martin qu'il fallait se préparer au départ.

« Est-ce au départ de la vie? » demanda le pape; « il y a longtemps que je suis prêt. »

— « Le clément empereur n'en veut pas à vos jours, » répondit Sacolève; « votre éloignement lui suffit pour rendre la paix à l'empire. Vous n'êtes plus évêque de Rome, car il faut sur ce siége éloigné un homme soumis à la pleine autorité de l'empereur; mais vous finirez votre vie dans un doux exil, afin que les peuples sachent que notre maître est généreux comme il est tout puissant. »

— « Allez lui dire, à votre maître, » reprit saint Martin, « que je l'assigne au jour du jugement dernier. C'est alors que les peuples sauront que Dieu est patient parce qu'il est éternel. »

Ce doux exil promis à l'agonie du pontife par l'hypocrite compassion de ses ennemis, était l'âpre rive de la Chersonèse Taurique, habitée par quelques peuplades chétives auxquelles manquaient les choses les plus indispensables à la vie.

Saint Martin mourut d'inanition peu de mois après son arrivée.

L'hérétique Constant fit le voyage de Rome pour s'y montrer en triomphateur.

Il pilla pendant douze jours les richesses de l'Église, et se retira chargé de butin, comme le Vandale Genséric.

Il avait semé la haine, il récolta la vengeance, et périt assassiné.

XIII

A côté de cette persécution germait, sous le titre de réforme religieuse, une doctrine qui tendait à renverser le Christianisme en supprimant, comme une idolâtrie, toute représentation des scènes de l'histoire sacrée. Oubliant que la peinture et la sculpture sont des livres qui parlent aux yeux du peuple illettré, un certain Xénaïas, évêque intrus d'Hiéraple, fit arracher de son église les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des martyrs.

L'empereur Léon l'Isaurien s'empara de cette nouveauté. Les Césars avilis de Constantinople, si impuissants devant les Barbares et si corrompus dans leurs palais, ne savaient plus régner qu'au profit des eunuques ou des intrigants.

Le patriarche saint Germain essaya d'éclairer l'intelligence de Léon. « Quelle démence, ou plutôt quelle perfidie pouvait accuser les chrétiens de rendre aux images un culte idolâtrique ? Dieu lui-même a dit dans l'Ancien Testament : « Vous ne ferez aucune image pour l'adorer ; » et ce précepte est facile à comprendre, car la nature divine ne peut être figurée par aucun ouvrage de main d'homme. Mais puisque le Verbe divin a daigné s'unir à notre chair pour opérer la rédemption du monde, pourquoi nous serait-il interdit de reproduire, d'après la tradition, les traits de son humanité sacrée, pour rappeler cette incarnation? Nous faisons de même pour l'image de la sainte Vierge, mère du Sauveur, afin de remémorer qu'étant femme et de même nature que nous, elle a conçu et enfanté le Tout-Puissant. Nous admirons aussi et nous estimons bienheureux les apôtres, les prophètes et tous les autres saints qui ont été vrais serviteurs de Dieu, éprouvés par leurs bonnes œuvres, par la prédication de la vérité, par la patience dans les souffrances. Nous ne prétendons pas qu'ils participent à la nature divine; nous ne leur rendons pas les hommages dus à Dieu

seul, mais, par le respect avec lequel nous gardons ces effigies vénérables, nous témoignons notre foi et nous la ravivons dans le cœur de nos frères, parce qu'étant composés de matière et d'esprit, nous avons besoin de frapper les sens, qui sont comme les portes de l'âme.

« Quand donc, » poursuit le saint patriarche, « quand nous adorons l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous n'adorons pas les couleurs appliquées sur du bois, mais bien le Dieu invisible qui est dans le sein du Père que nous adorons en esprit et en vérité. De plus, depuis que les persécutions de Rome païenne ont cessé, l'Église a tenu plusieurs conciles universels, qui ont fait des canons sur des sujets bien moins graves que le respect des images. Cependant ces conciles n'auraient pas dû laisser celui-ci sans examen, s'il était vrai, comme on le prétend, qu'il nous conduit à l'idolâtrie. Si ce respect n'a jamais été condamné par les lumières de l'Église, c'est qu'il est évident, pour les chrétiens de bonne foi, que nous ne rendons aucun culte aux images, mais que ces images sont seulement à nos yeux des symboles qui nous rappellent à la contemplation spirituelle de l'essence invisible. »

XIV

La question se dégageait ainsi de toute subtilité; mais l'esprit disputeur des Grecs ne se contentait jamais des simples solutions. La passion d'argumenter pour et contre, fille turbulente des grandes écoles d'Alexandrie, n'avait rien perdu de son âpreté en se faisant chrétienne. Elle enfantait des hérésies dans la science religieuse, comme elle avait engendré les mille sectes de la philosophie antique. Le génie de la langue grecque se prêtait à des joûtes d'éloquence qui entraînaient sans cesse dans le cirque d'un ardent examen les mystères de Dieu, de l'homme et de la pensée. L'imagination demandait compte de tout à la foi, et en s'efforçant de franchir les limites de la révé-

lation, elle s'élançait du fond de ses rêves à l'assaut des vérités les plus inaccessibles.

Le clergé grec n'avait plus d'Athanase ni de Chrysostome à opposer à ce débordement des esprits; et plus occupé de sa fortune que de la garde des traditions, il dépensait en intrigues autour des empereurs l'influence qu'il avait acquise depuis les jours de Constantin. Le siége patriarcal de Constantinople, objet de toutes les ambitions, enviait la suprématie de la chaire de saint Pierre, et la rareté des saints parmi les prélats qui l'occupaient tour à tour livrait la chrétienté d'Orient à toutes les fluctuations du schisme et de l'erreur.

Léon l'Isaurien, qui de fils d'un cordonnier s'était vu élever à la pourpre par un caprice soldatesque, mettait sa brutale ignorance au service de toutes les intrigues. Des astrologues juifs, soudoyés par des évêques hérétiques qui voulaient rompre avec Rome, lui persuadèrent que la stabilité de son pouvoir était attachée à la destruction des images religieuses. Un tremblement de terre venait d'épouvanter les rives de l'Archipel; ils lui firent croire que ce phénomène était un signe de la colère du ciel, soulevée par l'idolâtrique adoration du crucifix. Léon les crut malgré les remontrances de saint Germain. Un édit ne coûtait qu'un trait de plume; il le signa. Saint Germain fut chassé de Constantinople, et des soldats furent envoyés de tous côtés pour briser à coups de hache statues, peintures sur bois, sculptures et reliquaires.

XV

L'exécution commença par un christ colossal qui s'élevait à l'entrée du palais impérial. Un écuyer de Léon, nommé Jovin, monta sur une échelle et mutila de trois coups la figure sacrée. Quelques pauvres femmes du peuple l'avaient supplié avec larmes de ne point commettre cette profanation. Voyant que leurs prières étaient vaines, elles se ruèrent sur l'échelle, ren-

versèrent Jovin et le mirent en pièces. Cette terrible protestation fut punie du dernier supplice. La colère de l'Isaurien ne s'arrêta pas à broyer les résistances violentes; elle déchaîna ses espions contre les murmures secrets; la délation multiplia les victimes, et comme Constantinople était peuplée de gens venus de tous pays, les fugitifs portèrent à Rome, en Gaule, en Afrique, et jusque chez les Barbares du Nord, la nouvelle de cette persécution.

L'Occident chrétien refusait d'y croire, lorsque l'édit fut apporté à Rome et à Ravenne par des commissaires impériaux. Le pape Grégoire II le déchira : né Romain, ce courageux pontife sentait couler dans ses veines le vieux sang des maîtres du monde.

Le peuple chassa les commissaires. Léon les remplaça par trois sicaires chargés de tuer le pape; l'exarque de Ravenne se fit leur complice. Mais le piége tendu à Grégoire fut découvert; les meurtriers ne purent échapper à la vengeance publique, et Rome en armes défia l'empereur homicide.

Au milieu de ce trouble arriva une autre nouvelle non moins sinistre. Léon venait d'incendier la magnifique bibliothèque de Constantinople, et les trente mille précieux manuscrits qu'elle renfermait avaient servi de bûcher aux conservateurs de ce dépôt des sciences humaines. Cet acte de vandalisme révélait un fou furieux. « A bas l'empereur! » cria Rome; « à bas les statues du briseur de croix et du brûleur de livres! »

Les statues furent mises en pièces, et leurs débris traînés à Ravenne.

L'exarque Paul, et Exhilarat, duc de Campanie, accoururent pour étouffer dans le sang ce qu'ils appelaient une émeute, et se trouvèrent en face d'une révolution.

Aveuglés par l'orgueil oriental, ils voulurent parler en maîtres : ils furent hués. On en vint aux mains : ils furent massacrés.

Grégoire II, déplorant ces malheurs, mêlait ses larmes au sang versé, et s'offrait en hostie pacifique aux combattants

exaspérés. Il mourut de chagrin, sans avoir vu la fin de ces bouleversements.

XVI

Le pontife qui lui succéda, en 751, sous le même nom, reprit son œuvre de résistance, et data son avénement par une lettre apostolique dont la fermeté majestueuse présage déjà l'immensité du rôle que la papauté va bientôt remplir au sommet de l'univers.

« Seigneur, » dit Grégoire III à Léon l'Isaurien, «j'ai lu dans les archives de Saint-Pierre, l'épître impériale par laquelle, à l'exemple de vos prédécesseurs, vous confessiez notre sainte foi en montant sur le trône, et déclariez digne d'anathème quiconque ose attenter aux pouvoirs de l'Église de Jésus-Christ.

« Cette épître, signée de votre main avec le cinabre, et scellée de votre sceau, jurait fidélité aux traditions des Pères et à la doctrine des conciles qui, depuis la première assemblée de Nicée, ont réglé par l'inspiration du Saint-Esprit tout ce qu'il est ordonné de croire et de pratiquer, pour parvenir au salut éternel. Cette épître, dépôt de vos serments, est aujourd'hui le témoin de vos parjures.[1]

« Qui donc a pu vous obliger de regarder en arrière, et de descendre aux abîmes, au lieu de vous élever vers le Ciel?

« Vous dites que les images du Sauveur, de sa sainte Mère, des bienheureux apôtres et des martyrs sont des monuments d'idolâtrie, et vous ordonnez de les détruire.

« Avant de décréter cette scandaleuse impiété, née de l'aveuglement, ou de la démence, ou des entrailles d'une perversité sans modèle, il était de votre devoir de consulter des hommes recommandables par leur vertu et par la science des choses du Ciel. Ces hommes qu'un cœur droit vous eût fait rechercher, vous auraient enseigné pourquoi, au temps de

Moïse, Dieu lui-même a défendu d'adorer les ouvrages des hommes.

« Les Pères, nos maîtres, et les six conciles universels nous ont laissé l'inviolable dépôt des traditions, et vous repoussez, de par votre despotisme, leur vénérable témoignage. Nous sommes donc obligé, de par la charge d'âmes que nous avons reçue de Dieu, de vous écrire sans ménagement, parce que vous êtes ignorant et grossier; mais nos paroles contiennent l'esprit de vérité. Nous vous conjurons de quitter votre présomption, et de nous écouter humblement.

« Dieu a défendu au peuple hébreu l'adoration des ouvrages humains, parce que ce peuple choisi marchait à la conquête d'une terre couverte d'idolâtres, voués au culte des créatures les plus immondes et qui disaient : « Voilà nos dieux, il n'y en a point d'autres. » Mais, en même temps que Dieu, par son précepte, voulait préserver ce peuple de la contagion idolâtrique, sa providence traçait les règles et les symboles du culte véritable. Les tables de la Loi, gravées par Moïse sur le Sinaï, l'Arche d'alliance et les chérubins qui la couvraient de leurs ailes, n'étaient-ils point des ouvrages de main d'homme?

« Dans les derniers temps, ce même Dieu unique, tout-puissant, éternel, invisible et infini, a envoyé des cieux son fils éternel comme lui. Ce fils s'est incarné dans le sein d'une vierge prédestinée, il a paru à Jérusalem, il a habité parmi nous, Dieu et homme tout ensemble, et a prouvé sa divinité par des actes qui se révélaient à nos sens. Ceux qui l'avaient vu, l'ont peint comme ils l'avaient vu. On a peint de même la vierge immaculée et saint Jacques, parent de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair ; on a peint saint Étienne et les autres martyrs.

« Ces images s'étant multipliées dans le monde, à mesure que la foi s'y étendait, les chrétiens se sont accoutumés à leur rendre, non le culte d'adoration qui n'appartient qu'à Dieu, mais un hommage de révérence qui s'adresse aux personnes qu'elles représentent.

« Pourquoi ne figurons-nous pas, dans nos églises, le Père éternel du Christ sauveur? C'est parce qu'il est impossible de peindre l'essence invisible; mais nous représentons le Christ parce qu'il a uni notre nature à la sienne pour communiquer avec nous.

« Votre édit prétend que nous adorons des statues, des murailles peintes, des planches chargées de couleurs. Êtes-vous donc incapable de comprendre que nous nous servons de la sculpture et de la peinture pour élever notre esprit à la méditation en attachant nos regards sur des scènes ou des portraits qui perpétuent des traditions authentiques?

« Si nous prions devant une image du divin Rédempteur, nous élevons par la contemplation de cette œuvre nos cœurs à celui dont elle retrace la mémoire, et nous disons : Seigneur Jésus, Verbe éternel du Tout-Puissant, secourez-nous, sauvez-nous, pauvres pécheurs qui ne cessons d'offenser votre majesté infinie!...

« Si nous sommes devant l'image de la bienheureuse Vierge Marie, notre aspiration vers le ciel où elle repose dans la gloire s'exprime autrement : Arche sainte de la nouvelle alliance, disons-nous, Vierge sans tache que Dieu forma pour être le temple vivant du Saint-Esprit, mère immaculée du fils de l'Éternel, intercédez pour nous!...

« Si nos yeux rencontrent le tableau du supplice de saint Étienne, lapidé par les Juifs déicides, nous savons que cet illustre disciple, ayant donné sa vie pour sa foi, est en possession d'une couronne impérissable, parce que le Sauveur lui-même a daigné dire : *Celui qui m'aura rendu témoignage devant les hommes, je le reconnaîtrai, moi aussi, devant mon père qui est dans les cieux.*

« Et alors, élevant les soupirs de notre âme vers l'éternelle patrie des élus, nous nous écrions : Bienheureux Étienne, qui avez ouvert la route glorieuse où se sont élancées tant de légions de martyrs, priez le Seigneur pour vos frères de la terre; obtenez-nous de la divine bonté la grâce de vivre saintement et de triompher comme vous de la persécution !...

« Est-ce là, seigneur, de l'idolâtrie?... je vous adjure de répondre avec bonne foi. »

XVII

Voilà pour le dogme. Grégoire III le précise en termes qui ne laissent place à aucune équivoque : il est disciple d'un maître qui ne veut pas qu'on mette la lumière sous le boisseau.

Mais ce n'est pas tout. Léon l'Isaurien n'est pas seulement un chrétien ignorant ou aveugle ; c'est un pouvoir persécuteur qui a versé le sang des justes, et qui menace encore. Après la leçon du docteur, voici le châtiment pontifical.

« Nous aurions pu, » continue le pape, « comme dépositaire de la puissance de saint Pierre, prononcer contre vous des peines canoniques. Mais puisque vous-même avez bravé la malédiction qui s'attache au sacrilége, que cette malédiction vous demeure attachée.

« Mieux vaudrait que l'on vous nommât hérétique, que briseur des images qui retracent à notre piété les vérités de l'Évangile.

« Au lieu de chasser ignominieusement de son siége le vénérable évêque Germain, vous auriez dû le consulter comme votre père. Ce vieillard de quatre-vingt-quinze ans, dont le Seigneur glorifiera les souffrances, vous eût appris que la décision des choses religieuses n'appartient pas aux empereurs, mais aux évêques. De même que les évêques, préposés par leur ordination au gouvernement des églises, n'interviennent point dans les affaires publiques, les empereurs doivent, comme les derniers d'entre le peuple, s'abstenir des affaires ecclésiastiques et se borner aux détails qui leur sont confiés.

« Vous espérez justifier vos actes en leur donnant le sceau d'un concile. Mais où sont les évêques qui oseraient vous excuser sans se sentir prévaricateurs?... Et supposez un moment que ce concile soit assemblé : à quel titre paraîtriez-vous dans son

sein ? Peut-on voir en vous autre chose qu'un chrétien révolté contre les traditions de tous les conciles passés ? Vous raisonnez en Barbare, et vous agissez en bourreau. Les scandales et les meurtres de Constantinople ont indigné l'Occident. L'Église était en paix, et vous l'avez remplie du bruit de vos fureurs ; votre existence fût-elle d'un siècle, vous n'auriez pas assez de larmes pour laver les sanctuaires que vous avez profanés. Et vous parlez de concile !... ah ! le concile qui vous attend, se composera de tous les martyrs qui déposeront contre vous au tribunal de Dieu !

« Vous croyez nous épouvanter en disant : « J'enverrai à Rome, briser l'image de saint Pierre ; j'en ferai enlever le pape Grégoire, chargé de chaînes, comme Constant fit enlever le pape Martin !... »

« Eh bien, sachez, seigneur, que les papes sont les médiateurs et les arbitres de la paix entre l'Orient et l'Occident. Sachez que Dieu mesure, comme il lui plaît, la carrière des tyrans. Appuyé sur le tombeau des Apôtres, j'attends sans crainte l'effet de vos menaces. Vous passez sur la terre, mais de quelque côté que vous alliez, il faudra toujours arriver devant Dieu : soit que je vous précède, soit que vous me suiviez, nous nous y retrouverons. »

XVIII

Cette lettre magnifique fut portée à Constantinople par un prêtre nommé Georges.

L'empereur fit déporter en Sicile le messager du pape, et par son ordre on l'abreuva d'angoisses.

Indigné de cette lâcheté, Grégoire III assembla un concile dans la basilique de Saint-Pierre. Quatre-vingt-treize évêques d'Occident y prononcèrent un anathème solennel contre quiconque par actions, par parole ou même par pensée, attenterait à la vénération due aux saintes images. Cette courageuse

décision fut accueillie avec enthousiasme dans toute l'Italie. Des souscriptions spontanées produisirent presque aussitôt des sommes considérables qui furent distribuées aux artistes, par ordre du pape, afin d'imprimer une activité nouvelle au travail d'ornementation des églises. Un légat fut envoyé à l'empereur, pour lui signifier les décrets du concile de Rome, et le sommer d'obéir.

Le légat se vit traité comme l'avait été le prêtre Georges.

Une flotte mit à la voile pour aller saccager Rome, si Rome refusait de lui livrer le pape; mais cette expédition fit naufrage dans les eaux de l'Adriatique.

Léon, exaspéré, ordonna la saisie des revenus de l'Église romaine sur toutes les terres de son obéissance.

« Grâces lui soient rendues, » dit le pape; « en nous délivrant des biens périssables de ce monde, il nous rend plus facile l'imitation de la pauvreté du Sauveur! »

Le briseur d'images mourut excommunié, laissant à son fils Constantin Copronyme l'héritage de ses fureurs. Ce nouvel empereur, plagiaire de Néron, inonda son règne du sang des catholiques; il jouait de la lyre, en costume d'histrion, pendant les tortures des martyrs.

Grégoire III ne pouvait opposer à ce monstre que les anathèmes de l'Église. Il mourut au milieu de la tempête qui ravageait la chrétienté, et cette tempête devait durer cent vingt ans.

XIX

L'Orient, sous la tyrannie de Copronyme, contenait trois cent trente-huit évêques hérétiques, qui se formèrent en concile, pour anathématiser à leur tour la doctrine de l'Église romaine touchant les images. Cette forfaiture du pouvoir religieux, consacrant l'asservissement des consciences aux usurpations du pouvoir temporel, est le symptôme le plus hideux des époques de décadence. Je ne vous retracerai pas toutes les

atrocités qui furent légiférées par cette assemblée sacrilége: vous pourrez les résumer toutes dans un seul exemple.

Saint Étienne du Mont-Auxence, né à Constantinople en 714, n'avait encore que quinze ans, lorsqu'éclata la persécution de Léon l'Isaurien. Forcés de fuir pour éviter l'apostasie ou la mort, ses parents lui avaient donné pour asile le monastère du Mont-Auxence, peu distant de Chalcédoine.

Cette solitude ne pouvait attirer la visite des briseurs d'images; elle n'offrait rien à leurs dévastations. Les pauvres moines qui l'habitaient ne possédaient que des cellules de feuillage, disséminées çà et là sur la montagne. Les uns copiaient des livres, les autres fabriquaient des filets de pêche. Trop pauvres pour édifier une église, ils se réunissaient, pour prier, autour d'une simple croix de bois, et n'avaient pour autel que la pierre de leur désert.

Le jeune Étienne était donc en sûreté. Ses frères en Dieu le virent grandir en sagesse comme en âge; ils s'accoutumèrent à le vénérer dès sa jeunesse comme une touchante copie de ces grâces virginales dont Jean, le disciple bien-aimé, fut le modèle et l'apôtre.

Avant la fin du règne de Léon l'Isaurien, le moine Étienne était devenu l'abbé de Mont-Auxence, et Mont-Auxence, du fond de son évangélique pauvreté, étendait au loin sur l'empire d'Orient la renommée de ses saints et le rayonnement de ses vertus.

Malgré sa promotion au gouvernement du monastère, l'abbé Étienne n'avait rien diminué de ses austérités. La communauté gagnait chaque jour de nouveaux membres, les uns amenés par le dégoût du siècle, les autres par la proscription des briseurs d'images. Quand ils paraissaient devant l'abbé pour lui demander la robe monastique, ils s'effrayaient de le voir couvert d'une peau de brebis qui cachait mal un terrible cilice. Étienne se cuirassait d'une chaîne de fer liée en croix sur le dos et la poitrine; cette chaîne s'attachait par le haut à un cercle de fer rivé sous les aisselles, et par le bas à une ceinture

de même métal, dont les aspérités limaient sa chair à chaque mouvement.

Sa cellule n'était qu'un trou sans toiture, creusé dans le roc au sommet de la montagne; les ardeurs de l'été, comme les glaces de l'hiver, la pluie, le vent, la neige, l'y retrouvaient à chaque saison, priant ou travaillant de ses mains.

Plus d'un novice reculait devant un maître si dur pour lui-même; et alors l'abbé lui disait, avec un angélique sourire : « Entrez sans crainte, il y a ici des régimes à la portée de toutes les forces. Le Bon Pasteur mesure le vent à la toison de ses agneaux ; si vous êtes faible, je ferai pénitence pour deux.»

XX

Ainsi vivaient les solitaires du Mont-Auxence, lorsque Constantin Copronyme ordonna de faire souscrire par toutes les églises et les monastères de l'empire les décrets de son concile iconoclaste.

« Prenez garde à l'abbé Étienne, » lui dirent les évêques hérétiques; « c'est une tête inflexible, et s'il se range du côté du pape, sa résistance mettra tout en feu.

— « C'est justement par cet abbé Étienne, » répondit l'empereur, « que je veux faire commencer l'obéissance. »

— « Vous en ferez un martyr pour les Latins!

— « Ou le général de nos briseurs d'images, » s'écria Copronyme.

Le patrice Calliste, un des esprits les plus madrés de la cour, fut envoyé au Mont-Auxence. « Avec un panier de figues, deux ou trois révérences, et la perspective d'un évêché, » disait Calliste, « je mènerai l'abbé Étienne au bout du monde.....

— « S'il ne vous met pas à la porte, » lui glissa sournoisement à l'oreille l'évêque Théodose d'Éphèse, président du concile hérésiarque.

Voilà le patrice à Mont-Auxence.

Au nom de l'empereur, rien ne se dérange; que peut sur l'âme des pieux solitaires cet écho d'un monde qu'ils ont oublié?

Calliste, dans tout l'appareil de la puissance, escorté de serviteurs et de gardes, s'attendait à voir la communauté tout entière accourir à sa rencontre, pour adorer en lui, briseur d'images sacrées, l'image profane du souverain persécuteur.

Et voilà qu'il ne trouve, dans des huttes sauvages, que des hommes silencieux, amaigris par le jeûne, courbés sur le travail du jour, indifférents au bruit qui se fait autour d'eux.

L'habitant de la première cellule qu'il rencontre sur le penchant de la montagne, prié d'indiquer la demeure de l'abbé Étienne, indique du geste, sans lever les yeux, le sommet des rochers.

Un second, un troisième, un trentième reclus répond par le même signe à la même question.

« Ces gens-là sont rustres ou fous! » murmure un officier du patrice. « Vous plaît-il, seigneur, que je les fasse parler?...

— « Silence, » dit Calliste. « Ne troublons pas les poissons du père Étienne; quand nous serons au haut de ce désert, je tendrai mes hameçons. »

XXI

L'abbé Étienne, couvert de sa peau de brebis, était accroupi dans son trou de rocher; le front appuyé sur ses deux mains, il lisait les épîtres de saint Paul, ouvertes devant lui sur une pierre qui lui servait de pupitre, au pied d'une croix de bois.

Le patrice et sa suite se rangèrent en cercle au bord du trou, sans que ce grand solitaire sortît de sa profonde méditation.

« Vénérable père, » dit Calliste, « est-ce vous que l'on nomme l'abbé Étienne?... »

Étienne leva les yeux lentement; sa placide physionomie

s'anima peu à peu, comme le visage de l'homme qui sort du sommeil de ses souvenirs.

Le patrice répéta deux fois son interrogation avant d'obtenir une réponse. Son regard incisif cherchait à creuser les secrets de l'âme sur ce front voilé par l'extase de la pensée; mais devant les traits impassibles du moine, il sentit que le coup d'œil des cours ne pénètre que les natures vulgaires.

« Pourquoi m'appelez-vous *vénérable?* » dit enfin l'abbé. « Je me nomme Étienne *le pécheur*. Que demandez-vous? Ce n'est point l'hospitalité, car on ne la cherche pas au désert; ce n'est pas le chemin du Ciel, car à votre costume je reconnais un grand du siècle: ceux-là cherchent le chemin du plaisir, et je ne sais que celui des larmes.

— « Cet homme est dur à tenter, » se dit l'ambassadeur des iconoclastes. « Si j'en viens à bout, je serai plus grand théologien que l'évêque d'Éphèse; si j'échoue, je me serai chargé d'une commission bien ridicule.— Père, » reprit-il, en s'adressant à l'abbé, et donnant au timbre de sa parole l'expression d'une âme toute palpitante d'émotion, « père, l'homme qui s'incline devant vous, et que vous appelez grand du siècle, ne serait pas digne de délier vos sandales d'écorce. Pardonnez-lui d'avoir troublé votre solitude, et bénissez en lui le très-humble envoyé du concile universel qui vient d'achever sa session au palais d'Hiéra, sur la côte d'Asie, vis-à-vis Constantinople, sous les auspices du très-pieux empereur Constantin.

— « Concile universel, qui vient d'achever sa session..... Que dites-vous là? » reprit vivement l'abbé Étienne. « Autrefois, quand il y avait des conciles universels, toute la chrétienté le savait longtemps à l'avance; nos seigneurs les évêques en envoyaient la nouvelle jusqu'aux monastères les plus éloignés, afin que les plus humbles serviteurs de Dieu offrissent des prières et des jeûnes pour invoquer les lumières de l'Esprit saint. Comment se fait-il que le monastère du Mont-Auxence, auprès de Chalcédoine, ait ignoré un si grave événement? »

XXII

Le patrice était embarrassé. « Je ne connais rien aux affaires de l'Église, » pensait-il, « et je viens de faire fausse route en voulant marcher droit; comment revenir sur mes pas?... »

L'humilité d'Étienne le tira tout à coup de sa perplexité. « Mon Dieu, » dit l'abbé du Mont-Auxence, en levant ses mains vers le ciel, « pardonnez-moi ma surprise devant les actes de votre providence. Qui suis-je donc, pour mériter d'être averti, dans ce désert, des grandes choses que vous faites pour le bien de l'Église!

« Je le tiens, » se dit Calliste; « mais il n'y a pas de temps à perdre. — Père, » reprit-il à haute voix, « plusieurs évêques du concile ont entretenu l'empereur de vos éminentes vertus, et, si je connais bien les intentions de mon glorieux maître, sa piété vous destine un siége épiscopal voisin du trône, afin de pouvoir souvent s'éclairer de vos conseils. C'est pour vous prier en même temps d'accéder à ce désir impérial, que le concile m'a donné mission de vous apporter ses canons à souscrire.

— « Que béni soit celui qui vient au nom de la sainte Église,» répondit l'abbé. « Je vous prie, à mon tour, de supplier l'empereur de me laisser à ma solitude. Je ne suis point fait pour gouverner les affaires de ce monde, et c'est déjà bien malgré moi que je porte la charge d'un monastère dont le dernier frère vaut mieux que moi devant Dieu. Quant à souscrire les canons du concile, je suis prêt à montrer mon obéissance. »

Il prit alors des mains du patrice le volume qui contenait les actes du concile, le déroula, et en fit une lecture attentive.

Pendant cette lecture, aucun mouvement de ses traits ne décela ce qui se passait dans son esprit. Quand il eut achevé, il replia le volume, et le rendit à Calliste avec cette seule parole : « Je ne signe point. »

Calliste fut consterné. « Père, » s'écria-t-il, « songez-vous à ce que vous dites?

— « Je dis, » reprit l'abbé Étienne, « que vous avez voulu me tromper, à moins que vous ne soyez le plus ignorant des hommes. Je dis que votre prétendu concile universel n'est qu'une assemblée de Judas. Je dis qu'il y a un canon de l'Église qui défend de régler en concile les affaires ecclésiastiques sans le concours et la sanction du pape, chef de l'Église. Je dis que votre concile renverse toutes les traditions, et détruit toutes les lois faites par les six conciles universels, dont le premier s'ouvrit à Nicée en présence du grand Constantin. Je vois dans les actes de votre concile l'absolution d'un évêque accusé par les fidèles d'avoir foulé aux pieds l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et j'y vois les accusateurs de cet évêque excommuniés comme idolâtres. J'y vois le titre de *saints* refusé aux apôtres, aux martyrs et aux autres justes qui ont confessé la Foi et rempli le monde de leurs vertus. Devant toutes ces choses, je me recueille en Dieu et, du fond de ma conscience, je refuse obéissance à votre concile profanateur, et à l'empereur qui l'a créé ou qui le soutient, car voici ma profession de foi et je suis prêt à la signer de mon sang : « Quiconque n'adore pas Notre-Seigneur Jésus-Christ renfermé dans son image selon l'Humanité, qu'il soit anathème!...»

XXIII

A la nouvelle de cette protestation, l'empereur devint furieux. Une troupe de soldats fut envoyée au Mont-Auxence, avec ordre d'incendier les cellules, de disperser les solitaires, et de traîner l'abbé Étienne dans un monastère de Chrysopolis, dont les religieux, voués à l'hérésie des briseurs d'images, devaient devenir les bourreaux du confesseur de la Foi.

La privation de nourriture fut le commencement de son martyre. Après dix-sept jours d'inanition, les persécuteurs le

croyaient vaincu. Cinq évêques iconoclastes, Théodose d'Éphèse, Constantin de Nicomédie, Constantin de Nacolie, Sisinius Pastyle et Basile Tricacube, se joignirent au patrice Calliste, pour aller tenter le saint dans son cachot.

L'évêque Théodose portait la parole.

« Serviteur de Dieu, » dit-il à Étienne, « nous savons que vous êtes un homme vertueux et de mœurs irréprochables. Aussi nous voyez-vous profondément affligés de la disgrâce où vous êtes tombé. Ne perdez pas le fruit de vos vertus en vous livrant à une orgueilleuse obstination. Croyez-vous donc en savoir plus que les évêques de l'empire, touchant les matières de foi?... »

Étienne était couché, les fers aux pieds, dans une cellule souterraine, sur une poignée de paille fangeuse.

« Obéissez au concile, » dit le patrice Calliste, « et je vous amènerai en triomphe à Constantinople. L'empereur est navré de votre révolte, mais il est prêt à vous ouvrir ses bras. Ne contristez pas l'Église d'Orient qui vous honore, et dont vous pouvez être une colonne lumineuse; n'égarez point le peuple qui a les yeux sur vous, en l'excitant contre ses pasteurs par le scandale de votre exemple.

— « Persistez-vous, » répondit l'abbé du Mont-Auxence, « à détruire les images du Sauveur, de sa sainte Mère et des martyrs?

— « Nous ne sommes point ici pour discuter, » reprirent les évêques avec un peu d'impatience, » mais pour prendre acte de votre soumission.

— « Je me déclare, » répéta Étienne, « soumis à l'Église en la personne de son chef, le pontife de Rome. Est-ce là aussi votre profession de foi?...

— « Ce n'est point répondre! » s'écria Théodose d'Éphèse. « Quel rapport existe entre l'évêque de Rome et les décisions du concile que nous signifions à votre obéissance?

— « Vous venez de formuler vous-même votre condamnation, » dit l'abbé du Mont-Auxence. « Votre concile sans pape

est une assemblée de morts qui protestent contre la vie éternelle. Je n'ai plus rien à vous demander, et je ne veux plus vous répondre!... »

XXIV

Une heure après, le saint confesseur fut tiré de sa prison par une troupe de soldats. Comme il pouvait à peine se soutenir, on l'attacha sur un âne, et ses gardiens le traînèrent ainsi dans un autre exil. Arrivé au désert de Proconèse, il fut abandonné sur les grèves de la mer, sans vêtements, sans abri, sans nourriture. On le croyait sacrifié, mais Dieu qui le réservait à un dernier combat, ne permit point qu'il mourût avant d'avoir condamné face à face l'empereur persécuteur.

Proconèse était un lieu de déportation lointain, où végétaient, clair-semées, d'autres victimes de la tyrannie de Copronyme. Ces malheureux erraient comme des spectres sur les plages solitaires, gardés d'un côté par la mer infranchissable, de l'autre par un cordon de soldats qui leur fermaient les chemins de la fuite. L'apparition d'un nouveau compagnon de misère fut comme un baume à leurs souffrances; ils le recueillirent dans le sein de leur dénûment, et lui prodiguèrent ces soins stériles qui voilent à demi les miracles de la Providence. L'abbé Étienne se ranima et guérit contre toute espérance.

Les moines du Mont-Auxence ayant découvert sa retraite, vinrent l'y retrouver, l'un après l'autre, comme des pèlerins qui retrouvent leur patrie. Les grottes marines se changèrent en cellules, et les échos de la prière, emportés dans le murmure des vagues, allèrent semer au loin le nom de la nouvelle Thébaïde.

Constantin Copronyme apprit un jour que l'île de Proconèse était un foyer de prodiges. Les aveugles venaient y recouvrer la lumière; les paralytiques y marchaient, et la mort elle-même

y désertait sa proie, au nom de Jésus-Christ et à la voix de saint Étienne. Le tyran seul ne fut pas vaincu.

Comme du Mont-Auxence on l'avait traîné à Chrysopolis, et de Chrysopolis à Proconèse, l'abbé Étienne fut ramené un jour à Constantinople.

Comme Tibère à Caprée, l'empereur Copronyme avait à Constantinople une *maison de supplices,* discrètement sculptée sous les mosaïques de la salle des festins. Il y descendait au dessert, avec l'appétit du meurtre; il en remontait insatiable.

Étienne fut jeté dans ces limbes, pour y attendre les caprices du bourreau.

XXV

Trois cent quarante-deux prêtres ou moines, tous coupables de la même protestation contre les sacriléges du concile iconoclaste, gisaient dans cette tombe vivante, comme les débris d'un champ de bataille. Aux uns on avait coupé le nez, aux autres crevé les yeux ou scié les poignets. De temps en temps, les sicaires impériaux venaient y chercher une apostasie; ils n'y trouvaient que des agonies qui imploraient le coup de grâce en confessant leur foi.

Chaque jour voyait arriver de nouvelles victimes, qui apportaient d'affreux récits de la persécution. Ce n'était, de tous côtés, que clercs mutilés ou jetés à l'eau dans un sac de cuir; églises changées en écuries ou en fabriques d'armes; monastères incendiés, reliques saintes jetées à la voirie. Les gouverneurs des villes éloignées rivalisaient de fureur, pour se faire remarquer de l'empereur et s'avancer dans ses bonnes grâces. Tout ce que la dépravation de l'esprit peut imaginer de cruel s'unissait au servilisme le plus abject. Les supplices multipliés n'avaient pas même le sinistre éclat des hécatombes chrétiennes que l'antique Rome offrait à ses dieux; le Bas-Empire

avait hérité de l'art du meurtre, mais il en avait désappris la grandeur.

La présence d'Étienne au milieu des infortunés qui peuplaient la catacombe impériale, fut comme une bénédiction suprême qui les fortifiait pour souffrir. Tous le nommaient leur père, et s'enveloppaient de sa charité pour persévérer dans l'espérance du triomphe en gardant pur le dépôt de la foi. Ces soldats du Christ, couverts de glorieuses cicatrices, oubliaient l'horreur du sort qui les décimait d'heure en heure, pour s'élever par la puissance de l'âme vers les régions divines qui gardaient leur couronne.

Après onze mois d'étouffement, pendant lesquels il avait vu passer et béni une légion de martyrs, le saint abbé du Mont-Auxence eut la révélation de sa prochaine délivrance. « Béni soit Dieu, » dit-il à ses compagnons, « je partirai d'ici demain pour un voyage éternel dans les splendeurs de l'infini; mon corps est lourd comme un manteau de plomb que j'ai hâte de laisser tomber; et il me semble que mon âme arrive sur mes lèvres pour s'envoler comme l'oiseau de passage qui s'est un moment posé sur une ruine. »

XXVI

Constantin Copronyme ne l'avait pas oublié; mais il voulait user son courage en le rendant témoin de toutes les tortures dont la prison du palais était l'infernal théâtre. N'était-ce pas un spectacle au-dessus de toutes les forces du cœur, que de voir, chaque jour, des bourreaux venir marquer une proie dans cet abattoir d'hommes, l'étendre sur un chevalet, lui crever un œil, ou lui trancher un membre, et la rejeter sanglante sur la litière boueuse des captifs, en disant aux autres : « A demain! »

Voilà ce qu'avait vu l'abbé Étienne pendant onze mois. Que de fois, dans sa généreuse indignation, il s'était jeté entre les

victimes et les ouvriers de la mort, en s'écriant : « Prenez-moi, déchirez-moi fibre à fibre, mais ne m'obligez plus de contempler les souffrances de mes frères!... »

Et ces équarisseurs de chair humaine lui demandaient son nom : « Ah! c'est donc toi que l'on nomme l'abbé Étienne? Eh bien, sois tranquille, nous te gardons pour la fin, et tu ne perdras rien pour attendre. »

Cette fin arriva le 28 novembre 767

L'empereur, entouré de courtisans, jouait de la lyre au milieu d'une orgie en l'honneur de Bacchus ; car ce briseur d'images chrétiennes se vautrait au pied des idoles pour copier les Césars du vieil empire. Dans le délire de la débauche il se souvint de l'abbé Étienne, et, apprenant qu'il vivait encore, il ordonna de le livrer à une troupe d'hommes ivres, pour l'immoler à leur frénésie, puis il monta lui-même, tout chancelant, sur la terrasse de son palais, pour assister à cette expédition de dogues enragés.

XXVII

Le saint, agenouillé, priait, dans l'attente de sa dernière heure.

Une auréole céleste, signe miraculeux des victoires sacrées, formait un diadème autour de son front, et semait dans le crépuscule de la prison impériale des grappes d'étincelles diamantées.

Les mutilés de Jésus-Christ se soulevaient autour de lui pour contempler en silence le doux éclat de ses traits transfigurés par l'extase.

De temps en temps, le saint murmurait quelques paroles prophétiques, traduction mystérieuse des choses futures qui se dessinaient pour lui dans une vision intérieure.

Et ces paroles annonçaient le châtiment de Constantinople,

comme les paroles des anciens martyrs avaient annoncé celui de Rome.

« La fin vient, la fin se hâte, » disait le saint. « Fille de Babylone, tu as surpassé ta mère en impiété. Tu as violé le sanctuaire du Seigneur; mais tu seras en opprobre et en blasphème, en exemple et en stupeur pour toutes les nations qui t'environnent, lorsque l'Éternel vengeur aura accompli sur toi ses jugements.

« Ta fin vient, ta fin se hâte, » dit le Tout-Puissant. « J'enverrai contre toi le glaive, la famine et la peste: au dehors le glaive, au dedans la peste et la faim.

« Tu seras livrée aux fils de l'étranger; tu deviendras la proie des impies de la terre, et les exécuteurs de mes vengeances t'enchaîneront dans l'ignominie.

« J'amènerai contre toi le plus cruel d'entre les peuples. Tu verras venir épouvante sur épouvante, calamité sur calamité. La Loi que tu avais reçue du Ciel périra dans tes prêtres, et ton empire, que tu croyais éternel, se fondra comme une vapeur... »

Ainsi disait le saint, en lisant dans le livre mystérieux qui s'entr'ouvrait au fond de son âme. Et les confesseurs qui l'écoutaient, recueillaient ces paroles dans leur cœur, en se disant tout bas l'un à l'autre: « Voici qu'il prophétise comme les voyants de l'antique Israël; la mort n'est-elle point proche quand on lit à livre ouvert dans les cieux? »

Une effroyable clameur, qui accourait du dehors en grossissant son tonnerre, étouffa cette question sur leurs lèvres.

« Donnez-nous Étienne d'Auxence! nous le voulons, mort ou vif!... »

La porte de fer qui fermait la prison souterraine cria sur ses gonds.

Des hommes armés de torches et titubants sous l'ivresse, montrèrent leurs visages livides et leurs bras ignoblement armés, les uns de pierres, ceux-là de bâtons noueux, les autres des pots de cuivre où ils avaient bu la rage du tigre avec le vin des celliers impériaux.

« Étienne d'Auxence !... »

Le saint abbé fit quelques pas au-devant d'eux : « Je suis, » répondit-il avec douceur, « celui que vous cherchez. »

On le saisit, on l'entraîne ; mais ses pieds, garnis d'entraves que relie une chaîne trop courte, ne peuvent obéir à l'impatience des forcenés qui se le disputent. Il tombe : on attache une corde à ses fers, et on le traîne comme une solive jusque sur la place du palais.

Une foule hurlante attendait la victime ; aussitôt qu'Étienne parut, une grêle de coups et de pierres commença son dernier supplice ; mais Dieu permit que son courageux serviteur sortît de la vie sans souffrir longtemps ; un de ses tourmenteurs, armé du piston d'une pompe à incendie, termina d'un seul coup son agonie.

La mort n'assouvit point l'horrible furie de cette populace : le cadavre du saint fut traîné de rue en rue, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que des lambeaux mêlés à la fange des égouts.

XXVIII

Je m'arrête.

Que de fois, en me suivant, de récits en récits, à travers les cirques où périssaient de mille manières les premiers martyrs du Christianisme, que de fois n'aurez-vous pas été tenté de fermer le livre, en disant : « C'est incroyable ; jamais l'humanité n'a pu commettre tant d'horreurs ! L'auteur de ces tableaux voit le monde à travers les sombres mirages de sa vie solitaire. Il nous délaie au creuset de son imagination des faits hasardés par d'autres moines, ses devanciers non moins moroses que lui et également abusés. Des scènes d'une telle férocité peuvent-elles exister ailleurs que dans les rêves mystiques d'une cervelle souffrante ?... »

Oui, voilà ce que vous avez songé. Eh bien, pour vous prouver que des scènes d'une telle férocité sont possibles, parce

qu'elles sont malheureusement de tous les siècles, je ne vous renvoie pas aux monuments historiques des huit premiers siècles de l'Église, aux procès-verbaux du martyrologe, aux chroniques grecques et latines de l'âge que je raconte. Je franchis mille ans d'un trait de plume, et je vous pose devant un seul drame sur mille, éclos dans ce dix-huitième siècle, dont les philosophes modernes furent les dieux, et des bourreaux les apôtres.

Le 22 juillet 1789, un convoi de paysans armés de faux, de bâtons, de fourches, de sabres rouillés, entre dans Paris par la route de Fontainebleau. Ces hommes sont d'âges mêlés; leur costume débraillé, leurs lèvres bleuies par le vin poisseux des cabarets, leur allure trébuchant par le poids de l'ivresse, inspirent un effroi mêlé de dégoût.

Au milieu d'eux, se traîne un vieillard de soixante-quatorze ans, les mains liées, et attaché derrière une charrette de campagne. Ce malheureux porte un collier d'orties; un bouquet de chardons pend à sa boutonnière; on l'a chargé d'une botte de foin. Il se plaint : l'outrage obscène ricane autour de lui; il a soif, on l'abreuve de vinaigre.

Pourquoi ces ignobles tortures? Toutes les voix vous répondent : « Laissez passer la justice du peuple! »

Voilà le décor du drame : voici maintenant la catastrophe.

Cette victime qui va au sacrifice, se nomme Foulon. Ses crimes?... Foulon était riche. On l'accusait d'avoir glané sa fortune dans les postes d'intendant d'armée, de marine et des finances, qu'il avait successivement occupés. On lui attribuait des mots impossibles, tels que ceux-ci : « Si j'étais ministre, je ferais manger du foin aux Français! » et encore : « On devrait faucher Paris comme un pré! » Ces propos se commentaient de tous côtés, et prenaient corps en circulant. La vérité ne s'est fait jour nulle part dans le vague de ces accusations anonymes; elle n'a éclairé que le supplice.

Après la prise de la Bastille, Foulon avait eu peur. Le 17 juillet, après avoir vu Louis XVI paré de la cocarde révolution-

naire et à la merci du mouvement, il avait compris que tout était perdu, qu'il ne restait qu'à dérober sa fuite.

La mort d'un de ses serviteurs, Picard, lui fournit un innocent stratagème; ce fut de le faire enterrer sous son nom. Pendant ce temps, il gagnait, déguisé, son château de Morangis. Menacé dans cet asile peu sûr, il avait ensuite couru, de nuit, chercher à Viry, près Fontainebleau, chez M. de Sartines, une cachette et l'oubli. Mais un valet trahit sa retraite, et le syndic du village, nommé Grappe, sonna le tocsin pour faire traquer le fugitif comme une bête fauve.

Le cortége de Foulon arriva devant l'hôtel de ville à six heures du matin. Les membres de la Commune pâlirent; l'odeur du sang ne les alléchait pas encore, mais comment sauveraient-ils cet homme sans s'exposer eux-mêmes? Ils décidèrent qu'on abuserait les bourreaux par la promesse d'une justice légale, et qu'à la nuit tombante, Foulon serait conduit en secret dans les prisons de l'Abbaye, pour y attendre en sûreté le retour du calme.

Mais ils avaient compté sans les furies des carrefours.

XXIX

Les larves du faubourg Saint-Marceau, attirées à la Grève par l'instinct d'une proie, s'éloigneraient-elles sans être assouvies? Le bruit de l'arrestation d'un accapareur de grains, les détails odieusement grotesques de son transfèrement, faisaient déjà la pâture des coins de rues. Des groupes nombreux débouchaient des quais et des quartiers voisins, en criant : « Foulon à la lanterne! Foulon au feu! » tout comme la populace de Constantinople avait crié, mille ans plus tôt : « Donnez-nous Étienne d'Auxence, mort ou vif!... »

Foulon n'était pas un saint, mais c'était un homme, un chrétien, un vieillard, et ses bourreaux improvisés étaient des

chrétiens, comme les bourreaux improvisés de saint Étienne du Mont-Auxence.

Et, chose effroyable à signaler, on voyait dans les groupes homicides des rôdeurs en habit bourgeois, qui faisaient hautement le rôle d'agents provocateurs, tout comme on avait vu, à Constantinople, des courtisans de l'empereur Copronyme exciter, en habit de cour, les instincts atroces des sicaires iconoclastes.

L'un de ces bourgeois du Paris de 1789 pénétra jusqu'au comité municipal, pour annoncer que si Foulon n'était pas livré au peuple, le peuple allait brûler l'hôtel de ville.

Les clameurs du dehors ordonnaient de tout redouter. Aucune force publique ne se trouvait à portée du péril.

Le maire de Paris, Bailly, ce modeste savant qui paya si cher l'erreur d'une ambition fugitive, Bailly, dominant de toute la noblesse de son âme les terreurs qui l'entourent, ose affronter la rage des tigres de la Grève. Il paraît sur le perron de l'hôtel de ville; il veut parler : des rugissements couvrent sa voix.

Les membres de la Commune, perdant la tête, courent alors chercher Foulon dans l'armoire aux archives, où il s'était blotti.

Le voilà devant le peuple, que son âge, ses cheveux blancs, sa pâleur de spectre, magnétisent un moment.

Mais, tout à coup, un cri part de la foule qui grouille sur la place: « Jugeons-le tout de suite : son affaire est claire!... »

C'est un arrêt de mort.

En un clin d'œil, les barrières de l'hôtel de ville éclatent sous le poids d'une légion d'assaillants. La salle des séances municipales est cernée, violée. Un intrépide citoyen, Moreau de Saint-Méry, lutte un moment : « Mais vous n'êtes pas des juges! » s'écrie-t-il. « Des Français, des chrétiens, veulent-ils être assassins?...

— « Des juges! on t'en fera, avec une corde au bout du jugement. »

Et sur-le-champ un tribunal s'improvise, au moyen de sept

individus que la foule soulève de son sein. Une chaise monté sur une table servait de sellette à l'accusé. On l'apercevait de toute la salle.

Devant cette étrange situation d'un être humain dont la vie ne tenait plus qu'à un caprice, il y eut un moment d'hésitation.

Ce n'était point la pitié qui passait dans la foule, c'était je ne sais quelle stupeur dont le meurtrier ne se défend pas toujours avant d'égorger sans lutte.

Le général Lafayette arrivait. Il ne trouva pas une seule de ces paroles généreuses dont le soldat a le secret, qui retentissent comme l'écho de l'honneur dans toutes les âmes françaises, et qui exercent sur les natures les plus violentes un empire irrésistible, parce qu'elles partent du cœur pour aller au cœur.

Lafayette eût pu sauver Foulon, il ne sut que l'avilir, pour rester populaire.

« Je ne puis, » s'écria-t-il, « blâmer votre indignation contre cet homme!... C'est sans nul doute un grand scélérat; mais il a des complices qu'il faut connaître. Je vais le faire conduire à l'Abbaye; là, nous instruirons son procès, et nous le condamnerons selon ses mérites! »

C'est ainsi que ce soldat, adoré de Paris, ne couvrit point de sa poitrine un vieillard qui l'implorait de ses regards éteints.

Or, qu'avait-on besoin de juges, maintenant, pour ce malheureux que l'idole de Paris achevait d'écraser?...

La foule s'ébranle.

La table sur laquelle est monté Foulon se renverse.

Il est entraîné, une corde au cou, le long des escaliers sur la place, à une lanterne qui a porté d'autres cadavres.

On hisse la corde. A demi hauteur, elle casse : Foulon tombe sur ses genoux brisés, en criant grâce!...

On renoue la corde, pour recommencer : elle casse encore.

Le pendu se débat tout sanglant, avec des cris étouffés.

Quelques hommes en haillons détournent les yeux, et tendent leurs sabres pour en finir.

Mais ce n'est pas le compte des exécuteurs de la justice du

peuple. Ils courent chez un épicier chercher une corde neuve, laissant leur proie se tordre en convulsions sous les crachats et les coups de pied.

Un quart d'heure après, la mort seule a pitié de cette affreuse agonie. Foulon flotte inanimé dans les airs. Un brigand lui tranche la tête, et court la promener au bout d'une perche dans les rues de la cité, tandis que ses dignes acolytes, passant la corde funèbre autour des pieds de l'égorgé, tourmentent ses débris à travers les ruisseaux, jusqu'aux égouts de la morgue.

Maintenant, ne comparez pas les victimes, saint Étienne du Mont-Auxence, martyr de la foi religieuse, et Foulon expiant des richesses peut-être mal acquises; mais comparez les bourreaux. A dix siècles de distance, les ouvriers du Mal ont-ils cessé de se ressembler? Le Présent nous autorise-t-il à douter du Passé, et à répondre de l'Avenir?

XXX

Chaque époque de perversité traîne après elle son châtiment.

Vous avez vu celui de Jérusalem et de Rome. La Providence préparait aussi, dans le lointain des solitudes, celui du Bas-Empire.

Au seuil du mystérieux Orient, vieille patrie des prodiges, berceau du genre humain et tombe de civilisations ignorées, entre les grèves de la mer Rouge et du golfe Persique, règne une vaste oasis que des plaines de sable en feu séparent de la fertile Asie.

Lien de trois continents, et mère d'un grand peuple qui s'étendit par la conquête depuis les fleuves de l'Inde jusqu'aux rivages atlantiques, l'Arabie, c'est le nom de cette oasis, eut pour premiers habitants quelques familles de pasteurs, campées à l'ombre des palmiers.

Les traditions bibliques leur donnent pour père commun le patriarche Abraham, qui, après avoir porté ses tentes de Chal-

dée en Mésopotamie et en Égypte, revint se fixer et mourir, au milieu de sa nombreuse postérité, dans les vallons solitaires où la vie errante des premiers humains n'avait encore à redouter ni le joug de la force ni les menaces de la tyrannie.

Lorsque les empires de l'antiquité se formèrent, le puissant voisinage de l'Assyrie, de la Perse et de l'Égypte ne changea point les mœurs de ces enfants du désert. L'Arabe, passionné pour son indépendance, et affranchi des besoins factices dont la satisfaction coûte si cher, méprisa l'éclat d'une existence qu'il eût fallu acheter au prix de sa liberté. Son ardente imagination et sa vie peu occupée le disposaient surtout à ces contemplations mystiques où l'esprit de l'homme, se dégageant des liens matériels, s'égare avec délice dans le monde des rêves. Heureux de son insouciance, ayant pour lit les fleurs de l'Yémen sous un dôme d'azur, et pour spectacle les splendeurs infinies de l'espace et des cieux, il s'endormait bercé par sa pensée vagabonde, sans souci de la veille, sans appréhension du lendemain.

Quand, plus tard, les expéditions d'Alexandre projetèrent au loin sur l'Asie un reflet de la civilisation grecque, l'Arabie sembla reculer dans ses déserts pour en éviter le contact, et, plus tard encore, les aigles romaines durent s'arrêter devant sa limite.

Mais les événements du passé ne devaient pas demeurer sans influence sur le développement d'un peuple en qui germait un immense avenir.

Des caravanes d'émigrants chassés par l'effroi des dominations étrangères descendirent, un jour, des hautes régions de l'Asie, et vinrent successivement chercher sur le sol arabe un asile pour leurs dieux exilés, une patrie pour leur liberté fugitive.

Ces familles apportaient avec elles les traditions de leur pays natal; en échange de l'hospitalité du désert, elles y trouvèrent un accueil fraternel. Les hommes simples qui leur faisaient place au milieu d'eux écoutèrent avec ravissement les récits de

la terre lointaine. L'aspect des restes d'une opulence inconnue leur révéla des besoins nouveaux, et ils comprirent alors qu'on pouvait s'armer et combattre pour autre chose que la possession d'un puits dans les sables ou d'un pâturage découvert dans le pli d'une double colline.

La tribu voyageuse admira aussi les filles des exilés; les joies naïves du mariage primitif rapprochèrent par des nœuds sympathiques ceux qui pleuraient une patrie perdue et ceux pour qui les horizons sans fin et le changement de lieux étaient la condition du bonheur. Les années passèrent sur cette alliance, et confondirent peu à peu les races diverses en une race unique, dont le type a traversé les âges sans s'altérer.

XXXI

De cette fusion naquit un phénomène moral qui retarda la croissance d'un état social auquel manquaient encore l'unité qui crée la force et la foi commune qui cimente l'unité. Les idoles de la Perse et les fétiches indiens étaient venus s'installer au foyer de l'Arabe, avec leur cortége de poétiques légendes, leurs mystères tour à tour gracieux ou redoutables. Ces cultes nouveaux ne tardèrent pas à séduire les mobiles imaginations du peuple hospitalier.

L'autel de pierre où s'offraient au Dieu d'Abraham les prémices de la récolte et les premiers nés du troupeau, fut assez large pour contenir les images des dieux humains; et, peu à peu, de cette corruption de la croyance patriarcale, l'Arabe imitateur passa aux superstitions des peuples enfants. Tout ce qui frappait ses sens de terreur ou de joie revêtit à ses yeux un prisme divin et lui offrit une idole nouvelle : l'orage, le fer, le vent, les astres, devinrent tour à tour, par leurs effets, les génies du mal et du bien, devant lesquels il s'agenouilla pour les conjurer ou les bénir. Le ciel et la terre s'emplirent de puissances invisibles, tantôt favorables ou funestes; l'ignorance

attacha des fantômes à chaque secret de la nature, et la faiblesse de la raison ne put sauver l'esprit du naufrage des vérités primordiales.

La destruction du judaïsme par les armes de Vespasien et de Titus rejeta en Arabie, au commencement de l'ère chrétienne, quelques débris des anciennes races patriarcales qui avaient gardé le culte du vrai Dieu. Mais cette religion dépouillée de ses mystères et de ses pompes se mêla encore, sans les détruire, aux superstitions importées du fond de l'Orient par les émigrations ; et le Christianisme lui-même, avec ses miracles naissants, sa foi vivace et son apostolat fondé sur le martyre, n'avait pu trouver plein accès dans les temples voués par l'Arabe à ses divinités adoptives. Néanmoins, au-dessus de ces idoles, les Arabes plaçaient un être tout-puissant, qu'ils invoquaient dans les périls suprêmes. L'adage : « il n'y a d'autre Dieu que Dieu, » existait chez eux de temps immémorial, comme une vague mais impérissable réminiscence de la foi d'Abraham, dont ils gardaient l'image avec le culte des ancêtres.

Les mœurs des émigrés de la haute Asie, transplantées chez les tribus nomades, introduisirent l'usage des villes au milieu des campements du désert. Le commerce et l'industrie se développèrent, mais bientôt la rivalité commença ; les populations errantes prirent en aversion celles qui s'entouraient de murailles, et formèrent une ligue offensive qui propagea tous les maux de l'état de guerre enfanté par une imparfaite civilisation.

Ainsi vivaient les races arabes, lorsque le célèbre Mahomet se leva au milieu d'elles, dans la seconde moitié du sixième siècle.

XXXII

Voilà les origines arabes, telles qu'elles apparaissent à l'histoire vulgaire qui s'arrête à l'écorce des faits. Mais si nous nous

élevons sur les hauteurs de la révélation religieuse, les ombres du passé s'illuminent du rayonnement de la Providence qui ne crée rien sans le lier au plan général de ses œuvres, et la Bible contient de remarquables prophéties sur le rôle historique réservé au peuple arabe, en vertu de sa descendance d'Ismaël, fils d'Abraham. Elles sont contenues dans les prédictions faites à ce patriarche dans la vallée de Mambré.

Voici la chronique sacrée :

« Sara, femme d'Abraham, était sans enfants ; mais ayant une servante égyptienne, nommée Agar, elle dit à son mari :

« Le Seigneur tout-puissant m'a laissée stérile ; mais approchez-vous de votre servante : peut-être aurais-je des enfants d'elle. »

« Et lorsque Abraham eut consenti à sa prière, elle prit Agar, dix ans après qu'ils eurent commencé d'habiter en la terre de Chanaan, et la donna pour femme à son mari.

« Abraham s'approcha d'elle. Mais Agar, voyant qu'elle avait conçu, dédaigna la vieillesse de l'épouse légitime.

« Alors Sara dit à Abraham : « Vous agissez injustement envers moi. J'ai mis ma servante entre vos bras, et voilà qu'elle me méprise parce qu'elle a conçu : que le Seigneur soit juge entre vous et moi ! »

« Abraham répondit : « Voilà votre servante, faites d'elle ce que vous voudrez. »

« Sara donc maltraita Agar, et Agar s'enfuit.

« Mais l'ange du Seigneur descendit auprès de la fugitive qui s'était arrêtée au bord d'une fontaine, sur le chemin de Sur au désert, et il lui dit : « Agar, servante de Sara, d'où viens-tu, et où vas-tu ? »

« Agar répondit : « Je fuis de la présence de Sara ma maîtresse. »

« Et l'ange du Seigneur reprit : « Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main. »

« Puis il ajouta : « Console-toi, le Seigneur tout-puissant multipliera ta postérité, et elle sera innombrable. Tu as conçu

par la volonté de l'Éternel, et tu enfanteras un fils, que tu appelleras du nom d'Ismaël, parce que le Seigneur a vu ton affliction. Ce fils sera un homme farouche et guerrier; sa main se lèvera contre tous, et la main de tous contre lui, et il plantera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères. »

« L'événement s'accomplit. Abraham était âgé de quatre-vingt-six ans, quand Agar lui enfanta Ismaël.

XXXIII

« Or, » poursuit la chronique sacrée, « après qu'Abraham fut entré dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut et lui dit : « Je suis le Tout-Puissant, marche devant ma face, et sois parfait. »

« Abraham tomba prosterné contre terre.

« Et Dieu lui dit : « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et entre ta postérité après toi en ses générations, par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu, et le Dieu de ta postérité. Tout mâle d'entre vous sera circoncis; ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous. Je bénirai ta femme Sara, et je te donnerai d'elle un fils que je bénirai, et de lui naitra un grand peuple, et les rois des nations sortiront de lui. »

« Abraham répondit en tremblant : « Comment, Seigneur, un fils naitra-t-il à un homme de cent ans, et comment Sara, à quatre-vingt-dix ans pourra-t-elle enfanter? Qu'il vous plaise, Seigneur, que mon fils Ismaël vive et soit béni devant votre face!... »

« Et Dieu dit à Abraham : « Sara, ta femme, enfantera un fils, et tu l'appelleras Isaac, et j'établirai mon alliance avec lui, comme une alliance éternelle, et avec sa postérité après lui. Je t'ai aussi exaucé pour Ismaël : voilà que je le bénirai, et je le ferai croître et multiplier; douze chefs sortiront de lui, et je le ferai père d'un grand peuple. Mais je *confirmerai* mon alliance avec Isaac, que Sara t'enfantera en l'année qui va venir. »

« Et lorsque le Seigneur-Dieu eut achevé de parler, il disparut de devant Abraham.

« Or, Abraham prit son fils Ismaël, et il circoncit sa chair, comme Dieu lui avait commandé, et Ismaël était alors âgé de treize ans.

« ... Le Seigneur visita Sara, comme il l'avait promis, et elle enfanta le fils prédit à sa vieillesse. Abraham était en l'âge de cent ans, quand arriva sa naissance.

« L'enfant Isaac grandit et il fut sevré, et ce jour-là Abraham fit un grand festin. Et voilà que Sara vit Ismaël, l'enfant d'Agar l'Égyptienne, qui maltraitait le petit Isaac, et elle dit à Abraham : « Ne chasserez-vous point cette servante et son fils, car ce fils ne sera point héritier avec mon Isaac ?... »

Abraham fut contristé de cette parole, mais Dieu lui dit : « Que cette parole sur l'enfant et sur ta servante ne te paraisse pas dure ; et quelque chose que te dise Sara, écoute sa voix, car c'est d'Isaac que ta postérité prendra son nom. Mais je ferai naître aussi du fils de la servante un grand peuple, parce qu'il est né de toi. »

« Abraham se leva donc, et prenant du pain et un vase plein d'eau, il les mit sur l'épaule d'Agar, et lui donnant l'enfant, il les renvoya.

« Celle-ci s'en étant allée, errait dans la solitude de Bersabée. Et quand l'eau du vase fut consommée, elle laissa l'enfant sous un des arbres qui étaient là, et elle s'en alla, et s'assit vis-à-vis de lui à la distance d'un trait lancé par un arc ; et elle dit : « Nous n'avons plus d'eau : verrai-je mourir mon enfant !... » Et élevant la voix, elle poussait des cris de douleur ; et l'enfant Ismaël pleurait aussi.

« Or, Dieu entendit leurs plaintes, et un ange appela du ciel Agar, lui disant : « Que fais-tu, Agar ? Ne crains point, car le Tout-Puissant a ouï la voix de l'enfant. Lève-toi, prends-le par la main, et souviens-toi qu'il sera père d'un grand peuple. »

« Et tout à coup les yeux d'Agar s'ouvrirent, et elle vit une

source d'eau, et remplissant son vase, elle donna à boire à Ismaël.

« Dieu veillait sur l'enfant; il grandit dans le désert de Pharan, et devint habile à tirer de l'arc, et sa mère lui donna pour épouse une femme de la terre d'Égypte. »

XXXIV

A partir de ce moment, les destins des deux races se séparent dans l'histoire. Mais voyez comme elles se relient dans leur accomplissement providentiel.

Dieu avait annoncé à Abraham que de lui sortirait un grand peuple, et qu'en lui seraient bénies toutes les nations de la terre.

Ces paroles se réalisèrent de deux manières par la postérité des deux fils d'Abraham.

Le fils légitime Isaac, né de Sara, enfant de la promesse, obtint l'héritage spirituel et divin, base de l'alliance éternelle entre les cieux et la terre.

Le fils illégitime Ismaël, né de l'esclave Agar, eut l'héritage inférieur et terrestre, base aussi d'une promesse, celle de la puissance et du règne temporel pour ses descendants.

Les deux promesses, faites aux deux frères, ont été conservées d'une manière remarquablement fidèle chez les deux peuples, hébreu et arabe, qui en montrent l'accomplissement dans tout le cours de leur histoire. Comme Isaac engendra par Jacob douze patriarches, souches des douze tribus d'Israël, de même Ismaël, d'après la promesse divine, eut douze enfants, d'où sortirent douze peuplades. Comme les douze tribus hébraïques entrèrent en possession de la Terre promise de Chanaan, ainsi les douze peuplades ismaélites d'Arabie, conformément à cette parole qu'Ismaël habiterait en présence de ses frères, s'étendirent tout le long de la frontière du pays de Chanaan, de l'Euphrate à la mer Rouge. Les deux races conservèrent, sauf quelques modifications dues à l'idolâtrie, la

croyance patriarcale au Dieu unique d'Abraham. L'une et l'autre gardèrent la circoncision, sceau de l'alliance faite avec leur père commun ; comme les Hébreux, à l'exemple de leur patriarche Isaac, sont circoncis le huitième jour après leur naissance, de même les Arabes le sont dans leur treizième année, à l'exemple d'Ismaël qui ne l'avait été qu'à treize ans. Enfin ; de même que les priviléges de l'alliance conclue avec Abraham devaient se concentrer sur un seul des fils de Jacob, sur Juda et sa famille, auxquels toutes les tribus dissoutes devaient réunir leurs débris, ainsi il était réservé à la tribu ismaélite de Kédar d'absorber peu à peu les onze autres tribus sorties du père commun.

Toutefois la complète réalisation des promesses faites à Ismaël ne commença que quand naquit, de la race de Kédar, par la famille royale de Hachem, le faux messie Mahomet, comme le vrai Messie, Jésus-Christ, était né de la race de Juda et de la souche royale de David. Alors, en face de la religion pure, fondée par le descendant d'Isaac, fils de la femme libre et légitime, fils des promesses célestes, s'éleva une religion chargée d'erreurs, fondée par le fils de l'esclave Agar.

Alors se réalisa, pour les descendants de celui-ci, la prédiction qu'ils formeraient un grand peuple, habitant en face de leurs frères, que leur main serait levée contre tous, et que tous lèveraient la main contre eux. En effet le khalifat, c'est-à-dire le règne des lieutenants ou successeurs de Mahomet, conquit en quatre-vingt-huit ans plus d'États que Rome n'en avait soumis en huit siècles. Les Arabes Ismaélites, en s'élançant pour la première fois de leurs déserts, devaient courir de triomphe en triomphe contre toute l'espèce humaine, et voir se dresser contre eux une lutte universelle. Ils inondèrent le monde de leurs colonies comme avaient fait les Juifs, avec cette différence qu'au lieu de s'y répandre en vaincus opprimés, ils le parcoururent en conquérants. Mahomet, leur législateur guerrier, avait reçu pour mission d'être un nouveau fléau de Dieu contre la chrétienté pervertie de l'Orient séparé du siége apos-

tolique, et contre les races d'Occident qui dissipaient les trésors de la vraie foi.

XXXV

Mahomet naquit au mois de mai, selon les uns, au mois de novembre, selon les autres, de l'an 569 de l'ère chrétienne, dans la petite ville de Mekka, que nous nommons la Mecque.

Quand il vit le jour, son père Abdallah n'existait plus, et il perdit, âgé de six ans, sa mère Amina.

Son aïeul, Abd-el-Moutaleb, personnage vénéré de la Mecque, et prêtre du temple païen de la Kaaba, recueillit l'orphelin, et mourut à son tour, ne lui laissant pour héritage qu'une servante éthiopienne et cinq chameaux.

Un de ses oncles, Abou-Taleb, ramassa en dernier lieu cette indigence enfantine, et en prit soin jusqu'à l'âge de quatorze ans. Abou-Taleb exerçait le négoce, profession voyageuse qui n'était pas sans honneur chez les Arabes primitifs, parce qu'elle conduisait à la fortune. Le petit Mahomet commença donc sa carrière en suivant les caravanes sur les confins de la Syrie. Il fallait défendre le bagage, attaqué à tout moment par les tribus errantes. Ce périlleux apprentissage des armes lui communiqua de bonne heure l'indomptable énergie qui devait être le ressort de son étrange destinée. Il dut plus tard sa fortune à une riche veuve, nommée Kadija, sa parente, qui, faisant un grand commerce, l'associa d'abord à ses intérêts et l'épousa ensuite.

Le génie des voyages, embrasé par les feux du désert, avait laissé dans l'âme de Mahomet l'empreinte des vastes horizons qu'interrogeait son inquiète pensée. Lorsque l'aisance acquise par un mariage inespéré le dispensa des pénibles pérégrinations de sa jeunesse, il se replia sur lui-même pour passer la revue de ses souvenirs. Le repos, qui émousse les natures vulgaires, développa en lui toutes les puissances d'un esprit plein

d'orages secrets qui ne cherchaient qu'une issue pour éclater; le caractère mystique des imaginations orientales fit le reste. Exalté par les rêveries de la solitude, il s'endormit un jour dans une hallucination pleine de merveilles, et se réveilla prophète : rôle bizarre, mais qui devait violemment remuer un peuple encore enfant, bercé par le prestige de superstitions séculaires.

Pour nous, le prophète ne fut qu'un imposteur qui mit un rare génie au service d'une immense ambition. Mais comme instrument des châtiments que la Providence voulut infliger par sa main à la précoce corruption du monde chrétien, la colossale figure de Mahomet reste debout dans l'histoire au-dessus des Alaric, des Attila, des Genséric, des Odoacre.

Ceux-ci n'étaient que les fossoyeurs d'une civilisation décrépite; Mahomet fut le créateur d'une barbarie organisée qui nous fait face depuis douze siècles, assise près du tombeau du Christ, le coude appuyé sur l'Asie, un pied sur l'Europe, l'autre sur l'Afrique, et le regard fixé sur l'Occident, comme une menace immobile.

XXXVI

Dans la troisième partie de mes récits, je dévoilerai le mystère dont Mahomet s'enveloppe encore au fond de son tombeau.

Vous connaissez l'Évangile; je vous ouvrirai le Koran; vous verrez commencer cette lutte de l'Antechrist qui ne doit finir qu'avec le monde, et dont voici l'avant-scène.

En 622, après trois années de patients efforts et de propagande secrète, Mahomet n'avait encore trouvé que quatorze disciples; mais impatient de commencer son œuvre au grand jour, il réunit, l'année suivante, à un grand festin, quarante membres des familles les plus distinguées de la Mecque, et proclamant tout à coup son rôle de Prophète, il leur parla avec

enthousiasme de l'avenir qu'il pressentait, et leur promit tous les trésors de la terre avec le bonheur de la vie future.

« Une nuit, » leur dit-il, « éveillé par l'ange Gabriel, je fus enlevé dans les airs sur un coursier céleste qui me conduisit de la Mecque au sommet de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, d'où perçant les nues avec la rapidité de l'aigle, et traversant les sept cieux qui enveloppent la terre, je fus porté jusqu'à deux jets de flèche du trône du Tout-Puissant. Là, je pus contempler tous les êtres et le mystère de l'Univers, saluer les prophètes et les saints qui peuplent les sept cieux, converser avec eux, et jouir de la vue la plus intime et des communications les plus ineffables de l'Éternel, et sur le trône de sa majesté infinie flamboyait cette inscription, que Gabriel m'expliqua : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

« Alors il me fut révélé que l'unité de Dieu commande l'unité de religion. Quand le vrai culte est négligé ou se déprave, Dieu envoie un prophète pour le renouveler et le présenter aux hommes sous une autre forme. Adam, Noë, Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, Moïse, David et Jésus ont précédé ma mission. Tous les préceptes apportés par ces hommes saints ont été tour à tour accueillis, méconnus, défigurés à travers les siècles. Inspiré par la miséricorde divine, et instruit par l'ange Gabriel, je viens restituer la religion d'Abraham qui fut le père de notre père Ismaël. Abraham n'était ni juif, ni chrétien, mais soumis aux volontés du Dieu unique. Cette résignation de l'homme à sa destinée qui est écrite de toute éternité dans le Ciel, est le seul vrai culte, le seul qui sauve, le seul fait pour tous les peuples. J'en rapporte les lois du seuil de l'éternité, avec les promesses que Dieu fait à tous les hommes qui deviendront vrais croyants. Celui qui m'écoute, écoute Dieu; celui qui me méprise, méprise Dieu et court aux abîmes, les yeux fermés.

« Tous ceux qui abandonneront leurs faux dogmes pour embrasser l'*Islam*, c'est-à-dire le dogme d'une résignation absolue aux lois sacrées dont je suis le dernier révélateur, sortiront de cette vie pour entrer dans une immortalité pleine de délices.

« Sachez que de la terre au ciel s'élance un pont invisible, sur lequel doivent passer tous les morts. Quand ils franchissent ce pont plus mince qu'un cheveu, plus tranchant qu'un glaive de Damas, leurs actions sont pesées dans la balance de l'ange Isrâfil, gardien du livre des sorts. Dieu fait miséricorde à qui il veut. Les réprouvés tombent dans un gouffre sans fond, et les élus voient s'ouvrir le paradis, jardin de délices placé dans le septième ciel, au-dessous du trône de Dieu. Là se trouve l'arbre du bonheur, qui offre un rameau chargé de fruits aux lèvres de chaque fidèle. Cet arbre est si touffu, que le plus rapide cavalier ne pourrait en cent ans traverser son ombrage. Les rivières du jardin sacré jaillissent de ses racines; leur eau plus blanche que le lait, plus parfumée que l'ambre, donne l'oubli de toutes les douleurs.

« Chaque vrai croyant reçoit dans le paradis une demeure séparée; il y possède soixante-douze femmes divines, créées du musc le plus pur. Affranchies des infirmités du sexe mortel, et douées d'une perpétuelle virginité, ces filles du ciel passent l'éternité sous des pavillons tissus de perles, où elles attendent la venue des élus que Dieu leur donne pour époux. Des jeunes garçons plus radieux que l'aurore, leur présentent chaque jour trois cents plats d'or, contenant tous un mets différent, car l'appétit des bienheureux convives du Très-Haut est centuplé, et tout ce qu'ils mangent se dissout en parfums qui embaument le paradis.

« Ce ne sont là que les récompenses vulgaires destinées au commun des bienheureux. Quant aux jouissances de ceux qui partagent à un plus haut degré la faveur du Très-Haut, il faut renoncer à les décrire. La plus ineffable sera de contempler Dieu face à face, dans une extase auprès de laquelle pâlissent toutes les délices sensuelles que j'ai entrevues dans les cieux.

« Mais comment mériterez-vous d'être admis dans ce divin séjour, préparé depuis le commencement du monde pour les bénis de l'Éternel? Ce n'est pas seulement par l'observance des préceptes que j'ai mission de vous enseigner; c'est encore en

vous dévouant avec moi à la conversion de toutes les races qui ne connaissent point la lumière de l'Islam. Dieu m'a commandé de vous appeler à son service : êtes-vous prêts à me seconder ? »

XXXVII

Cette scène inattendue produisit dans l'auditoire une étrange sensation. Devant ce révélateur d'un ciel composé d'une cuisine et d'un lupanar, les convives terrestres se divisèrent. Les jeunes hommes qu'aiguillonnait l'instinct des passions charnelles, crurent aisément que la voix de Dieu parlait par la bouche du prophète ; les vieillards, qui sentaient moins et qui réfléchissaient davantage, quittèrent en tumulte la salle du festin, et répandirent dans la Mecque le bruit que Mahomet avait perdu l'esprit.

Le scandale fut si grand, que les anciens de la ville s'en émurent. Soit que la pureté des mœurs arabes repoussât cette théologie luxurieuse, soit que l'amour de l'antique liberté pressentît la secrète ambition de Mahomet, le tribunal patriarcal décerna un arrêt de mort contre lui, et d'exil contre ses partisans.

Mahomet prit la fuite. Cette proscription le grandit. L'éloignement l'enveloppa d'une prestigieuse auréole. On l'eût peut-être écrasé dans sa ville, on courut au désert pour l'entendre et l'adorer. En prêchant à des imaginations ardentes la conquête du monde, il se fit une armée. Au milieu d'hostilités incessantes avec les Arabes, et qui durèrent plus de vingt ans, il eut besoin de ressources, se jeta sur les marchands juifs de Palestine, les réduisit en captivité et s'empara de leurs trésors. Sa fortune ainsi assurée pour un long avenir, il s'éleva rapidement à l'apogée de son rôle conquérant, solda des troupes auxiliaires, traita d'égal à égal avec les princes d'Orient et d'Occident, envoya, en son nom, et au nom de Dieu, des dé-

putés au roi de Perse, à l'empereur de Constantinople, et jusqu'aux peuplades les plus lointaines de l'Afrique.

Maître de la Mecque, et debout sur sa patrie terrassée, il déploie alors la bannière de l'avenir. « Frères, » s'écrie-t-il, « la prière porte le fidèle à la moitié du chemin vers le ciel, le jeûne à la porte même du Très-Haut, et l'aumône l'y fait entrer : mais le glaive est la vraie clé du ciel! Une goutte de sang versé pour la cause de Dieu, une nuit passée sous les armes, seront plus comptées que deux mois de jeûnes et de prières! Allons mettre à nos pieds l'univers, nous que le Tout-Puissant a choisis pour missionnaires armés de la vérité. La lutte sera longue et terrible, mais celui d'entre vous qui périra dans une bataille obtiendra le pardon de tous ses péchés! Au dernier jour, ses blessures seront éclatantes comme le vermillon, parfumées comme l'ambre et le musc : des ailes de chérubin remplaceront les membres qu'il aura perdus, et les filles du ciel l'enivreront de voluptés éternelles! »

XXXVIII

Au feu de cette parole magique, toutes les têtes s'enflamment. L'éclair jaillit de trente mille glaives; trente mille voix poussent un cri de guerre qui fera le tour du monde.

Mais le prophète ne montera pas au Capitole. Il a déifié la luxure : elle le tuera. Une esclave juive, Zeynab, jetée dans sa couche par le viol, se relève en se rappelant Judith, et se venge par le poison, entre deux baisers : Mahomet va mourir à Médine.

Il expire, comédien jusqu'au bout. Sur son lit d'agonie, qu'entourent ses disciples, il murmure encore les derniers mots du rôle immense qu'il avait cru remplir : « Allez, et enchaînez tous les peuples. »

De sa tombe béante, le démon de la servitude tire lentement les chaînes préparées à l'univers.

D'Orient en Occident, l'Islam, fléau vengeur des hérésies, doit resplendir comme une sanglante comète. Mais l'Église du Christ va encore affirmer la toute-puissance qui, par ses mains sacrées, lie et délie toutes choses sur la terre comme au ciel.

Elle a vaincu la tyrannie des Césars par les héros de la foi ; les vices du vieux monde, par les héros de la virginité ; la fureur des Barbares, par les héros du dévouement et de la charité.

Dominatrice du monde spirituel par le double triomphe de la vérité et de la vertu, elle va tripler sa couronne en sacrant, au nom du Sauveur, les héros de la liberté.

La Liberté est chrétienne.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DE LA DEUXIÈME PARTIE.

NOTE

DE LA

DEUXIÈME PARTIE



Le manuscrit laissé par dom Marie-Bernard contient, presque à chaque page, des notes très-nombreuses, qui témoignent du travail immense auquel s'était dévoué le savant religieux de la Trappe, pour ne pas écrire un seul fait qui ne fût appuyé sur les plus graves autorités.

Après un long et minutieux examen, j'ai reconnu que cet énorme amas de textes grecs et latins surchargerait, sans véritable utilité, l'impression d'une œuvre qui s'étend à huit volumes, et qui en exigerait douze avec les notes.

Destiné à devenir un Livre de Famille par l'orthodoxie de sa doctrine, et par la pureté de ses leçons comme par l'attrait des tableaux historiques dont elle déroule le brillant panorama, cette vivante épopée du Christianisme n'a pas besoin d'inventorier, pièce à pièce, tous les débris de siècles dont elle a fait son monument.

Lorsque nous admirons une peinture grandiose, deman-

dons-nous à voir les couleurs, les pinceaux et le chevalet de l'artiste ?

A l'aspect d'un splendide édifice, nous n'allons pas à la recherche des carrières qui ont fourni ses profondes assises.

Quand un large fleuve coule à pleins bords à travers les plaines que fécondent ses eaux vives, le voyageur qui remonte ou descend son cours, songe rarement à la source obscure d'où jaillissent les mystérieux bienfaits de cette œuvre de Dieu.

J'ai donc pu, sans nuire aucunement à l'importance du travail de dom Marie-Bernard, limiter l'étendue des annotations et des citations de sources aux seuls passages de ce livre qui semblaient exiger une justification.

Ainsi, la première partie des *Héros du Christianisme*, contenant les Prophètes et les Martyrs, touche de trop près aux traditions fondamentales de l'histoire sacrée, pour que je n'aie pas cru devoir reproduire, avec un soin religieux, les textes authentiques de ces majestueuses origines.

Mais, quand l'auteur a quitté les hauts parvis du sanctuaire pour suivre pas à pas tous les drames de l'Humanité, les sources où il puise ses récits deviennent purement historiques, et elles sont connues de toutes les intelligences de notre temps.

Il me suffit donc d'affirmer qu'aucune page de ce livre n'est dénuée de sa sanction.

Cette sanction repose sur l'étude approfondie de tous les monuments chrétiens qui jalonnent la marche des âges.

Si le lecteur veut bien se souvenir des lignes que j'écrivais en achevant la biographie de dom Marie-Bernard, il me verra soumis, comme l'humble solitaire de Wootton, à l'unique tribunal dont les arrêts sont sans appel devant Dieu, au jugement du Saint-Siége et des pouvoirs qui émanent de son éternité.

P. CHRISTIAN.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME QUATRIÈME

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉGLISE DEVANT LES BARBARES.

LIVRE SIXIÈME. — ATTILA LE FLÉAU DE DIEU.

LIVRE SEPTIÈME. — LES BARBARES AU PIED DE LA CROIX.

LIVRE HUITIÈME. — LES FRANKS CHRÉTIENS.

LIVRE NEUVIÈME. — APPARITION DE L'ISLAM.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi.

BR
1700.
.B3
v.2
Baue